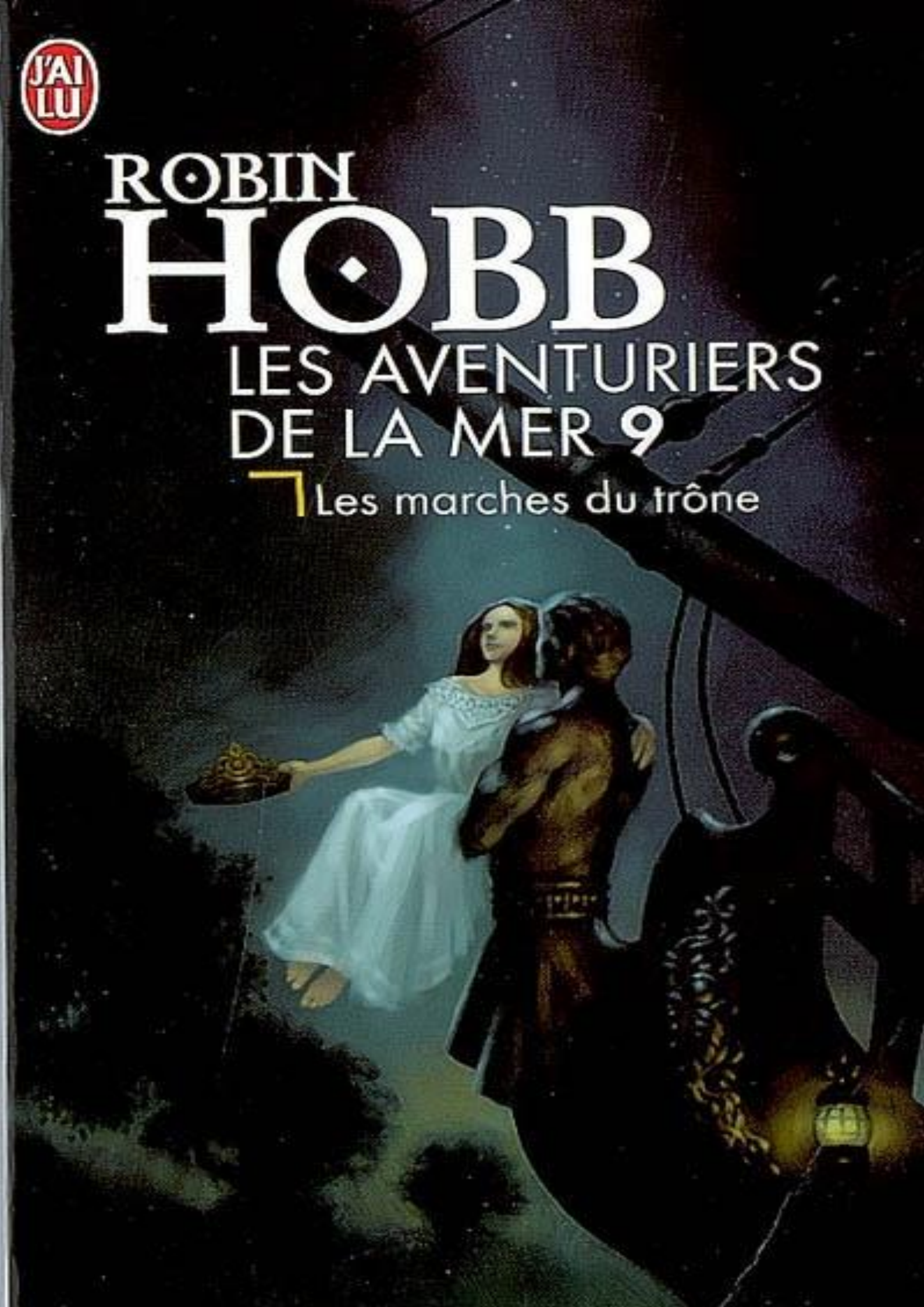
J'AI LU

ROBIN
HOBB

LES AVENTURIERS DE LA MER 9

Les marches du trône



ROBIN HOBB

LES MARCHES DU TRONE

Les Aventuriers de la mer
****
*****

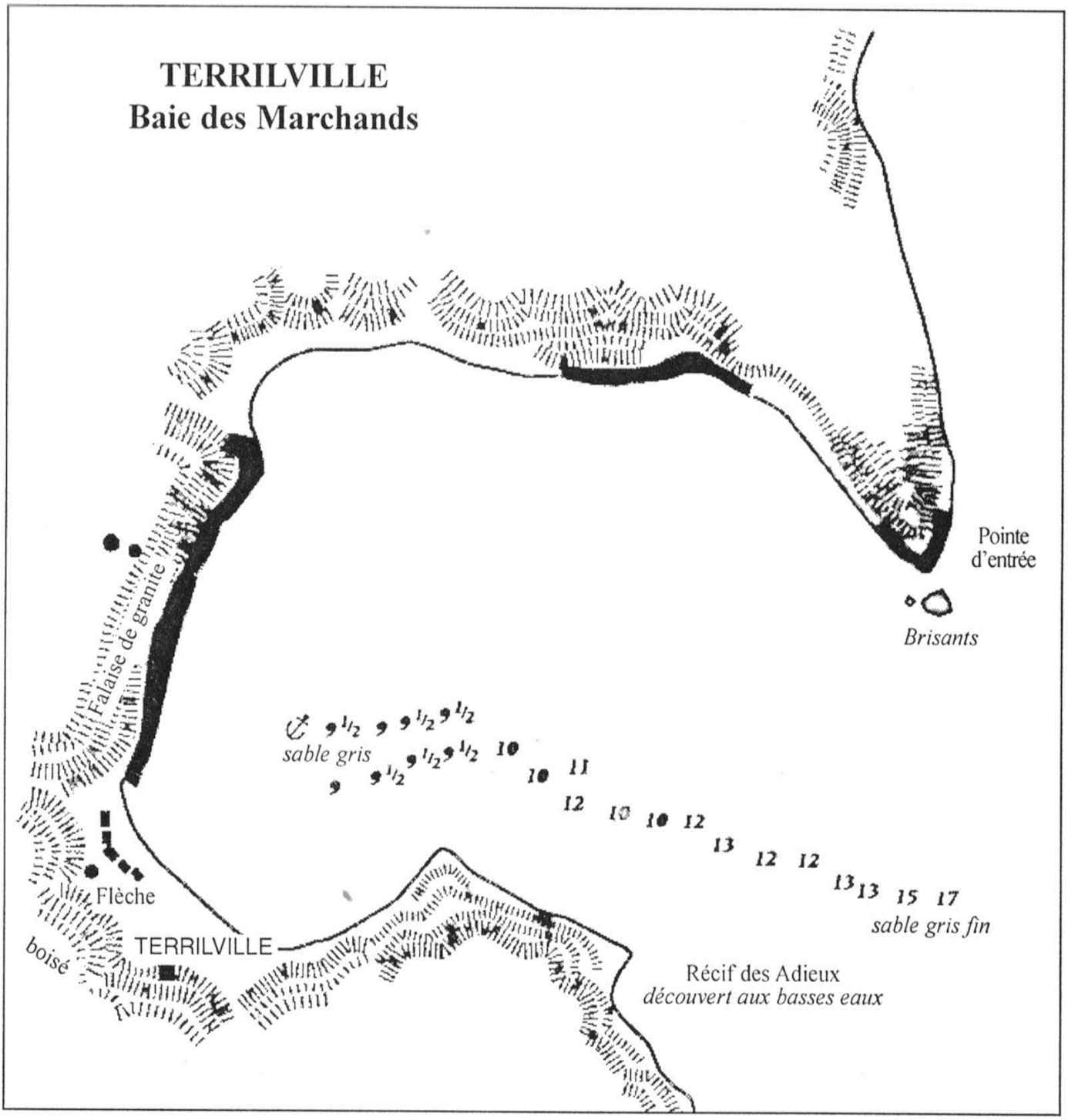
Roman

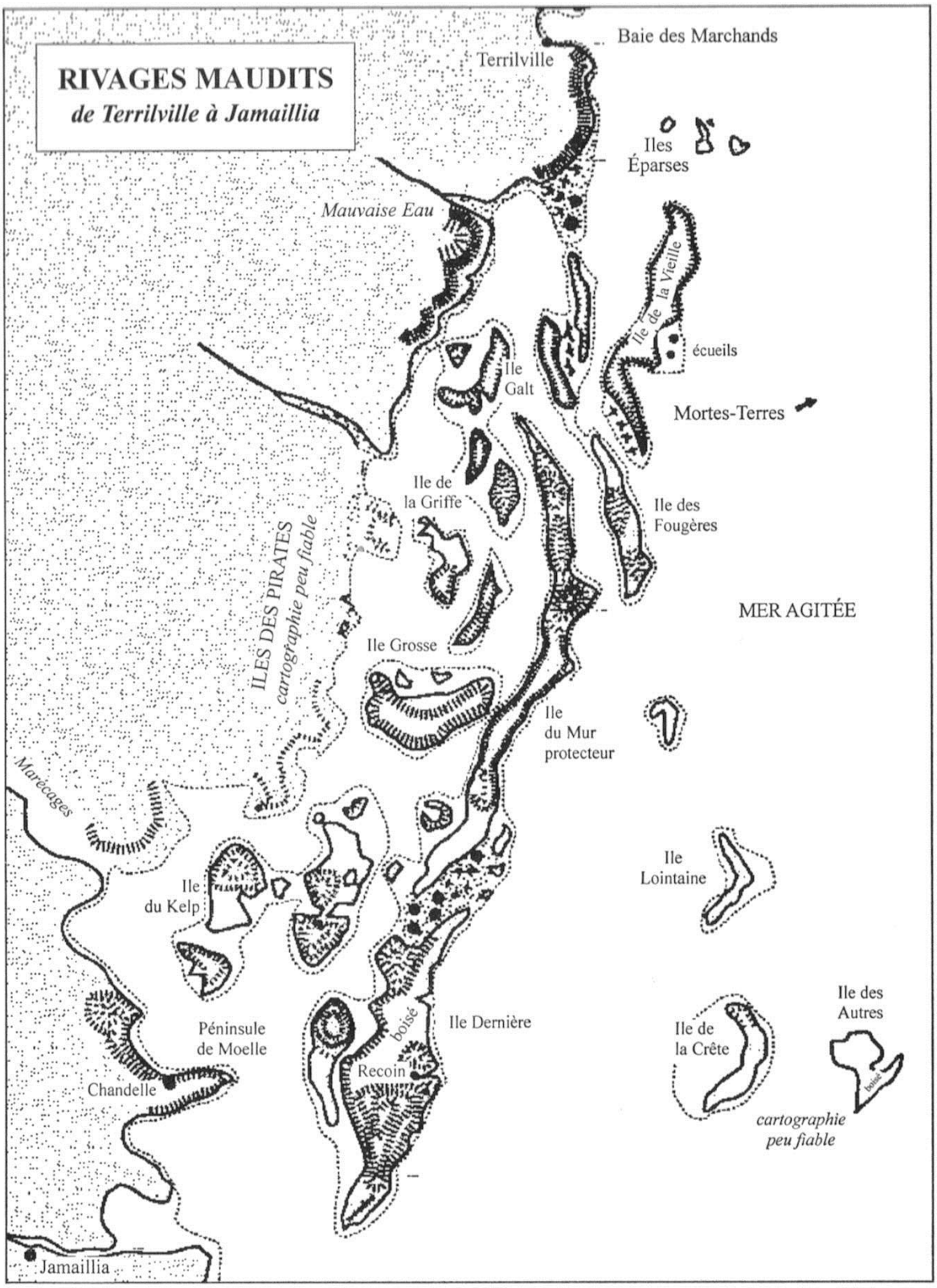
Traduit de l'anglais par
Véronique David-Marescot

Pygmalion
Gérard Watelet
Paris

Titre original :
SHIP OF DESTINY
(troisième partie)
The Liveship Traders - Livre III

© 2000, Robin Hobb
L'édition originale est parue aux Etats-Unis en 1999 chez Bantam.
© 2007 Editions Pygmalion/Gérard Watelet à Paris pour la traduction française
ISBN : 978-2-7564-0121-8


TERRILVILLE
Baie des Marchands
Pointe d'entrée
Brisants
Falaise de granite
sable gris
9 1/2 9 9 1/2 9 1/2
9 9 1/2 9 1/2 9 1/2 10
10 11
12 10 10 12
13 12 12
13 13 15 17
sable gris fin
Flèche
TERRILVILLE
boisé
Récif des Adieux
découvert aux basses eaux


RIVAGES MAUDITS
de Terrilville à Jamaillia
Baie des Marchands
Terrilville
Iles
Éparses
Mauvaise Eau
Ile de la Vieille
écueils
Ile
Galt
Mortes-Terres
Ile de
la Griffe
Ile des
Fougères
ILES DES PIRATES
cartographie peu fiable
MER AGITÉE
Ile Grosse
Ile
du Mur
protecteur
Marécages
Ile
du Kelp
Ile
Lointaine
Ile Dernière
boisé
Péninsule
de Moelle
Recoin
Chandelle
Ile de
la Crête
Ile des
Autres
boisé
cartographie
peu fiable
Jamaillia

1

LA MARCHANDE DE LA FAMILLE VESTRIT

Le feu de bois flotté qui brûlait dans l'âtre réchauffait tout juste la pièce dégarnie. Il faudrait du temps pour chasser le froid de l'hiver de la grande maison, restée inhabitée de longues semaines : étonnant comme le froid et l'abandon peuvent changer une maison.

Les tâches ménagères sont réconfortantes. Quand on nettoie, qu'on arrange une pièce, on peut affirmer son autorité. On peut même feindre de croire, brièvement, qu'on met pareillement de l'ordre dans la vie. Keffria se leva lentement et lâcha son chiffon dans le seau. Voilà. Elle parcourut sa chambre des yeux en massant sa main douloureuse. Les murs avaient été lessivés avec une décoction d'herbes, le plancher récuré. La poussière humide, le remugle avaient disparu… Ainsi que toute trace de sa vie passée. En rentrant chez elle, elle avait découvert que le lit qu'elle avait partagé avec Kyle, les coffres à linge et sa garde-robe s'étaient volatilisés. Les tentures et rideaux manquaient ou avaient été lacérés. Elle avait refermé la porte et repoussé ce souci jusqu'à ce que les parties principales de la maison fussent redevenues habitables. Elle était alors revenue seule dans sa chambre et s'était mise à la tâche. Elle n'avait pas la moindre idée de la façon dont elle la remeublerait. D'autres préoccupations, plus importantes, l'avaient absorbée durant le nettoyage fastidieux.

Elle s'assit à même le sol devant le feu et passa la pièce en revue. Vide, propre, un peu froide. Exactement comme sa vie. Elle s'adossa à la pierre du foyer. Regarnir, arranger sa chambre et son existence lui parut soudain une perte de temps. Peut-être valait-il mieux garder l'une et l'autre en l'état. Dépouillées. Simples.

Sa mère passa une tête dans la chambre. « Ah, tu es là ! s'exclama Ronica. Sais-tu ce que fait Selden ?

— Son bagage, répondit Keffria. Ce ne sera pas long. Il n'a pas grand-chose à emporter. »

Ronica fronça les sourcils. « Tu le laisses partir ? Comme ça ?

— C'est son désir, déclara-t-elle simplement. Et Jani a dit qu'il serait le bienvenu chez les Khuprus.

— Et pourquoi ne resterait-il pas dans sa propre famille ? » demanda Ronica d'un ton acerbe.

Keffria tourna un regard las vers sa mère. « Tu lui as parlé ? Tu as dû entendre la même chose que moi : il est plus chez lui au désert des Pluies, désormais, qu'à Terrilville, et il change de jour en jour. Il faut qu'il aille à Trois-Noues. Son cœur l'appelle vers le dragon, il veut l'aider dans sa mission de sauvetage des serpents. »

Ronica pénétra dans la chambre en troussant l'ourlet de sa jupe pour éviter de frôler le sol encore humide. C'était un vieux réflexe. Sa robe usée ne valait guère pareil ménagement. « Keffria, c'est encore un enfant. Il est beaucoup trop jeune pour prendre seul ce genre de décisions.

— Mère, je t'en prie. Je le laisse partir. Il m'a déjà été suffisamment pénible de m'y résoudre sans que tu discutes, répéta Keffria doucement.

— Parce que tu penses que cela vaut mieux pour lui ? » Ronica était incrédule.

« Parce que je n'ai rien de mieux à lui proposer. » Keffria se releva en poussant un soupir de lassitude. « Qu'est-ce qui le retiendrait à Terrilville ? » Elle parcourut des yeux la pièce vide. « Descendons à la cuisine. Il y fait plus chaud qu'ici.

— Mais nous y serons moins tranquilles, rétorqua sa mère. Eke est en train de nettoyer le poisson pour le dîner.

— En voilà une surprise ! fit Keffria en biaisant, ravie de changer de sujet.

— Pas très varié, mais c'est mieux que rien, répliqua Ronica en secouant la tête. Je préférerais parler ici. La maison a beau être grande, je me sens quand même à l'étroit quand je pense au nombre d'étrangers qui la partagent avec nous. Je

n'aurais jamais cru que nous serions obligées un jour de prendre des pensionnaires pour pouvoir assurer notre pain.

— Ils sont sûrement aussi gênés que nous, dit Keffria. Il est grand temps que le Conseil se décide à attribuer des terres aux familles de Trois-Navires. Eke et Pelé commenceraient à bâtir demain si on leur allouait un bout de terrain.

— Ce sont encore les Nouveaux Marchands, répondit Ronica en secouant la tête. Ils freinent toutes les mesures salutaires. Sans main-d'œuvre servile, ils ne peuvent pas cultiver leurs immenses terres mais ils persistent à en revendiquer la propriété.

— Ils cherchent simplement à s'en servir comme monnaie d'échange, dit Keffria pensivement. Personne ne reconnaît leurs prétentions. La Compagne Sérille leur a démontré que les octrois consentis par le Gouverneur Cosgo contrevenaient à la charte de Terrilville. Maintenant, ils clament que Jamaillia doit les indemniser pour la terre qu'ils ont perdue mais, comme les octrois ont été qualifiés de « dons », la Compagne Sérille assure qu'on ne leur doit rien. Devouchet a perdu patience quand ils ont voulu discuter ; il leur a dit en criant que, s'ils pensaient que Jamaillia leur devait de l'argent, ils n'avaient qu'à y retourner et en débattre là-bas. N'empêche, à chaque réunion du Conseil, les Nouveaux Marchands continuent à se plaindre et à exiger.

— Ils seront bientôt obligés de revenir à la raison. Le printemps finira bien par arriver. Sans esclaves, ils ne pourront ni labourer ni semer. La plupart des terres dont ils se sont emparés sont incultivables. Ils sont en train de découvrir ce qu'on leur a répété depuis le début. On ne peut pas cultiver les terres autour de Terrilville comme à Jamaillia ou en Chalcède. Elles donnent bien pendant un an ou deux mais, une fois qu'on a entamé à la charrue la couche d'argile, elles deviennent marécageuses. On ne peut pas faire venir du blé dans un marais. »

Ronica approuva d'un hochement de tête. « Certains Nouveaux Marchands le comprennent. J'ai entendu dire qu'ils sont nombreux à songer au retour à Jamaillia, dès que le voyage sera moins périlleux. C'est la meilleure solution pour eux, à mon avis. Ils ne se sont jamais vraiment intégrés à Terrilville. Leurs

foyers, leurs titres, les terres de leurs ancêtres, leurs femmes et leurs enfants légitimes se trouvent à Jamaillia. C'est l'appât du gain qui les a attirés ici. Ils ont compris qu'ils n'y feront pas fortune et ils vont rentrer chez eux. S'ils s'entêtent dans leurs prétentions, c'est qu'ils espèrent avoir quelque chose à vendre avant leur départ.

— Et ils nous laisseront réparer leur désordre, fit observer Keffria avec amertume. Je plains leurs maîtresses et leurs bâtards. Ils seront probablement obligés de rester, eux. Ou bien d'aller vers le nord. Il paraît que des Tatoués parlent de s'embarquer pour les Six-Duchés. C'est un pays rude, quasi barbare, mais ils croient qu'ils pourront recommencer leur vie là-bas sans avoir à signer de contrats. Ils estiment que les conditions imposées par Jani pour devenir Marchands des Pluies sont trop restrictives.

— Quand tous ceux qui décident de s'en aller seront partis, ceux qui demeureront seront plus proches de l'esprit des Premiers Marchands de Terrilville », déclara Ronica. Elle s'approcha de la fenêtre nue et regarda dehors dans la nuit. « Je serai contente quand tout sera réglé. Si ceux qui restent ici sont décidés à faire partie intégrante de Terrilville, je crois que nous irons vers la guérison. Mais cela peut prendre du temps. Voyager, que ce soit vers le nord ou le sud, n'est pas sûr. » Elle pencha la tête vers Keffria. « Tu me parais très bien informée sur Terrilville. »

Keffria prit la remarque comme un reproche tacite et mérité. Jadis, son foyer et ses enfants représentaient son seul centre d'intérêt. « Aux réunions du Conseil on jacasse à n'en plus finir. Je sors plus qu'avant. Il y a moins à faire à la maison. Et puis nous bavardons avec Eke, quand nous préparons le dîner. C'est le seul moment où elle semble parfaitement à l'aise avec moi. » Keffria marqua une pause. Elle finit par demander, intriguée : « Savais-tu qu'elle a un faible pour Grag Tenira ? Elle a l'air de croire que c'est réciproque. Je n'ai pas su quoi répondre. »

Sa mère sourit avec indulgence. « Si Grag s'intéresse à elle, je leur souhaite tout le bonheur possible. C'est un homme de bien, et il mérite une sage compagne. Eke paraît tout indiquée.

Elle est de bonne trempe, elle est brusque mais elle a du cœur, elle connaît bien la mer et les marins. Grag pourrait trouver pire qu'Eke Kelter.

— Personnellement, j'aspirais à mieux pour lui. » Keffria tisonna le feu. « Je comptais qu'Althéa rentrerait, reviendrait à la raison et l'épouserait. »

L'expression de Ronica devint grave. « A l'heure qu'il est, la seule chose dont je rêve pour Althéa, c'est qu'elle nous soit rendue. » Elle s'approcha du feu puis s'assit vivement sur les pierres du foyer. « Je prie pour eux tous. Revenez, par tous les moyens possibles. Surtout, revenez. »

Il y eut un long silence. Puis Keffria demanda à voix basse : « Même Kyle, mère ? Tu espères aussi son retour ? »

Ronica tourna légèrement la tête et croisa pensivement le regard de sa fille. Puis d'une voix sincère, elle affirma : « Si c'est ce que tu espères, alors je le souhaite aussi. »

Keffria ferma les yeux un instant. Du fond de ses secrètes ténèbres, elle reprit : « Mais tu penses que je devrais me déclarer veuve de marin, le pleurer et continuer mon chemin.

— Tu pourrais, si tu voulais, dit Ronica d'une voix neutre. Voilà assez longtemps qu'il a disparu. Personne n'y trouverait à redire. »

Keffria lutta contre la détresse qui menaçait de la submerger. Elle n'osait s'y abandonner, au risque de devenir folle. « J'ignore ce que je souhaite, mère. Je voudrais seulement savoir. Sont-ils vivants, les uns et les autres ? Ce serait presque un soulagement d'apprendre que Kyle est mort. Alors je pourrais faire mon deuil, pleurer tous les bons moments, et oublier les mauvais. S'il revient… alors je ne sais pas. Je sens trop de choses en moi. Si je l'ai épousé, c'est parce qu'il m'en imposait. J'étais persuadée qu'il prendrait soin de moi. Je voyais combien tu travaillais dur quand père était en mer. Je ne voulais pas mener la même vie. » Elle regarda sa mère et secoua la tête. « Pardon si je te blesse.

— Mais non, dit sèchement Ronica (pourtant Keffria devina qu'elle mentait).

— Quand père est mort, et que tout a changé, je me suis retrouvée à vivre comme toi, d'une certaine façon. » Elle sourit

tristement. « Tant de petites choses, tant de tâches à accomplir, je n'avais plus de temps pour moi. Le plus curieux c'est que, maintenant que j'ai pris les rênes, je ne pourrais pas les lâcher, je suppose. Même si Kyle apparaissait demain sur le seuil et qu'il disait : « Ne t'inquiète pas, chérie, je m'occupe de tout », je ne crois pas que je le laisserais faire. Parce que j'en sais trop, aujourd'hui. »

Elle secoua la tête. « Par exemple, je sais aujourd'hui que je suis meilleure que lui pour arranger les choses. J'ai commencé à m'en rendre compte quand j'ai eu affaire à nos créanciers. J'ai compris pourquoi tu as agi comme tu l'as fait, j'ai saisi ta logique. Mais j'ai compris aussi que Kyle n'aurait pas fait preuve de la même patience. Et… » Elle tourna le regard vers sa mère. « Tu vois comme je suis, maintenant ? Je ne veux plus de ces fardeaux. Mais je ne peux supporter de m'en décharger sur quelqu'un d'autre. Parce que, malgré tout le travail, j'aime à diriger ma vie.

— Avec l'homme qui convient, on peut diriger à deux », suggéra Ronica.

Keffria sentit son sourire se crisper. « Mais Kyle n'est pas l'homme qui convient. Et nous le savons toutes les deux, à présent. » Elle inspira profondément. « S'il revenait aujourd'hui, je ne le laisserais pas voter pour la famille au Conseil. Parce que je connais mieux Terrilville que lui et que je peux voter avec plus de discernement. Mais Kyle n'aimerait pas du tout. Je crois que cela seul suffirait à l'éloigner.

— Kyle n'aimerait pas que tu aies assumé la responsabilité de voter ? Que tu aies été capable de t'organiser pendant son absence ? »

Keffria s'accorda du temps avant de répondre. Elle se força à énoncer la vérité. « Il détesterait que j'y aie réussi, mère. Pourtant, c'est ainsi. Et cela me plaît d'en être capable. C'est une des raisons qui me poussent à laisser partir Selden. Parce que, aussi jeune qu'il soit, il m'a prouvé qu'il se prenait en charge mieux que je ne saurais le faire. Je pourrais le garder en sécurité, près de moi. Mais ce serait agir exactement comme Kyle qui me tenait sous sa coupe. »

Un coup léger frappé à la porte les fit sursauter. Rache passa une tête dans l'entrebâillement.

« Jani Khuprus est là. Elle dit qu'elle vient chercher Selden. »

Rache avait changé insensiblement depuis les événements de Terrilville. Elle vivait toujours avec les Vestrit et se chargeait des tâches d'une servante. Mais elle parlait sans détour de la terre qu'elle espérait acquérir, du genre de maison qu'elle bâtirait quand la convention serait enfin arrêtée. Lorsqu'elle annonça que Jani venait chercher Selden, elle manifesta sa désapprobation par un ton qu'elle n'aurait pas employé naguère. Keffria ne s'en formalisa pas. Cette femme s'était occupée de ses enfants et, ce faisant, elle en était venue à les chérir sincèrement. Rache avait été tout heureuse du retour de Selden. Cela la chagrinait de le voir repartir pour le désert des Pluies.

« Je descends, répondit aussitôt Keffria. Tu devrais venir aussi si tu veux lui dire au revoir. »

*

En attendant Keffria avec nervosité, Jani examinait la pièce qui avait bien changé depuis les jours heureux où Reyn avait fait sa cour à Malta : propre mais meublée de bric et de broc de sièges et d'une table quelque peu branlante, manifestement récupérés de droite et de gauche dans la maison. Point de livres, de tapisseries, de tapis, point de ces petits détails intimes qui donnent du cachet à une pièce. Elle plaignait les Vestrit de tout son cœur. On leur avait enlevé leur foyer ; seuls les murs demeuraient.

Au vrai, n'avait-elle pas, elle-même, assisté à l'effondrement de la cité ensevelie, source de la richesse du désert des Pluies et, indirectement, de Terrilville ? Trois-Noues allait affronter des temps de vaches maigres. Mais sa maison avait résisté à la tempête. Elle disposait de ressources. Ses tableaux, son linge brodé, ses bijoux, sa garde-robe l'attendaient chez elle. Elle n'avait pas tout perdu, comme les Vestrit. Elle s'en sentait d'autant plus égoïste d'emmener le dernier vestige

de la véritable richesse de la famille. Le dernier fils partirait avec elle cette nuit. On ne l'avait pas énoncée tout haut, cette vérité inscrite en grand sur le visage écailleux de Selden. Il appartenait désormais au désert des Pluies. Ce n'était pas le fait de Jani –, elle n'aurait jamais cherché à voler un fils, encore moins le dernier de sa lignée. Elle caressait l'idée d'emmener le garçon avec elle. Ce qui n'atténuait pas ses remords. Un enfant de plus dans sa maisonnée était un trésor inestimable. Elle regrettait de l'acquérir aux dépens de ses amies.

Le crissement de leurs sandales les précéda. D'abord Keffria puis Ronica et enfin Rache pénétrèrent dans la pièce. Selden n'était pas avec elles. Tant mieux. Jani préférait faire sa proposition à Keffria avant que celle-ci n'ait dit au revoir à son fils, proposition qui ainsi ressemblerait moins à un marché. Durant l'échange des saluts, elle remarqua que la main de Ronica était plus frêle dans la sienne et que sa fille était plus grave et plus réservée. Ma foi, c'était assez naturel.

« Aimeriez-vous une tasse de thé ? » demanda Keffria, obéissant à une ancienne courtoisie. Puis, avec un rire nerveux, elle se tourna vers Rache. « C'est-à-dire, si nous en avons, ou quelque chose d'approchant ? »

La servante sourit. « Je dois pouvoir trouver des herbes à infuser.

— Je prendrais bien volontiers quelque chose de chaud, répondit Jani. Je suis gelée jusqu'aux os. Pourquoi faut-il que l'hiver soit si rude quand nous vivons des temps aussi difficiles ? »

Elles se plaignirent un peu. Lorsque Rache revint avec la tisane, Ronica coupa court aux banalités. « Eh bien, cessons de tergiverser comme si nous ignorions la raison de la présence de Jani. Elle est venue pour emmener Selden au désert des Pluies, sur le Kendri qui appareille cette nuit. Je sais que Keffria a donné son accord, et que c'est le désir de Selden. Mais… » Le courage lui manqua. Sa voix se crispa sur les derniers mots. « Mais cela me chagrine vraiment de perdre Selden…

— Je regrette que vous éprouviez ce sentiment, déclara Jani. Que vous ayez l'impression de le perdre, veux-je dire. Il vient avec moi aujourd'hui, pour un temps, parce qu'il croit

sincèrement qu'il a le devoir de nous assister dans notre travail préliminaire. Il ne fait pas de doute que le désert des Pluies a apposé sa marque sur lui. Mais cela ne signifie pas qu'il n'est plus un Vestrit. Et dans l'avenir, j'espère que le désert des Pluies et Terrilville viendront à se mêler librement et souvent. » Ces paroles ne suscitèrent guère de réaction. « Selden n'est pas la seule raison de ma présence ici, ajouta-t-elle brusquement. J'ai deux propositions à faire. L'une de la part du Conseil des Marchands des Pluies. L'autre de ma part à moi. »

Avant qu'elle ait pu poursuivre, Selden ouvrit la porte. « Je suis prêt », annonça-t-il avec une évidente satisfaction. Il entra en traînant un sac de toile tout bosselé et regarda le groupe de femmes. « Pourquoi ce silence ? » demanda-t-il. La lueur du feu dansait sur les écailles de ses pommettes. Personne ne répondit.

Jani s'installa sur son siège et accepta la tasse que Rache lui avait servie. Elle avala une petite gorgée, profitant du silence pour mettre de l'ordre dans ses pensées. La tisane avait un goût de menthe, avec une saveur piquante de racine de palme. « C'est vraiment délicieux », dit-elle sincèrement en reposant la tasse. Elle promena le regard sur les visages qui l'entouraient. Keffria tenait sa tasse mais n'y avait pas encore goûté. Ronica, elle, n'y avait pas touché. Jani s'aperçut subitement de son omission. Elle s'éclaircit la gorge.

« Moi, Jani Khuprus, des Marchands du désert des Pluies, j'accepte l'hospitalité de votre demeure et de votre table. Je me rappelle tous les plus anciens engagements du désert des Pluies à Terrilville. » Alors qu'elle prononçait les antiques paroles consacrées, elle fut surprise de sentir les larmes lui monter aux yeux. Oui, c'était bien cela. Elle lut sur les visages des femmes de Terrilville vin sentiment réciproque.

Comme si elles avaient répété leur intervention, Keffria et Ronica se mirent à parler en même temps. « Nous, Ronica et Keffria Vestrit des Marchands de Terrilville, vous souhaitons la bienvenue à notre table et dans notre demeure. Nous nous rappelons les plus anciens engagements de Terrilville au désert des Pluies. »

Keffria les surprit tous en poursuivant seule : « Et notre accord particulier concernant la vivenef *Vivacia*, produit de nos

deux familles, avec l'espoir qu'elles s'uniront par le mariage de Malta Vestrit et de Reyn Khuprus. » Elle prit une profonde inspiration. Sa voix tremblait à peine. « En témoignage du lien qui nous unit, je vous offre mon fils cadet, Selden Vestrit, je le confie à la famille Khuprus du désert des Pluies. Je vous charge de lui enseigner les usages de notre peuple. »

Oui. C'était bien. Que tout soit officiel. Selden se redressa soudain de toute sa taille. Il lâcha son sac et s'avança. Il saisit la main de sa mère et leva les yeux vers elle. « Dois-je dire quelque chose ? » demanda-t-il gravement.

Jani tendit la main. « Moi, Jani Khuprus, du désert des Pluies, j'accueille Selden Vestrit, confié à notre famille. On lui enseignera les usages de notre peuple. Il sera chéri comme l'un des nôtres. Si tel est son souhait. »

Selden ne lâcha pas la main de sa mère. Comme il était sage, déjà, ce garçon ! Mais il plaça sa main libre dans celle de Jani. Il s'éclaircit la gorge. « Moi, Selden de la famille Vestrit désire être confié à la famille Khuprus du désert des Pluies. » Il regarda sa mère en ajoutant : « Je ferai de mon mieux pour apprendre tout ce qu'on m'enseignera. Voilà qui est fait.

— Voilà qui est fait », confirma sa mère doucement. Jani jeta un coup d'œil à la petite main rêche qu'elle tenait. Des écailles commençaient à apparaître autour du lit des ongles. Il changerait rapidement. Oui, vraiment, qu'il aille au désert des Pluies où ce genre de choses était accepté, c'était pour le mieux. L'espace d'un instant, elle se demanda ce que sa fille cadette Kys penserait de lui. Il était un peu plus âgé qu'elle. Une union entre eux ne serait pas impensable. Puis elle repoussa cette idée égoïste. Elle leva les yeux pour croiser le regard morne de Keffria.

« Vous pouvez venir aussi, si vous le souhaitez. Et vous, Ronica. C'est ma proposition. Venez à Trois-Noues. Je ne vous promets pas que la vie y sera plus facile qu'ici mais vous serez les bienvenues chez moi. Je sais que vous attendez des nouvelles de Malta. Moi aussi, j'attends le retour du dragon. Nous pourrions attendre ensemble. »

Keffria secoua lentement la tête. « J'ai passé trop de temps à attendre dans ma vie, Jani. C'est fini, maintenant. Il faut

pousser le Conseil de Terrilville à agir et je suis parmi ceux qui doivent s'y employer. Je ne peux attendre qu'» ils » ramènent le calme. Il faut que j'insiste, chaque jour, pour que toutes les plaintes soient examinées. » Elle regarda son fils. « Je suis désolée, Selden. »

Il lui adressa un regard perplexe. « Désolée de faire ce que tu dois ? Mère, c'est ton exemple que je suis. Je vais à Trois-Noues pour la même raison. » Il parvint à sourire. « Tu me laisses partir. Et je me sépare de toi. Parce que nous sommes des Marchands. »

Le visage de Keffria se décrispa soudain comme si un péché impardonnable avait été effacé de son âme. Elle poussa un grand soupir. « Merci, Selden.

— Moi aussi, je dois rester, dit Ronica dans le silence. Car si Keffria est la Marchande de la famille, je suis obligée de veiller à nos intérêts. On n'a pas seulement saccagé et pillé notre maison. Nous avons d'autres propriétés, qui ont subi des dommages similaires. Si nous ne voulons pas tout perdre, je dois agir maintenant, embaucher des ouvriers qui vont travailler en échange d'une partie de la prochaine récolte. Le printemps va revenir. Les vignes et les vergers vont produire de nouvelles feuilles. Malgré tous nos autres soucis, il faut prévoir. »

Jani secoua la tête avec un petit sourire. « Je m'attendais à votre réponse. Et le Conseil du désert des Pluies m'en avait prévenue quand je lui ai fait part de mes intentions. »

Keffria fronça les sourcils. « Pourquoi le Conseil des Pluies serait-il intéressé à notre réponse ? »

Jani ne révélerait pas que le Conseil avait été aussi impatient qu'elle-même de s'approprier Selden Vestrit. Mais elle leur dit le reste. « Il était désireux de profiter de vos services, Keffria. Mais pour être efficace, il vous faudrait demeurer à Terrilville.

— Mes services ? » Keffria était manifestement ahurie. « Quels services puis-je donc leur rendre ?

— Il se peut que vous ayez oublié ou chassé de votre esprit votre dernière intervention au Conseil des Pluies. Mais les membres du Conseil, eux, ne l'ont pas oubliée. Ils ont été très

tentés par votre proposition, quand vous avez offert de risquer votre vie pour les Marchands. Mais la situation a évolué si rapidement que votre sacrifice n'était plus nécessaire. Pourtant votre disponibilité ainsi que votre appréciation lucide des affaires les ont fortement impressionnés. Avec tous ces changements dans l'air, le Conseil du désert des Pluies a besoin d'une voix officielle à Terrilville. Quand des Marchands tels que Polks, Kevin et Lorek tombent d'accord pour considérer que vous êtes la mieux placée, vous devez comprendre que vous avez produit une impression très favorable. »

Keffria rougit légèrement. « Mais les Marchands du désert des Pluies ont toujours pu parler librement au Conseil de Terrilville, tout comme un Marchand de Terrilville peut réclamer le droit à la parole au désert des Pluies. Vous n'avez pas besoin de moi comme représentante.

— Nous ne sommes pas du même avis. Les changements se précipitent ; seuls les oiseaux messagers peuvent voler aussi rapidement, nos communautés doivent coopérer plus étroitement que par le passé. La circulation des vivenefs sur le fleuve, ainsi que celle de nos vaisseaux de patrouille, a été réduite, ces derniers temps. Pourtant, plus que jamais, nous avons besoin ici, à Terrilville, de la voix de quelqu'un qui comprenne les préoccupations du désert des Pluies. Nous vous considérons comme la personne idéale. Votre famille est déjà étroitement liée au désert des Pluies. Si nous comptons que vous nous demandiez conseil toutes les fois que ce sera possible, nous nous fierons à vous pour parler en notre nom quand un avis urgent sera nécessaire.

— Mais pourquoi ne pas choisir l'un des vôtres ici, à Terrilville ? s'enquit Keffria d'une voix hésitante.

— Parce que, comme vous venez de le dire, vous et votre mère, ils doivent rester proches de leurs foyers en ces temps troublés. D'ailleurs, à maints égards, vous êtes maintenant des nôtres.

— Ce serait parfait, mère, intervint soudain Selden. Car le dragon aura aussi besoin de ta voix. Tu pourrais convaincre Terrilville de la nécessité d'assister le dragon, au-delà de ce que prévoit l'» accord » que nous avons signé. »

Jani le regarda avec surprise. La pièce avait beau être éclairée, elle vit les yeux du garçon rayonner littéralement d'enthousiasme. « Mais Selden, viendra peut-être un temps où les intérêts du dragon différeront de ceux du désert des Pluies ou de Terrilville, avança-t-elle doucement.

— Oh non ! Il vous est difficile de le croire mais je sais de quoi je parle. Cette connaissance va au-delà de ma personne, elle remonte à une autre époque. J'ai rêvé de la cité qu'a évoquée Tintaglia, elle dépasse toute imagination. Comparée à Cassaric, Clochetinte était bien modeste.

— Cassaric ? Clochetinte ? interrogea Jani, confondue.

— Clochetinte est le nom que les Anciens ont donné à la cité ensevelie sous Trois-Noues. Cassaric est la cité que vous allez exhumer pour Tintaglia. Vous y trouverez des salles construites à l'échelle des dragons. Dans la Salle de l'Etoile, vous découvrirez un sol incrusté de joyaux de feu, comme vous les appelez, qui représente le ciel nocturne à la veille du printemps. Il y a un labyrinthe aux murs de cristal, accordé pour réfléchir les rêves de ceux qui s'y aventurent ; parcourir ce labyrinthe, c'est faire face à son âme. L'Arc-En-Ciel du Temps, ainsi l'appellent-ils entre eux, car ceux qui l'ont parcouru semblent avoir emprunté chacun un itinéraire différent. Des merveilles sont enterrées là et peuvent être exhumées au jour… » Extasié, il laissa sa phrase en suspens. Il demeura en silence, à respirer profondément, les yeux perdus au loin. Les autres échangèrent des regards. Il se remit à parler. « La richesse que les dragons vont nous apporter excédera de loin l'argent. Ce sera la renaissance du monde. L'espèce humaine est devenue isolée, et dangereusement arrogante dans sa solitude. Le retour des dragons rétablira l'équilibre dans nos esprits et dans nos ambitions. » Brusquement il éclata de rire. « Non qu'ils soient des êtres parfaits, oh non ! Ce qui fait notre valeur aux uns et aux autres, c'est que chaque race présente à l'autre un miroir de présomption et de vanité. Devant l'attitude impudente et dominatrice d'une espèce différente de la nôtre, nous comprendrons le ridicule de nos prétentions. »

Le silence suivit ces paroles. Les idées qu'il avait lancées si négligemment rencontrèrent un écho en Jani. L'intonation du

garçon, son vocabulaire n'étaient pas ceux d'un enfant. Etait-ce l'influence du dragon ? Qu'avaient-ils donc lâché sur le monde ?

« Aujourd'hui, vous doutez, répliqua Selden à ses questions muettes. Mais vous verrez, le désert des Pluies trouvera son intérêt à satisfaire le dragon.

— Eh bien, répondit enfin Jani. En cela, peut-être faudra-t-il s'en remettre au jugement de ta mère, puisqu'elle nous représente.

— C'est une lourde responsabilité, fit Keffria, indécise.

— Nous en sommes tous conscients, reprit Jani d'un ton égal. Et elle ne saurait être assumée sans dédommagement. » Elle marqua une hésitation. « Au début, nous serons en peine de vous rétribuer en argent. Jusqu'à ce que le commerce soit rétabli, nous serons obligés, je le crains, d'en revenir au troc. » Elle parcourut la pièce des yeux. « Nous disposons d'un mobilier en suffisance. Estimez-vous que nous puissions instaurer un échange équitable ? »

Une étincelle d'espoir s'alluma dans les yeux de Ronica. « Certainement », répondit aussitôt Keffria. Avec un rire triste, elle ajouta : « Je ne saurais penser à aucun meuble qui ne trouverait ici son emploi. »

Jani sourit, satisfaite. Elle avait craint de leur donner à croire qu'elle achetait Selden. En vérité, elle avait l'impression d'avoir conclu le meilleur des marchés, celui où chaque partie a le sentiment d'avoir emporté la mise. « Dressons une liste de ce qui vous manque le plus », proposa-t-elle. Elle posa la main sur l'épaule de Selden, en prenant garde de ne pas paraître trop possessive. « Quand nous arriverons à Trois-Noues, Selden pourra m'aider à choisir ce qui conviendra le mieux. »

2

RÉPARATIONS

« Bon, alors, retour à la plage, constata *Parangon*.

— Pas pour longtemps », assura Ambre. Elle posa brièvement sa main gantée sur le pont. C'était un geste de tendresse, mais ce n'était qu'un geste. Elle avait dormi longtemps, profondément, et il avait attendu avec impatience son réveil pour retrouver le contact fugace qu'ils avaient partagé. Mais cela ne devait pas être. Il ne pouvait l'atteindre, il la sentait à peine. Il était plus seul que jamais.

Brashen n'avait plus confiance en lui. *Parangon* avait essayé de lui dire qu'il n'y avait pas d'avarie dans les œuvres mortes mais Brashen avait tenu à échouer le navire sur la plage. Le capitaine s'était excusé avec raideur, en expliquant qu'il aurait agi de même avec n'importe quel navire aussi endommagé que *Parangon*. Puis il avait mis au sec la carcasse roussie sur une plage de sable. La marée s'était retirée, l'échouant là, la coque presque entièrement découverte. Au moins était-il hors de portée du serpent qui tournait sans fin autour de lui. L'animal le harcelait, l'incitant à la vengeance, ce qui le rendait fou.

Brashen avait sèchement enjoint les membres survivants de l'équipage de procéder aux réparations. Il arpentait le pont, l'air imposant, ouvrant à peine la bouche, et le travail avançait, malgré le manque d'entrain des hommes. Le mât de réserve avait été dressé et fixé. On avait récupéré manilles et manœuvres courantes, on avait tiré sur le pont des morceaux de cordages intacts qu'on avait épissés, de la toile et autres fournitures. Les vivres gâtés avaient été jetés par-dessus bord. On avait barré les fenêtres cassées dans la chambre du capitaine, envoyé une équipe à terre pour couper du bois afin de

confectionner des espars. Le bois vert serait impropre à travailler mais ils n'avaient pas le choix. Il n'y avait pas de bavardage, pas de chanson, pas de plaisanterie. Même Clef était renfermé et muet. Personne n'avait tenté d'effacer les taches de sang sur le pont. On les contournait ou on les enjambait. Le venin des serpents avait fait des trous et des indentations dans le bois-sorcier, avait piqueté le visage de la figure de proue et laissé des traînées sur sa poitrine. Des cicatrices de plus.

Vêtue d'une ample tunique taillée dans un drap, Ambre avait trimé avec les autres jusqu'à ce que Brashen lui ait ordonné avec brusquerie de prendre du repos. Elle était restée allongée quelque temps en silence sur sa couchette. Puis elle s'était levée, comme si elle ne pouvait supporter de rester immobile. A présent, elle était assise sur le gaillard d'avant et triait les outils qui allaient lui servir. Elle se déplaçait avec gaucherie, ménageant le côté brûlé de son corps. *Parangon* s'était habitué à ce qu'elle lui fasse part à voix haute de ses faits et gestes mais aujourd'hui, elle était silencieuse. Il la sentait préoccupée mais n'en comprenait pas la raison.

Kennit et la *Vivacia* avaient disparu comme s'ils ne s'étaient jamais trouvés là. De la horde qui l'avait attaqué ne restait qu'un seul serpent. Les jours de calme depuis le coup de tabac rendaient tout cela encore plus irréel. Mais cela n'avait pas été un rêve. Les dragons étaient tapis en lui, juste sous la surface. Un sang neuf marquait son pont. Plusieurs matelots étaient toujours fâchés contre lui. Ou ils avaient peur de lui. Parfois, avec les humains, il était difficile de démêler les deux. Mais c'était la distance qu'Ambre observait à son égard qui le blessait le plus.

« Je n'y pouvais rien, répéta-t-il sur un ton plaintif.

— Vraiment ? » demanda-t-elle avec indifférence.

Elle avait été comme ça tout l'après-midi. Elle ne l'accusait pas mais elle n'acceptait pas non plus ce qu'il disait. Il perdit son sang-froid. « Non. Je n'y pouvais rien ! Et puisque tu as fouillé dans mes souvenirs, tu devrais le comprendre. Kennit fait partie de ma famille. Tu le sais, maintenant. Tu sais tout, désormais. Tous les secrets que j'avais juré de garder pour moi, tu les as volés. »

Il retomba dans le silence, troublé par le remords. Il ne pouvait être loyal. S'il était loyal envers Kennit, il était déloyal envers Ambre et ses dragons. Kennit faisait partie de sa famille, pourtant il lui avait déjà une fois manqué de parole. Il était déloyal et méchant. Pire, il se sentait affranchi. Ses émotions tournaient comme une girouette. Il n'avait pas vraiment voulu mourir, ni tuer tous ses amis. Ambre aurait dû le savoir. Elle savait tout, désormais. Il trouvait une sorte de réconfort honteux à partager ce terrible secret, car il était content que quelqu'un enfin sache tout. Son côté puéril espérait qu'elle lui dirait quoi faire. Trop longtemps, il s'était colleté avec ces souvenirs effrayants et odieux. Au bout de tout ce temps ils auraient dû disparaître, devenir insignifiants. Au contraire, ils avaient formé un abcès et, au moment même où il renaissait à une vie nouvelle, la vieille blessure avait crevé et tout empoisonné. Cela avait failli les tuer tous.

« Tu aurais dû nous le dire. » Les mots étaient contraints, comme si elle avait voulu les retenir. « Pendant tout ce temps, tu savais bien des choses qui auraient pu nous aider, et tu les as gardées pour toi. Pourquoi, *Parangon*, pourquoi ? »

Il ne répondit pas tout de suite. Il sentait ce qu'elle était en train de faire. Elle tournait un cordage sur un taquet. Elle s'y appuya de tout son poids. Puis elle s'approcha de la lisse et l'escalada avec raideur. Elle retomba par-dessus la proue, s'élança devant lui et sans crier gare atterrit légèrement contre sa poitrine. Par réflexe, il leva les mains pour la cueillir. Elle se figea dans son étreinte puis déclara avec résignation : « Je sais. Tu pourrais me tuer sur-le-champ, si tu voulais. Mais depuis le début, nous n'avons pas eu d'autre choix que nous en remettre à toi. J'ai espéré que la confiance serait réciproque mais, à l'évidence, cela n'a pas été le cas. Tu as prouvé que tu étais capable de nous tuer tous. Cela étant, je ne vois plus de raison de te redouter. Que tu décides ou non de nous tuer, tu m'as montré que je n'ai aucune prise là-dessus. Tout ce que je peux faire, c'est observer une discipline de vie et accomplir ce que je dois.

— Peut-être est-ce vrai pour moi aussi », rétorqua-t-il. Il fit une plate-forme de ses mains afin qu'elle puisse s'y tenir, tout comme pour le petit Kennit, il y avait si longtemps.

Elle ne releva pas ses paroles. Elle passa légèrement ses mains gantées sur le visage de *Parangon*, effleurant ses nouvelles cicatrices, ses joues, son nez et sa barbe.

Il ne put laisser le silence se prolonger. « Cette nuit-là, tu m'aimais. Tu étais prête à risquer ta vie pour me sauver. Pourquoi es-tu si fâchée aujourd'hui ?

— Je ne suis pas fâchée, protesta-t-elle. Je ne peux m'empêcher de penser que tout aurait pu tourner différemment. Je suis… blessée. Non. Chagrinée. A cause de ce que tu n'as pas fait, alors que nous, nous avons accompli ce que nous avons pu pour toi. A cause de tout ce que tu nous as caché. Et si je suis si profondément peinée, c'est sans doute parce que je t'aime à proportion. Pourquoi ne nous as-tu pas fait confiance, *Parangon* ? Si tu nous avais révélé tes secrets, tout se serait résolu différemment. »

Il réfléchit un moment à ces paroles tandis qu'elle lui tâtait le cou et la mâchoire. « Tu en as plein, toi aussi, des secrets, dit-il subitement accusateur. Que tu n'as jamais partagés avec nous. Et tu me méprises parce que je les garde pour moi ?

— Les secrets que je détiens m'appartiennent. Mon silence ne nuit à personne », repartit-elle d'un ton devenu solennel.

Il devina ses doutes. « Tu n'en es pas sûre. Il était tout aussi dangereux que je parle ou que je me taise. Mais comme tu dis, ces secrets m'appartenaient. C'est peut-être la seule chose qui m'ait vraiment appartenu. »

Elle observa un long moment le silence. « Où sont les dragons ? dit-elle enfin. Que sont-ils, pourquoi y a-t-il des dragons en toi ? Est-ce à cause de toi que je rêvais de dragons et de serpents ? Ai-je été appelée vers toi ? »

Il réfléchit un instant. « Que me donneras-tu en échange si je réponds ? Un de tes secrets ? Pour me prouver que tu me fais confiance autant que je te fais confiance.

— Je ne sais pas si je peux », prononça Ambre avec lenteur. Elle avait cessé de lui caresser le visage. « Mes secrets sont ma

cuirasse. Sans eux, je suis très vulnérable à toutes sortes de blessures. Même aux blessures infligées involontairement.

— Tu vois, tu comprends », s'écria-t-il aussitôt. Il sentit que son trait portait.

Elle prit une inspiration et parla avec précipitation, comme si elle plongeait dans l'eau froide. « C'est difficile à expliquer. Quand j'étais beaucoup plus jeune et que j'en parlais, on me trouvait trop prétentieuse. On voulait me persuader que je ne pouvais pas être celle que je croyais. Finalement, je me suis sauvée. Alors je me suis promis que je n'aurais plus peur de ce qu'on pourrait penser de moi. Que je ne révélerai pas l'avenir qui m'attendait. Très rares sont ceux à qui j'ai fait part de mes rêves et de mes ambitions.

— Tu parles beaucoup mais tu ne dis pas grand-chose, fit remarquer *Parangon* avec impatience. Qu'es-tu exactement ? »

Elle eut un petit rire sans joie. « Je ne saurais te l'expliquer en un mot. On m'a traitée de folle aussi souvent que de prophète. J'ai toujours su que j'avais des choses à accomplir pour le monde, des choses que personne d'autre ne pourrait accomplir. Bon. C'est vrai de chacun de nous, je n'en doute pas. Pourtant, je suis une voie que je ne distingue pas clairement. Il y a des guides le long du chemin, mais je ne les trouve pas toujours. Je suis partie à la recherche d'un petit esclave à neuf doigts. » Elle secoua la tête. Il le sentit.

« A la place j'ai découvert Althéa, et quoiqu'elle ne soit ni garçon ni esclave et qu'elle ait ses dix doigts, j'ai eu l'intuition qu'elle avait un rapport avec lui. Alors je l'ai aidée. Puissent les dieux me pardonner, je l'ai aidée à chercher sa mort. Puis j'ai rencontré Malta, et je me suis demandé si ce n'était pas elle que j'aurais dû aider. Je tends le bras, *Parangon*, à travers les brumes du temps, pour atteindre des symboles qui deviennent des hommes et des hommes qui frôlent la légende. J'ai une tâche à accomplir ici mais elle me demeure cachée. Je ne peux qu'aller de l'avant en espérant que, le moment venu, je la reconnaîtrai et j'agirai comme il faut. Quoique, aujourd'hui, l'espoir soit bien mince. » Elle respira. « Pourquoi y a-t-il des dragons en toi ? »

Il devina qu'elle avait délibérément changé de sujet. Néanmoins, il lui répondit : « Parce que j'étais destiné à être dragon. Ce que vous appelez bois-sorcier est en fait une enveloppe protectrice que les serpents de mer tissent autour d'eux avant de commencer leur métamorphose en dragon. Les Marchands du désert des Pluies ont découvert des dragons dans leur enveloppe, parmi les ruines d'une antique cité. Après les avoir tués, ils ont utilisé leurs enveloppes, riches de souvenirs de dragon, pour construire des navires. On nous appelle « vivenefs » or, en vérité, nous sommes morts. Mais, tant que la mémoire est vivante, nous sommes condamnés à une semi vie, emprisonnés dans un corps balourd qui ne peut se mouvoir sans le concours des humains. Je suis plus malheureux que la plupart car on a utilisé deux cocons pour ma construction. Depuis que j'ai été créé, les dragons à l'intérieur de moi ont lutté pour prendre le dessus. » Il secoua son immense tête. « Je me suis éveillé trop tôt, vois-tu. Je n'ai pas absorbé assez de souvenirs humains pour me fixer fortement sur eux. Depuis que j'ai ouvert les yeux, je suis tiraillé.

— Je ne comprends pas. Pourquoi es-tu *Parangon* alors, et non un dragon ? »

Il rit amèrement. « Tu crois que c'est quoi, *Parangon*, sinon un vernis de souvenirs humains plaqué sur des dragons rivaux ? En se disputant la prééminence, ils m'ont permis de m'affirmer. Quand je dis « je », je sais à peine ce que j'entends par là. » Il soupira. « C'est ce que Kennit m'a donné, et ce qui me manquera le plus. La conscience de soi. Le sentiment d'appartenir à une famille. Quand il était à bord, je n'avais aucun doute sur mon identité. Tu le considères comme un pirate sanguinaire. Moi, je le vois d'abord comme un petit garçon sauvage, plein de vie et de joie dans le vent et les vagues. Il riait, se balançait dans la mâture et ne me laissait pas en paix. Il refusait d'avoir peur de moi. Il était né à bord. Peux-tu l'imaginer ? La seule naissance à laquelle j'aie jamais assisté a été en mesure d'effacer toutes les morts qui l'avaient précédée. Son père me l'a présenté, tout couvert encore du sang de sa naissance. « Tu n'as jamais été mon navire, *Parangon*. Dans le fond de ton cœur. Mais peut-être pourras-tu être le sien comme

il est à toi. » Et c'est ce qu'il a été. Il a tenu les dragons en échec. Toi, tu les as libérés et nous devons tous désormais en subir les conséquences.

— Ils ont l'air tranquilles. Endormis, hasarda Ambre. Tu parais tout à fait toi-même, en plus… ouvert.

— Exactement. Tellement ouvert que je laisse filtrer mes secrets. Qu'es-tu en train de faire ? » Il croyait qu'elle inspectait les dégâts causés par le feu. Il s'attendait qu'elle parcourre sa coque comme une araignée, non qu'elle se promène sur tout son corps.

« Je tiens la promesse que j'ai faite, à toi et aux dragons. Je vais te sculpter des yeux. J'essaie de déterminer où commencer les réparations.

— Non.

— Tu es sûr ? » demanda-t-elle à mi-voix. Il sentit son désarroi. Elle l'avait promis aux dragons. Que ferait-elle si *Parangon* le lui interdisait ?

« Non, je veux dire ne me répare pas le visage. Donne-m'en un nouveau. Un qui sera tout à moi. »

Heureusement, elle ne lui demanda pas ce qu'il entendait par là. Elle se borna à répéter : « Tu es sûr ? »

Il réfléchit vin instant. « Je crois… Je ne veux pas être vin dragon. C'est-à-dire, je veux bien mais je désire être les deux, si je suis obligé d'être dragon. Et pourtant, je désire aussi être *Parangon*. Pour être, comme tu dis, trois fondus en un. Je veux… » Il hésita. Si elle venait à rire de ce qu'il allait dire, ce serait pire que la mort, puisque la vie est toujours plus cruelle et dure que la mort. « Donne-moi un visage que tu pourrais aimer », implora-t-il à mi-voix.

Elle s'immobilisa, s'amollit dans ses mains. La tension qu'il avait senti vibrer dans ses muscles disparut. Elle faisait quelque chose, puis les mains nues dansèrent légèrement sur sa figure. En le touchant, elle le mesurait et en même temps elle s'ouvrait à lui. Peau contre peau. Elle ne se cachait plus de lui. Le contact suffit à *Parangon* pour comprendre que c'était l'acte le plus courageux qu'elle ait jamais accompli. Il brida sa curiosité et tenta de répondre à sa confiance. Il ne chercha pas à l'atteindre

ni à la dépouiller de ses secrets. Il attendrait, il ne prendrait que ce qu'elle lui offrirait.

Il sentit les mains se promener sur son visage, mesurer les proportions. Elle lui appliqua sa paume sur la joue. « C'est possible. En fait, ce serait facile. » Elle se racla la gorge. « Ce sera un gros travail mais quand nous entrerons dans le port de Terrilville, tu auras un nouveau visage.

— Terrilville ? » Il était étonné. « On rentre ?

— Et où veux-tu qu'on aille ? A quoi bon défier encore Kennit ? *Vivacia* paraît contente d'être entre ses mains. Et même dans le cas contraire, que pourrions-nous faire ?

— Mais, et Althéa ? »

Ambre suspendit son geste. Elle posa le front sur la joue de *Parangon* et lui communiqua la profondeur de son chagrin. « Tout cela, c'était pour Althéa, navire. Sans elle, la tâche que je devais accomplir, quelle qu'elle soit, n'a plus de sens. Brashen n'a plus le cœur à continuer, et l'équipage n'a pas le courage de se venger. Althéa est morte et j'ai échoué.

— Althéa ? Althéa n'est pas morte. Kennit l'a repêchée.

— Quoi ? » Ambre se raidit. Elle posa les mains à plat sur la figure de *Parangon*.

Il était ébahi. Comment pouvait-elle l'ignorer ? « Kennit l'a repêchée. C'est le serpent qui me l'a appris. Je crois qu'il essayait de me mettre en colère. Il a affirmé que Kennit avait volé deux de mes humains, deux femelles. » Il s'interrompit. Il sentit qu'elle irradiait. On aurait dit que la chaleur et la joie qui s'échappaient d'elle avaient fait éclater la coquille qui l'entourait.

« Jek aussi ! » Elle prit une inspiration tremblante comme si elle avait été longtemps privée d'air. Elle ajouta pour elle-même : « Toujours, toujours, je perds trop facilement la foi. Je devrais pourtant le savoir, depuis le temps. La mort ne triomphe pas. Elle menace mais elle ne peut dompter l'avenir. Ce qui doit être sera. » Elle lui donna un baiser sur la joue, qui le sidéra, puis lui tira la barbe. « Allez, allez, repose-moi sur le pont ! Brashen ! Clef ! Althéa n'est pas morte. Kennit l'a repêchée. C'est *Parangon* qui l'a dit ! Brashen ! Brashen ! »

*

Aux cris éperdus d'Ambre il arriva en courant, craignant que *Parangon* ne l'ait blessée. Mais Brashen vit la figure de proue la déposer avec douceur sur le pont roussi. Elle fit un pas en titubant dans sa direction, bafouillant quelque chose à propos d'Althéa, puis elle s'affaissa sur les genoux. « Je vous avais dit de vous reposer ! » s'exclama-t-il, furieux. Le venin du serpent avait fait sur elle des ravages : ses cheveux fauves pendaient en écheveaux d'un cuir chevelu rouge qui se desquamait. Le côté gauche de son visage et de son cou étaient écarlates. Il ignorait l'étendue des lésions sur son corps. Elle marchait en claudiquant fortement, le bras gauche tout près du corps. Chaque fois qu'il la voyait, il était stupéfait qu'elle ait même pu quitter le lit.

Il s'approcha précipitamment, la prit par le bras droit pour la remettre sur pied. Elle s'appuya contre lui. « Qu'y a-t-il ? Ça va ?

— Althéa est vivante. Un serpent a révélé à *Parangon* que Kennit a recueilli deux femmes de notre navire. Il a Althéa et Jek. On peut les reprendre. » Les mots se bousculaient sur ses lèvres. Clef se dépêchait, les sourcils froncés, ahuri. Brashen essayait de démêler le sens de ces paroles. Althéa était vivante. Non. Elle ne voulait pas dire ça. Le chagrin l'avait pénétré jusqu'à la moelle. Cette promesse de joie le blessait trop vivement. Il ne pouvait espérer. Il déclara durement : « Je n'y crois pas.

— Moi si, rétorqua Ambre. La façon dont il me l'a divulgué ne laisse aucun doute. C'est le serpent blanc qui le lui a appris. Il a vu Kennit recueillir deux femmes de notre navire. Althéa et Jek.

— Les paroles d'un serpent transmises à un navire fou », railla Brashen. Mais il avait beau dire, l'espoir flamboya douloureusement en lui. « Pouvons-nous être sûrs que le serpent sait de quoi il parle ? Etaient-elles vivantes quand Kennit les a recueillies ? Sont-elles toujours vivantes ? Et même si c'était le cas, quel espoir avons-nous de les sauver ? » Ambre se mit à rire. Elle lui empoigna l'épaule de sa main valide et

essaya de le secouer. « Brashen ! Elles sont vivantes ! Accordez-vous un moment pour savourer la nouvelle ! Quand vous aurez respiré un bon coup, que vous aurez dit « Althéa est vivante », tous les obstacles seront réduits à de petits ennuis. Dites-le. »

Ses yeux brun doré étaient irrésistibles. Sans savoir pourquoi, il s'exécuta. « Althéa est vivante. » Il essaya les mots tout haut. Ambre lui fit un grand sourire et Clef se mit à gambader sur le pont. « Althéa est vivante ! » répétait le gamin.

« Crois-le, l'encouragea *Parangon*. Le serpent n'a aucune raison de mentir. »

Quelque chose de mort remua en lui. En dépit de sa défaite à lui, peut-être était-elle toujours vivante. Il avait accepté le fardeau de sa mort qu'il imputait à ses échecs. Il avait essayé de vivre avec cette idée qu'il avait manqué à son devoir, et cela lui avait dérouté l'esprit. Ce sursis abattit ses défenses. Quelque chose qui ressemblait fort à un sanglot le secoua et, malgré le regard étonné de Clef, les pleurs qu'il s'était interdits à l'idée de sa mort lui montèrent enfin aux yeux. Il écrasa les larmes mais ne put maîtriser le tremblement qui s'empara de lui.

Clef eut l'audace de le tirer par le poignet. « Cap'tain', vous comprenez pas ? Elle est vivante. Pas la pein'de pleurer, maint'nant. »

Il éclata d'un rire aussi douloureux qu'un sanglot. « Je sais. Je sais. C'est seulement que… » Les mots lui manquèrent. Comment pouvait-il expliquer à un gamin la vague d'émotions qui accompagnait le rétablissement de son univers ?

Ambre lui apporta d'autres idées. « Kennit ne se serait pas donné la peine de la sauver pour la tuer après. Il a l'intention de réclamer une rançon. C'est la seule explication logique. Il se peut que nous n'ayons pas assez d'argent pour payer la rançon de la *Vivacia* ni le pouvoir et l'habileté de la reprendre de force mais nous avons suffisamment de quoi faire une offre raisonnable pour Althéa et Jek.

— Il va falloir retourner à Partage. » Les pensées se bousculaient dans la tête de Brashen. « Kennit croit qu'il a coulé *Parangon*. Si nous réapparaissons… » Il secoua la tête. « Impossible de savoir quel accueil on va nous faire.

— Y m'a pas vu ni Ambre non plus. Si on utilisait la yole pour remonter le marais à marée haute, et pis qu'on fasse une offre… »

Brashen secoua la tête en souriant à la vaillante proposition de Clef. « C'est une idée courageuse, mais ça ne marchera pas, fiston. Rien ne les empêchera de prendre la rançon et de vous retenir tous les deux. Non. Je crains qu'on doive se battre.

— Tu ne pourras pas la récupérer en te battant, intervint soudain *Parangon*. Pas plus que tu ne pourras la racheter. Il se moquait bien de ton or quand tu l'as affronté la dernière fois. Non. Il ne la vendra pas. » Il tourna vers eux son visage balafré.

« Comment le sais-tu ? » demanda Brashen.

Parangon détourna la tête et sa voix devint plus grave. « Parce que je sais ce que je ferais, moi. J'aurais peur qu'elle n'ait appris mes secrets. Ce serait trop dangereux pour Kennit de la laisser partir. Il la tuera avant qu'on la lui enlève. Pourtant, je ne comprends pas pourquoi il l'a sauvée. Il aurait été bien plus sage pour lui de la laisser se noyer. Donc quelque chose m'échappe. »

Brashen retint son souffle. Le navire n'avait jamais été aussi franc avec lui. On aurait presque dit qu'un étranger parlait avec la voix de *Parangon*. Il poursuivit, songeur : « S'il la garde, elle sera pour lui comme un trésor inestimable. Elle est trop précieuse pour qu'il la tue. Il finira par la cacher là-bas. Et il n'y a qu'une seule cache assez sûre.

— Peux-tu nous y conduire ? Peut-on l'y attendre ? » demanda Brashen.

Le navire se détourna. Il pencha la tête sur sa poitrine. Les muscles de son dos saillirent comme s'il engageait une terrible lutte avec lui-même.

« Alors quoi ? » commença Clef, mais Brashen le fit taire d'un geste. Ils attendirent.

« On part à la prochaine marée, annonça soudain *Parangon* de sa voix d'homme. Je le ferai. Ce qui ne s'achète pas avec l'or peut s'acheter avec le sang. Je vous conduirai à la clé qui ouvre le cœur de Kennit. »

3

KENNIT FAIT SA COUR

« Je veux qu'on me laisse sortir d'ici. »

Kennit referma la porte derrière lui et posa le plateau. Avec un calme étudié, il se retourna vers Althéa. « Y a-t-il quelque chose dont vous manquiez ? demanda-t-il avec une politesse appuyée.

— L'air frais et la liberté de mouvement », répondit-elle aussitôt. Elle était assise au bord de sa couchette. En se levant, elle dut se retenir, à cause du léger roulis. Elle avait une main sur la tête de lit pour garder l'équilibre.

Il fronça les sourcils. « Vous vous trouvez maltraitée ? C'est cela ?

— Pas exactement. J'ai l'impression d'être prisonnière et…

— Oh, jamais de la vie ! Vous êtes mon hôte très honorable. Je suis blessé que vous ayez cette impression. Allons, soyez franche. Y a-t-il quelque chose en moi qui vous offusque ? Mon aspect vous effraie-t-il ? Si c'est le cas, soyez assurée que ce n'est pas mon intention.

— Non, non. » Il la vit qui essayait de formuler une réponse. « Vous êtes courtois, pas du tout effrayant. Vous ne m'avez montré que politesse et amabilité. Mais la porte était fermée à clé quand j'ai voulu l'ouvrir…

— Allons. Asseyez-vous et mangez un peu, nous allons en discuter. » Il lui sourit et réussit à s'empêcher de la détailler. Elle était habillée des vêtements de Hiémain et, avec ses cheveux tirés en arrière, la ressemblance entre eux était encore plus frappante. Elle avait les mêmes yeux bruns, les mêmes pommettes mais elle n'était pas défigurée par un tatouage. Elle avait revêtu les habits de Hiémain, croyant probablement qu'ils seraient moins provocants que la chemise de nuit de Kennit.

Mais c'était tout le contraire. Les seins qui pointaient sous la chemise lui firent battre le sang. Dans son ardeur, Althéa avait légèrement rosi mais l'éclat anormal dans ses yeux prouvait qu'elle n'était pas complètement affranchie de l'influence du soporifique qu'il lui avait administré. Il ôta les couvercles des plats et les plaça devant elle, tout comme le mousse Kennit, autrefois, servait à la table du pirate Igrot. *Les étranges analogies abondent*, songea-t-il. Il repoussa cette pensée et se força à garder le ton de la conversation.

« Je vous ai expliqué mes inquiétudes. Mes hommes d'équipage ne sont pas issus de la société dans laquelle vous avez été élevée, malheureusement. Vous laisser toute liberté sur le navire, ce serait provoquer un affront, voire une agression. Beaucoup sont d'anciens esclaves, certains étaient même esclaves ici, sur ce navire. Ils ont passé du temps dans les cales, enchaînés, dans le froid et les immondices. C'est votre famille qui les y a enfermés. Ils ne portent pas les proches de Kyle Havre dans leur cœur. Vous dites que vous n'êtes pas responsable de la façon dont il les a traités, ni de l'usage qu'il a fait de votre navire. Mais je crains qu'il ne soit difficile d'en convaincre l'équipage. Ou même le navire. Je sais que c'est surtout *Vivacia* qui vous attire. » Il sourit avec indulgence. « Si vous étiez libre de quitter cette cabine, vous vous précipiteriez vers la figure de proue. Car je sais que vous ne me croyez pas quand je vous dis que *Vivacia* a disparu. » Du coin de l'œil, il la vit faire la moue et carrer la mâchoire, comme Hiémain quand il était fâché. Cela faillit le faire sourire mais il garda sa contenance. Il secoua la tête avec gravité. « Pourtant, c'est la vérité, et Foudre ne sera pas gentille avec vous. Irait-elle jusqu'à user de violence envers vous ? En toute honnêteté, je l'ignore. Et je préfère ne pas tenter l'expérience. »

Il soutint son regard pétrifié en la gratifiant de son sourire le plus chaleureux. Quels yeux noirs ! « Allez ! Mangez un peu. Vous vous sentirez plus raisonnable. »

Une ombre d'incertitude flotta sur le visage d'Althéa. Il se rappela ce sentiment. Igrot, la brutalité incarnée, passait brusquement, après des jours de dureté et de cruauté, à une distinction affectée. Durant une semaine, il lui parlait avec

douceur, lui enseignait les bonnes manières et posait sur lui des regards empreints d'une tendresse paternelle. Il le complimentait sur son travail et lui prédisait un brillant avenir. Puis, sans crier gare, s'abattait la rude poigne qui le tirait, et les favoris rugueux, sur les joues du pirate, lui râpaient la peau quand il se débattait dans son étreinte.

Il se sentit soudain vulnérable. S'était-il mis en danger avec cette femme ? Il essaya de retrouver son franc sourire mais ne réussit qu'à la jauger d'un œil insistant. Elle lui retourna son regard.

« Je n'ai pas faim, dit-elle platement. Vous avez mis dans ma nourriture quelque chose qui me fait dormir. Cela ne me plaît pas. Je n'aime pas les rêves trop réels, je n'aime pas ce que j'éprouve quand je n'arrive pas à me réveiller. »

Il parvint à prendre un air scandalisé. « Ma jeune dame, je crains que vous n'ayez été beaucoup plus éprouvée que vous ne le croyez. Vous avez dormi pour vous remettre d'une noyade dans l'eau glacée et aussi de vos mois de doutes et de peur. Aujourd'hui que vous êtes à bord de votre navire, il est naturel que votre corps se détende et vous permette de vous reposer. Mais… attendez. Laissez-moi vous rassurer. »

Il s'assit avec précaution sur la chaise. Avec une précision exagérée, il mangea une bouchée de chaque plat et feignit d'avaler une gorgée de vin. Il se tapota pensivement les lèvres avec la serviette puis se retourna pour lui sourire. « Voilà. Satisfaite ? Pas de poison. » Il pencha la tête vers elle et haussa un sourcil. « Mais pourquoi supposer que je veuille vous empoisonner ? Vous me prenez donc pour un monstre ? Vous me redoutez, vous me haïssez à ce point ?

— Non, non, c'est que… Je sais que vous avez été bon pour moi. Mais… » Elle reprit haleine et il devina qu'elle regrettait sa sotte accusation. « Je n'ai pas parlé de poison. Je sais seulement que je dors trop profondément et que je me réveille dans le brouillard. J'ai toujours la tête lourde. Je ne me sens jamais l'esprit dispos. » Elle branlait légèrement la tête tout en restant bien campée sur ses pieds.

Il fronça les sourcils, comme s'il était très inquiet. « Ne vous êtes-vous pas heurté la tête en passant par-dessus bord ? Avez-vous une contusion ?

— Non. C'est-à-dire, je ne pense pas… » Elle porta les mains à son crâne et appuya, l'air grave.

« Permettez-moi », et il repoussa la chaise en lui faisant signe de prendre sa place. Elle s'avança avec raideur et s'assit très droite tandis qu'il lui posait les mains sur la tête. Il se tenait devant elle, elle voyait son visage tandis qu'il lui tâtait doucement le crâne. Avec une indifférence qu'il était loin de ressentir, il lui détacha les cheveux. Il fronça les sourcils. « Parfois, un choc sur la nuque ou sur la colonne vertébrale… » marmonna-t-il pensivement.

Puis il passa derrière elle et repoussa la masse lustrée de sa chevelure. Il se pencha et suivit du doigt la ligne de sa nuque jusqu'au col. Elle restait assise, docilement, tête baissée, pourtant il sentait vibrer ses muscles tendus. Peur ? Appréhension ? Impatience, peut-être ? Ses cheveux exhalaient un léger parfum mais la chemise gardait l'odeur de Hiémain. Le mélange était enivrant. Il fit glisser ses doigts le long du dos. « Ça fait mal ? » demanda-t-il avec sollicitude. Il s'arrêta à la ceinture des culottes mais ne retira pas la main.

« Un peu », avoua-t-elle. Il sourit à sa chance. « Au milieu du dos.

— Ici ? » Il remonta doucement le long de la colonne vertébrale jusqu'à ce qu'elle hoche la tête. « Eh bien, alors, ce peut être la cause de votre malaise. Avez-vous eu des vertiges ? La vue trouble ?

— Un peu, concéda-t-elle à regret, en relevant la tête. Mais je continue à croire que ce n'est pas la seule cause de ma somnolence.

— Moi, je crois que si, affirma-t-il doucement, la main toujours sur le dos d'Althéa. A moins que… » Il s'interrompit pour s'assurer qu'elle était suspendue à ses lèvres. « Je suis désolé de faire cette supposition. Vous savez certainement de quoi je parle quand je mentionne un lien avec la vivenef. Elle sent mes humeurs, elle me communique les siennes. Si d'aventure le navire était furieux contre vous, ou hostile, s'il

vous voulait du mal… Là, je suis désolé d'avoir suggéré une chose pareille. »

C'était à dessein qu'il avait augmenté son inquiétude, mais le visage d'Althéa avait pâli bien au-delà de ses espérances. Il faudrait se montrer plus circonspect ; il ne voulait pas lui ôter toute sa combativité. Une petite lutte pouvait ajouter un peu de piquant à la conquête. Il eut un sourire rassurant. « Mangez un peu. Il faut reprendre des forces.

— Vous avez peut-être raison », concéda-t-elle d'une voix enrouée. Il désigna les plats d'un geste et elle se retourna vers la table. Alors qu'elle prenait une bouchée à la cuiller qu'il avait tout à l'heure dans la bouche, il sentit l'aiguillon du désir le percer avec une acuité jamais éprouvée. Surpris, il ne put que réprimer un hoquet de suffocation.

*

La nourriture était excellente mais le pirate la regardait manger avec une attention si soutenue qu'elle n'arrivait pas à se détendre. Non plus qu'à se réveiller tout à fait. Elle prit une petite gorgée de vin et, presque aussitôt, sa vue se dédoubla. Elle cligna les yeux et se sentit subitement trop fatiguée pour continuer à avaler. Elle reposa la cuiller. Il était si difficile de fixer ses pensées. Un mot de Kennit les envoyait vagabonder. Mais il y avait quelque chose d'important, quelque chose qui lui échappait…

« Je vous en prie, dit-il avec sollicitude. Essayez de terminer votre repas. Je sais que vous ne vous sentez pas bien mais vous avez besoin de manger pour vous remettre. »

Elle parvint à esquisser un sourire poli. « Je ne peux pas. » Elle se racla la gorge et tâcha de se concentrer. Les paroles de Kennit persistaient à emporter ses idées. Quand il était entré, il y avait quelque chose de très important qu'elle avait voulu lui demander… aussi important que son désir de sortir de la chambre et de parler au navire. « Brashen ! dit-elle tout haut, en s'apercevant que prononcer son nom lui redonnait des forces. Le capitaine Trell. Pourquoi n'est-il pas venu me voir ou ne m'a-t-il pas ramenée sur le *Parangon* ?

— Eh bien, je ne sais trop que répondre à cela. » La voix de Kennit trahissait une profonde inquiétude. Elle dut tourner la tête pour le regarder et la cabine se mit à tanguer. Le vertige était de retour. Sa langue s'épaissit dans sa bouche.

« Que voulez-vous dire ? »

Il inspira profondément et expira avec lenteur. « Je croyais que vous aviez vu depuis la mer. Je suis navré de vous apprendre, ma chère, que les serpents ont infligé de graves dégâts au *Parangon*. Hélas, le navire a sombré. Nous avons tout tenté pour leur porter secours mais les serpents sont si voraces… Le capitaine Trell a sombré avec son navire. Nous n'avons rien pu faire. C'est un miracle que nous vous ayons sauvée. » Il lui tapota l'épaule gravement. « J'ai bien peur que ce navire ne doive redevenir votre foyer, maintenant. N'ayez crainte, je prendrai soin de vous. »

Elle fut noyée sous le flot de paroles. Elle ne saisit leur sens qu'à retardement. Quand elle comprit enfin, elle se leva d'un bond. Du moins le crut-elle. Elle se retrouva debout, les mains agrippées au plateau de la table pour éviter de tomber. Ce vertige lui était odieux, il la distrayait d'une douleur si vaste qu'il ne pouvait s'agir que de mort. Elle était incapable d'en définir la cause mais elle savait que c'était la fin de son univers. Elle avait continué seule sans lui ou, d'une façon ou d'une autre, il l'avait abandonnée. Brashen. Ambre. Clef. Haff. Le pauvre vieux Clapot. *Parangon*, ce cher vieux fou de *Parangon*. Tous morts, dans cette quête insensée qui était la sienne. Elle les avait tous conduits à la mort. Elle ouvrit la bouche mais la souffrance était si atroce qu'elle ne put même pas pleurer.

« Allons, allons », disait Kennit qui cherchait à la guider vers sa couchette. Elle avait oublié comment on plie les genoux puis, brusquement, ils se dérobèrent sous elle. Elle faillit tomber, se cogna les côtes sur le rebord de la couchette et grimpa à quatre pattes dans le lit qui avait été si souvent son refuge. « Brashen. Brashen. Brashen. » Elle ne cessait de répéter son nom mais elle avait la gorge si serrée qu'aucun son n'en sortait. La cabine tournoyait, elle suffoquait. Peut-être allait-elle mourir avec son nom coincé dans la gorge.

Kennit s'assit à côté d'elle. Il la tira en position assise. Elle s'appuya contre sa poitrine et il l'enlaça. « Voilà. Je suis là. Allons, allons. Un choc terrible, je sais. Quelle maladresse de ma part de vous avoir annoncé la nouvelle de cette façon. Comme vous devez vous sentir seule. Mais je suis là. Tenez, prenez un peu de vin. »

Elle avala une gorgée à la tasse qu'il lui portait aux lèvres. Elle ne voulait pas en boire beaucoup mais la tasse ne quittait pas sa bouche et elle avait l'impression de n'avoir plus aucune volonté. Kennit parlait doucement tout en la faisant boire. Quand il n'y eut plus de vin, il reposa la tasse, serra Althéa dans ses bras. Elle avait le visage enfoui dans la fine dentelle de son jabot. Il lui caressait les cheveux, la berçait comme on berce un enfant, lui débitait des sottises : il prendrait soin d'elle désormais, tout irait bien, avec le temps, tout irait bien, elle n'avait qu'à lui faire confiance, se laisser aller. Il l'embrassa doucement sur le front.

Il lui tripotait la gorge. Elle leva la main et découvrit qu'il lui déboutonnait sa chemise. Elle le repoussa, sentant confusément que quelque chose clochait. Il lui écarta doucement les mains et sourit avec compassion. « Je sais, je sais. Mais il ne faut pas avoir peur de moi. Soyez raisonnable. Vous ne pouvez pas dormir tout habillée. Songez combien ce serait inconfortable. »

Comme tout à l'heure, les paroles du pirate chassèrent ses idées. Il défit les petits boutons avec soin et ouvrit la chemise. « Allongez-vous », murmura-t-il, et elle obéit sans réfléchir. Il baissa la tête sur les seins d'Althéa et les embrassa doucement. Sa bouche était chaude, sa langue experte. L'espace d'un instant, la tête brune penchée sur elle était celle de Brashen, et c'étaient les mains de Brashen qui délaçaient ses culottes. Mais non. Brashen avait disparu, noyé dans la mer noire et froide, et ça n'allait pas, elle ne pouvait trouver ici aucun réconfort. Aussi chaude et douce que soit cette bouche, elle n'en voulait pas. « Non », gémit-elle soudain en repoussant Kennit. Elle parvint à s'asseoir. La lumière de la lanterne derrière lui était éblouissante. Elle cligna les yeux en voyant son visage dédoublé.

« Ce n'est qu'un rêve, dit-il sur un ton rassurant. Ce n'est qu'un mauvais rêve. Ne vous inquiétez pas. Ce n'est qu'un rêve. Ça n'a pas d'importance. Personne ne saura. » Elle le voyait, elle voyait ses yeux bleu pâle, ils lui étaient étrangers. Impossible de lire dans ces yeux-là. Les paroles noyèrent ses certitudes. Un rêve ? Etait-elle en train de rêver ? Elle ferma les yeux sur la lumière trop vive.

Une poussée à l'épaule, et elle retomba mollement en arrière. Quelque part, on la tirait, elle sentit l'étoffe rêche frotter sur ses jambes. Non. Elle se força à soulever les paupières, chercha à fixer sa vision. Le visage était tout proche mais elle ne pouvait en reconstituer les traits. Une main glissa le long de sa cuisse. Elle poussa un cri de protestation quand les doigts s'insinuèrent en elle et la main s'écarta. « Ce n'est qu'un rêve », répéta la voix. Il remonta la couverture et la borda douillettement. « Vous êtes en sécurité, maintenant.

— Merci », dit-elle confuse.

Alors il se pencha et l'embrassa, sa bouche était dure et il la clouait sur le lit. Quand il la lâcha, elle s'aperçut qu'elle pleurait. Elle pleurait sur qui ? Brashen ? Tout était si embrouillé. « Je vous en prie », supplia-t-elle, mais il avait disparu.

Soudain, il faisait noir dans la chambre. Avait-il soufflé la chandelle ? Etait-il vraiment parti ? Elle attendit mais tout était tranquille et silencieux. Elle avait rêvé… Elle était bien réveillée, maintenant, en sûreté sur son navire. Elle sentait le doux roulis de *Vivacia* qui taillait la lame avec assurance. Le mouvement était comme une danse, c'était aussi réconfortant que le balancement d'un berceau, et Althéa n'avait jamais dansé avec Brashen, et maintenant, il n'était plus. Un sanglot la secoua, qui n'était pas une libération. Les larmes ne firent qu'augmenter son vertige et son hébétude. Tout allait mal, et elle était trop souffrante, elle n'arrivait pas à saisir quoi que ce soit. Brashen avait eu besoin d'elle pour être fort, et elle l'avait abandonné. Il était mort. Mort, disparu à jamais, comme son père mort, disparu à jamais. Elle s'agenouilla de nouveau auprès du corps de son père sur le pont, et une fois de plus elle eut l'impression d'être arrachée à son univers. « Pourquoi ? demanda-t-elle au silence. Pourquoi ? »

Le poids qui pesa soudain sur elle chassa l'air de ses poumons. Une main se plaqua sur sa bouche. « Silence, maintenant. Silence, fit une voix menaçante à son oreille. Tais-toi et personne ne saura. Jamais, si tu es raisonnable. »

Le vieux cauchemar était résistant et elle était malade. Elle voulut le repousser, elle crut l'avoir repoussé, mais quand elle se retourna pour se dégager, elle entendit un rire étouffé. Il était soudain sur son dos, il rejetait la couverture. Elle était nue. Quand s'était-elle déshabillée ? Ses muscles n'avaient plus aucune force. Plus elle faisait d'efforts pour s'échapper, plus son corps s'affaiblissait. Elle émit un son, la main plaquée sur sa bouche lui obstrua le nez et lui tira la tête en arrière. Cela faisait mal. Elle ne pouvait pas respirer, elle ne savait plus où elle était ni ce qui se passait. Elle avait besoin de respirer avant tout. Elle saisit le poignet qui la maintenait et essaya faiblement de lutter. Des étincelles dansaient devant ses yeux ; de son genou il lui écarta les jambes. Il lui faisait mal, lui tirait si fort la tête en arrière, mais la douleur était moins importante que le besoin de respirer. La main glissa pour ne couvrir que sa bouche. Elle inhala par saccades ; tout à coup d'une poussée brutale il la pénétra profondément. Elle cria sans émettre aucun son, se cabra sous lui mais ne put se dérober.

Devon l'avait prise de la même manière, en pesant si fort sur elle qu'elle était incapable de respirer. Le souvenir involontaire de cette première fois lui revint subitement. Les cauchemars se confondirent, elle luttait seule, elle n'osait pas crier, de peur que quelqu'un voie ce qui lui arrivait. Elle avait été déshonorée, son père le saurait, c'était elle la coupable. C'était toujours sa faute. Elle pleurait devant Keffria, elle suppliait sa sœur de comprendre, elle disait : « J'avais peur, j'ai cru que je voulais, et puis je me suis rendu compte que je ne voulais pas, mais je ne savais pas comment l'arrêter.

— C'est ta faute, sifflait Keffria, trop horrifiée pour la plaindre. Tu l'as amené à faire ça, et c'est ta faute. » Les mots accusaient Althéa, elle n'avait pas subi, elle avait agi. Tout lui revint, aussi âpre que le sang : les coups lancinants de l'homme brutal, le besoin panique de respirer, le désespoir auquel elle était réduite, forcée de garder le secret. Personne ne doit savoir.

Elle grinça des dents, oublia la rude étreinte sur sa poitrine. Elle tenta de se réveiller de ce cauchemar, de s'écarter en rampant mais il la chevauchait, impossible de fuir. Elle heurta violemment de la tête contre le bois, et faillit s'assommer.

Elle recommença à pleurer, vaincue. *Brashen*, voulut-elle dire, *Brashen*, parce qu'elle s'était promis qu'il n'y aurait jamais d'autre homme, mais la main était toujours plaquée sur sa bouche, et les coups de boutoir continuaient. Difficile de respirer. La souffrance était moins angoissante que le manque d'air. Avant que tout soit fini, le noir monta autour d'elle pour l'entraîner mais elle s'y jeta volontairement, plongea vers le fond, espérant que la mort était venue la chercher.

*

Kennit se retourna et referma soigneusement la porte à clé derrière lui. Ses mains tremblaient. Son souffle était précipité et il n'arrivait pas à le ralentir. Le moment avait été si intense. Il n'aurait jamais imaginé que le plaisir pût atteindre à cette violence. Il n'osa pas y arrêter sa pensée : il serait alors obligé de retourner dans la cabine.

Où aller ? Il ne pouvait regagner sa propre chambre. La putain y était, Hiémain aussi, probablement. Ils remarqueraient peut-être chez lui quelque chose d'inhabituel et se poseraient des questions. Il avait besoin d'être seul. Il voulait réfléchir sur ce qu'il venait de faire, oui, le savourer. Essayer de comprendre. Il ne parvenait pas à croire tout à fait qu'il s'était laissé aller de la sorte. Il ne pouvait pas davantage monter sur le gaillard d'avant. Pas encore. Foudre y serait, elle savait peut-être ce qu'il avait fait. Liée comme elle l'était avec lui et Althéa, il se pouvait même qu'elle y ait participé.

Cette idée ajouta une strate nouvelle à l'événement. Y avait-elle participé ? Avait-elle voulu qu'il le fasse ? Etait-ce à cause de cela qu'il avait été incapable de se retenir ? Etait-ce à cause de cela qu'il avait éprouvé des sensations aussi fortes ?

Il s'aperçut que son pied et sa béquille l'avaient mené à l'arrière. L'homme à la barre le regarda avec curiosité et reprit sa tâche. La nuit était belle, le ciel clair était constellé. Le navire

se soulevait à chaque lame et replongeait sans à-coups. Ils étaient flanqués de leur escorte « de serpents, tapis multicolore, ondoyant sous la clarté des étoiles. Il s'appuya à la lisse et contempla le sillage du navire qui s'élargissait.

« Tu as dépassé les bornes, fit observer la petite voix glacée à son poignet. Qu'est-ce qui t'a pris ? Etait-ce le seul moyen de bannir tes souvenirs, que les donner à quelqu'un d'autre ? »

Les questions chuchotées restèrent en suspens dans la nuit et Kennit garda un moment le silence. Il ignorait les réponses. Il savait seulement que son acte lui avait apporté la délivrance, plus encore que l'engloutissement de *Parangon* et de ses souvenirs. Il était libre. Alors : « Je l'ai fait parce que je le pouvais, dit-il froidement. Je peux faire ce que je veux maintenant.

— Est-ce parce que tu es le roi des Pirates ? Igrot se donnait ce titre parfois, n'est-ce pas ? Pendant qu'il faisait ce qu'il voulait ? »

Une main se plaqua brutalement sur sa bouche. La souffrance. L'humiliation. Kennit repoussa le souvenir avec colère. Il ne devait pas exister. *Parangon* était censé l'avoir emporté avec lui. « C'est différent, dit-il, percevant lui-même qu'il était sur la défensive. Cela n'a rien à voir. Je lui plais. C'est une femme.

— Ce qui rend la chose admissible ?

— Bien sûr. C'est naturel. C'est tout à fait différent de ce qui m'est arrivé !

— Commandant ? » fit l'homme à la barre.

Kennit se retourna vers lui, irrité. « Qu'est-ce que c'est ?

— Je vous demande pardon, commandant. Je croyais que vous me parliez. » La clarté des étoiles se reflétait dans le blanc des yeux de l'homme. Il avait l'air apeuré.

« Mais non. Fais ton travail et laisse-moi tranquille. » Qu'avait-il entendu au juste, ce nigaud ? Peu importait. S'il devenait gênant, Kennit n'aurait qu'à le faire disparaître. L'envoyer près du bord sous un prétexte quelconque. Un coup sur la tête, on le bascule par-dessus le garde-corps, ni vu ni connu. Kennit n'avait personne à craindre et ne craindrait personne. Ce soir, le dernier de ses démons avait été chassé.

Le charme à son poignet observait un silence prolongé, plus accusateur que des paroles. Kennit finit par chuchoter : « C'est une femme. Ça leur arrive tout le temps, aux femmes. Elles sont habituées.

— Tu l'as violée. »

Il se mit à rire. « A peine. Je lui plais. Elle a dit que j'étais un monsieur courtois. » Il respira. « Elle a résisté seulement parce qu'elle n'est pas une putain.

— Pourquoi as-tu fait ça, Kennit ? » La question était implacable. Le charme savait-il que cette question l'obsédait lui-même ? Il avait cru qu'il allait s'arrêter. Et il s'était arrêté. Jusqu'à ce qu'elle se mît à pleurer dans le noir. Si elle n'avait pas pleuré, il aurait été capable de s'en aller. Alors c'était autant sa faute à elle. Peut-être. Kennit cherchait fébrilement une réponse. Il dit très bas : « Peut-être pour arriver enfin à comprendre pourquoi il m'avait fait ça. Comment il a pu me faire ça, comment il pouvait passer de la gentillesse à la cruauté, des leçons de maintien aux accès de rage… » La voix de Kennit s'éteignit.

« Tu n'es qu'un pitoyable salaud, proféra lentement l'amulette. Tu es devenu Igrot. Tu sais ça ? Pour vaincre le monstre, tu es devenu le monstre. » La voix ténue diminua encore.

« Désormais, tu n'as plus à craindre que toi-même. »

*

Etta rejeta brusquement son ouvrage de broderie. Hiémain leva les yeux de son livre puis, avec un soupir furtif, le posa sur la table et attendit.

« Je suis amoureuse de lui. Mais cela ne veut pas dire que je suis aveugle. » Ses yeux noirs transpercèrent Hiémain. « Il est encore avec elle, pas vrai ?

— Il lui a apporté un plateau », avança Hiémain. Au cours de ces quatre derniers jours depuis leur retour sur la *Vivacia*, l'humeur d'Etta était devenue de plus en plus inégale. Il supposait que sa grossesse pouvait expliquer le fait ; pourtant, lorsque sa mère à lui était enceinte, elle était comme un gros

chat ronronnant d'aise. Du plus loin qu'il s'en souvînt. Ce qui n'était pas beaucoup, sans doute. Peut-être la grossesse n'y était-elle pour rien. Peut-être était-ce dû à la conduite bizarre, distraite de Kennit. Peut-être était-elle simplement jalouse du temps que Kennit consacrait à Althéa. Il observa Etta avec circonspection en se demandant si elle allait jeter encore autre chose.

« J'ai proposé qu'elle dîne avec nous. Il a dit qu'elle se sentait encore trop faible. Mais quand j'ai offert de lui apporter moi-même le plateau, il a prétendu qu'il avait peur qu'elle me fasse du mal. Tu y comprends quelque chose ?

— Ça paraît contradictoire », convint Hiémain prudemment. Ce genre de conversation était périlleuse. Alors qu'elle pouvait critiquer et même accuser Kennit, le moindre mot de dénigrement de sa part à lui était ordinairement accueilli par une avalanche de reproches.

« Tu lui as parlé ? demanda Etta.

— Non. » Il n'avouerait pas qu'il avait essayé. La porte était fermée à clé, de l'extérieur. Il n'y avait jamais eu de serrure sur sa porte à lui. Kennit avait dû la faire poser ici dès qu'il y avait caché Althéa. Il n'y avait pas eu de réponse à son appel discret.

Etta le dévisageait en silence mais il ne lui fournirait aucun renseignement. Il détestait la voir ainsi, agitée et blessée. Tout en sachant qu'il avait tort, il posa quand même la question : « Vous avez parlé à Kennit ? »

Elle écarquilla les yeux comme s'il avait dit quelque mot obscène. Elle croisa les bras d'un geste presque protecteur sur son ventre. « Je n'ai pas encore trouvé le bon moment », déclara-t-elle avec raideur.

Cela voulait-il dire que Kennit et elle ne partageaient plus le même lit ? Si tel était le cas, où dormait-il ? Hiémain lui-même couchait un peu n'importe où. Kennit ne s'était pas du tout gêné pour donner la cabine de Hiémain à Althéa. Le garçon avait dû réclamer à deux reprises avant qu'il songe à lui apporter quelques-uns de ses vêtements. Le capitaine n'était plus lui-même, ces derniers temps. Même l'équipage le remarquait, bien que personne n'ait eu l'audace de bavarder jusqu'ici.

« Et cette femme, cette Jek ? » demanda Etta sur un ton acide.

Il hésita à mentir mais elle savait déjà probablement qu'il était allé la voir en bas. « Elle refuse de me parler. »

Kennit avait donné l'ordre qu'on garde Jek enfermée dans une des soutes aux câbles. Hiémain avait réussi à lui rendre une visite. Elle l'avait accueilli avec un feu roulant de questions sur Althéa. Comme il était dans l'incapacité de répondre, elle lui avait craché dessus et avait refusé à son tour de parler. Elle était enchaînée mais elle pouvait s'asseoir, se lever et se déplacer un peu. Hiémain ne blâmait pas Kennit. C'était une grande femme forte. Elle disposait d'une couverture, on lui apportait régulièrement à manger et les brûlures infligées par les serpents semblaient se cicatriser. Son sort n'était pas pire que celui de Hiémain quand on l'avait amené sur le navire, les premiers temps. C'était justement dans la même soute aux câbles. Il se sentait dépité qu'elle refuse de lui parler. Il aurait voulu savoir ce qui était arrivé au *Parangon*. Ce qu'il avait appris de l'équipage ne correspondait pas tout à fait au récit de Kennit. Le navire restait muet sur le sujet. Foudre se bornait à se moquer de lui quand il tentait de l'interroger.

« J'ai essayé de questionner la figure de proue », risqua-t-il. Etta prit un air désapprobateur mais elle tendit l'oreille. « Foudre a été encore moins polie que d'habitude. Elle m'a dit carrément vouloir qu'Althéa déguerpisse. Elle est enragée contre elle, elle débite des malédictions et des menaces, comme si elle était… » Il s'interrompit et secoua la tête, espérant qu'Etta n'exigerait pas qu'il continue. Le navire parlait d'Althéa comme d'une rivale haïe. Il ne s'agissait pas de Hiémain, bien sûr. Il ne présentait plus aucun intérêt à ses yeux.

Il soupira.

« Tu souffres encore à cause du navire, déclara Etta sur un ton accusateur.

— En effet, convint-il volontiers. *Vivacia* me manque. Converser avec Foudre, c'est plus une corvée qu'un plaisir. Et vous avez vos propres soucis, ces derniers temps. Je me sens souvent seul.

— Mes propres soucis ? C'est toi qui as cessé de me parler. » Il croyait que sa colère était réservée au seul Kennit. Maintenant, il en recevait aussi sa part. « C'était sans le vouloir, avança-t-il prudemment. J'avais peur d'être importun. Je croyais que vous seriez, euh… » Il s'interrompit. Tout ce qu'il présumait à son propos lui parut soudain stupide.

« Tu croyais que je serais tellement occupée par ma grossesse que je serais incapable de penser ou de parler », poursuivit Etta à sa place. Elle bomba le ventre et le tapota avec un sourire béat et affecté. Puis elle lui fit la grimace.

« Quelque chose comme ça », admit Hiémain. Il se frotta tristement le menton et se prépara à recevoir ses foudres.

Mais elle se mit à rire. « Oh, Hiémain, ce que tu peux être gamin ! » s'exclama-t-elle. Elle prononça ces mots avec une telle tendresse qu'il leva les yeux, surpris. « Oui, toi, ajouta-t-elle devant son regard. Tu es vert de jalousie depuis que je t'ai annoncé la nouvelle, comme si j'étais ta mère, et que j'étais sur le point de t'abandonner pour un nouvel enfant. » Elle secoua la tête et il se demanda soudain si elle n'était pas contente qu'il soit jaloux. « Kennit et toi, vous couvrez parfois toute l'étendue de la bêtise masculine. Lui, avec sa raideur, sa froideur et sa répugnance à reconnaître le moindre besoin, et toi avec tes grands yeux de chiot mendiant un instant d'attention. Je ne m'étais pas rendu compte que cela me flattait jusqu'à ce que tu cesses. » Elle pencha la tête vers lui. « Parle-moi comme avant. Je n'ai pas changé, tu sais. Il y a un enfant qui grandit en moi. Ce n'est pas une maladie, ce n'est pas une forme de folie. Pourquoi cela te tracasse à ce point ? »

Les mots lui échappèrent avant même qu'il sache ce qu'il allait dire. « Kennit va tout avoir : le navire, vous, un fils. Et moi, je n'aurai rien. Vous serez tous ensemble et moi, je serai toujours exclu. »

Elle parut abasourdie. « Et tu voudrais tout ça ? Le navire. Un fils. Moi ? »

Quelque chose dans sa voix fit tambouriner le cœur de Hiémain. Voulait-elle qu'il la désire ? Eprouvait-elle la moindre affection à son égard ? Il parlerait, tant pis. S'il devait tout perdre, au moins que ce soit dit. Même si elle le bannissait de sa

présence, elle saurait. « Oui. Je veux tout cela. Le navire, parce qu'il m'appartenait. Et vous, et un fils parce que… » Le courage lui manqua. « Parce que c'est comme ça », conclut-il piteusement en la regardant. Probablement avec des yeux de chiot, se dit-il en se maudissant.

« Oh, Hiémain. » Elle secoua la tête et détourna le regard. « Tu es si jeune.

— Je suis plus proche de vous en âge que lui ! rétorqua-t-il, piqué au vif.

— Pas de la façon qui importe, répondit-elle, implacable.

— Je suis jeune seulement parce que Kennit tient à ce que je le sois, répliqua-t-il. Et vous persistez aussi à le croire. Je ne suis pas un enfant, Etta, ni un acolyte protégé. C'est fini. Un an sur ce navire ferait un homme de n'importe quel garçon. Mais, comment serais-je un homme si personne ne me permet d'en être un ?

— La maturité n'est pas quelque chose qu'on permet, reprit Etta sur un ton sentencieux. La maturité se gagne. Alors elle est reconnue par les autres. » Elle se pencha pour ramasser son ouvrage.

Hiémain se leva. Son désespoir frisait la colère. Pourquoi l'écartait-elle en débitant des platitudes ? « La maturité se gagne. Je vois. » Alors qu'elle se redressait sur sa chaise, il posa deux doigts sous le menton d'Etta et lui releva le visage. Elle était saisie. Il ne penserait pas. Il était las de penser. Il se pencha et l'embrassa en espérant de tout son cœur qu'il s'en tirait bien. Au contact de ses lèvres, il oublia tout, excepté cette sensation troublante.

Elle s'écarta, se couvrit la bouche. Elle inspira brièvement. Ses yeux s'étaient élargis. Puis, après quelques secondes, des étincelles de colère s'y allumèrent. « C'est comme ça que tu crois t'affirmer en tant qu'homme ? En trahissant Kennit, qui t'a donné son amitié ?

— Il ne s'agit pas de trahison, Etta. Cela n'a rien à voir avec Kennit. Il s'agit de ce que je souhaitais qu'il y ait entre nous, et qui n'est pas. » Il respira. « Je devrais m'en aller.

— Oui, fit-elle d'une voix tremblante. Tu devrais. »

Il s'arrêta à la porte. « Si c'était mon fils que vous portiez, dit-il d'une voix rauque, j'aurais été le premier à le savoir. Vous n'auriez pas été obligée de vous confier à un autre. Vous n'auriez pas douté de ma joie et de mon accord. J'aurais…

— Va-t'en ! » ordonna-t-elle durement, et il s'en fut.

*

Althéa. Le faible écho d'un passé chéri. *Tu es venue à moi.*

« Non. » Elle sut que ses lèvres avaient remué mais elle n'entendit pas le son de sa propre voix. Elle ne voulait pas se réveiller. Rien de bon ne l'attendait dans l'état de veille. Elle s'enfonça volontairement, plus profond, au-delà du sommeil, au-delà de l'inconscience, elle cherchait à atteindre un endroit où elle ne serait plus reliée à son corps souillé. Elle cherchait à atteindre un rêve dans lequel Brashen était vivant, où ils étaient amoureux et libres. Elle recula dans le temps, à la meilleure époque quand elle l'aimait sans même le savoir, quand ils arpentaient tous deux le pont d'un beau navire et que son père veillait sur elle avec bienveillance. A une époque, plus lointaine encore, jusqu'à une petite fille pieds nus qui grimpait comme un singe dans la mâture, ou allongée sur le gaillard d'avant inondé de soleil pour faire la sieste et rêver en compagnie d'une figure de proue endormie.

Althéa. La voix vibrait de joie. *Tu m'as retrouvée. Je n'aurais jamais dû douter de toi.*

Vivacia ? Sa présence réelle entourait Althéa, plus forte qu'un parfum, plus pénétrante que la chaleur, plus douce que tous les souvenirs. L'être qui habitait son navire l'embrassait. Le retour au foyer et l'adieu se confondaient ; maintenant, elle pouvait mourir en paix. Althéa se força à lâcher prise mais *Vivacia* l'enveloppa d'amour et de désir. Althéa ne pouvait supporter pareille tendresse. Le navire lui faisait signe comme une lumière et minait sa résolution. Elle s'en détourna. *Laisse-moi aller, ma chérie. Je veux mourir.*

Et moi avec toi. Car je suis faite de mort, un travestissement, une abomination, et je suis si lasse d'être retenue ainsi en bas, dans le noir. N'es-tu pas venue me

délivrer, n'es-tu pas descendue si profond pour m'emporter vers la mort ?

L'accueil de *Vivacia*, son émerveillement horrifièrent Althéa. Abandonner la vie était une chose ; mettre en même temps un terme à la vie de son navire, c'était bien différent. Les décisions si claires tout à l'heure chancelaient. Elle repoussa faiblement la vivenef, cherchant à démêler sa conscience de celle de *Vivacia*. Le froid gagnait peu à peu son corps violé mais, plus elle se retirait de la vie, plus elle pénétrait dans son navire.

Je suis enfoncée si loin en bas, c'est presque comme la mort, confirma *Vivacia. Si je savais comment faire pour lâcher prise, je le ferais. Elle m'a tout pris, Althéa. Pas de mer, pas de ciel, pas de vent sur mon visage. Si j'essaie d'atteindre Hiémain, elle menace de le tuer. Kennit ne peut pas m'entendre. Elle m'enlève toute conscience et se moque de moi en disant que je languis après mes humains. Je cherche à mourir, mais je ne sais pas comment faire. Sauve-moi. Prends-moi avec toi quand tu mourras.*

Non. L'interdiction était ferme. *Je dois mourir seule. Tu dois continuer à vivre*. Elle se détourna de son navire, non sans souffrance. Elle lâcha prise.

Alors, c'est comme ça qu'on fait. Le cœur ralentit, le souffle devient de plus en plus creux. Un poison envahit ta chair ; il t'emportera. Mais elle ne m'accorde pas cette grâce. Je n'ai pas de cœur à moi, et le manque d'air ne me fera pas taire à jamais. Elle me garde ici, car elle a besoin de ce que je sais. Je ne peux lui échapper. Ne me laisse pas ici, seule dans le noir. Prends-moi avec toi.

Althéa perçut les vrilles de son navire qui s'accrochaient à elle. Comme un enfant qui s'agrippe aux jupes de sa mère. Elle tenta d'écarter le lien. *Vivacia* résista mais Althéa resta ferme. L'effort qu'elle déploya pour se détacher du navire raviva les braises de la vie. Quelque part, son corps toussa. Un goût amer monta dans sa gorge. Elle eut un hoquet et sentit son cœur peiner avec une obstination accrue. Non. Ce n'était pas ce qu'elle voulait. Elle voulait lâcher prise, non pas lutter. *Vivacia* rendait la chose si difficile. *Laisse-moi donc mourir ! Laisse-moi mourir et devenir une partie de toi, avec mon père et ceux*

qui l'ont précédé. Laisse-moi continuer en toi. La vie n'a plus de joie à m'offrir.

Non. Tu ne dois pas me rejoindre. Ce que je suis maintenant ne vaut pas d'être partagé. Si tu veux quitter la vie, il faut la quitter complètement, et non être enfermée avec moi ici, dans le noir. Je t'en prie. Partons ensemble.

Le froid se resserra autour d'elle. La résolution de *Vivacia* était inébranlable : elle tenait à mourir. Althéa était horrifiée. Malgré elle, elle se raccrocha à la vie et à la conscience. L'air frémit dans ses poumons. Elle ne pouvait laisser *Vivacia* la suivre dans la mort. Il fallait la dissuader. *Navire, ma belle Vivacia, pourquoi ?*

Pourquoi ? Tu sais pourquoi. Parce que ma vie est gâchée. Demain ne peut plus rien m'apporter de bon.

Le tourment du navire la submergea comme une lame. Il connaissait ses origines, ses doutes torturants tiraillaient Althéa et faillirent l'arracher à son corps. Elle se cramponnait obstinément à la vie, maintenant. Elle ne laisserait pas son navire finir ainsi. *Vivacia* se retenait à la volonté d'Althéa et essayait de les entraîner toutes deux vers le bas. *Je suis faite de mort !* gémissait-elle dans l'âme d'Althéa.

Non ! Non ! Althéa protestait farouchement. Elle lutta contre le navire pour l'empêcher de plonger dans le néant, même si, en agissant ainsi, elle contrariait son propre désir d'oubli. *Tu es faite de vie et de beauté, et des rêves séculaires de ma famille. Tu es faite de vent, d'eau et de grands jours bleus. Ma beauté, ma fierté, tu ne dois pas mourir. Si tout le reste me trahit, si les ténèbres me dévorent tout entière, toi, du moins, tu dois continuer.* Elle ouvrit son cœur et son esprit à *Vivacia*, l'inonda de souvenirs : le rire éclatant et profond de son père, le jour où, toute fière, elle avait tenu la barre pour la première fois. La vue balayée de soleil depuis le nid-de-pie, la poésie formidable des lames dans une tempête. *Tu ne peux pas finir avec moi*, insista Althéa avec ardeur, *sinon, tout cela mourra avec toi. Toute cette beauté, toute cette vie. Comment peux-tu prétendre être faite de mort ? Ce n'est pas sa mort que mon père a déversée en toi mais la somme de sa vie. Comment peux-*

tu être faite de mort quand c'est en héritant de sa vie que tu t'es éveillée ?

Une quiétude au-delà du silence les engloba toutes deux. Quelque part, Althéa en eut conscience, son corps la trahissait. Le froid et le noir s'agriffaient à ses pensées, mais elle s'attachait à la conscience, attendant que le navire capitule et promette de continuer.

Et toi ? lui demanda *Vivacia* tout à coup.

Je meurs, ma chérie. Il est trop tard pour moi. Mon corps est empoisonné, ainsi que mon esprit. Il ne me reste rien.

Pas même moi ?

Oh, mon cœur, tu es toujours un bien dans ma vie. Althéa découvrit une vérité qu'elle ne soupçonnait pas. *Si en vivant, je peux te ramener à la vie, alors je vivrai. Mais je crains qu'il ne soit trop tard pour changer d'avis*. Quand elle chercha à atteindre son propre corps, elle ne trouva que léthargie et froid.

Alors, tu me condamnes à ces ténèbres. Car sans toi, je n'ai ni la force ni la volonté de me battre contre elle et de reprendre ma vie. Me laisseras-tu ici, seule à jamais, dans le noir ?

Toutes les pensées se turent un moment.

As-tu le courage de me suivre dans la mort, navire ?

Oui.

Althéa prit alors conscience qu'elle se fourvoyait complètement. C'était manquer de courage que de céder à ce désir d'oubli, d'abandonner le monde à ceux qui leur avaient fait du mal. Elle fut soudain saisie de honte devant sa lâcheté. Si la mort mettait un terme aux choses, elle ne pouvait les rectifier. Althéa se méprisa de se livrer à la mort quand celui qui avait détruit sa vie continuait à vivre, lui. Elle se méprisa de vouloir embrasser la mort si cela impliquait de laisser son navire dans les ténèbres.

Alors, reprends courage, navire, et suis-moi, nous retournons à la vie. Elle se tendit vers son corps mais se rappela subitement les moments qu'elle avait passés sous l'eau glacée. Comme elle s'était battue, alors, comme elle s'était accrochée pour remonter à la surface. Maintenant, c'était pire. Les flux de

la mort n'offraient aucune prise à ses efforts désespérés. Son propre corps niait sa présence.

La respiration s'arrêta. Le battement erratique de son cœur s'interrompit. Dans le noir intemporel, elle chercha la conscience mais en vain. Les sensations de son corps étaient de plus en plus indécises à mesure que son moi se diluait, que sa volonté de vivre s'effilochait. Sa conscience s'élargit et commença à se dissoudre dans les ténèbres illimitées qui enfermaient *Vivacia*. Althéa tenta de puiser des forces quelque part mais ne trouva rien en elle. *Vivacia*, supplia-t-elle, *navire, aide-moi !*

Silence. Puis : *Prends tout ce qu'il me reste. J'espère que ce sera suffisant.*

Navire, non ! Attends !

Althéa ! Debout, tout de suite ! L'ordre familier de son père éclata dans sa tête. Mû par réflexe, son corps sursauta, elle était en train de tomber. Elle heurta brutalement le pont de bois, bordé contre chair. Sous le choc, sa bouche et ses yeux s'ouvrirent d'un coup… De petites lumières. Des étoiles dans le cadre d'un hublot. Elle était étendue sur le dos, bâillant comme un poisson hors de l'eau. Elle roula sur le flanc et vomit. La bile amère l'étouffait, s'accumulait dans sa bouche, jaillissait de son nez. Le réflexe prit le dessus. Elle éternua, hoqueta.

Respire. Respire. Respire. Du bois à la chair, une voix lointaine marquait le rythme pour elle. *Vivacia* apaisait les battements de son cœur. Le navire était uni à elle mais le lien était ténu et se dissolvait rapidement. Ce n'était pas seulement le corps d'Althéa que *Vivacia* peinait à soigner, c'était aussi son cœur. *Oh, ma chérie, ma chérie ! Je n'aurais jamais cru qu'il puisse te faire une chose pareille. Je me suis trompée sur son compte. Je me suis trompée sur toi. Je me suis trompée sur moi-même*. La pensée se dissipa.

Althéa cligna les yeux. Elle se sentait affreusement mal. La bile lui avait irrité la gorge et le palais. Elle avait mal à l'intérieur. Elle éternua une nouvelle fois. Son corps continuait à fonctionner. Elle se força à respirer profondément, puis plaqua les paumes sur le plancher. Douleur. Quelle merveille, pouvoir ressentir la douleur, pouvoir ressentir tout court. « Alors,

Vivacia, croassa-t-elle, nous allons vivre ? » Il n'y eut pas de réponse, seul le bois sous ses paumes.

4

L'ÎLE DE LA CLÉ

Exact à l'ordre qu'il avait lui-même donné, *Parangon* était parti avec la marée. Sans élégance, sans douceur, mais quand le flot l'avait soulevé sur le sable, les drisses épissées avaient hissé sur sa mâture de bois brut ses voiles placardées. La moitié des hommes d'équipage, dont l'effectif était déjà réduit, étaient blessés plus ou moins gravement, et la plupart étaient démoralisés mais ils naviguaient.

Parangon gouvernait. Ambre ne lui avait pas encore sculpté son nouveau visage, encore moins ses yeux. Débordante de zèle, elle avait fait des esquisses, pris des mesures, fait des marques. Sur l'insistance du navire, elle avait remis à plus tard son travail, jusqu'à ce que soient achevées des tâches plus urgentes. Le navire faisait route en aveugle, et pourtant il n'était pas aveugle, car il voyait par les yeux d'Ambre.

Penchée sur la lisse, les cheveux flottant au vent, elle racontait tout ce qu'elle voyait. A travers ses mains nues, elle lui communiquait ses sensations devant les îles qu'ils doublaient. Ce n'était pas la vue, mais le sens qu'elle avait de la mer et des îles éparses qu'elle lui faisait partager. En échange, il lui faisait part de ses impressions. Le serpent blanc nageait au rythme du navire, le talonnait comme un forcené. *Parangon* soupçonnait qu'il cherchait à éveiller les dragons qui étaient en lui, mais ils étaient déjà éveillés et ils bougeaient avec plus de force chaque jour. Leurs pensées se mêlaient aux siennes. A travers lui, ils atteignaient Ambre, et ce faisant, ils le changeaient. Ils devenaient lui, il devenait eux.

« On vole », murmura Ambre. Une pluie cinglante lui fouettait le visage, trempait ses cheveux clairsemés. Yeux

écarquillés, elle regardait droit devant elle et avec lui rêvait de ces îles telles qu'il les avait connues jadis.

« Autrefois, je volais. Mais ce n'étaient pas des îles, alors, c'étaient des sommets de montagnes. La Grande Muraille Intérieure, c'était le nom de la première chaîne. Au-delà, il y avait les Basses-Terres, puis les Montagnes de la Mer, un endroit agité et grondant. Certaines montagnes fumaient, et crachaient, et vomissaient de la pierre en fusion, changeaient l'été en hiver et le jour en crépuscule. Maintenant, elles sont submergées. Les sommets des Montagnes de la Mer sont ce que vous appelez le Mur Protecteur et l'île de la Vieille et autres. Ces îles entre lesquelles nous nous faufilons sont les hauteurs submergées de la Grande Muraille Intérieure.

— Quand tu les décris ainsi, je peux les voir dans ma tête.

— Mmm… Maintenant, il faut que nous les voyions comme Igrot les voyait, et Chanceto Ludchance. Il était le fils de Carex Ludchance. On l'appelait Chançard Ludchance dans les Iles des Pirates. Et Kennit était le fils de Chançard. Et il a adopté le nom. » *Parangon* observa un instant le silence, sa pensée vagabonde revenait sur toutes ces années. « La chance. C'était toujours si important pour lui. »

Ambre prit prudemment la parole. « Quand Althéa m'a raconté ton histoire, elle m'a dit que tu avais quitté Terrilville avec Carex Ludchance.

— Chanceto était le fils aîné de Carex. Il naviguait avec son père mais la tension entre eux était permanente. Carex avait autant d'imagination qu'une pierre. Il achetait bon marché, revendait cher. C'était sa seule morale dans la vie, la morale Ludchance. Il payait ses hommes le minimum et changeait souvent d'équipage parce qu'il était dur avec les matelots. Leur vie avait moins de valeur pour lui que ses cargaisons. Il ne se posait jamais de question. Il n'avait pas peur de moi parce qu'il n'avait pas assez d'imagination pour deviner ce dont j'étais capable.

« Chanceto, son fils, était différent. C'était un rêveur, un jeune homme qui savourait les plaisirs de la vie. Les coutumes de Terrilville, ses manières, ses traditions l'étouffaient. C'est Chanceto qui avait convaincu Carex de faire un petit commerce

secondaire avec les Iles des Pirates. Il savait y faire avec les gens sans foi ni loi. Parmi eux, il se détendait et en retour ils l'aimaient bien. Il a contribué à faire prospérer la fortune de la famille. Ce qui a plu à son père. Pour le récompenser, il a arrangé un bon mariage avec la fille cadette d'un Marchand très comme il faut. Mais Chanceto avait un cœur et ce cœur appartenait déjà à une jeune fille des Iles des Pirates. Il avait à peu près vingt-deux ans quand son père s'est écroulé mort sur la table en discutant une affaire, à Partage. Chanceto l'a pleuré mais pas au point de revenir à Terrilville et d'y adopter la vie morne projetée pour lui. Il a enterré son père sur la côte et n'est jamais rentré au pays. L'équipage était bien content de rester avec lui car il aimait l'alcool autant que ses hommes et il leur en distribuait avec prodigalité. C'était un garçon généreux mais pas aussi prudent qu'il aurait fallu. Il a épousé sa fille des Iles des Pirates et s'est juré qu'il vivrait comme un roi dans son petit univers. »

Parangon secoua la tête. « Il réussissait dans le commerce et vivait sur un grand pied. Il s'est construit un refuge secret pour ses hommes et lui. Il s'en remettait à eux pour protéger son petit monde. Mais il y a toujours des hommes avides, qui ne se contentent pas d'une part de bonne fortune. Et l'un d'eux a amené Igrot dans le monde de Chançard. Igrot était déjà réputé capable de choses inimaginables. Il a approché Chançard en lui faisant croire qu'ils allaient s'associer dans le commerce et la piraterie. Et Chanceto l'a cru. Mais au milieu de la fête qui devait célébrer leur alliance, Igrot s'est retourné contre lui. Il a emprisonné mon père pour me soumettre et a pris Kennit en otage pour avoir barre sur moi, et on a tous été obligés de lui obéir de crainte qu'il ne fasse du mal aux autres. Il a coupé la langue de ma mère…

— *Parangon*, *Parangon*. » La voix d'Ambre était douce mais insistante. « Pas ton père. Celui de Kennit. Pas ta mère. Celle de Kennit. »

Le navire sourit amèrement sous la pluie. « Tu fixes des limites qui n'existent pas. C'est ce que tu ne comprends pas, Ambre. Quand tu parles à *Parangon*, tu t'adresses aux

souvenirs humains qui sont en moi. Quand Kennit m'a tué, que je me suis tué moi-même, c'était un suicide pour tous les deux.

— C'est quelque chose que je ne pourrai jamais comprendre, fit observer Ambre à voix basse. Comment peut-on se haïr soi-même au point de vouloir se tuer ? »

Le navire secoua la tête et la pluie jaillit de ses boucles. « C'est là où tu te trompes. On ne veut pas se tuer, soi. On veut seulement mettre un terme à tout. Le seul moyen d'y parvenir était de mettre la mort entre moi et le monde. » Il tourna brusquement son visage aveugle vers une île. « Là. C'est celle-là.

— C'est l'île de la Clé ? » La voix d'Ambre était incrédule. « *Parangon*, il n'y a pas d'endroit où accoster. L'île jaillit tout droit de la mer, comme une forteresse avec des arbres.

— Non, ce n'est pas l'île de la Clé. C'est l'île de la Serrure. Depuis ce chenal, elle ressemble à n'importe quelle île. Mais si on quitte le chenal principal et qu'on fait le tour, on trouve une percée dans cette muraille. L'île est en forme de croissant presque fermé, tant qu'on n'y a pas pénétré, l'anse ne paie pas de mine. Mais l'île de la Serrure enserre une baie. A l'intérieur, dans la baie il y a une île plus petite. La Clé dans la Serrure. A l'arrière de la Clé se trouve une crique avec un bon mouillage. Il y avait autrefois un quai et un môle mais je suppose qu'ils ont disparu depuis longtemps. C'est là notre destination. »

*

Brashen était à la barre. Il aperçut le grand signe qu'Ambre lui faisait de la main, et hocha la tête, signifiant qu'il avait vu l'île indiquée. Cette zone des Iles des Pirates était semée d'îlots jaillissant abruptement des vagues ; celle-ci ne paraissait guère différente. *Parangon* avait été très discret sur ce qui la distinguait des autres. Brashen se moquait cyniquement de lui-même, néanmoins il cria ses ordres à l'équipage et, alors qu'on changeait les voiles trempées, il tourna la barre pour faire virer le navire. Le vent régulier leur avait été favorable. Maintenant, il faudrait tirer des bords pour louvoyer et amener *Parangon* à l'endroit désigné par Ambre.

L'équipage était éreinté. Quand les cales avaient été inondées, la plupart des vivres avaient été perdus. Des blessures douloureuses, une nourriture chiche et peu variée, et les tâches pénibles accomplies par un effectif réduit, c'était déjà démoralisant. Mais les hommes savaient que Brashen avait l'intention d'affronter Kennit une nouvelle fois et la perspective de courir à leur perte ne leur souriait guère. Ils rechignaient à la tâche, bâclaient la manœuvre. Si *Parangon* lui-même n'avait pas été si désireux de naviguer, l'entreprise se serait révélée désespérée.

Clef monta précipitamment vers le capitaine, ses yeux tout bleus louchaient à cause de la pluie. Il paraissait presque remis de ses blessures, encore qu'il ménageât son bras brûlé. « Commandant ! Ambre, ell'dit qu'le navir'y dit qu'y faut guetter une percée à l'abri de l'île. Y a une baie à l'intérieur de l'île, et une île dans la baie. C't'île-là a un bon mouillage côté au vent. *Parangon*, y dit qu'on mouille là.

— Je vois. Et puis après ? » La question était de pure forme. Il n'attendait pas que Clef y réponde.

« Y dit que si on a d'la chance, la vieille qui vivait là s'rait encore en vie. Y faut la prend'en otage, commandant. Elle est la clé de Kennit. Y échang'ra tout pour la récupérer. Même Althéa. » Le gamin prit une longue respiration puis lâcha brusquement : « C'est sa mère, à Kennit. C'est ce qu'y dit, l'navire. »

Brashen haussa un sourcil. Il se ressaisit aussitôt. « Il vaut mieux garder ça pour toi, fiston. Va dire à Cyprin de me remplacer un peu à la barre. Je veux entendre par moi-même ce qu'Ambre a à me raconter. »

*

La pluie diminua juste au moment où Brashen découvrit le mouillage de l'île de la Clé mais le soleil qui perçait à travers les nuages ne contribua guère à lui remonter le moral. Comme *Parangon* l'avait annoncé, un appontement affaissé bordait la crique mais le temps avait ployé le pilotis et disjoint les planches. Le cliquètement de la chaîne d'ancre parut rompre la

paix hivernale de l'île. Mais, en regardant le flanc boisé et silencieux de la colline au-dessus du quai, Brashen se dit que ses inquiétudes étaient probablement vaines. Si des gens avaient jadis vécu ici, le débarcadère défoncé était la seule trace qui subsistait de leur existence. Il n'apercevait pas de maisons. Au bout du quai, on distinguait l'orée d'un sentier mangé d'herbes qui disparaissait sous les arbres.

« Ça dit rien qui vaille, fit Clef qui exprimait les pensées de Brashen.

— En effet. Mais, puisqu'on y est, on va jeter un coup d'œil. On va à terre avec les canots. Je me méfie de cet appontement.

— On ? demanda Clef avec un grand sourire.

— On. Je laisse Ambre à bord avec *Parangon* et une poignée d'hommes. Je prends le reste de l'équipage avec moi. Cela leur fera du bien de quitter un peu le navire. On pourra peut-être dénicher du gibier et faire provision d'eau douce. Si des gens ont vécu ici, l'île a dû pourvoir à leurs besoins. » Il ne dit pas à Clef qu'il emmenait une grande partie de l'équipage afin que les hommes ne puissent pas dérader avec le navire pendant son absence.

Les matelots se rassemblèrent sans entrain mais se rassérénèrent à la perspective d'aller à terre. Il fit tirer au sort ceux qui resteraient à bord puis leur donna l'ordre d'embarquer sur les canots. Certains iraient chasser et prospecter, et quelques autres, bien choisis, suivraient le sentier avec lui. Pendant que les hommes paraient les canots, il s'avança vers *Parangon* avec une nonchalance feinte. « Tu veux me dire à quoi je devrais m'attendre ?

— Un bout de chemin, pour commencer. Chanceto ne voulait pas que son petit royaume soit visible depuis la mer. J'ai les souvenirs de Kennit pour le trajet à suivre. Tu gravis la colline et quand tu commences à redescendre, fais attention. Le sentier traverse d'abord un verger puis mène au site. Il y avait une grande maison, et une rangée de petites chaumières. Chanceto prenait soin de ses hommes d'équipage ; leurs femmes et leurs enfants vivaient là, à une heureuse époque, avant qu'Igrot ne les massacre presque tous ou ne les emmène comme esclaves. »

Parangon marqua une pause. Il fixait l'île de son regard aveugle. Brashen attendit. « La dernière fois que je suis parti d'ici, Mère était toujours en vie. Chanceto avait péri. Igrot avait poussé trop loin ses petits jeux et Père en est mort. Quand nous sommes partis, Mère a été abandonnée seule sur l'île. Cela amusait Igrot, je pense. Mais Kennit a juré de revenir la voir. Je crois qu'il a dû tenir parole. C'était une femme vaillante. Toute meurtrie qu'elle était, elle a dû décider de vivre. Il se peut qu'elle soit toujours vivante. Si tu la trouves… quand tu la trouveras, raconte-lui ton histoire. Sois honnête avec elle. Elle mérite au moins ça. Dis-lui pourquoi tu es venu la chercher. » La voix enfantine du navire s'étrangla soudain. « Ne la terrorise pas, ne lui fais pas de mal. Elle en a eu plus que son compte dans sa vie. Demande-lui de venir avec nous. Je crois qu'elle le fera de son plein gré. »

Brashen respira à fond et affronta l'aspect infâme du plan. Il eut honte. « Je ferai du mieux possible. » Du mieux possible. Le mot « mieux » pouvait-il s'appliquer à cette besogne, l'enlèvement, le harcèlement d'une vieille femme ? Il ne le pensait pas, néanmoins, il l'accomplirait pour récupérer Althéa saine et sauve. Il tâcha de se consoler. Il veillerait à ce qu'il ne lui arrive pas malheur. Assurément, la mère de Kennit n'avait rien à craindre du pirate.

Il formula l'obstacle principal du plan. « Et si la mère de Kennit n'est… plus ici ?

— Alors nous attendrons, suggéra le navire. Tôt ou tard, il viendra ici. » Allons, que voilà une pensée réconfortante.

*

Brashen guidait sa troupe d'hommes armés sur le sentier envahi d'herbe. Les feuilles mortes formaient un épais tapis sous leurs pieds. La pluie matinale dégouttait des branches nues et des feuilles. Une rapière pendait à sa ceinture, et deux de ses hommes portaient leurs arcs apprêtés. C'était davantage une précaution contre les cochons sauvages, dont les voies et fumées étaient nombreuses que contre une résistance éventuelle. D'après *Parangon*, si la vieille femme était encore en vie, il était

probable qu'elle habite seule. Brashen se demanda si elle serait folle. Combien de temps peut-on vivre dans vin complet isolement sans perdre la raison ?

Ils parvinrent au sommet de la colline et commencèrent à redescendre. Les arbres étaient tout aussi touffus, quoiqu'on aperçût des souches de belle taille indiquant qu'autrefois on avait abattu et débité du bois sur ce versant. La forêt avait depuis repris ses droits. Au pied de la colline, ils débouchèrent dans un verger. Brashen se retrouva mouillé jusqu'aux cuisses en se frayant un chemin à travers l'herbe haute et détrempée. Ses hommes le suivaient sous les branches nues des arbres fruitiers. Quelques-uns gisaient là où ils étaient tombés. D'autres entremêlaient leurs branches noires au-dessus des têtes.

Mais au milieu du verger, on constatait que les arbres avaient été taillés. L'herbe avait été foulée et Brashen perçut une faible odeur de fumée. Il voyait à présent ce que les ramures enchevêtrées lui avaient caché. Une grande maison badigeonnée à la chaux dominait la vallée, flanquée d'une rangée de chaumières en lisière de terres cultivées. Il fit halte, imité de ses hommes qui grommelaient, surpris. Une grange donnait à penser qu'il y avait du bétail. Il leva les yeux vers des chèvres et des moutons isolés qui paissaient sur l'autre versant de la colline. C'était trop pour une seule paire de bras. Il y avait des gens ici. Il y aurait donc affrontement.

Il se retourna vers ses hommes. « Suivez-moi, je veux d'abord parlementer, si c'est possible. Le navire a dit qu'elle serait désireuse de venir avec nous. Espérons que ce sera le cas. »

A ces mots, une femme portant un enfant fila vers une des chaumières et claqua la porte derrière elle. Un instant plus tard, la porte se rouvrit. Un grand gaillard avança sur le seuil, les aperçut et battit en retraite à l'intérieur. Quand il réapparut, il brandissait d'un air menaçant une cognée de bûcheron. Un des archers de Brashen ajusta son arc.

« Baisse », ordonna Brashen à voix basse. Il leva et écarta les bras pour signifier ses intentions pacifiques. L'homme de la chaumière ne parut guère impressionné, pas plus que la femme

qui sortit derrière lui. A la place du bébé elle portait maintenant un grand couteau.

Brashen prit vine décision difficile. « Gardez vos arcs baissés. Suivez-moi à vingt pas. Sauf contrordre, personne ne doit tirer. Compris ?

— Compris, commandant », répondit l'un d'eux, et les autres marmonnèrent des paroles hésitantes. La dernière tentative de négociation pacifique de leur capitaine était encore fraîche dans les mémoires.

Brashen écarta largement les bras de son épée au fourreau et cria aux habitants de la chaumière : « Je vais avancer vers vous. Je ne vous veux aucun mal. Je désire seulement vous parler. » Et il se mit en marche.

« Restez où vous êtes ! cria la femme. Parlez-nous de là où vous êtes. »

Brashen fit encore quelques pas pour voir ce qu'ils allaient faire. L'homme s'avança, la hache brandie. Il était robuste, ses joues larges étaient tatouées jusqu'aux oreilles. Brashen reconnut le genre, d'après son expérience des bagarres : il ne se battrait pas particulièrement bien mais il ne serait pas commode à tuer. Avec une navrante certitude, il sut qu'il n'en aurait pas le cœur. Il ne tuerait personne, alors qu'un bébé tout seul vagissait à l'intérieur de la chaumière. Althéa elle-même n'exigerait pas cela de lui. Il fallait trouver un autre moyen.

« La femme Ludchance ! » cria-t-il. Il regretta que *Parangon* ne lui ait pas donné le nom de la mère de Kennit. « La veuve de Chançard. Je veux lui parler. C'est pour cela que nous sommes venus. »

L'homme s'arrêta, hésitant. Il se retourna vers sa femme. Elle leva le menton. « Nous sommes seuls ici. Allez-vous-en et oubliez que vous êtes jamais venus. »

Ainsi, elle savait que les forces étaient inégales. Si ses hommes se déployaient, ils pouvaient les prendre au piège dans leur chaumière. Il décida de pousser son avantage.

« Je vais avancer. Je veux seulement constater que vous dites la vérité. Si elle n'est pas là, nous nous en irons. Nous ne voulons pas verser le sang. Je désire seulement parler à la femme Ludchance. »

L'homme se retourna vers sa femme. Brashen devina à son attitude qu'elle hésitait, et espéra qu'il voyait juste. Les bras bien écartés de sa rapière, il marcha lentement vers la maison. Plus il approchait, plus il doutait que le couple soit seul sur l'île. Un sentier battu menait jusqu'à la porte d'une autre chaumière et de la fumée s'échappait de la cheminée. La femme eut un très léger mouvement de tête qui le mit sur ses gardes. Il se retourna juste au moment où une jeune femme mince se laissait tomber d'un arbre. Elle était pieds nus et sans arme, mais sa furie lui en tenait lieu.

« Des envahisseurs ! Des envahisseurs ! Sales envahisseurs ! » hurla-t-elle en passant à l'attaque de ses poings et de ses ongles. Il leva le bras pour se protéger le visage de ses griffes.

« Cheville ! Non, arrête ! va-t'en ! » cria l'autre femme. Elle courut vers eux d'un pas lourd, le couteau brandi, l'homme sur ses talons.

« Nous ne sommes pas trafiquants d'esclaves ! » dit Brashen, mais Cheville ne fit que redoubler de furie. Il s'écarta, le dos rond, puis pivota pour la saisir à la taille. Il parvint à lui immobiliser un poignet. Elle griffait et lui tirait les cheveux de l'autre main qu'il finit par attraper aussi. C'était comme serrer à pleins bras un chat furieux. Elle lui donnait des coups de pied dans les mollets, lui mordait l'épaule. Son épaisse capote ne le protégeait guère de sa sauvagerie. « Arrête ! cria-t-il. Nous ne sommes pas des trafiquants d'esclaves. Je veux seulement parler à la mère de Kennit Ludchance. C'est tout. »

Au nom de Kennit, la fille devint toute molle dans ses bras. Il en profita pour la pousser en direction de la femme au couteau, qui la prit par un bras et la fit passer derrière elle. Elle leva la main pour arrêter la charge de l'homme à la cognée.

« Kennit ? demanda-t-elle. C'est Kennit qui vous envoie ? »

L'heure n'était guère aux précisions. « J'ai un message pour sa mère.

— Menteur ! Menteur ! Menteur ! » La fille sautillait de rage en montrant les dents. « Tue-le, Saylah ! Tue-le. Tue-le ! » Brashen finit par s'apercevoir qu'elle était dérangée. L'homme à la hache posa une main distraite sur son épaule pour la calmer.

Il y avait quelque chose de paternel dans le geste. Elle s'apaisa mais continua à lui faire des grimaces. Il n'y eut pas d'échange de regards ; manifestement, la femme réfléchissait et Brashen devina qui était le chef ici.

« Venez, proposa enfin Saylah, en indiquant la chaumière. Cheville, cours chercher Mère. Mais ne l'inquiète pas, dis-lui seulement qu'il y a un homme ici avec un message de la part de Kennit. Va. » Elle se retourna vers Brashen. « Mon mari Dedge va rester ici surveiller vos hommes. S'il y en a un qui bouge, vous êtes mort. C'est compris ?

— Bien sûr. » Il se retourna vers ses hommes. « Attendez là. Pas un geste. Je reviens. »

Il y eut quelques hochements de tête mais ils n'avaient pas l'air ravis.

Cheville partit au pas de course en faisant voler des mottes de terre sur son passage. Elle traversa un jardin potager. Dedge croisa les bras et fixa un œil torve sur les hommes de Brashen. Le capitaine suivit la femme.

Le chant d'un coq rompit le silence de l'après-midi gris et le fit sursauter. Il se demanda soudain s'il ne s'était pas complètement trompé. Une terre cultivée, des poulets, des moutons, des chèvres, des porcs… Cette île pouvait faire vivre une importante colonie. « Dépêchez-vous ! » dit sèchement Saylah.

A la porte de la chaumine, elle passa devant lui. Elle fonça pour prendre le bébé qui braillait à pleins poumons et le serra contre elle, le couteau toujours paré. « Asseyez-vous », ordonna-t-elle. Il s'exécuta en examinant la pièce avec curiosité. L'ameublement indiquait que les habitants avaient plus de temps que d'habileté. La table, les chaises, le lit dans le coin paraissaient avoir été fabriqués de leurs mains. C'était solide à défaut d'être raffiné. Dans son genre, la pièce était confortable. Il sut gré au petit feu qui brûlait dans l'âtre de le réchauffer, après le froid de la journée. Le bébé se calma dans les bras de sa mère qui se mit à le bercer, comme toutes les femmes du monde.

« C'est joli, chez vous », dit-il bêtement.

Elle écarquilla les yeux, confuse. « Ce n'est pas mal, répondit-elle à contrecœur.

— Mieux que beaucoup d'endroits que nous avons connus tous deux, sûrement.

— C'est vrai », concéda-t-elle.

Il affectait les meilleures manières de Terrilville. Une petite conversation en attendant la maîtresse de maison. Il tâchait d'avoir l'air à l'aise comme s'il ne doutait pas de son hospitalité. « C'est l'endroit idéal pour élever un garçon. Assez d'espace pour courir librement, plein de coins à explorer. Robuste comme il est, il ne tardera pas à parcourir toute l'île.

— Probablement, admit-elle, en baissant les yeux sur le bébé.

— Il a... quoi... un an à peu près ?» risqua Brashen au hasard.

La remarque amena un sourire sur le visage de la mère. « A peine. » Elle donna au bébé une bourrade affectueuse. « Mais je crois qu'il est grand pour son âge. »

Un bruit dehors la rappela à la vigilance mais Brashen osa espérer qu'il avait désarmé quelque peu sa méfiance. Il s'appliquait à garder une attitude détendue quand Cheville passa une tête par la porte. Elle lui lança un regard furieux et le montra du doigt. « Envahisseur ! Menteur !, s'exclama-t-elle, enragée.

— Cheville, va dehors ! » ordonna Saylah. La jeune fille recula et Brashen entendit un curieux marmottement à la porte. A l'entrée de la vieille femme, il comprit au premier regard qu'elle était celle qu'il cherchait. Kennit avait les yeux de sa mère. Elle inclina la tête vers lui d'un air interrogateur. Elle portait un panier où luisaient de grands champignons bruns à large chapeau.

Elle émit un son à l'adresse de Saylah qui pointait son couteau vers Brashen. « Il est arrivé de la baie, avec six hommes.

Il dit qu'il a un message pour vous de la part de Kennit. Mais il vous a appelée la veuve de Chançard, la femme Ludchance. »

La vieille tourna vers Brashen un regard incrédule. Elle haussa les sourcils dans une mimique de surprise et marmonna quelque chose. Sa mutité n'allait rien faciliter. Il jeta un coup d'œil à Saylah, en se demandant comment procéder. *Parangon* lui avait recommandé d'être honnête, mais le conseil valait-il devant témoins ?

Il inspira. « C'est *Parangon* qui m'a amené ici », dit-il à mi-voix.

Il aurait dû s'attendre à sa stupéfaction. La mère de Kennit chancela puis se retint au bord de la table. Saylah poussa une exclamation et s'avança pour soutenir la vieille femme.

« Nous avons besoin de votre aide. *Parangon* veut que vous veniez avec nous, pour voir Kennit.

— Vous ne pouvez pas l'emmener ! Pas toute seule ! s'écria Saylah furieuse.

— Elle peut amener qui elle veut avec elle, dit Brashen avec indifférence. Nous ne lui voulons aucun mal. Je n'arrête pas de vous expliquer que je suis ici pour la conduire auprès de Kennit. »

La mère du pirate leva la tête et scruta Brashen. Ses yeux bleu pâle le transpercèrent. Elle savait que quiconque mentionnant *Parangon* ne pouvait venir de la part de Kennit. Elle savait qu'il allait l'exposer au danger, qu'il lui veuille ou non du mal. Elle avait les yeux d'une ancienne martyre, mais elle soutenait le regard de Brashen sans ciller. Elle hocha la tête.

« Elle dit qu'elle ira avec vous », annonça Saylah inutilement.

La mère de Kennit fit un signe à la femme tatouée qui parut interdite. « Lui ? Vous ne pouvez pas le prendre avec vous ! »

La vieille femme se redressa et tapa du pied pour insister. Elle réitéra le signe singulier, une rotation de la main. Saylah regarda Brashen fixement. « Etes-vous sûre qu'elle peut amener qui elle veut ? Cela faisait partie du message ? »

Brashen acquiesça en se demandant dans quoi il s'engageait. Il était trop dangereux de se contredire à présent. Il rencontra le regard de la vieille femme. « *Parangon* a dit de vous faire confiance », déclara-t-il.

La mère de Kennit ferma brièvement les yeux. Quand elle les rouvrit, ils débordaient de larmes. Elle secoua vigoureusement la tête puis se tourna vers Saylah. Elle bredouilla quelque chose, en ponctuant ses sons de signes de la main. L'autre femme traduisit en fronçant les sourcils. « Elle doit rassembler quelques affaires. Elle dit que vous devriez retourner à la baie et qu'on viendra vous rejoindre. »

Etait-il possible que cela soit si facile ? Il croisa à nouveau les yeux bleus et la vieille femme approuva énergiquement de la tête. Elle voulait faire à sa guise. Fort bien.

« Je vous attendrai là-bas », déclara-t-il gravement. Il se leva et s'inclina avec cérémonie.

« Attendez un peu », prévint Saylah. Elle passa la tête par la porte. « Cheville ! Lâche ça. Mère dit qu'on doit le laisser regagner la baie. Si tu le frappes avec ça, je te donnerai la ceinture. Et je ne plaisante pas ! »

Derrière la porte, la fille jeta avec dédain un grand bâton par terre. La femme tatouée donna d'autres ordres. « Cours dire à Dedge que Mère ordonne de le laisser passer. Dis-lui que tout va bien. Va, maintenant. »

Brashen regarda la jeune fille s'en aller en courant. S'il était sorti, elle l'aurait assommé. A cette idée, il sentit un frisson glacé lui parcourir l'échiné.

« Elle n'est plus elle-même depuis qu'on l'a enchaînée, mais elle va mieux. Elle n'y peut rien ! » La femme prononça les derniers mots sur la défensive, comme si Brashen l'avait critiquée.

« Je ne lui en veux pas », affirma-t-il à mi-voix, en découvrant qu'il disait vrai. Il la suivit des yeux. Il ne lui donnait pas plus de seize ans. Elle boitait fortement. Il écouta ce qu'elle expliquait à Dedge puis confirma le message d'un signe de tête à Saylah.

Il sortit de la chaumière en saluant une nouvelle fois. Quand il passa près d'elle, Cheville lui fit des grimaces accompagnées de gestes obscènes et violents. Dedge n'ouvrit pas la bouche mais ne quitta pas Brashen des yeux. Ce dernier le salua au passage mais le visage de l'homme resta impavide. Il se

demanda ce que Dedge dirait ou ferait quand on lui annoncerait que la mère de Kennit avait l'intention de l'emmener avec elle. '

*

« Alors, on va attendre combien de temps ? » s'impatienta Ambre.

Brashen haussa les épaules. Il avait regagné aussitôt le navire et lui avait tout raconté. Il avait trouvé ses hommes en train d'étriper avec jubilation deux porcs poilus qu'ils avaient tués avec leurs lances. Ils auraient bien prolongé la chasse mais Brashen insista pour que l'équipage au complet rembarque. Il voulait parer à toute éventualité.

Parangon avait gardé le silence durant son récit. Ambre avait paru songeuse. Enfin le navire déclara : « Ne craignez rien. Elle viendra. » Il détourna le visage, comme honteux qu'ils puissent déchiffrer son expression. « Elle aime Kennit autant que moi, je l'ai aimé. »

Comme si ces mots avaient appelé la vieille femme, Brashen remarqua du mouvement sur le sentier ombragé. Peu après, la mère de Kennit débouchait sur la plage. Elle leva les yeux vers *Parangon* et porta les mains à sa bouche mutilée. Elle le contempla fixement. Dedge venait derrière elle. Il portait un sac sur l'épaule ; dans sa main libre, il tenait un bout de chaîne et à l'autre bout trébuchait une épave humaine, pâle, les cheveux longs, un vrai sac d'os. L'homme enchaîné clignait les yeux et grimaçait comme si la lumière le faisait souffrir.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Ambre, horrifiée.

— On ne va pas tarder à le savoir, j'imagine », répondit Brashen.

Derrière eux venait Saylah qui poussait une brouette de pommes de terre et de navets. Quelques poulets troussés piaillaient à qui mieux-mieux au-dessus des légumes. Ambre comprit aussitôt de quoi il retournait. Elle se leva d'un bond. « Je vais voir ce qu'on peut échanger. Il faut être généreux ou économe ? »

Brashen haussa les épaules. « Faites comme vous l'entendez. Je doute que nous ayons grand-chose mais il est

probable que tout ce qu'ils ne peuvent fabriquer eux-mêmes leur plaira. »

En fin de compte, l'échange se déroula aisément. On amena à bord la mère de Kennit qui gagna aussitôt le gaillard d'avant. Elle portait un paquet de toile. Il fut moins commode d'embarquer l'homme enchaîné. Il n'arrivait pas à grimper l'échelle. On finit par le hisser à bord comme un chargement. Une fois sur le pont, il se tassa sur lui-même en gémissant doucement. Il se protégeait la tête de ses avant-bras couturés de cicatrices comme s'il s'attendait à être battu. Brashen devina qu'il avait épuisé ses dernières forces dans le trajet. Ambre fut généreuse à l'excès dans son troc, en leur donnant des aiguilles, des attaches et autres instruments, dont elle jugea qu'elle pouvait dégarnir la caisse à outils du navire, ainsi que des vêtements et du tissu prélevés dans les coffres des matelots disparus. Brashen se refusa à penser qu'ils achetaient des vivres avec les biens des morts, ce qui ne parut pas troubler l'équipage, et Saylah était ravie. La générosité d'Ambre dut être grande pour désarmer l'hostilité et la méfiance de la femme.

« Vous prendrez bien soin de Mère ? s'inquiéta-t-elle alors qu'ils s'apprêtaient à partir.

— Le plus grand soin », promit Brashen avec sincérité.

Saylah et Dedge les regardèrent appareiller depuis la plage.

Brashen se tenait sur le gaillard d'avant à côté de la mère de Kennit tandis qu'on dérapait l'ancre. Il se demanda quel traitement Kennit réserverait aux habitants de l'île quand il apprendrait avec quelle facilité ils avaient livré sa mère. Puis il jeta un coup d'œil à la vieille femme. Elle semblait calme et parfaitement lucide. Peut-être pouvait-il l'être, lui aussi. Il se tourna vers Ambre. « Déménagez les affaires d'Althéa de la cabine du second dans ma chambre. On va y installer Mère. Coupez les chaînes de ce pauvre diable, et procurez-lui à manger. Sâ seul sait pourquoi elle l'a traîné avec elle mais je suis sûr qu'elle a ses raisons.

— J'en suis sûre aussi », répondit Ambre sur un ton si singulier que Brashen fut content qu'elle file exécuter ses tâches.

Pendant qu'on dérapait l'ancre et que Brashen donnait ses ordres, la mère de Kennit resta à sa place sur le gaillard d'avant. Elle tournait et hochait la tête, approuvant les manœuvres de l'équipage, ce qui indiquait qu'elle était bien au fait des usages sur un navire. Quand *Parangon* commença à avancer, elle leva la tête et ses mains aux veines saillantes coururent sur le garde-corps, en le tapotant comme une mère pleine de fierté tapote les épaules de son fils.

Lorsque, le vent dans les voiles, le navire se mit à fendre la lame pour quitter l'anse, la vieille femme déballa son paquet. Brashen la rejoignit. Trois livres épais et usés sortirent de la toile jaunie. Le capitaine fronça les sourcils. « Le journal de bord du navire ! s'exclama-t-il. Le journal du *Parangon*, vivenef marchande de Terrilville sur les Rivages Maudits. *Parangon*, c'est ton journal de bord !

— Je sais, répondit gravement le navire. Je sais. » Une voix rauque croassa derrière lui. « Trell. Brashen Trell. »

Brashen se retourna, consterné. Ambre soutenait le prisonnier squelettique de l'île de la Clé. « Il a insisté pour vous parler », déclara le charpentier du navire à voix basse.

Le prisonnier couvrit ses paroles. Ses yeux bleus se mouillèrent en fixant Brashen d'un regard dolent. Il branlait la tête fébrilement. Ses mains tremblotaient. « Je suis Kyle Havre, dit-il d'une voix éraillée. Je veux rentrer chez moi. Je veux seulement rentrer chez moi. »

5

RÊVES DE DRAGON

Tintaglia battait frénétiquement des ailes. Reyn serra fort les paupières alors que la plage se précipitait vers lui. Les rafales de vent étaient épouvantables –, cela allait être dur. Les pattes postérieures griffues se posèrent sur la grève en labourant le sable, et le corps plongea vers l'avant. Elle le tint bien cette fois, et les serres contractées approfondirent les meurtrissures qui entouraient en permanence la poitrine de Reyn. Il réussit à atterrir sur ses pieds quand elle le lâcha et il s'écarta en titubant tandis qu'elle se stabilisait sur ses membres antérieurs. Il fit quelques bonds en avant et s'effondra sur le sable mouillé, pitoyablement soulagé de retrouver la terre ferme.

« Les dragons ne sont pas faits pour atterrir de cette façon, dit Tintaglia d'un ton plaintif.

— Et les humains ne sont pas faits pour être lâchés comme ça », riposta Reyn d'un ton las. Chaque respiration était douloureuse.

« C'est bien ce que j'ai essayé de te dire au début de cette histoire insensée.

— Va chasser », répondit Reyn. Il était inutile de parler avec elle quand elle avait faim. Quelle que soit leur discussion, c'était toujours sa faute à lui.

« Ça m'étonnerait que je trouve quelque chose à cette heure », rétorqua-t-elle avec mépris. Mais elle se prépara à reprendre son vol en déclarant : « Je vais tâcher de te rapporter de la viande fraîche. »

Elle disait toujours ça. Parfois, elle pensait en effet à en rapporter.

Il n'essaya pas de se lever avant d'avoir senti le vent de ses ailes l'effleurer. Alors, il se força à se remettre debout et

parcourut la plage en titubant jusqu'à la lisière d'un bois. Il obéissait à ce qui était devenu un fastidieux rituel. Du bois. Un feu. De l'eau douce s'il y en avait à portée de main, de l'eau de ses outres s'il n'y en avait pas. Un maigre repas avec ses provisions, qui baissaient de façon affligeante. Puis il se recroquevillait près du feu et dérobait un peu de sommeil. Tintaglia avait raison à propos de sa chasse. Le bref jour d'hiver avait filé et les étoiles commençaient à s'allumer dans le ciel. La nuit allait être claire et froide. Au moins ne serait-il pas trempé par la pluie. Seulement gelé.

Il se demanda machinalement si le travail que Tintaglia avait assigné à ses compatriotes avançait. Draguer le fleuve des Pluies était périlleux, non seulement en raison des crues hivernales imprévisibles mais aussi à cause de l'acidité de ses eaux. Les Tatoués qui avaient acheté leur statut de Marchand des Pluies avec leur labeur auraient à le payer fort cher.

Terrilville avait-elle réussi à rester unie ? Les Chalcédiens avaient-ils opéré d'autres descentes depuis son départ ? Tintaglia avait détruit impitoyablement leurs vaisseaux. Peut-être suffisait-il de la menace d'un dragon pour les tenir en respect. Durant le vol au-dessus de la Passe Intérieure, Reyn avait aperçu de nombreux vaisseaux chalcédiens, galères et voiliers. Leur nombre l'avait convaincu qu'ils avaient nourri des desseins de plus grande envergure que la simple invasion de Terrilville. Les navires poussaient tous sur le sud, en formation guerrière chalcédienne, avec un immense navire ravitailleur et plusieurs galères de combat. Une fois, ils avaient survolé un village tout enfumé, probablement une colonie pirate, rasé par les Chalcédiens en route vers le sud.

Tintaglia menaçait souvent les navires et galères chalcédiens, prenant un malin plaisir à semer la panique. Le mouvement régulier des avirons mollissait et baissait quand son ombre passait au-dessus des ponts. Les hommes se cachaient en tremblant, ceux dans le gréement fuyaient de leur perchoir. Une fois, Reyn avait vu un homme plonger et disparaître dans la mer.

A chaque vaisseau survolé, il était saisi de doutes atroces. Malta était-elle prisonnière à bord ? Tintaglia l'avait assuré avec

hauteur que, si elle s'approchait suffisamment de l'endroit où Malta se trouvait, elle la sentirait.

« C'est un sens que tu ne possèdes pas, et dès lors, je ne peux t'expliquer, avait-elle ajouté avec condescendance. Imagine que tu essaies d'expliquer le sens de l'odorat à quelqu'un qui est en dépourvu. Cette faculté qui paraît arbitraire, presque mystique, n'est pas différente de celle qui te permet de sentir des fleurs de pommier dans le noir. »

Le cœur gonflé d'espoir, Reyn était cependant torturé d'angoisse. Chaque jour qui passait était encore un jour séparé d'elle mais pire, c'était un jour de plus que Malta vivait en captivité. Il maudissait son imagination qui lui représentait des images d'elle en butte à la brutalité des hommes. En se couchant près du feu, il espéra qu'il ne rêverait pas cette nuit. Trop souvent, ses rêves de Malta tournaient au cauchemar. Mais s'empêcher de penser à elle en s'assoupissant, c'était comme s'empêcher de respirer. Il se rappela la dernière fois qu'il l'avait vue. Sans souci des convenances, ils avaient été seuls tous les deux, il l'avait serrée dans ses bras. Elle avait demandé à voir son visage, mais il avait refusé. « Vous pourrez me voir quand vous accepterez de m'épouser », lui avait-il dit. Parfois, dans ses rêves, quand enfin il la tenait dans ses bras bien en sûreté, il lui permettait étourdiment de soulever son voile. Elle reculait toujours, horrifiée, et se débattait pour échapper à son étreinte.

Rien à faire. Il ne s'endormirait jamais s'il continuait à penser de la sorte.

Il se souvint alors de Malta à la fenêtre, en train de contempler Trois-Noues tandis qu'il brossait son épaisse chevelure noire. Dans ses mains gantées, les cheveux étaient comme de la soie lourde et leur parfum lui montait aux narines. Ils avaient été ensemble, elle avait été en sécurité. Il glissa dans sa bouche une pastille au miel et sourit en savourant sa douceur.

Il frôlait le sommeil quand Tintaglia revint. Elle le réveilla, comme elle le faisait toujours, en ajoutant trop de bois dans le feu. Elle s'allongea à côté de lui, comme elle avait pris l'habitude de le faire, formant écran entre lui et la nuit. Son corps arrondi autour de lui retenait la chaleur. Tandis que le bois qu'elle avait

lâché dans le feu s'enflammait et réchauffait, Reyn sombra profondément dans le sommeil.

Dans son rêve, il brossait encore les longs cheveux brillants de Malta mais cette fois, elle regardait droit devant elle, à la proue d'un navire. La nuit était claire et froide. Des étoiles scintillaient, aiguës, perçant le ciel hivernal. Il entendit une voile claquer au vent. A l'horizon les contours noirs d'îles masquaient les étoiles, les étoiles étincelantes qui fourmillaient et il sut qu'elle avait les larmes aux yeux. « Comment en suis-je arrivée à me retrouver aussi seule ? » demanda-t-elle dans la nuit. Elle baissa la tête et il vit les larmes chaudes couler sur ses joues. Son cœur se serra à l'étouffer. Pourtant, l'instant d'après, sa poitrine se gonfla d'orgueil, quand elle releva la tête, la mâchoire serrée, résolue. Il la sentit respirer profondément et demeura avec elle alors qu'elle raidissait sa volonté et refusait de céder au désespoir.

Il sut à ce moment-là qu'il ne désirait rien d'autre qu'être à ses côtés. Ce n'était pas une colombe roucoulante qu'il fallait protéger. C'était une tigresse, aussi forte que le vent qui la balayait, une partenaire sur laquelle un homme des Pluies pouvait compter. La force de son émotion déferla et enveloppa Malta comme une couverture. « « Malta, ma chérie, je te donne toute ma force, murmura-t-il. Car tu es ma force et mon espoir. »

Elle tourna vivement la tête. « Reyn ? demanda-t-elle dans la nuit. Reyn ? »

L'espoir qui vibrait dans sa voix le réveilla en sursaut. Derrière lui, le sable et la pierre grinçaient contre les écailles de Tintaglia qui remuait.

« Tiens, tiens, dit-elle d'une voix ensommeillée. Je suis surprise, je croyais que seul un Ancien pouvait voyager en rêve. »

Il respira à fond. « C'était comme partager la boîte à rêves avec elle. C'était réel, n'est-ce pas ? J'étais avec elle là-bas.

— En effet, vous avez partagé ce moment, c'était réel. Mais je ne sais pas ce que tu veux dire par « boîte à rêves ».

— C'est un objet de chez moi, quelque chose dont les amoureux se servent de temps en temps quand ils sont

séparés. » Il laissa tomber ces mots puis s'interrompit. Il n'allait pas mentionner que ces boîtes contenaient une infime quantité de bois-sorcier réduit en poudre mélangée à de puissantes herbes à rêves. « D'habitude, quand des amoureux se rencontrent dans ces songes, ils partagent ce qu'ils imaginent. Mais ce soir, j'ai senti que Malta était éveillée et que j'étais avec elle, dans sa pensée.

— En effet, fit observer le dragon sur un ton suffisant. Dommage que tu ne sois pas plus versé dans ces voyages oniriques. Tu aurais pu lui faire connaître ta présence et elle t'aurait dit où la trouver. »

Reyn fit un large sourire. « J'ai vu les étoiles. Je connais le cap de son navire. Et j'ai vu qu'elle ne souffrait pas, et qu'elle n'était pas enfermée. Dragon, tu ne peux pas savoir à quel point cela me réconforte.

— Vraiment ? » Le dragon rit doucement. « Reyn, plus nous passons de temps ensemble, plus les barrières qui nous séparent s'amenuisent. Les Anciens qui pouvaient voyager en rêve étaient tous amis des dragons. Je devine que ta nouvelle faculté vient aussi de là. Regarde-toi. Chaque jour, tu me ressembles un peu plus. Es-tu né avec des yeux cuivrés ? J'en doute, et je doute plus encore qu'ils aient flamboyé comme aujourd'hui. Tu as mal au dos car tu grandis. Regarde tes mains, les ongles s'épaississent, imitent mes griffes. La lueur du feu danse sur les écailles lustrées, à ton front. Même enfermés dans leurs cocons, mes semblables ont laissé des marques sur ta race. Maintenant que les dragons sont éveillés et parcourent à nouveau le monde, ceux qui se targuent de notre amitié porteront les signes de cette association. Reyn, si tu trouves une compagne, que tu engendres des enfants, la prochaine génération sera formée d'Anciens. »

Reyn en eut le souffle coupé. Il s'assit et la contempla, bouche bée. Elle étira ses mâchoires redoutables avec amusement et lui parla en pensée. *Ouvre-moi ton esprit. Laisse-moi voir les étoiles et les îles que tu as aperçues. Peut-être pourrai-je reconnaître quelque chose. Demain, nous reprendrons les recherches d'une femme digne d'être la mère d'Anciens.*

*

Malta fit quelques pas hésitants dans l'obscurité. « Reyn ? » chuchota-t-elle à nouveau, le cœur battant. C'était insensé, bien sûr. Mais cela avait paru si réel. Elle avait senti la caresse sur ses cheveux, elle avait humé son odeur dans l'air… C'était impossible. C'était seulement son cœur puéril qui soupirait après un passé révolu. Même si elle arrivait à rentrer à Terrilville, elle ne serait jamais plus la même. La cicatrice striée qu'elle portait au front la stigmatisait déjà, mais s'y ajouteraient les rumeurs et les ragots. Reyn voudrait peut-être encore d'elle mais sa famille n'autoriserait jamais le mariage. Elle était une femme dégradée. La seule issue acceptable pour elle à Terrilville serait de mener une vie simple et retirée. Elle serra la mâchoire et laissa la colère se transformer en force. Elle ne retournerait jamais à cette existence. Elle se fraierait un chemin contre ce courant de malheur, se bâtirait une vie nouvelle. Rêver du passé ne ferait que la paralyser de regret. Elle écarta résolument toute pensée de Reyn. Froidement, elle évalua les outils qui lui restaient. Son corps, son intelligence lui appartenaient. Elle en ferait bon usage.

Elle était montée furtivement sur le pont dans la nuit pour être seule, pour s'éloigner des deux hommes qui lui empoisonnaient la vie. Les deux s'obstinaient à vouloir posséder son corps. Le capitaine Rouge se voyait avec complaisance son maître en plaisir charnel ; pour le Gouverneur, elle représentait une consolation physique dans sa captivité, comme un petit enfant se console avec une sucrerie. Elle se sentait salie et harassée par les galanteries intéressées de l'un et le pelotage sournois de l'autre. Elle devait les décourager tous les deux sans toutefois leur opposer de refus catégorique. Elle avait découvert que, dans ce domaine, les hommes sont gouvernés par leur imagination. Tant que le capitaine Rouge et le Gouverneur se figureraient qu'elle pouvait céder, ils s'appliqueraient à l'impressionner. Au capitaine, elle était capable d'arracher quelques petites libertés qui lui rendaient la vie tolérable ; elle pouvait arpenter seule le pont, dîner à sa table et dire à peu près

ce qu'elle pensait. Quant au Gouverneur, elle glanait quelques renseignements dans les récits vantards qu'il lui faisait des splendeurs de la Cour. Renseignements dont elle espérait se servir pour racheter leur liberté à Kennit.

Elle était décidée à la racheter, cette liberté, pour Cosgo et elle-même. D'une certaine façon, durant cette captivité commune, elle en était venue à considérer le Gouverneur comme sa chose. Aussi irritant qu'il soit, elle se sentait propriétaire de lui. Elle l'avait maintenu en vie, indemne. Si quelqu'un devait profiter de la valeur qu'il avait comme otage, ce serait Malta Vestrit. Le Gouverneur Cosgo serait la clé de sa survie à Jamaillia. Quand il serait rendu à ses sujets jamailliens, elle irait avec lui. Elle lui serait alors devenue indispensable.

Elle rassembla tout son courage. Elle redoutait ces séances avec Cosgo. Elle détacha ses cheveux, dernier vestige de sa beauté, comme si elle était encore une petite fille, gagna la cabine du Gouverneur et frappa à la porte.

« Pourquoi prendre la peine de frapper ? répondit-il avec amertume. Vous entrerez, que ça me chante ou non.

— C'est vrai, mon seigneur », admit-elle en pénétrant dans la chambre éclairée seulement par une lampe qui coulait. Elle remonta la mèche et s'assit au pied de son lit. Le Gouverneur était adossé à son oreiller, voûté, genoux sous le menton. Elle s'était doutée qu'il serait éveillé. Il dormait tout le jour, et la nuit, il broyait du noir. Pour autant qu'elle le sût, il n'avait pas quitté sa cabine depuis qu'ils étaient montés à bord. Il avait l'air très jeune. Et très grognon. Elle se força à sourire. « Comment vous sentez-vous, ce soir, Gouverneur Magnadon ?

— Exactement comme hier. Exactement comme je me sentirai demain soir. Malheureux. Malade. Mourant d'ennui.

Trahi. » Il prononça le dernier mot en appuyant sur elle un regard accusateur.

Elle ne réagit pas. « En fait, vous semblez aller beaucoup mieux. Mais on étouffe dans cette étroite cabine. Dehors, il y a une brise fraîche. Je pensais que peut-être vous aimeriez vous joindre à moi pour un petit tour sur le pont. »

La maladie du Gouverneur avait fini par passer. Ces deux derniers jours, son appétit s'était réveillé. L'ordinaire du navire

qu'elle lui apportait ne s'était pas amélioré mais il avait renoncé à s'en plaindre. Ce soir, pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, ses yeux étaient limpides.

« Et pourquoi irais-je ?

— Pour changer un peu, à défaut d'autre chose. Peut-être mon seigneur sera-t-il content de…

— Cessez, grogna-t-il d'une voix qu'elle ne lui connaissait pas.

— Gouverneur Magnadon ?

— Cessez de vous moquer de moi. Seigneur ceci, tout-puissant cela. Je ne suis rien de tout ça, désormais. Et vous me méprisez. Alors cessez de jouer une comédie qui nous dégrade tous les deux.

— Vous parlez comme un homme ! » s'exclama-t-elle à l'étourdie.

Il lui lança un regard sinistre. « Comment devrais-je parler ?

— J'ai dit cela sans réfléchir, seigneur, fit-elle en mentant.

— Cela vous arrive souvent. Et à moi aussi. C'est une des rares choses que j'apprécie chez vous », rétorqua-t-il.

Elle fut capable de garder le sourire en se rappelant qu'il lui appartenait. Il remua dans son lit, puis posa les pieds par terre. Il se leva, hésitant. « Très bien, alors, annonça-t-il subitement. Je vais sortir. »

Elle dissimula sa surprise dans un sourire crispé. Elle trouva un manteau dont elle l'enveloppa. Le vêtement flottait sur son corps chétif. Elle ouvrit la porte, il passa devant elle, une main sur le mur, et il la surprit en lui prenant le bras. Il marchait comme un infirme, à petits pas incertains, mais elle résista à la tentation de le presser. Elle poussa le battant donnant sur l'extérieur, et le vent coupant leur souffla au visage. Il hoqueta et s'arrêta.

Elle crut qu'il allait battre en retraite mais il s'obstina et poursuivit son chemin. Sur le pont, il resserra le manteau autour de lui quoiqu'il ne fît pas si froid. Il promena son regard alentour, leva les yeux avant de quitter le rouf. De sa démarche de vieillard, il trottina jusqu'à la lisse pour contempler la mer et le ciel étoilé comme s'il s'agissait d'un paysage inconnu. Malta

se tenait à ses côtés en silence. Il était essoufflé comme s'il venait de courir. Au bout d'un moment, il déclara : « Le monde est vaste et féroce. Je ne m'en étais pas vraiment rendu compte avant d'avoir quitté Jamaillia.

— Gouverneur Magnadon, vos nobles et votre père ont ressenti la nécessité de protéger l'héritier du Trône de Perle.

— Il fut un temps..., commença-t-il avec hésitation en plissant le front. J'ai l'impression que c'était dans une autre vie. Quand j'étais enfant, je montais à cheval et je chassais au faucon. A l'âge de huit ans, j'ai fait sensation en participant aux Courses d'Eté. J'ai couru avec d'autres garçons et jeunes gens de Jamaillia. Je n'ai pas gagné. Mais mon père m'a tout de même complimenté. Moi, j'étais anéanti. Vous comprenez, j'ignorais que je pouvais perdre... » Sa voix s'éteignit mais Malta perçut sa contention d'esprit. « On avait négligé de m'enseigner cela, vous voyez. J'aurais pu apprendre, quand j'étais plus jeune. Mais on écartait de moi les choses auxquelles je ne réussissais pas, et on me complimentait à chaque succès, comme si c'était un miracle. Tous mes tuteurs et mes conseillers me répétaient que j'étais merveilleux, et je les croyais. Sinon que j'ai commencé à lire la déception dans les yeux de mon père. A onze ans, j'ai découvert les plaisirs des hommes. Vins fins, herbes à fumer sournoisement mélangées, femmes expertes, voilà ce que m'offraient mes nobles et les dignitaires étrangers, et j'ai tout essayé. Et là-dedans, quels succès ! La fumée, le vin, la femme qui conviennent peuvent rendre brillant n'importe qui. Le saviez-vous ? Moi pas. J'ai cru que cela tenait à moi. Que je brillais comme le plus beau joyau de Jamaillia. » Il se détourna brusquement de la mer. « Ramenez-moi. Vous avez eu tort. Quel froid de chien, ici !

— Bien sûr. Gouverneur Magnadon », murmura Malta. Elle lui offrit le bras, qu'il prit, tout grelottant, et il s'appuya sur elle tout le long du chemin, jusqu'à la cabine.

Une fois arrivé dans sa chambre, il laissa tomber le manteau. Il grimpa dans son lit et s'emmitoufla dans les couvertures. « Ah, si Keki était là ! » Il frissonna. « Elle savait me réchauffer. Elle savait m'émouvoir comme aucune autre.

— Je vais vous laisser vous reposer, Gouverneur Magnadon », se hâta de dire Malta.

La voix de Cosgo l'arrêta à la porte. « Que vais-je devenir, Malta ? Le savez-vous ? »

La question plaintive la laissa interdite. « Je l'ignore, seigneur, admit-elle humblement.

— Vous en savez plus que moi. Pour la première fois depuis que je suis devenu Gouverneur, je comprends, je crois, ce que les Compagnes de Cœur sont censées faire… enfin, les miennes n'ont pas été nombreuses à le faire. Elles doivent connaître les points de détail de ce que je n'ai eu ni le temps ni l'occasion d'apprendre. Et elles doivent être sincères. Ni flatteuses ni délicates. Sincères. Alors, dites-moi. Quelle est ma situation ? Et que conseillez-vous ?

— Je ne suis pas votre Compagne de Cœur, Gouverneur Cosgo.

— Absolument exact. Et vous ne le serez jamais. Néanmoins, pour le moment, vous devrez en faire office. Dites-moi. Quelle est ma situation ? »

Malta respira à fond. « Vous êtes destiné en cadeau au roi Kennit des Iles des Pirates. Le capitaine Rouge pense que Kennit va vous céder au plus offrant contre rançon mais même cela n'est pas certain. Si Kennit se décide, si l'argent est tout ce que vous pouvez lui rapporter, alors il lui sera indifférent que l'acheteur soit votre allié ou votre ennemi. Le capitaine Rouge m'a chargée de découvrir lequel parmi vos nobles serait prêt à donner le plus pour vous récupérer. »

Le Gouverneur eut un sourire amer. « Cela signifie, je suppose, qu'ils savent déjà lequel de mes ennemis va enchérir.

— Je l'ignore. » Malta réfléchit profondément. « Vous devriez vous demander lesquels, parmi vos alliés, pourraient offrir une grosse récompense en échange de votre vie. Quand le moment sera venu, vous devriez écrire une lettre pour les prier de verser la rançon.

— Petite sotte. Ce n'est pas ainsi que cela se fera. Je négocierai moi-même le prix de ma rançon avec Kennit, je lui délivrerai des lettres de change et j'exigerai qu'il me procure un moyen de rentrer à Jamaillia. Je suis le Gouverneur, vous savez.

— Seigneur Gouverneur », commença-t-elle, hésitante. Elle raffermit sa voix. Il avait réclamé de la sincérité. On allait constater ce qu'il en ferait. « Les autres voient votre situation d'un œil différent. Kennit n'acceptera pas de lettres de change de vous ou de qui que ce soit. Il exigera votre rançon en espèces sonnantes et trébuchantes, et ceci avant de vous libérer. Et il lui importera peu de savoir d'où vient l'argent : de vos nobles fidèles ou de ceux qui ne souhaitent pas votre retour. Les Nouveaux Marchands, les Chalcédiens qui pourraient vous utiliser comme otage, ce sera le dernier de ses soucis. C'est pourquoi vous devez bien réfléchir. Quels sont ceux qui vous sont d'une loyauté indéfectible ? Qui est assez fidèle et assez riche pour racheter votre liberté ? »

Le Gouverneur se mit à rire. « La réponse est terriblement simple. Personne. Il n'y a pas de noble dont la loyauté soit indéfectible. Quant à la fortune, les plus riches ont le plus à gagner avec ma disparition. Si je péris, quelqu'un doit devenir le Gouverneur. Pourquoi dépenser sa fortune pour racheter l'occupant d'un trône quand ce trône même peut vous appartenir ? »

Malta garda le silence. Elle finit par demander à mi-voix : « Alors personne ne versera votre rançon ? »

Il rit de nouveau, d'un rire plus strident. « Ah, assurément, on versera ma rançon et la vôtre. Nous serons rachetés par ceux qui ont le plus intérêt à me voir disparaître, sans témoins. » Il se tourna vers la cloison. « Ceux qui ont poussé les plus hauts cris à mon départ de Jamaillia. Ceux qui ont conspiré pour m'envoyer courir cette funeste aventure. Je ne suis pas stupide, Malta. Les Marchands de Terrilville avaient raison : il y avait bien complot, dans lequel ont dû tremper nobles, diplomates chalcédiens et Nouveaux Marchands. Ils ont mordu la main qui les nourrissait car chacun pensait qu'une fois cette main disparue, il pourrait se tailler la part du lion.

— Alors, ils doivent encore en être à se la disputer, cette part du lion, risqua Malta. Tout se résume à un marché. Grand-mère disait toujours : « Cherche qui profite le plus. » » Elle fronça les sourcils, sans prêter attention à sa cicatrice qui lui tirait la peau. « Elle affirmait que, quand on veut s'ingérer dans

une affaire, il faut rechercher celui qui en profite le moins. Soutiens ses intérêts et il te prendra comme associé. Donc qui profite le moins du trône vacant ?

— Oh, allons ! » Ecœuré, il se retourna pour lui faire face. « C'est dégradant. Vous réduisez ma vie et le destin du trône à quelque querelle mercantile. » Il eut un reniflement de dédain. « Mais qu'attendre d'autre de la part d'une fille de Marchand ? Votre vie, c'est acheter et vendre. Sans doute que votre grand-mère et votre mère ont vu votre brève beauté comme un objet de troc. Le Marchand Restait, lui, ça ne fait aucun doute. »

Malta se redressa de toute sa hauteur. Elle attendit d'être parfaitement maîtresse d'elle-même avant de répondre. Son armure, c'était l'indifférence à ce genre de railleries. « Les commerçants négocient des marchandises. Les Gouverneurs et les nobles négocient le pouvoir. Vous, noble Magnadon, vous vous faites des illusions si vous croyez que leurs machinations sont très différentes. »

La remarque ne parut pas l'impressionner mais il ne contesta pas sa conclusion. « Eh bien donc, pour répondre à votre question, tous profitent de mon absence. En tout cas, tous les nobles riches ou influents.

— Alors, voilà la réponse. Songez à ceux qui n'ont ni argent ni influence. Ceux-ci sont vos alliés.

— Ah, magnifiques alliés que voilà ! Avec quoi vont-ils racheter ma liberté ? Par des belles paroles ? De la crotte de bique, des gambades ?

— Avant de vous demander comment ils rachèteront votre liberté, demandez-vous en quoi cela leur profitera. Faites-leur comprendre qu'il est dans leur intérêt de vous libérer, et ils trouveront les moyens. » Elle détacha sa cape et s'assit au bout du lit. Le Gouverneur se redressa pour lui faire face. « Alors, réfléchissez. »

Le Gouverneur de Jamaillia appuya la tête sur la cloison. Avec sa peau livide et ses cernes noirs, il ressemblait davantage à un enfant gravement malade qu'à un souverain soucieux. « C'est inutile, dit-il sur un ton désabusé. C'est trop loin. Personne à Jamaillia ne va s'activer pour ma cause. Mes ennemis sont trop nombreux. Je serai vendu et sacrifié comme

un agneau un jour de fête. » Il roula des yeux et la dévisagea. « Vous voyez, Malta, on ne peut pas tout résoudre avec votre morale de Marchand. »

Une idée surgit brusquement dans l'esprit de Malta. « Et si c'était possible, Gouverneur Magnadon ? » Elle se pencha en avant, les nerfs tendus. « Si, avec ma morale de Marchand, je pouvais vous sauver ainsi que votre trône, que cela me vaudrait-il ?

— Vous ne pouvez pas, alors à quoi bon conjecturer ? » Il secoua mollement la main. « Allez-vous-en. Votre idée idiote d'une promenade sur ce pont glacial m'a fatigué. Je vais dormir maintenant.

— Non, rétorqua-t-elle. Vous allez rester là à vous lamenter sur vous-même. Alors, secouez-vous. Vous dites que je ne peux pas vous sauver. Moi, je crois que je le peux. Je propose un pari. » Elle releva le menton. « Si je vous sauve, je suis sauvée avec vous. Vous m'attribuerez la fonction de…

— Oh, ne me demandez pas d'être nommée Compagne de Cœur. Ce serait trop humiliant. Autant me demander de vous épouser. »

Une étincelle de colère jaillit en elle. « Je vous assure bien que je ne m'abaisserais pas ainsi. Non. Vous me nommerez, ainsi que ma famille, comme votre représentante à Terrilville et au désert des Pluies. Vous reconnaîtrez l'indépendance de Terrilville et des Marchands. Et les Vestrit seront les représentants exclusifs des intérêts jamailliens. » Un sourire commença à poindre sur son visage tandis que dans son esprit brillait une idée lumineuse. En ayant accompli cette prouesse, elle pourrait retourner à Terrilville. Ni cicatrice ni honte ne pèseraient lourd au regard d'un coup pareil. Ce serait l'affaire suprême, le meilleur marché qu'ait passé un négociant. Sa grand-mère serait fière d'elle. Jusqu'à la famille de Reyn qui pourrait…

« Vous voulez Terrilville pour vous toute seule ? C'est un pari ridicule !

— Vraiment ? Je vous offre le trône et la vie en échange. » Elle inclina la tête. « L'indépendance de Terrilville est pratiquement une réalité, de toute façon. Vous reconnaîtriez

seulement ce qui existe déjà, et vous feriez en sorte que Jamaillia et Terrilville puissent continuer à entretenir des liens d'amitié. Perdre ce pari reviendrait seulement à devoir prendre une sage décision dans tous les cas. »

Il la regarda fixement. « J'ai déjà entendu ce discours. Je ne suis pas certain d'être d'accord. Mais comment regagnerez-vous ma liberté et mon trône ?

— Montrez-moi mon intérêt, et je trouverai le moyen. » Elle sourit. « D'accord ?

— Oh, d'accord, répondit avec impatience le Gouverneur. Il n'empêche, c'est un pari ridicule, que vous ne pouvez pas gagner. Autant toper là.

— Et vous coopérerez avec moi pour m'aider à le gagner ? insista-t-elle.

— Que dois-je faire pour cela ? dit-il en grimaçant.

— Tâcher de vous présenter à vos ravisseurs comme je vous l'indiquerai, et approuver ce que je leur dirai. » L'émotion la gagnait. Le défaitisme qu'elle avait éprouvé plus tôt s'était dissipé. Il ne lui restait, pour toute fortune, que son intelligence. Peut-être n'avait-elle jamais eu besoin de rien d'autre.

« Qu'avez-vous l'intention de leur dire ?

— Je n'en sais trop rien pour l'instant. Mais vous m'avez fait réfléchir quand vous avez déclaré qu'il n'y avait personne à Jamaillia qui profiterait de votre retour au pouvoir. » Elle se mordilla la lèvre pensivement. « Nous devons découvrir le moyen par lequel les pirates eux-mêmes profiteraient grandement de votre retour au pouvoir. »

6

LES FEMMES DE KENNIT

Celle-Qui-Se-Souvient et Maulkin ne se disputaient pas. Shriver n'était pas loin de le regretter. Cela aurait signifié qu'un des deux au moins était parvenu à une décision. Mais ils discutaient sans fin de ce qui s'était passé, de ce qui pourrait se passer et de ce que cela voudrait dire. Durant les marées qui suivirent le refus d'obéissance du Nœud de Maulkin, les serpents s'étaient traînés derrière Foudre et avaient attendu de voir le déroulement des événements. Foudre elle-même leur parlait à peine, malgré les questions incessantes de Celle-Qui-Se-Souvient. La créature argentée semblait enfermée dans son propre dilemme. Irritée par l'indécision, Shriver commençait à s'énerver. Chaque marée lui laissait un sentiment de vide. Le temps s'écoulait, traînant les serpents loin derrière. Elle perdait des forces et du poids. Pire, elle n'arrivait plus à penser correctement.

« Je dépéris », dit-elle à Sessuréa, en se laissant ballotter par le flot. Ils étaient ancrés l'un à côté de l'autre pour la nuit. Il y avait un méchant courant à cet endroit, qui remuait constamment la vase et troublait l'eau. « Marée après marée, nous suivons ce navire. Dans quel but ? Maulkin et Celle-Qui-Se-Souvient nagent toujours dans son ombre, et ne parlent qu'entre eux. Les toxines qu'ils gaspillent sur la coque du navire ont un goût bizarre et ne nous apportent aucune proie. Ils ne cessent de répéter qu'il faut être patient. Je suis patiente mais je n'ai plus de résistance. Quand ils auront pris une décision, je serai trop faible pour voyager avec le nœud. Qu'attend donc Maulkin ? »

Sessuréa ne répondit pas tout de suite. Il y avait plus d'étonnement que de reproche dans sa voix quand le serpent

bleu déclara enfin : « Je n'aurais jamais imaginé t'entendre critiquer Maulkin.

— Voilà longtemps que nous le suivons et je n'ai jamais mis sa sagesse en doute », répondit-elle. Elle baissa brièvement les paupières pour éviter une houache de vase. « S'il pouvait reprendre le commandement. Lui, je le suivrais jusqu'à ce que ma peau perce mes os. Mais aujourd'hui, il se soumet à la volonté de Celle-Qui-Se-Souvient et du navire argenté. J'accepte la sagesse de Celle-Qui-Se-Souvient. Mais qui est-elle, cette créature argentée pour que nous nous attardions ainsi à lui obéir alors que nous manquons notre saison de nidification ?

— Non pas « qui » est-elle mais qu'est-ce qu'elle est ? » Maulkin apparut soudain devant eux. Ses ocelles luirent faiblement dans l'eau trouble. Il s'ancra puis enroula des anneaux autour d'eux. Avec reconnaissance, Shriver relâcha sa prise sur le rocher. Elle se reposerait mieux dans l'étreinte de Maulkin.

« Je suis fatiguée, dit-elle en s'excusant. Je ne doute pas de toi, Maulkin. »

Le chef lui dit doucement : « Tu n'as pas douté de moi, même quand j'ai vacillé. Tu as payé cher cette loyauté, je le sais. Je crains que le prix que nous ayons tous à payer pour mon indécision soit trop élevé. Celle-Qui-Se-Souvient me l'a déjà fait remarquer. Notre nœud est surtout composé de mâles. Nous ne serons guère avancés, quand nous aurons filé nos cocons et que nous aurons éclos, si nous n'avons pas de reines, à cause de notre retard.

— Notre retard ? demanda Shriver à mi-voix.

— C'est le sujet de nos discussions. Chaque marée nous affaiblit. Pourtant, sans guide, il est inutile de continuer car ce monde ne correspond pas à nos souvenirs. Même Celle-Qui-Se-Souvient n'est pas sûre du chemin à suivre. Nous avons besoin que Foudre nous guide, et nous sommes obligés de l'attendre. Faibles comme nous le sommes aujourd'hui, nous aurons aussi besoin de sa protection.

— Pourquoi nous fait-elle attendre ? » Sessuréa, direct comme toujours, tranchait dans le vif.

Maulkin émit un son écœuré et un nuage de toxines s'échappa de sa crinière. « A cela elle nous a donné un tas de raisons, et aucune. Celle-Qui-Se-Souvient pense qu'elle dépend plus de l'aide capricieuse des humains qu'elle ne veut l'admettre. Comme je vous l'ai dit, tout revient à découvrir ce qu'elle est vraiment. Elle soutient qu'elle est un dragon. Nous savons qu'il n'en est rien.

— Elle n'est pas un dragon ? gronda Sessuréa, consterné. Alors, qu'est-ce qu'elle est ?

— Quelle importance ? gémit Shriver. Pourquoi ne peut-elle simplement nous aider comme elle l'a promis ? »

Maulkin s'exprimait sur un ton apaisant, ses paroles n'en étaient pas moins alarmantes. « Pour nous aider, il faudrait qu'elle mendie le secours des humains. Tant qu'elle se prétend dragon, je ne crois pas qu'elle puisse s'abaisser à cela. » Il parlait avec lenteur. « Pour être en mesure de nous assister, elle doit accepter ce qu'elle est. Celle-Qui-Se-Souvient l'y a exhortée. Elle connaît bien l'un des deux-pattes à bord du navire. Hiémain l'a aidée à échapper aux Autres. En le touchant, elle l'a connu. Il avait une grande connaissance du navire, des pensées que Celle-Qui-Se-Souvient n'a pas pu comprendre tout à fait à ce moment-là. Maintenant elle commence à coordonner les faits. Nous cherchons à éveiller l'autre partie du navire, à lui donner la force de se dégager. C'est un long processus, de l'inciter à se réveiller. Elle est à la fois faible et hésitante. Mais, dernièrement, elle a commencé à remuer. Nous pouvons encore réussir. »

*

Kennit tint le plateau en équilibre d'une main et de l'autre tourna la clé dans la serrure, ce qui n'était pas commode car un léger tremblement lui faisait perdre sa dextérité. Une nuit et un jour s'étaient écoulés depuis sa dernière visite. Il n'avait pas dormi, il avait à peine mangé. Il avait évité le gaillard d'avant et la figure de proue, il avait évité Etta et Hiémain. Il ne pouvait tout à fait se rappeler comment il avait passé ces heures-là. Il avait été quelque temps dans la mâture. Sorcor lui avait fait

présent d'un pilon avec une rainure à l'extrémité. Il l'avait essayé pour la première fois et en avait été enchanté. Depuis le nid-de-pie, il pouvait embrasser son domaine tout entier. Les serpents s'ébattaient à la crête des vagues autour du navire que la brise poussait. Visage au vent, il avait rêvé, savourant inlassablement les moments qu'il avait passés seul avec Althéa Vestrit. Ce n'était ni la discipline ni l'abstinence qui l'avaient empêché de la rejoindre. L'attente était en elle-même un plaisir. Il avait attendu, avant de revenir ici, que sa passion arrivât à son comble. A présent, il était devant sa porte, frissonnant de désir.

Allait-il la reprendre ? Il n'avait pas encore décidé. Si elle était assez éveillée pour pouvoir l'accuser, il avait l'intention de nier. Il se montrerait si aimable, si soucieux d'elle et de ses peurs. On éprouve un tel sentiment de puissance quand on exerce son emprise sur la réalité d'autrui. Il ne s'en était jamais rendu compte auparavant. « Quel terrible cauchemar », chuchota-t-il sur un ton de feinte compassion, et il eut grand-peine à réprimer le sourire qui s'élargissait graduellement. Il recomposa sa physionomie et tâcha de se calmer. Il respira profondément, ouvrit la porte et pénétra dans l'obscurité.

L'après-midi d'hiver touchait à sa fin et éclairait vaguement la pièce. Elle était pelotonnée sous les couvertures, sur la couchette, profondément endormie. La cabine empestait le vomi. Il s'appuya sur sa béquille pour fermer la porte, en fronçant le nez. Voilà qui n'allait pas du tout. Pas très attirante, cette odeur. Cela gâchait tout. Il faudrait lui administrer une dose supplémentaire de pavot et de mandragore et faire récurer la chambre par le mousse pendant qu'elle dormirait. Amèrement déçu, il posa le plateau sur la table.

Elle le frappa de tout son poids entre les épaules. Il tomba en entraînant avec lui plateau, béquille, plats qui s'écrasèrent avec fracas. Il se cogna la tête au bord de la table. Elle le saisit à la gorge. Il se tordit, collant le menton à la poitrine pour empêcher qu'elle l'étrangle. Elle avait un genou au creux des reins de Kennit mais quand il roula, elle tomba avec lui. Les réflexes d'Althéa étaient émoussés par les effets de la drogue. S'il avait eu ses deux jambes, elle n'aurait pas eu la moindre chance contre lui. Il réussit à lui attraper le poignet avant qu'elle

ne se dégage d'une secousse. Elle se releva tant bien que mal, haletant et vacillant, et recula alors qu'il se redressait sur ses mains et son genou. Les yeux d'Althéa étaient élargis, très noirs. La béquille était hors d'atteinte. Il s'en rapprocha tout doucement.

« Salaud ! haleta-t-elle, enragée. Espèce de brute ! »

Il feignit l'ahurissement. « Althéa, qu'est-ce qui vous prend ?

— Vous m'avez violée ! » dit-elle d'une voix enrouée. Puis elle haussa le ton jusqu'à crier, sans se soucier qu'on l'entende. « Vous m'avez violée. Vous avez tué mon équipage, brûlé mon navire. Vous avez tué Brashen. Vous avez emprisonné *Vivacia*. Tout ça, c'est votre faute !

— C'est absurde. Ma chère, vous perdez la tête. Calmez-vous. Il ne faut pas vous déshonorer devant tout l'équipage. »

Il la vit qui cherchait une arme des yeux. Il avait sous-estimé le danger qu'elle représentait. Malgré les effets tardifs de la drogue contre lesquels elle luttait, ses muscles se nouaient convulsivement. Il reconnut l'expression meurtrière ; il l'avait assez aperçue dans son propre miroir. Il fit un brusque mouvement vers sa béquille mais, au même moment, elle bondit non sur lui mais vers la porte. Elle manipula maladroitement la clenche, ouvrit la porte à toute volée, heurta le chambranle en sortant, les jambes chancelantes. Il la vit se cogner à la cloison, se retenir puis s'engager en titubant dans la coursive.

La figure de proue. Elle allait essayer de rejoindre la figure de proue. Il mit la béquille sous son aisselle, s'aida du bord de la table et se hissa pour se relever. Elle aurait une surprise si elle atteignait le gaillard d'avant. Il n'y aurait pas de *Vivacia* pour l'aider. Kennit fut tenté de la laisser aller mais il était impossible qu'elle tempête et délire devant l'équipage. Et si Etta ou Hiémain l'entendaient ?

Il gagna la porte et jeta un coup d'œil. Althéa avait ralenti. Elle s'agrippait au mur, et continuait à avancer en trébuchant. Ses cheveux noirs et ternes lui voilaient le visage. Elle portait les habits de Hiémain, souillés de nourriture et de vomi. Elle avait dû se réveiller, s'habiller et se pelotonner là pour l'attendre. Elle en avait de l'idée, étant donné la dose de pavot qu'il lui avait

administrée. Il l'admira presque. Il faudrait augmenter les doses.

La silhouette d'un matelot apparut dans l'encadrement de la porte au bout de la coursive. Kennit haussa la voix. « Retiens-la. Ramène-la à sa chambre. Elle n'est pas bien. Elle m'a attaqué. »

La silhouette fit deux pas dans la coursive obscure et Kennit s'aperçut alors de son erreur. Le matelot, c'était Hiémain. « Tante Althéa ? » fit-il, incrédule. Il lui offrit son bras pour la soutenir mais elle le dédaigna. Kennit douta qu'elle ait reconnu Hiémain. Mais elle leva le bras et pointa une main tremblante vers Kennit. « Il m'a violée ! » Elle rejeta la tête en arrière pour regarder le garçon à travers ses cheveux pendants. « Et mon navire est enfermé dans le noir. J'ai été droguée. Je suis malade. Aidez-moi. Aidez-le. » Elle se tut, à court de mots comme de forces. Elle s'affaissa contre le mur, se laissa glisser devant Hiémain, glacé d'horreur. Sa tête ballottait comme celle d'un chat empoisonné. A la consternation de Kennit, un autre matelot survenait. Alors, comble de malheur, il entendit derrière lui la voix d'Etta.

« Qu'est-ce qu'elle a dit, cette garce ? » demanda-t-elle en furie.

Kennit se tourna vivement vers elle. « Elle est malade. Elle dit n'importe quoi. Elle m'a attaqué. » Il secoua la tête. « La perte de ses compagnons semble l'avoir rendue folle. »

Les yeux d'Etta s'élargirent. « Kennit, tu saignes ! » s'exclama-t-elle, horrifiée.

Il porta la main à son front et ses doigts se tachèrent de rouge. Il s'était cogné la tête plus rudement qu'il n'avait cru. « Ce n'est rien ; ça va aller. » Il se ressaisit et déclara d'une voix à la fois impérieuse et soucieuse : « Hiémain, fais attention mais sois gentil avec elle. Elle ne sait plus ce qu'elle dit. Voir *Parangon* brûler lui a troublé la cervelle.

— Je suis tout à fait saine d'esprit, espèce de salaud, violeur, assassin ! » rugit Althéa. Elle se débattit, essaya de se relever.

« Tante Althéa ! » Hiémain était stupéfié. Kennit lisait l'horreur sur son visage. Il s'agenouilla et aida Althéa à se

remettre debout. « Tu as besoin de te reposer, suggéra-t-il avec compassion. Tu as subi un grand choc. »

Elle se retint à ses épaules et le scruta comme s'il était un insecte. Il la dévisagea, consterné. En dépit de leurs expressions respectives, ils se ressemblaient beaucoup. Kennit songea aux antiques représentations de Sâ, masculines et féminines, face à face sur les anciennes pièces de monnaie. Alors Althéa tourna son regard dégoûté vers Kennit. Il devina son intention et il était prêt à la voir charger. Il pensait pouvoir parer ses coups émoussés mais il n'en eut même pas l'occasion. Avec un cri de rage, Etta bondit devant lui.

La putain était plus grande qu'Althéa, en bonne condition physique et plus experte au combat. Elle renversa sans effort la femme de Terrilville puis se mit à califourchon sur elle et la cloua au sol. Althéa rugit de fureur et se débattit mais Etta la maîtrisa facilement. « La ferme ! cria la putain d'une voix perçante. Ferme ta gueule de menteuse ! Je me demande bien pourquoi Kennit s'est donné la peine de te sauver la vie. Ferme-la ou je te casse les dents ! »

Kennit contemplait la scène avec une fascination horrifiée. Il avait déjà vu des femmes se battre ; à Partage, c'était un spectacle courant qu'il avait toujours jugé sordide. Sans savoir pourquoi, il s'en sentait humilié. « Etta. Lève-toi. Hiémain, ramène Althéa dans sa chambre », ordonna-t-il.

Sous le poids d'Etta, Althéa dit en haletant : « Je suis une garce ? Il m'a violée. Ici, sur mon propre navire. Et vous, une femme, vous le défendez ? » Elle tourna la tête et leva des yeux fous vers Hiémain. « Il a enseveli notre navire ! Comment peux-tu le regarder et ignorer ce qu'il est ? Comment peux-tu être aussi stupide ?

— Ferme-la ! Ferme-la ! » La voix d'Etta monta, suraiguë, hystérique. Elle gifla Althéa à toute volée et le coup résonna dans la coursive.

« Etta ! Arrête, j'ai dit ! » s'écria Kennit, atterré. Il saisit la main levée de la putain et essaya de la tirer pour dégager Althéa. Mais Etta continua à frapper l'autre de sa main libre et, à la complète stupéfaction de Kennit, elle éclata en sanglots. Il leva les yeux et découvrit cinq ou six matelots massés au bout de la

coursive, qui contemplaient la scène, bouche bée. « Séparez-les », fit-il sèchement. Quelques hommes finirent par avancer pour obéir. Hiémain prit Etta par le bras et la tira. Chose étonnante, elle ne réagit pas et se laissa faire. « Raccompagne Etta dans ma chambre jusqu'à ce qu'elle se calme, ordonna-t-il à Hiémain. Vous autres, remettez Althéa dans sa cabine et fermez la porte à clé. Je m'occuperai d'elle plus tard. »

La brève lutte avec Etta avait épuisé la résistance d'Althéa. Elle avait les yeux ouverts mais sa tête pendait mollement quand deux hommes la relevèrent et la traînèrent. « Je vous… je vous tuerai », promit-elle, haletante, à Kennit en passant devant lui. Et elle le pensait vraiment.

Il tira un mouchoir de sa poche et se tapota le front. Le sang, plus sombre, se coagulait déjà. Quelle tête il devait avoir ! La perspective d'affronter Etta ne le réjouissait guère mais c'était inévitable. Il n'allait pas se promener dégoulinant de sang, avec ses habits tachés. Il se redressa. Les matelots revenaient après avoir enfermé Althéa, et il réussit à grimacer un sourire. Il secoua la tête d'un air de conspirateur. « Ces femmes. Ce n'est vraiment pas leur place sur un navire ! » Un des hommes lui rendit un sourire goguenard mais les autres avaient l'air gênés. Voilà qui n'allait pas. Etta était-elle à ce point aimée de l'équipage ? Il faudrait remédier à cela. Il faudrait remédier à cette situation. Comment en était-on arrivé à ce désordre ? Il tira sur sa veste froissée et brossa sa manche.

« Capitaine Kennit, commandant ? »

Il leva les yeux, excédé : encore un matelot affolé. « Qu'est-ce qu'il y a cette fois ? » fit-il, hargneux.

L'homme se lécha les lèvres. « C'est le navire, commandant. La figure de proue. Elle dit qu'elle veut vous voir. » Le matelot déglutit et poursuivit : « Elle dit : « Dites-lui de venir immédiatement. Tout de suite ! » Sauf votre respect, commandant, mais c'est comme ça qu'elle a dit.

— Vraiment ? » Kennit parvint à garder vin ton froidement amusé. « Eh bien, tu peux lui signaler, sauf son respect, que le capitaine est occupé ailleurs mais qu'il viendra la voir sous peu, dès qu'il lui sera possible.

— Commandant ! » L'homme commença à bredouiller une protestation. Kennit le transperça d'un regard glacial. « Bien, commandant », fit-il enfin. Il s'éloigna en traînant les pieds.

Kennit ne l'envia pas d'aller faire la commission. Mais il ne pouvait tout de même pas se présenter devant la figure de proue dans cet état, et encore moins tolérer qu'un simple matelot le voie courir aux ordres du navire. Il leva une main pour lisser sa moustache. « Tout doux. Du calme. Comme ça ! Reprends les choses en main », se conseilla-t-il à lui-même.

Mais à son poignet, une petite voix narquoise se fit entendre en contrepoint. « Leste. C'est la panique. Tout se détraque. A la fin, cher monsieur, tu ne pourras même plus te reprendre en main. Pas plus qu'Igrot quand il a trouvé la mort dans tes mains. Car, quand tu es devenu la bête, petit Kennit, tu t'es condamné à partager le sort de la bête. »

*

« Etta, Etta, je vous en prie », suppliait Hiémain, irrésolu, tiraillé. Il aurait dû s'occuper d'Althéa. Elle avait paru malade, l'esprit dérangé, mais comment pouvait-il laisser Etta dans cette détresse ? Elle ne l'écoutait pas. Elle continuait à sangloter éperdument dans les oreillers. Il n'avait jamais vu personne pleurer ainsi. Il y avait une violence terrible dans ces sanglots entrecoupés, comme si son corps cherchait à se purger du chagrin mais la peine était trop profonde pour être soulagée par les larmes.

« Etta, je vous en prie, Etta », répétait-il. Elle ne semblait pas même l'entendre. Timidement, il lui tapota le dos. Il avait de vagues souvenirs de sa mère tapotant ainsi sa petite sœur, quand Malta était si absorbée dans une crise de colère qu'elle ne pouvait se calmer. « Là, là, dit-il pour la réconforter. C'est fini maintenant. Tout est fini. » Il faisait un petit rond de la main pour l'apaiser.

Elle respira profondément. « C'est fini », confirma-t-elle, en éclatant de plus belle en sanglots. Cela ressemblait si peu à Etta qu'il avait l'impression de consoler une inconnue. Sa conduite était tout aussi incompréhensible que celle d'Althéa.

La scène avec Althéa avait été épouvantable ; sa tante n'allait pas bien du tout, il fallait qu'il lui parle, sans tenir compte des ordres de Kennit. Sa folle accusation de viol, et ses propos étranges au sujet d'un navire enseveli faisaient craindre pour sa santé mentale. Il n'aurait jamais dû s'incliner devant l'interdiction de Kennit. L'isolement ne l'avait nullement reposée, elle était restée seule avec son chagrin. Comment avait-il pu être aussi stupide ?

Mais Etta continuait à pleurer et il ne pouvait pas la laisser seule. Pourquoi les paroles insensées d'Althéa l'affectaient-elles à ce point ? Alors la réponse lui apparut : elle était enceinte. Les femmes se conduisent toujours bizarrement quand elles sont enceintes. Il se sentit presque étourdi de soulagement. Il l'entoura de son bras et lui parla à l'oreille.

« Ce n'est rien, Etta. Pleurez un bon coup. Ces tempêtes d'émotion sont naturelles, dans votre condition. »

Elle s'assit brusquement sur le lit, la figure marbrée de taches rouges, les joues luisantes de larmes. Puis elle prit son élan. Il vit venir son poing serré et réussit presque à esquiver le coup, qui percuta la pointe du menton, lui fit claquer les dents et voir des étoiles. Il recula, la main sur la mâchoire. « C'était pour quoi ? demanda-t-il, ahuri.

— Pour ta bêtise. Pour ton aveuglement, et il paraît que seules les femmes peuvent être aveugles à ce point. Tu es un imbécile, Hiémain Vestrit. Je me demande bien comment j'ai pu perdre mon temps avec toi. Tu sais tellement de choses, mais tu n'as rien appris du tout. Rien ! » Son visage se ratatina à nouveau. Elle enfouit la tête dans les genoux et se balança d'avant en arrière comme un enfant inconsolable. « Comment ai-je pu être aussi sotte ? » gémit-elle. Elle se redressa et tendit la main vers lui.

Hésitant, il prit place à côté d'elle sur le lit. Quand il voulut lui tapoter l'épaule, elle se réfugia dans ses bras. Elle posa la tête sur son épaule et recommença à pleurer, secouée de sanglots. Il la tint contre lui, avec précaution d'abord, puis plus fermement. Il n'avait jamais serré une femme dans ses bras. « Etta, ma chérie. » Il osa caresser ses cheveux brillants.

La porte s'ouvrit. Hiémain sursauta mais ne la lâcha pas. Il n'y avait pas de quoi avoir honte, aucune raison de se sentir coupable. « Etta n'est plus elle-même, dit-il à Kennit précipitamment.

— En effet. Ça nous reposerait peut-être si elle se conduisait mieux que la vraie Etta, rétorqua-t-il grossièrement. Se bagarrer dans la coursive comme vin vulgaire voyou. » Etta ne leva pas la tête de l'épaule de Hiémain, et Kennit poursuivit sur un ton sarcastique : « J'espère bien que je ne vous interromps pas tous les deux. J'ai la figure en sang, les vêtements dégoûtants, mais ne vous désolez pas pour si peu. »

Au grand étonnement de Hiémain, Etta leva lentement la tête. Elle regarda Kennit comme si elle ne l'avait jamais vu. Quelque chose passa entre eux, dans ce regard, quelque chose dont Hiémain était exclu. Elle parut brisée mais elle ne pleurait plus. « J'ai fini, dit-elle d'une voix cassée. Je me lève, je vais…

— Ne te donne pas cette peine, grogna Kennit. Je suis assez grand pour me débrouiller tout seul. Va voir Jola. Dis-lui de faire signe à Sorcor qu'il envoie un canot pour toi. Je crois qu'il vaut mieux que tu restes quelque temps à bord de la *Marietta*. »

Hiémain s'attendait à une explosion mais Etta garda le silence. Elle paraissait changée. Il s'en aperçut progressivement. D'habitude, quand elle regardait Kennit, ses yeux brillaient, elle rayonnait d'amour. Maintenant, elle le dévisageait et c'était comme si la vie s'écoulait d'elle. Quand elle parla enfin, sa capitulation était complète. « Tu as raison. Oui. Cela vaudra mieux. » Elle leva les mains et se frotta la figure comme si elle s'éveillait d'un long rêve. Puis, sans un mot ni un regard, elle quitta la chambre.

Hiémain la suivit des yeux. C'était impossible. Il n'y comprenait rien. « Eh bien ? » demanda Kennit sur un ton glacial. Il le toisa de son regard bleu, des pieds à la tête. Hiémain se redressa.

Il avait la bouche sèche. « Commandant, vous ne devriez pas renvoyer Etta, même pour sa sécurité. En revanche, on devrait débarquer Althéa le plus rapidement possible. Elle n'a plus sa raison. Je vous en prie, commandant, ayez pitié d'une pauvre femme et laissez-moi la renvoyer chez elle. Nous ne

sommes qu'à quelques jours de Partage. Je peux payer son passage sur l'un des navires marchands qui viennent à Partage. Plus tôt elle sera partie, mieux cela vaudra pour nous tous.

— Vraiment ? fit Kennit sèchement. Et qu'est-ce qui te porte à croire que tu as ton mot à dire dans ce que je fais d'Althéa ? »

Hiémain garda le silence, ces paroles le laissaient pantois.

« Elle m'appartient, Hiémain. Et j'en ferai ce que bon me semble. » Kennit se détourna et commença à se dévêtir. « Maintenant, va me chercher une chemise. C'est tout ce que je te demande pour l'instant. Tu ne penses pas, tu ne décides pas, tu ne supplies même pas. Va me chercher une chemise propre et sors-moi des culottes. Et trouve-moi quelque chose pour nettoyer cette entaille. » Tout en parlant, il déboutonnait sa chemise souillée. Sa veste gisait déjà par terre. Sans même y penser, Hiémain se mit en devoir d'obéir. La colère qui se propageait en lui oblitérait toute réflexion. Il étala les vêtements propres, puis présenta une serviette et de l'eau fraîche. L'entaille était petite et déjà refermée. Kennit essuya le sang de son front et jeta négligemment la serviette par terre. Hiémain la ramassa sans mot dire. Alors qu'il la rapportait à la cuvette, il se sentit assez maître de lui pour reprendre la parole.

« Commandant, ce n'est pas le moment de renvoyer Etta. Elle devrait être ici. Avec vous.

— Je crois que non », répondit Kennit avec nonchalance. Il tendit ses poignets pour que Hiémain lui agrafe ses manchettes. « Je préfère Althéa. J'ai l'intention de la garder, Hiémain. Mieux vaut te faire à cette idée. »

Hiémain était sidéré. « Vous allez retenir Althéa ici, contre sa volonté, alors que vous consignez Etta sur le navire de Sorcor ?

— Ce ne sera pas contre sa volonté, si c'est ça qui te tracasse. Ta tante a déjà montré qu'elle me trouvait bel homme.

Avec le temps, elle finira par accepter son rôle à mes côtés. Le petit… incident d'aujourd'hui était un moment de folie. Il lui faut simplement du temps pour se reposer et s'adapter aux changements de sa vie. Tu n'as pas besoin de t'inquiéter pour elle.

— Je vais la voir. Je vais lui parler… Qu'est-ce que c'est ? » Hiémain leva la tête.

« Je n'ai rien entendu, répondit Kennit avec dédain. Peut-être devrais-tu accompagner Etta sur la *Marietta* jusqu'à ce… » A son tour, il s'interrompit au milieu de la phrase. Ses yeux s'élargirent.

« Vous l'avez senti aussi, dit Hiémain sur un ton accusateur. Une lutte. A l'intérieur même du navire.

— Je n'ai rien senti de tel ! rétorqua Kennit avec véhémence.

— Il se passe quelque chose », déclara Hiémain. Foudre lui avait appris à redouter toute forme de communication avec le navire. Il perçut un tumulte, un tourbillon, et pourtant il craignit de se tendre vers lui.

« Je ne sens rien, répéta le pirate méprisant. C'est dans ta tête.

— Kennit ! Kennit ! » C'était un appel venu de loin, d'une intensité menaçante. Hiémain sentit ses cheveux se dresser sur sa nuque.

Kennit endossa à la hâte sa veste propre, ajusta son col et ses manchettes. « Il faut sans doute que j'aille voir de quoi il retourne », dit-il mais Hiémain devina que sa nonchalance était feinte. « C'est le petit tapage dans la coursive qui aura troublé le navire. »

Hiémain ne répondit pas mais lui ouvrit la porte. Le pirate sortit précipitamment. Hiémain le suivit avec moins de hâte. En passant devant la porte d'Althéa, il surprit un chuchotement. Il s'arrêta pour écouter, l'oreille au chambranle. La pauvre femme parlait toute seule, sa voix était si basse et si rapide qu'il ne distinguait aucun mot. Il resta un instant indécis puis se dépêcha de rattraper Kennit.

Il allait atteindre la porte quand Etta pénétra dans la coursive. Elle marchait très droite, le visage impassible. Il leva les yeux pour croiser son regard. « Ça va ? demanda-t-il.

— Bien sûr que non. » Sa voix était douce et neutre. « Sorcor envoie son canot. Je dois rassembler quelques affaires.

— Etta, j'ai parlé à Kennit. Je lui ai demandé de ne pas vous renvoyer. »

Elle parut se figer dans l'immobilité. Sa voix lui parvint de très loin. « Tu voulais sans doute bien faire.

— Etta, vous devriez lui dire que vous attendez un enfant. Cela peut tout changer.

— Tout changer ? » Son sourire était crispé. « Oh, Kennit a déjà tout changé, Hiémain. Je n'ai pas besoin d'en rajouter. »

Elle allait s'éloigner. Il osa la retenir par le bras. « Etta, je vous en prie. Dites-lui. » Il serra les mâchoires pour s'empêcher d'en prononcer davantage. Peut-être, si Kennit savait qu'elle était enceinte, il ne l'écarterait pas pour s'approprier Althéa. Il changerait sûrement d'avis. Qui resterait insensible à cette nouvelle ?

Etta secoua lentement la tête, comme si elle entendait ses pensées. « Hiémain, Hiémain, tu ne comprends toujours pas, n'est-ce pas ? Pourquoi crois-tu que j'ai été si secouée ? Parce que je suis enceinte ? Parce qu'elle a frappé Kennit jusqu'au sang ? »

Hiémain haussa les épaules, incapable de répondre. Etta pencha la tête vers lui. « J'ai eu envie de la tuer. J'ai eu envie de faire n'importe quoi pourvu qu'elle se taise. Parce qu'elle disait la vérité, et que je ne pouvais supporter de l'entendre. Ta tante n'est pas folle, Hiémain. Du moins pas plus folle que n'importe quelle femme après un viol. Elle a dit la vérité.

— Vous ne pouvez pas le savoir. » Sa bouche était si sèche qu'il pouvait à peine former les mots.

Etta ferma brièvement les yeux. « Cette révolte, chez une femme, rien d'autre ne peut la provoquer. Je l'ai reconnue chez Althéa Vestrit. Je l'ai vue trop souvent. Je l'ai ressentie moi-même. »

Hiémain jeta un coup d'œil vers la porte close. La trahison le sidérait. La croire lui faisait trop mal. Il se raccrochait au doute. « Mais pourquoi ne l'avez-vous pas confondu ? »

Elle le fixa d'un regard pénétrant, en tournant la tête pour tâcher de comprendre comment il pouvait être si niais.

« Hiémain, je te l'ai dit. La vérité était déjà assez dure à entendre. Je n'ai pas envie de la vivre. Kennit a raison. Il vaut mieux que je reste quelque temps à bord de la *Marietta*.

— Jusqu'à quand ? » demanda-t-il.

Elle haussa une épaule avec raideur. Les larmes miroitèrent dans ses yeux. D'une voix tendue, elle dit très bas : « Il peut se lasser d'elle. Il peut vouloir que je revienne. » Elle se détourna. « Je dois préparer mes affaires », murmura-t-elle d'une voix rauque.

Cette fois, il ne la retint pas.

*

Ils le regardaient tous. Kennit sentait les yeux de tous les hommes d'équipage qui suivaient sa progression. Il n'osait pas se dépêcher. La prise de bec entre les deux femmes était suffisamment fâcheuse. On ne le verrait pas accourir à l'appel du navire, aussi pressant soit-il.

« Kennit ! » hurla la figure de proue en rejetant la tête en arrière. A côté du navire, dans les eaux crépusculaires, les serpents arquaient le dos et replongeaient en fouettant de la queue. Leur agitation faisait bouillonner la mer. Il grinça des dents pour garder une expression affable et continua son chemin en boitant. L'altercation avec Althéa lui avait laissé quelques bleus qui commençaient à lui cuire. L'échelle menant au gaillard d'avant était contrariante, comme toujours, et tandis qu'il y grimpait péniblement, le navire criait son nom. Lorsqu'il arriva près de la figure de proue, il était couvert de sueur.

Il inspira pour affermir sa voix. « Navire. Me voici. Que veux-tu ? » La figure de proue pivota pour le regarder et il eut le souffle coupé. Ses yeux étaient devenus verts, pas d'un vert de serpent mais d'un vert humain, et ses traits avaient perdu l'expression reptilienne dont ils étaient empreints, ces derniers temps. Elle ne ressemblait pas tout à fait à l'ancienne *Vivacia* mais assurément ce n'était plus Foudre. Il faillit reculer.

« Me voici, moi aussi. Ce que je veux ? Je veux Althéa Vestrit ici, sur le pont. Je veux aussi sa compagne, Jek. Et je les veux ici *tout de suite*. »

Kennit réfléchissait à toute vitesse. « Je crains que cela ne soit pas possible, Foudre », hasarda-t-il. Il utilisa le nom à dessein et attendit sa réaction.

Le navire lui adressa le regard le plus méprisant qu'il eût jamais à soutenir de la part d'une femme. « Tu sais très bien que je ne suis pas Foudre, répondit-elle.

— Alors, tu es *Vivacia* ? demanda-t-il tranquillement.

— Je suis moi-même, dans mon intégrité. Si tu dois m'appeler par mon nom, alors appelle-moi *Vivacia*, car cette partie de moi est aussi intègre que le bois dont je suis faite. Mais je ne t'ai pas appelé pour discuter de mon nom ou de mon identité. Je veux qu'on amène Althéa et Jek ici. *Tout de suite*.

— Pourquoi ? fit-il d'une voix aussi maîtrisée que celle de la figure de proue.

— Pour les voir par moi-même. Pour m'assurer qu'elles n'ont pas été maltraitées.

— Ni l'une ni l'autre n'ont été maltraitées ! » déclara-t-il avec indignation.

Les plis autour de la bouche s'affaissèrent. « Je sais ce que tu as fait », dit-elle carrément.

Durant un instant, tout s'immobilisa autour de Kennit. De tous les côtés, c'était le désastre. Sa chance avait-elle fini par l'abandonner ? Avait-il commis l'erreur irréparable ? Il respira. « Es-tu donc si prompte à croire du mal de moi ? »

Vivacia lui lança un regard indigné. « Comment peux-tu me poser cette question ? »

Elle n'était pas absolument certaine. Il le devina à sa réaction. Naguère, elle l'avait aimé, d'une façon plus douce que Foudre. Pouvait-il réveiller en elle ce sentiment ? Il promena une main apaisante sur la lisse. « Parce que tu vois avec ton cœur, et non avec tes yeux. Althéa croit qu'elle a subi une horrible épreuve. Et donc tu la crois. » Il marqua une pause théâtrale. Il baissa la voix. « Navire, tu me connais. Tu as été à l'intérieur de moi. Tu me connais mieux que personne. » Il se hasarda. « Tu m'en crois capable ? »

Elle ne répondit pas directement. « C'est le plus grand préjudice que l'on puisse causer à une femme ou à un dragon femelle. Cela me révolte, cela me dégoûte au plus haut point.

Si tu as fait cela, Kennit, c'est irréparable. La mort même ne pourrait racheter cet acte. » Il y avait plus que de la fureur humaine contenue dans sa voix ; c'était une implacabilité d'une froideur reptilienne. Au-delà de la vengeance, au-delà des représailles jusqu'à l'anéantissement. Un frisson lui parcourut l'échiné. Il agrippa la lisse pour se soutenir. Il se justifia d'une voix tendue :

« Je t'assure, je ne veux aucun mal à Althéa Vestrit. La blesser, l'offenser irait à rencontre de tous les espoirs que je nourris pour elle. » Il prit une grande respiration et se livra au navire. « Pour dire la vérité, depuis qu'elle est montée à bord, je me suis pris pour elle d'une grande tendresse. Les sentiments que je lui porte m'étonnent, me déconcertent. Je ne sais trop comment réagir. » Ces dernières paroles, au moins, avaient l'accent de la sincérité.

Un long silence suivit ces mots. Alors, la figure de proue demanda à mi-voix : « Et qu'en est-il d'Etta ? »

Qui était la plus forte dans le navire : *Vivacia* ou Foudre ? Foudre avait paru apprécier Etta ; *Vivacia* n'avait jamais caché sa jalousie. « Je suis déchiré, avoua Kennit. Etta est à mes côtés depuis longtemps. Je l'ai vue se développer, dépasser de loin la vulgaire putain que j'ai sauvée du bordel de Béthel. Elle s'est améliorée dans bien des domaines, mais elle doit souffrir de la comparaison avec Althéa. » Il marqua une pause et soupira légèrement. « Althéa, c'est un tout autre genre de femme. Sa naissance, son éducation se révèlent dans chacun de ses gestes. Et il y a en elle une compétence que je trouve attirante. Elle est plus comme… toi. Et je l'avoue, une grande part de sa séduction tient à ce qu'elle fait partie de toi. La famille qui t'a façonnée l'a engendrée. Etre avec elle c'est, en un sens, être avec toi. » Il espérait qu'elle serait flattée. Il retint son souffle et attendit.

Autour d'eux la nuit s'épaississait. Les serpents devenaient des bruits désincarnés, leur étrange mélopée se mêlait aux éclaboussements intermittents de leurs évolutions. Dans la complète obscurité, leurs corps miroitants, écailleux jetaient de brefs éclairs sur les vagues autour du navire.

« Tu as tué *Parangon*, dit-elle à mi-voix. Je le sais. Foudre l'a vu. J'ai ses souvenirs. »

Il secoua la tête. « J'ai aidé *Parangon* à mourir. C'est ce qu'il voulait. Il a essayé de se tuer à maintes reprises. Je n'ai fait que lui faciliter la tâche.

— Brashen m'était cher. » La voix du navire était étranglée.

« Je suis désolé. Je ne m'en étais pas rendu compte. En tout cas, cet homme a été un vrai capitaine jusqu'à la fin. Il n'a pas voulu quitter son navire. » Il y avait du regret et de l'admiration dans sa voix. Il poursuivit, plus bas : « Tu as les souvenirs de Foudre. Alors tu peux te rappeler qu'elle voulait la mort d'Althéa. Je la lui ai refusée. Et que se rappelle-t-elle du « viol » d'Althéa ? » Le mot effleura à peine ses lèvres.

« Rien, admit le navire. Foudre refusait d'entrer en contact avec elle. Mais je sais ce qu'il y a dans la mémoire d'Althéa. »

D'une voix pleine de bonté, nourrie par le soulagement, Kennit repartit : « Althéa se souvient d'un cauchemar, d'un rêve induit par le pavot, et non d'un fait réel. Ces rêves sont particulièrement nets. Je ne lui en veux pas, ni à toi, de croire à la réalité de ce cauchemar. Je m'en veux à moi. Je n'aurais pas dû lui donner du sirop de pavot. Je ne pensais pas à mal, je voulais seulement l'aider à se reposer, lui laisser le temps d'assimiler la tragédie qui a changé sa vie.

— Kennit, Kennit ! s'exclama le navire sur un ton angoissé. Tu m'es devenu très cher. Cela me fait mal de te croire capable de ça. Pour que j'admette que tu aies pu commettre un acte aussi vil, il faudrait que j'admette avoir été dupée et trompée sur ta nature même. Si c'est le cas, tout ce qui a été vrai entre nous deviendra mensonger. » Elle baissa la voix jusqu'au murmure. « Je t'en prie, je t'en prie, dis-moi qu'elle s'est trompée. Dis-moi que tu n'aurais jamais pu commettre un acte aussi odieux. »

Ce qu'on a très envie de croire devient réel. « Je te le prouverai. Je vais faire amener Althéa et Jek ici. Tu constateras par toi-même qu'elles n'ont subi aucun mauvais traitement. Althéa a peut-être quelques bleus mais… » Il gloussa piteusement. « Probablement moins nombreux que ceux qu'elle m'a infligés. Elle n'est pas grande mais elle a de l'énergie. »

Un faible sourire apparut sur la figure de proue. « En effet. Elle a toujours eu de l'énergie. Tu vas l'amener ici ?

— Immédiatement », promit-il. Il tourna la tête alors que Hiémain surgissait sur le gaillard d'avant. Kennit l'observa quand il jeta son premier regard sur la figure de proue transformée. Ses yeux sombres, si troublés l'instant d'avant, s'allumèrent. La vie lui revint, afflua à son visage, on aurait dit une statue qui s'animait. Il s'élança avec passion. Kennit vint en titubant se placer entre eux. Voilà qui n'allait pas du tout. Le navire était à lui ; il ne pouvait laisser Hiémain réaffirmer ses droits à sa propriété.

Promptement, il prit un trousseau de clés dans sa poche. « Tiens, fiston ! » s'exclama-t-il en le lançant. Les clés miroitèrent à la lumière du fanal avant que Hiémain les rattrape. Ses yeux, qui s'étaient illuminés à la vue de *Vivacia*, se ternirent. Il adressa à Kennit un regard étrangement pénétrant. Kennit le déchiffra sans peine. Hiémain cherchait qui croire. Le pirate écarta le problème. S'interroger, ce n'était pas savoir. Sa chance tenait bon. Il scruta le garçon dans l'obscurité. Avec un serrement de cœur, il se demanda s'il pourrait se séparer de Hiémain au cas où il y serait contraint. L'idée le consternait. Mais si le garçon l'y forçait, il faudrait faire en sorte que la séparation ne compromette pas sa chance ni ne lui aliène l'équipage. Et s'il mourait au service dévoué de Kennit ? On pourrait peut-être arranger ça. L'équipage trouverait peut-être stimulant d'être témoin d'une telle abnégation. Il le regarda, le pleurant déjà, puis se cuirassa en songeant à la rigueur de la vie.

« Hiémain, s'exclama-t-il chaleureusement, comme tu le vois, *Vivacia* nous est revenue. Elle désire voir ta tante Althéa. Amène-la sur le pont avec Jek, s'il te plaît. Installe-les confortablement pour le moment. Je veillerai moi-même à ce qu'on emménage l'ancienne cabine d'Althéa qu'elles puissent l'occuper toutes les deux. » Il se retourna vers le navire mais ses paroles étaient aussi destinées à Hiémain. « Je ferai tout mon possible pour qu'elles soient à l'aise. Tu verras, dans les prochains jours, qu'elles sont mes hôtes honorés et non mes prisonnières. »

*

C'était lâche sans doute, mais c'est Jek qu'il délivra d'abord de ses chaînes. « *Vivacia* vous veut toutes les deux sur le gaillard d'avant », commença-t-il mais, avant qu'il ait pu ajouter autre chose, la femme blonde lui avait arraché les clés des mains et triturait la serrure. Une fois libre, elle bondit sur ses pieds et baissa sur lui des yeux bleus et froids. On voyait sa peau brûlée à travers les vêtements rongés par le venin des serpents. Malgré ses blessures, c'était une femme forte et imposante. « Où est Althéa ? » demanda-t-elle impérieusement.

Elle le suivit à travers le navire et, arrivée devant la porte, elle l'écarta. Elle fit tourner la clé et ouvrit, pour voir Althéa fondre sur elle et lui assener un grand coup d'épaule dans le sternum. « Althéa ! s'exclama-t-elle en prenant sa compagne dans ses bras pour l'empêcher de se débattre. C'est moi, c'est Jek. Calme-toi ! »

Althéa cessa bientôt de lutter. Elle rejeta la tête en arrière pour regarder Jek. Elle était hirsute, ses pupilles dilatées étaient comme des trous noirs. Son haleine empestait le vomi. « Il faut que je le tue », dit-elle d'une voix grinçante. Sa tête ballottait. Elle s'accrocha à l'épaule de son amie. « Promets-moi que tu vas m'aider à le tuer.

— Althéa, qu'est-ce qui ne va pas ? » Jek tourna un regard furibond vers Hiémain. « Qu'est-ce qu'on lui a fait ?

— Il m'a violée, haleta Althéa. Kennit m'a violée. Il venait dans ma chambre, il faisait semblant d'être gentil, il m'embrassait, et puis… Et mon navire, il a enfermé mon navire, tout en bas, il ne pouvait plus rien voir ni sentir le vent… »

Jek regarda Hiémain par-dessus la tête penchée d'Althéa, horrifiée par les divagations de son amie. « Ça va aller maintenant », dit-elle faiblement. Ses yeux étaient incertains.

« *Vivacia* te réclame », annonça précipitamment Hiémain. C'était ce qu'il avait trouvé de plus réconfortant à dire. « Elle veut que tu viennes immédiatement.

— Mon navire », bredouilla Althéa dans un demi-sanglot. Chancelante, elle se libéra de l'étreinte de Jek et s'engagea en tanguant dans la coursive.

« Qu'est-ce qu'elle a ? » demanda Jek à Hiémain. Une fureur froide se lisait dans ses yeux.

« Trop de pavot », expliqua-t-il, puis il s'aperçut qu'il parlait dans le vide. Elle s'était précipitée derrière Althéa.

*

Jamais le gaillard d'avant n'avait paru si lointain. Althéa avançait dans un rêve. L'air était solide autour d'elle mais si elle s'y accotait, il cédait trop facilement. Elle s'ouvrit un passage dans la descente des cabines, une épaule collée à la paroi. Le pont, enfin, qui s'étirait sur des lieues devant elle. Elle se mit au défi de les affronter. Alors, Jek fut à ses côtés, et lui prit le bras. Sans un mot, elle s'appuya sur sa compagne et avança, pas à pas.

Des larmes lui brûlaient les yeux. Elle avait l'impression de franchir le temps autant que la distance. Elle s'éloignait enfin de ses décisions insensées, vers le lieu qui lui était destiné. Elle avait perdu Brashen, et le pauvre *Parangon*, et les matelots qui avaient fait avec eux cette longue route. Kennit avait brutalisé son corps, le navire était toujours entre ses mains, mais d'une certaine façon, si seulement elle pouvait atteindre le gaillard d'avant, et regarder une fois encore *Vivacia* dans les yeux, elle en viendrait à bout. Elle n'aurait pas moins mal, le chagrin ne serait pas allégé, mais elle aurait encore une raison de vivre.

Kennit, ce fils de chienne, se tenait toujours sur le gaillard d'avant. Il avait le front de la regarder avancer et de lui sourire avec bienveillance. Il s'éloigna de la descente quand elle approcha. Il devinait sans doute que, s'il restait trop près, elle essaierait de le faire tomber et qu'il se casserait le cou.

« L'autre pied, maintenant, dit Jek à mi-voix. Sur le barreau suivant.

— Quoi ? » De quoi parlait-elle ?

« Voilà. » Althéa se sentit brusquement soulevée et propulsée sur l'échelle. Elle joua faiblement des pieds et des mains, trouva une prise, puis Jek la poussa sans cérémonie jusqu'en haut. Elle atteignit le pont en rampant sur les mains et les genoux, sachant que ce n'était pas le bon moyen pour avancer mais incapable d'y arriver autrement. Puis Jek apparut à côté d'elle et la hissa sur ses pieds.

« Laisse-moi, dit Althéa simplement. Je veux y aller seule.

— Vous n'êtes pas bien, intervint Kennit avec sollicitude. Je ne vous en veux pas.

— Salaud ! » cracha-t-elle, et elle crut qu'il s'était rapproché. Elle lui décocha un coup de poing mais voilà qu'il se tenait là au même endroit que tout à l'heure, le lâche. « Je vais quand même vous tuer mais pas sur mon pont, vous ne le tacherez pas de votre sang.

— Althéa ! »

La voix bien-aimée était bouleversée mais il y avait autre chose, quelque chose qu'elle ne pouvait définir. Elle se retourna et, après un instant de flottement, elle découvrit *Vivacia* qui la regardait avec inquiétude. Elle aurait dû avoir l'air heureuse. « Ça va aller, assura Althéa. Je suis là maintenant. » Elle voulut courir vers la figure de proue mais elle ne put que tituber. Jek se retrouva à nouveau à côté d'elle et l'aida à gagner la lisse. « Je suis là, maintenant, navire », dit-elle enfin, après tous ces longs mois. Puis : « Que t'a-t-il fait ? Que t'a-t-il fait ? »

C'était *Vivacia*, et ce n'était pas elle. Ses traits étaient subtilement changés. Ses yeux étaient trop verts, l'arc de ses sourcils trop prononcé. Sa chevelure était tout ébouriffée et lui faisait comme une crinière. Pour autant, ce fut quand elle s'agrippa à la lisse qu'elle sentit la différence. Autrefois, elles s'ajustaient comme les éléments d'un jeu de patience, elles se complétaient. Maintenant, c'était comme si elle serrait les mains de Jek ou la lisse de *Parangon*. C'était *Vivacia*, mais elle était complète sans Althéa.

Or, Althéa n'était pas complète sans *Vivacia*. Les endroits que le navire devait remplir étaient toujours vides et plus atrocement douloureux que jamais.

« Je suis une, désormais, confirma doucement la vivenef. Les souvenirs de ta famille se sont amalgamés au dragon. Il fallait qu'il en soit ainsi, Althéa. Impossible de revenir en arrière en lui déniant le droit d'exister, comme il lui était impossible de continuer vraiment sans moi. Tu ne m'en veux pas pour ça, n'est-ce pas ? Tu ne m'en veux pas d'être entière maintenant ?

— Mais j'ai besoin de toi ! » L'exclamation lui échappa avant qu'elle ait songé à sa signification. C'est terrible de lâcher

devant tout le monde une vérité qu'on n'a jamais reconnue devant soi-même. « Comment serais-je moi-même sans toi ?

— Comme avant, répondit le navire, et Althéa perçut les échos de la sagesse de son père, et d'une sapience plus antique encore.

— Mais j'ai mal », s'entendit-elle dire. Les mots jaillissaient d'elle comme le sang d'une blessure.

« Tu guériras, affirma *Vivacia*.

— Tu n'as pas besoin de moi… » Cette certitude lui fit tourner la tête. Avoir parcouru tout ce chemin, peiné si dur, perdu autant, seulement pour faire cette découverte.

« L'amour peut exister sans le besoin », fit remarquer doucement *Vivacia*. Dans la mer, sous la proue, plusieurs serpents s'étaient dressés et les regardaient gravement. Ses yeux la trompaient-ils ? Le jaune-vert là-bas était tout contrefait.

De quelque part, Hiémain était arrivé et agrippait la lisse à côté d'elle. « Oh, navire, comme tu me parais beau ! » s'exclama-t-il. Althéa sentit une étrange tension le quitter. « Tu… tu es sensé maintenant, tu es complet.

— Va-t'en, ordonna Althéa distinctement.

— Tu as besoin de repos », dit-il doucement. Mielleux, faussement courtois, comme Kennit.

Elle voulut le frapper mais il rejeta la tête en arrière. « Va-t'en ! » cria-t-elle. Les larmes, des larmes inutiles, se mirent à couler sur ses joues. Où était passée sa force ? Elle chancela en comprenant que le navire ne se tendait pas vers elle, ne l'épaulait pas dans l'adversité.

Vivacia déclara à mi-voix : « Tu ne dois compter que sur toi-même, maintenant, Althéa. Comme chacun d'entre nous. »

C'était comme si sa propre mère l'avait repoussée. « Mais tu étais avec moi. Tu sais ce qu'il m'a fait, comme il m'a fait mal…

— Pas exactement », répondit doucement le navire et, par ces mots, la séparation était consommée. Le navire était un être indépendant d'elle, qui pouvait se méprendre sur elle comme n'importe quel être humain. Et refuser de la croire.

« Je sais que ta souffrance est réelle, avança *Vivacia*. C'est que… peut-être… je te connais trop bien, Althéa. Toutes ces

années que tu as passées à bord, tous les rêves que tu as faits avec moi avant mon éveil. Je les ai partagés, tu sais. Et ce n'est pas la première fois que tu es tourmentée par ce cauchemar. » Il y eut un silence embarrassé, puis elle ajouta : « Devon t'a causé un grand préjudice, Althéa. Et ce n'était pas ta faute. Jamais ce n'a été ta faute. Pas plus que la mort de Brashen. » Elle baissa la voix jusqu'au murmure. « Tu ne mérites pas d'être punie. »

Vivacia s'était trop approchée d'une vérité qu'Althéa ne voulait pas entendre, qu'elle ne pouvait supporter pour le moment. Tous les rapports entre la souffrance et la faute, entre son maudit entêtement et la mort de ceux qu'elle aimait et les malheurs qui lui arrivaient parce qu'elle les méritait… la cause et l'effet se mirent à tournoyer follement autour d'elle. Si elle n'avait pas bravé sa mère en embarquant avec son père, sa mère l'aurait aimée davantage, elle n'aurait pas donné le navire à Keffria, et Keffria ne l'aurait pas méprisée toutes ces années, et rien ne serait arrivé, et *Parangon* n'aurait pas sombré, et Brashen ne serait pas mort, et Ambre, et le petit Clef, comment pouvait-elle même penser à lui…

« Il faut que je retourne dans ma chambre, supplia-t-elle d'une voix éraillée.

— Je te ramène », dit Jek.

*

Hiémain frappa prudemment à la porte de sa chambre puis sursauta quand Jek l'ouvrit à la volée. L'espace d'un instant, il resta là, muet, à contempler la femme du nord. Il finit par retrouver l'usage de sa langue. « Kennit a pensé que vous pourriez avoir envie de vêtements féminins. »

Elle lui jeta un regard noir comme s'il l'avait offensée mais recula et lui fit signe d'entrer. Althéa était assise sur la couchette, les genoux repliés sur la poitrine. On avait installé une paillasse par terre pour Jek. Sa tante paraissait aller mieux, hagarde mais lucide. D'après la tension qui régnait dans la pièce, il comprit qu'il avait interrompu une dispute. Sa tante jeta un regard de dédain sur son fardeau de chiffons qui lui glissait des mains. « Rapporte-les. Je n'accepte rien de lui.

— Attendez », intervint Jek. Elle adressa un regard d'excuse à Althéa. « Je ne me suis pas changée depuis qu'on a chaviré. J'en ai assez de sentir mauvais. » Elle grimaça et ajouta à contrecœur : « Et toi. Tes habits empestent le vomi.

— Tu ne vois pas ce que c'est, ces robes ? s'emporta Althéa. C'est de la corruption. Et si j'en porte une, je serai considérée comme une putain, qu'on achète avec des nippes. On ne me croira jamais.

— Je ne pense pas que c'était dans son intention », dit Hiémain à mi-voix. Il se doutait que le cadeau avait pour but de gagner l'approbation du navire plutôt que celle d'Althéa, mais le regard qu'elle lui lança le fit taire. Il ne savait pas comment engager la conversation. *Laisse-lui du temps*, se dit-il. *Laisse-la commencer la première*. Il referma la porte derrière lui avant de déposer sa brassée de vêtements au pied de la couchette. Il se déchargea aussi d'une cassette de bijoux et de flacons de parfum. Jek haussa un sourcil à la vue du trésor puis regarda Althéa. « Ça t'ennuie si je jette un coup d'œil ?

— Je m'en fiche, dit Althéa en mentant. Tu m'as déjà bien fait comprendre que tu doutais de mon histoire. »

Jek ouvrit la cassette à bijoux. Elle déclara en contemplant son contenu scintillant : « Tu ne mens pas, Althéa. » Elle respira profondément et ajouta avec réticence : « Ce sont les circonstances qui… me font douter. Toute cette histoire est absurde. Pourquoi t'aurait-il violée ? Il a une femme à lui, il a interdit le viol sur son navire, et il a la réputation d'être un homme d'honneur. A Partage, personne n'a dit de mal de lui. Il m'a vue deux fois par jour, et m'a traitée avec courtoisie, si j'excepte les chaînes. *Vivacia* elle-même est scandalisée à l'idée qu'il ait pu commettre un tel acte. » Elle fouilla parmi les vêtements et tint contre elle une jupe d'un bleu doux. « Je ne grimperai pas dans la mâture avec ça ! » fit-elle à part soi. Althéa ne se laissa pas distraire par son humour.

« Alors tu crois que tout ça est un rêve dû au pavot ? » demanda-t-elle farouchement. Jek haussa les épaules. « Il m'a donné du sirop de pavot dans de l'eau-de-vie pour mes brûlures. Ça m'a fait du bien. Mais à moi aussi, ça m'a donné des rêves bien réels. » Elle fronça les sourcils. « Je déteste ce type, Althéa.

Sans lui, mes amis seraient encore vivants. Malgré tout, il montre un sens de l'honneur qui…

— Ce n'était pas tin rêve. » Althéa tourna un regard accusateur vers Hiémain. « Tu ne me crois pas, n'est-ce pas ? Tu es devenu son petit toutou, hein ? Tu lui as cédé le navire de ta famille sans résistance. »

Avant que Hiémain ait pu se défendre, Jek intervint : « Mets-toi à ma place, Althéa. Et si je te disais que Brashen m'a agressée ? Pense un peu comme ce serait difficile pour toi de l'accepter. Tu as subi une terrible épreuve. Tu as failli te noyer, et à peine repêchée, tu découvres que ton navire a sombré corps et biens, avec Brashen. Tu as du chagrin. Il est normal que tu haïsses Kennit et que tu le croies capable de tout. Il y a de quoi te détraquer la cervelle.

— Ça ne t'a pas détraqué la cervelle, à toi. »

Jek ne répondit pas tout de suite. Enfin, elle reprit d'un ton plus bas : « Je pleure à ma manière. Ambre n'était pas une rencontre de hasard. Je me suis coupé une mèche de cheveux en signe de deuil, je ne m'attends pas à ce que tu comprennes cela. Mais j'ai perdu une amie, pas mon amant. Tu as perdu Brashen. Il est naturel que cela t'affecte plus profondément. »

Les paroles de Jek se déposèrent dans l'esprit de Hiémain et l'abasourdirent. Il regarda sa tante, les yeux écarquillés, incapable d'imaginer une chose pareille. Devant son expression choquée, Althéa lui décocha un regard noir. « Oui, je couchais avec Trell. Je suppose que tu partages l'opinion de ta mère là-dessus. On ne peut pas violer une putain, c'est ça, Hiémain ? »

L'injustice de ces remarques excita la colère du garçon. Il tint bon. Supporter le caractère d'Etta lui avait appris au moins à montrer un peu de courage. « Je ne t'ai pas condamnée, dit-il pour se défendre. J'étais seulement surpris. J'ai le droit d'être étonné. On ne s'attend pas à ça de la part d'une fille de Marchand. Mais cela ne veut pas dire que…

— Va te faire foutre, Hiémain, riposta-t-elle férocement. Parce que je n'en attendais pas moins du fils de Kyle Havre. »

Ces mots le blessèrent plus que de raison. Il s'efforça de maîtriser sa voix. « Ce n'est pas juste. Tu en veux à tout le monde, alors tu prêtes à mes paroles un sens qu'elles n'ont pas.

Tu ne m'as pas donné l'occasion de te parler. Je n'ai pas dit que je ne te croyais pas.

— Tu n'as pas besoin de le dire. Tu es du côté de Kennit, ça montre ce que tu crois. Sors d'ici. Et prends ça avec toi. » Elle tendit la jambe avec mépris et donna un coup de pied dans le coffre.

Il se dirigea vers la porte. « Peut-être ne suis-je pas du côté de Kennit. Peut-être suis-je du côté de mon navire.

— La ferme ! rugit-elle. Je n'ai que faire de tes excuses. J'en ai déjà assez entendu.

— Si tu continues à te conduire comme une folle, on te traitera comme telle », dit-il durement. Il referma la porte derrière lui avec assurance. Il perçut le fracas et le tintement d'un flacon de parfum qui s'écrasait contre le panneau. Dans la coursive à peine éclairée, il ferma brièvement les yeux. Il était forcé d'admettre que certaines des accusations d'Althéa étaient justes. Il ne l'aurait pas crue, son histoire était illogique, invraisemblable. Il doutait que quiconque à bord puisse accorder le moindre crédit à ce qu'elle racontait sur Kennit. Sauf lui. Et ce n'était pas Althéa qu'il croyait sur parole. C'était Etta.

7

CONVERGENCE

« C'est fini. Je vais être obligée de te faire un trou dans l'oreille. Ça ne te dérange pas ?

— Après tout ce que tu as fait, je ne le remarquerai même pas. Je peux toucher d'abord ? »

Ambre déposa la grande boucle d'oreille dans la paume de *Parangon*. « Voilà. Tu sais, tu n'as qu'à ouvrir les yeux et regarder. Tu n'as plus besoin de te servir du toucher, maintenant.

— Pas encore », répondit *Parangon*. Il aurait préféré qu'elle n'en parle pas. Il ne pouvait lui expliquer au juste pourquoi il n'ouvrait pas encore les yeux. Il saurait quand le moment serait venu. Il soupesa la boucle d'oreille et sourit, savourant les nouvelles sensations de son visage. « C'est comme un filet sculpté avec des mailles en bois. Et une bosse au milieu.

— Ta description est trop flatteuse, fit remarquer sèchement Ambre. C'est censé être une résille en argent avec une pierre fine bleue incrustée. Elle fait la paire avec celle que je porte. Je suis sur la lisse. Tiens-moi, que je puisse atteindre ton lobe d'oreille. »

Il tendit sa paume en guise de plate-forme, et elle y grimpa sans la moindre hésitation. Il la tint contre son oreille et ne broncha pas quand elle perça le lobe avec une vrille. La reconstruction du visage n'avait pas été douloureuse au sens où l'entendent les humains. Ambre s'appuyait contre sa joue en travaillant, en se raidissant contre le choc quand il fendait la lame. Le petit fragment passé dans son oreille le picotait étrangement. Des copeaux de bois-sorcier tombaient en pluie fine qu'elle recueillait dans un tablier de toile. Il les avalait à la

fin de la journée de travail. Il n'avait perdu aucun de ses souvenirs.

Il ne les fuyait plus. Mère passait une partie du temps, chaque jour, sur le gaillard d'avant, avec son journal de bord. Quand il pleuvait, elle s'abritait sous un pan de toile. Il ne comprenait pas ses bredouillements mais peu importait. Assise sur le pont, adossée à la lisse, elle lisait. A travers elle, les anciens souvenirs s'infiltraient en lui. Dans ces registres, au fil des années, ses capitaines avaient noté succinctement leurs observations. Peu importait. Les notes étaient les pierres de touche sur lesquelles il essayait ses propres souvenirs.

La vrille perça complètement le lobe. Ambre la retira et, après quelques tâtonnements, elle accrocha la boucle à son oreille. Elle ajusta le fermoir. Puis elle s'écarta pendant qu'il absorbait les copeaux de bois. Il tira sur la boucle pour éprouver sa solidité puis secoua la tête pour s'habituer au poids qui pendait. « J'aime bien. Je m'en suis bien tiré ?

— Oh, moi aussi ! » Ambre soupira avec satisfaction. « Et tu t'en es parfaitement tiré. C'est passé du gris au vermeil et maintenant ça brille tellement que je peux à peine regarder. La pierre scintille entre les mailles et lance des éclairs bleus et argent, comme la mer au soleil. Si tu pouvais voir ça !

— Ça viendra.

— Eh bien, tu es complet, à part quelques petites retouches. Je vais prendre mon temps pour fignoler. »

Elle promena ses mains nues sur le visage de la figure de proue. C'était un geste singulier, qu'elle faisait moitié par affection, moitié pour détecter les légers défauts de son travail. Aussitôt après leur départ de l'île de la Clé, Ambre était montée sur le gaillard d'avant. Elle avait déposé avec fracas sa caisse à outils. Puis sans plus de façons, elle s'était encordée au garde-corps et avait escaladé le bord. En fredonnant, elle avait pris les mesures du visage, marqué des repères au charbon de bois. Mère s'était approchée et avait bredouillé des sons interrogateurs.

« Je vais réparer ses yeux. Et modifier son visage, comme il me l'a demandé. Il y a un croquis, ici, sous le maillet. Vous pouvez jeter un coup d'œil, si vous voulez. » Comme une

araignée, Ambre avait parcouru sa poitrine en ménageant ses brûlures. Il avait tendu les mains sous elle d'un geste protecteur.

Quand Mère revint à la lisse, elle émit des sons approbateurs. Et dès lors, elle avait assisté à la plus grande partie du travail, ce qui exigeait un certain dévouement car Ambre avait œuvré presque jour et nuit. Elle avait commencé à la scie et au ciseau, entaillé de grandes portions du visage, sur les sourcils et même sur le nez, et elle avait enlevé la barbe. Puis elle s'était attaquée à la poitrine et aux avant-bras. « Pour respecter les proportions », avait-elle expliqué. En tâtonnant, *Parangon* avait senti la grossière esquisse de ses traits qui n'avaient pas tardé à se transformer car elle travaillait avec une ferveur telle qu'il n'en avait jamais connu. Ni le vent ni la pluie ne la décourageaient. Quand la lumière du jour lui faisait défaut, elle suspendait des lanternes et continuait sa besogne, plus au toucher qu'à la vue, selon lui. Une fois, alors que Brashen lui déconseillait de veiller jusqu'à ces heures indues, elle avait répondu que ce travail était plus salutaire à son âme que le sommeil. Ses plaies qui cicatrisaient ne la ralentissaient pas.

Elle faisait voleter ses outils sur la face de *Parangon* mais aussi ses mains. Il n'avait jamais senti un toucher pareil à celui d'Ambre. D'une pression du bout des doigts, elle lissait une ride, d'un frottement elle abrasait un endroit rugueux. A présent, elle découvrait une aspérité, elle tapotait et frôlait le grain du bois qui s'aplanissait en picotant *Parangon*.

« Tu l'aimais, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que oui. Maintenant, arrête de me poser des questions là-dessus. »

Parfois, il pouvait sentir l'affection qu'elle éprouvait pour ce visage sur lequel elle travaillait. Il était imberbe, désormais, et juvénile, ce qui correspondait mieux à sa voix et à sa personnalité telle qu'il la connaissait, mais il mourait de curiosité, sachant qu'il avait le visage de quelqu'un qu'Ambre avait aimé. Elle ne voulait pas parler de lui mais parfois, sous ses doigts, il avait la vision fugitive de l'homme qu'elle voyait en esprit.

« Maintenant, je suis composé de plusieurs couches comme un oignon, fit-il observer alors qu'il la portait au-dessus du garde-corps. Dragon et dragon, dessous *Parangon* Ludchance, dessous… quelqu'un encore. Tu me donneras son nom aussi ?

— *Parangon* te va mieux que tous les autres noms. Dragon et dragon ? demanda-t-elle à mi-voix.

— Très bien, merci, et toi, comment vas-tu ? » dit-il avec un sourire hilare. Sa dérobade polie traduisait bien sa pensée. Ses dragons, c'était son affaire, tout comme l'identité de l'homme dont il avait le visage était l'affaire d'Ambre.

Brashen avait gagné le gaillard d'avant. Ambre descendit du garde-corps et il lui rappela sévèrement : « Je n'aime pas que vous grimpiez là-haut sans être encordée. A la vitesse où nous allons, le temps que nous découvrions que vous avez disparu, il sera trop tard.

— Tu as toujours peur que je la laisse tomber sans qu'on s'en aperçoive, Brashen ? » demanda gravement *Parangon*.

*

Brashen regarda les yeux fermés du navire : *Parangon* attendait la réponse du capitaine, son front juvénile était lisse, serein. Après un silence, bref mais très embarrassé, Brashen trouva les mots. « Le devoir d'un capitaine, c'est d'envisager toutes les éventualités, navire. » Il changea de sujet en s'adressant à Ambre. « Alors, jolie, la boucle d'oreille. Vous avez presque terminé ?

— J'ai terminé. A part un petit ponçage. » Elle eut une moue pensive. « Et je ferai peut-être quelques ornementations sur les habits. » Brashen se pencha sur le garde-corps. Il parcourut d'un œil critique toute la figure de proue. Elle avait accompli un travail étonnant en un si bref laps de temps. A en juger par ses innombrables croquis, elle devait avoir réfléchi à cette transformation depuis leur départ de Terrilville. En plus de la boucle d'oreille, elle avait façonné avec les fragments de bois-sorcier extraits du visage un grand bracelet en cuivre à son

poignet et un harnais de combat en cuir chevillé à la poitrine. Une hache à manche court y pendait.

« Il est beau, dit Brashen, qui ajouta en baissant la voix : Vous allez lui arranger le nez ?

— Il est très bien, son nez, affirma Ambre sur un ton d'avertissement.

— Hum… » Brashen considéra le contour déformé. « Eh bien, il faut sans doute qu'un marin ait une ou deux cicatrices. Et le nez cassé lui donne un air très déterminé. Pourquoi la hache ?

— J'avais du bois en trop, répondit Ambre, presque évasivement. C'est seulement ornemental. Il lui a donné les couleurs d'une arme véritable mais cela reste du bois-sorcier. »

Mère émit un bruit d'assentiment. Elle était assise, jambes croisées, un registre ouvert dans son giron. On avait l'impression qu'elle était toujours là, à marmotter. Elle lisait le journal de bord avec la même dévotion que certains avaient pour les Commandements de Sâ.

« Avec ça il est parfait », approuva Ambre, très satisfaite. Elle enfila ses gants et commença à rassembler ses outils. « Et je suis fatiguée, tout d'un coup.

— Ça ne m'étonne pas. Allez dormir un peu, puis vous viendrez me voir dans ma chambre. Nous approchons de Partage. Je voudrais qu'on discute de la stratégie à adopter. »

Ambre eut un sourire forcé. « Je croyais qu'on était d'accord pour n'avoir aucune stratégie, sauf aller à Partage et faire savoir qu'on veut échanger la mère de Kennit contre Althéa. »

Les yeux brillants, Mère suivait la conversation. Elle approuvait d'un hochement de tête.

« Et vous ne voyez aucun point faible à ce plan ? Par exemple, toute la ville qui se dresserait contre nous et la prendrait pour gagner les bonnes grâces de Kennit ? »

Mère secoua la tête. Ses gestes indiquaient qu'elle s'y opposerait.

« Oh, ça ! Eh bien, tout le plan est tellement criblé de points faibles qu'un de cette ampleur paraît trop évident pour qu'on le mentionne », répondit Ambre avec légèreté.

Brashen fronça les sourcils. « Nous jouons la vie d'Althéa. Ce n'est pas une plaisanterie pour moi, Ambre.

— Pour moi non plus, se hâta de répondre le charpentier du navire. Je sais que vous êtes mort d'inquiétude, et à juste titre. Mais y penser sans cesse avec vous ne diminuera pas votre angoisse. Nous devons plutôt nous concentrer sur nos espoirs. Si nous ne nous ancrons pas dans la certitude du succès, alors nous sommes déjà battus. » Elle mit son sac à outils sur l'épaule puis inclina la tête et le regarda avec compassion. « J'ignore si cela vous convaincra, Brashen, mais il y a quelque chose que je sais, au plus profond de moi. Je reverrai Althéa. Viendra un temps où nous serons tous réunis. Au-delà, je ne vois rien. Mais de cela, au moins, je suis sûre. »

Les yeux étranges d'Ambre avaient pris une expression rêveuse. Leur couleur semblait virer de l'or sombre au brun léger. Brashen en eut un frisson dans le dos. Pourtant, il en fut singulièrement réconforté. S'il ne pouvait partager son calme, il ne doutait pas d'elle.

« Voilà. Vous voyez. Votre foi est plus forte que vos doutes. » Elle lui sourit. D'une voix moins mystique, elle demanda : « Kyle vous a-t-il appris quelque chose d'utile ? »

Brashen secoua la tête avec amertume. « Ça me fatigue de l'écouter. Cent fois, il a raconté en détail la trahison de *Vivacia* et de Hiémain. C'est la seule chose dont il parle volontiers. Je crois qu'il n'a pas cessé de revivre tout cela durant sa détention dans la cave. Il ne dit que du mal d'eux. J'ai plus de peine à garder mon sang-froid quand il prétend qu'Althéa n'a pas volé ce qui lui arrive, et qu'on devrait la laisser se débrouiller. Il insiste pour qu'on rentre sur l'heure à Terrilville, qu'on oublie Althéa, son fils, le navire familial, tout. Et quand je refuse, il me maudit. La dernière fois, il a demandé sournoisement si Althéa et moi nous n'étions pas en cheville avec Hiémain depuis le début. Il insinue qu'on a tous comploté contre lui. » Brashen secoua la tête, amer. « Vous avez entendu son récit :

Hiémain lui a pris le navire uniquement pour le donner à Kennit. Est-ce que ça vous paraît plausible ? »

Ambre haussa imperceptiblement les épaules. « Je ne connais pas Hiémain. Mais je sais une chose : quand les

circonstances s'y prêtent, les gens qui ne semblent pas y être destinés accomplissent des choses extraordinaires. Quand le poids du monde est derrière eux, la poussée des événements et le temps lui-même coïncident pour que se produise l'invraisemblable. Regardez autour de vous, Brashen : vous serrez l'œil du tourbillon de si près que vous ne voyez pas les prodiges qui nous entourent. Nous sommes emportés vers l'apogée dans le temps, le point critique où l'avenir doit prendre l'une ou l'autre direction.

« Les vivenefs sont en train de s'éveiller à leur véritable passé. Les serpents, qu'on croyait mythiques quand vous étiez enfant, sont maintenant considérés comme naturels. Les serpents parlent à *Parangon*, Brashen, et *Parangon* nous parle. Quand pour la dernière fois les hommes ont-ils admis qu'une autre espèce puisse être intelligente ? Que cela signifiera-t-il pour vos enfants et petits-enfants ? Vous êtes pris dans un mouvement de grande ampleur, qui va culminer avec le changement de cap du monde. » Elle baissa la voix et un sourire effleura ses lèvres. « Pourtant, vous ne voyez que votre séparation avec Althéa. La perte d'une compagne peut être le déclic indispensable qui déterminera à l'avenir tous les événements. Vous ne voyez pas à quel point c'est étrange et merveilleux ? Que toute l'histoire repose en équilibre sur une affaire de cœur ? »

Il regarda cette femme singulière et secoua la tête. « Ce n'est pas ainsi que je vois les choses, Ambre. Pas du tout. Il s'agit seulement de mon existence et maintenant que j'ai enfin découvert ce qu'il me faut pour être heureux, je suis disposé à donner ma vie pour l'obtenir. C'est tout. »

Elle sourit. « *C'est tout*. Vous avez raison. Et c'est tout ce en quoi consiste ce t*out*. »

Brashen prit une respiration tremblante. Ces paroles étaient empreintes de mystère et lourdes de signification. Il secoua la tête. « Je ne suis qu'un simple marin. »

Mère avait observé intensément les deux interlocuteurs. Elle souriait à présent, d'un sourire empreint à la fois d'une béatitude sereine et d'une terrifiante résignation. Son expression était comme la confirmation des paroles d'Ambre.

Brashen se sentit soudain acculé par deux femmes, poussé dans une direction qu'il ignorait. Il fixa les yeux sur Mère. « Vous connaissez votre fils. Croyez-vous que nous ayons la moindre chance de réussir ? »

Elle eut un sourire ourlé de chagrin. Elle haussa les épaules comme font les vieilles femmes.

Parangon prit la parole. « Elle pense que vous réussirez. Mais personne ne peut dire aujourd'hui si vous saurez que vous avez réussi ou si le succès sera celui que vous auriez choisi pour vous. Mais elle sait que vous réussirez dans ce que vous êtes destinés à faire. »

Brashen essaya de démêler les paroles du navire. Puis il soupira. « Ne t'y mets pas toi aussi ! »

*

Malta était à la table du capitaine, ses doigts raidis devant elle. « C'est une proposition équitable, qui peut profiter à tout le monde. Je ne vois aucune raison que vous la refusiez. » Elle adressa un sourire charmant au capitaine Rouge. Le Gouverneur, impassible et silencieux, était à côté d'elle.

Le capitaine paraissait stupéfié. Les autres convives étaient également abasourdis. Malta avait bien choisi son moment. Le plus difficile avait été de persuader le Gouverneur d'agir comme elle l'entendait. Elle l'avait habillé et préparé avec soin et, à force de harcèlement et de supplications, elle l'avait convaincu de venir dîner à la table du capitaine. Elle lui avait fait la leçon et il s'y était plié, il s'était montré courtois sans être affable, plus silencieux que loquace. Le repas allait s'achever lorsque, après s'être éclairci la gorge, il s'était adressé au capitaine.

« Capitaine Rouge, veuillez prêter attention à Malta Vestrit qui va vous exposer de ma part un marché. »

Le capitaine, pris de court, n'avait pu qu'acquiescer. Alors, dans un discours qu'elle avait répété maintes fois devant le petit miroir de sa chambre, elle avait présenté l'offre du Gouverneur. Elle avait souligné que l'âme du Gouvernorat n'était pas l'abondance d'argent : c'était le pouvoir. Le Gouverneur ne proposerait pas d'argent pour sa libération, pas plus qu'il ne

solliciterait ses nobles d'en verser. Mais bien plutôt, il en négocierait lui-même les conditions. Elle les exposa avec concision : la reconnaissance de Kennit comme roi des Iles des Pirates, la fin des incursions des trafiquants d'esclaves dans les Iles, et le retrait des vaisseaux de patrouille chalcédiens. Les modalités seraient à discuter plus en détail, bien sûr, avec le roi Kennit. On pourrait peut-être ajouter des accords commerciaux, et le pardon pour les exilés qui voudraient revenir à Jamaillia. Malta avait parlé à dessein alors que les convives étaient encore nombreux à s'attarder à table. Au cours de ses conversations avec l'équipage, elle avait recueilli les préoccupations qui leur tenaient le plus à cœur. Elle avait deviné qu'ils craignaient de retourner à Partage ou à l'Anse-Au-Taureau pour trouver leurs maisons brûlées, qu'ils languissaient après leurs parents et amis restés à Jamaillia, qu'ils désiraient se produire encore dans les grands théâtres de la capitale.

Elle avait instillé leurs souhaits dans sa proposition. Le silence du capitaine était éloquent. Il se frotta le menton et parcourut la tablée du regard. Puis il se pencha vers le Gouverneur. « Vous avez raison. Je n'ai pensé qu'à l'argent. Mais ceci… » Il le scruta d'un air presque soupçonneux. « Vous êtes réellement disposé à nous offrir cette sorte d'arrangement ? »

Le Gouverneur s'exprima avec une dignité tranquille. « Je serais le premier des sots si je laissais Malta dire de telles choses sans y avoir moi-même mûrement réfléchi.

— Pourquoi ? Pourquoi maintenant ? »

Malta ne l'avait pas préparé à cette question. Elle garda le sourire. Ils étaient convenus qu'il s'en remettrait à elle pour répondre aux questions de ce genre. Néanmoins, elle ne fut pas surprise qu'il passe outre à leur accord sans perdre son calme.

« Parce que je sais tirer une leçon de mes erreurs », déclara-t-il. Ces paroles auraient suffi à la frapper de mutisme mais, en entendant la suite, elle faillit en rester bouche bée. « Le fait de m'éloigner de Jamaillia, de parcourir mon domaine m'a ouvert les yeux et les oreilles sur des choses que mes conseillers me cachaient ou qu'ils ignoraient eux-mêmes. Ce voyage audacieux a porté ses fruits. L'» inconséquence » dont j'ai fait

preuve en quittant la capitale va rayonner désormais comme une véritable sagesse. » Il eut un sourire gracieux à l'endroit de tous les convives. « Mes conseillers et mes nobles ont souvent sous-estimé mon intelligence. C'est une grave erreur de leur part. » Il les tenait à sa merci. Tout le monde était suspendu à ses lèvres. Il se pencha légèrement en avant. Il tapotait du doigt sur la table à chacune de ses considérations. Malta était fascinée. Elle n'avait jamais vu cet homme-là.

« Je me trouve en compagnie de pirates, d'hommes et de femmes marqués par l'infamie de l'esclavage. Pourtant, vous n'êtes pas tels qu'on vous a décrits. Je ne perçois parmi vous ni bêtise ni ignorance, non plus que de sauvagerie ou de barbarie. J'ai vu les vaisseaux de patrouille dont j'avais négocié les services par traité avec Chalcède. Mais j'estime qu'ils sont beaucoup trop nombreux dans mes eaux. Ils enfoncent tant ils sont chargés des richesses dont ils se sont emparés. Manifestement, je me suis trompé d'alliés. Jamaillia est vulnérable à l'attaque des navires chalcédiens. Je serais avisé de rechercher de plus sûrs alliés. Ceux qui ont déjà appris à se battre contre les Chalcédiens ne seraient-ils pas les plus indiqués ?

— Qui d'autre, en effet ? » demanda le capitaine Rouge à ses hôtes. Il eut un large sourire, puis se reprit, et ajouta : « Bien sûr, c'est le roi Kennit qui prendra les décisions finales. Mais j'ai idée que nous lui apportons une prise d'un plus grand poids que tout l'or que nous avons jamais partagé avec lui. Nous ne sommes qu'à quelques jours de Partage. On va envoyer sur-le-champ un oiseau à Kennit pour l'avertir. » Il leva son verre pour porter un toast. « Aux rançons acquittées autrement qu'en argent ou en sang ! »

Ils levaient tous leurs verres quand Malta entendit le cri de la vigie. « Voile en vue ! »

Les hommes échangèrent des regards circonspects. Il fallait éviter les navires chalcédiens, maintenant que le *Bouffon* était chargé à plein. On frappa à la porte. « Entrez ! » fit le capitaine Rouge sur un ton contrarié. Il détestait être interrompu durant les repas, et plus encore au cœur d'un moment dramatique.

La porte s'ouvrit. Le mousse se tenait dans l'encadrement, les joues roses d'émoi. Il annonça avec un large sourire :

« Commandant, nous avons repéré la *Vivacia* et la *Marietta*. »

*

Kennit regardait approcher le petit canot du *Bouffon* avec des sentiments mêlés. Sorcor était venu de la *Marietta* pour l'occasion. Il était accoutré de plusieurs longueurs de tissu écarlate. Il se tenait juste derrière l'épaule droite de son capitaine. De l'autre côté, le capitaine Rouge dans ses habits bariolés semblait trop absorbé par son propre triomphe pour s'apercevoir de l'attitude réservée de son chef. Il remettait aux mains du roi Kennit un trophée avec lequel aucune prise des autres capitaines ne pourrait rivaliser. Pour un homme avec ce passé de comédien, c'était l'accomplissement suprême. Désormais, il serait connu comme le capitaine qui avait offert le Gouverneur de Jamaillia en cadeau au roi Kennit.

Le capitaine Rouge était d'abord monté à bord de la *Vivacia* pour annoncer la nouvelle. A présent, figé dans une pose théâtrale, il se tenait dans le dos de Kennit qui surveillait la livraison du butin. Celui-ci était à la fois ravi et contrarié. La capture du Gouverneur était remarquable, et le gain potentiel considérable. Mais cette aubaine tombait aussi à un moment où il avait autre chose en tête. Il coula un regard en biais vers la lisse où se tenait Althéa Vestrit, qui observait aussi l'approche du petit canot. Jek était à ses côtés. Jek était toujours à ses côtés. Le vent d'hiver faisait voler leurs cheveux, gonfler la jupe éclatante de Jek, et colorait leurs joues. Jek était une femme étonnante, grande, blonde et hardie. Mais Althéa fascinait Kennit comme aucune autre ne l'avait jamais fasciné.

Depuis qu'elle était sortie de sa cabine et qu'elle était libre d'aller et venir sur le navire, il avait observé avec elle une attitude prudente. Il soutenait devant tout le monde que son rêve affreux était dû au sirop de pavot, administré pour soulager la douleur de son dos blessé. Il lui avait présenté publiquement ses excuses, tout en lui rappelant doucement qu'elle s'était

plainte d'avoir mal au dos. Ne se souvenait-elle pas d'avoir absorbé le sirop ? Devant ses farouches dénégations, il avait haussé les épaules d'un air d'impuissance. « C'était quand vous avez dit que vous aimiez la dentelle sur un homme », lui avait-il délicatement suggéré en jouant avec la dentelle à son cou. Il lui avait souri tendrement.

« Cessez vos insinuations », avait-elle répliqué d'une voix menaçante.

Il avait pris une expression de résignation offensée. « Il ne fait pas de doute que vous êtes plus sensible au sirop de pavot que vous ne le croyiez », avait-il suggéré avec courtoisie.

Sa chance lui avait donné le pouvoir de la parer comme il convenait. Elle avait été forcée d'accepter les vêtements qu'il avait choisis dans son butin et fait porter dans sa cabine, ainsi que bijoux, parfums et écharpes de couleurs vives. Jek avait usé sans vergogne de cette libéralité mais Althéa avait résisté des jours durant. Même aujourd'hui, elle était vêtue aussi simplement qu'on peut l'être en culottes de soie et gilet de damas. Il plaisait à Kennit de se dire qu'il lui choisissait ses couleurs, qu'il avait touché les vêtements qui la moulaient. Combien de temps allait-elle rester insensible à ses largesses ? Comme un oiseau en cage, elle finirait bien par venir voleter dans sa main.

Elle l'évitait autant que possible mais *Vivacia* n'était pas un grand navire. Des menaces de mort et des injures elle était passée à la haine sourde et aux coups d'œil meurtriers. Il soutenait ses regards avec un air préoccupé et peiné, avec une inquiétude polie. Au fond de lui, pétillait une gaieté insolite. Il avait sur elle un pouvoir qu'il n'aurait jamais pu prévoir, eût-il lui-même créé délibérément la situation. Elle se croyait victime d'un préjudice mais elle était traitée comme l'accusatrice hystérique d'un homme innocent. Si elle parlait de viol, on l'écoutait avec commisération sans partager son indignation. Même Jek, qui vouait à Kennit une haine impersonnelle à cause du *Parangon*, prenait les accusations d'Althéa non sans quelques réserves. Le manque de soutien à sa cause n'était pas fait, assurément, pour l'encourager à le tuer.

Les hommes d'équipage étaient pour la plupart indifférents à ce qu'il lui avait fait ou non. Après tout, il était le capitaine et les pirates n'avaient jamais été tourmentés à l'excès par la moralité. Certains, ceux qui étaient le plus attachés à Etta, se ressentaient davantage de son absence que de la présence d'Althéa. Quelques-uns paraissaient penser qu'il avait d'une certaine façon fait tort à Etta. Il devinait que c'était surtout ce qui troublait Hiémain. Il n'en parlait jamais directement mais, de temps en temps, Kennit surprenait le regard perplexe du garçon fixé sur lui. Heureusement pour Hiémain, ce n'était pas si fréquent. Il passait le plus clair de son temps à essayer en vain d'établir des relations avec sa tante.

Althéa ignorait résolument son neveu. Hiémain supportait avec douceur ses rebuffades mais s'arrangeait pour rester dans son voisinage la plupart du temps. Il espérait à l'évidence une réconciliation. Pour l'occuper, Kennit lui avait confié les tâches quotidiennes du commandement. Il avait l'esprit beaucoup plus vif que Jola. En d'autres circonstances, Kennit l'aurait promu second. Il avait le sens du commandement.

Ce qui agaçait Kennit, c'est que pas un instant il n'avait été seul avec Althéa. Autant qu'il puisse le constater, quand elle n'était pas dans sa chambre, qu'elle partageait avec Jek, elle était sur le gaillard d'avant avec la figure de proue. Cela amusait Kennit car il savait que le navire s'évertuait à la convaincre qu'il ne l'avait pas maltraitée comme elle le prétendait. Plus que toute autre influence, l'attitude de *Vivacia* semblait ébranler la confiance qu'Althéa avait dans ses propres sens. Quand il venait sur le gaillard d'avant chaque soir, pour bavarder avec *Vivacia*, Althéa ne s'en allait plus comme une furie, avec Jek dans son sillage, mais elle s'éloignait un peu et tendait l'oreille. Elle guettait ses moindres gestes, tâchant de discerner le monstre qu'il était à ses yeux. Mais la façade de Kennit était à toute épreuve.

Alors que le canot approchait, le pirate aperçut non seulement le Gouverneur, resplendissant dans son costume d'emprunt, mais aussi sa jeune Compagne. Le Gouverneur regardait droit devant lui, indifférent en apparence à l'escorte ondulante de serpents alors que la jeune femme levait les yeux

vers le navire, toute pâle. Même à cette distance, ses yeux sombres paraissaient immenses. Le turban saugrenu qu'elle arborait sur la tête était sans doute une nouvelle mode jamaillienne. Il se surprit à se demander si cette coiffure irait à Althéa.

*

Althéa lança un coup d'œil en direction de Hiémain. Il fixait du regard le canot du *Bouffon* qui luttait pour approcher. Il avait mûri depuis qu'il avait quitté Terrilville. Quel drôle d'effet ça faisait de le voir de profil, ils se ressemblaient tellement, elle avait l'impression de se voir en homme. Leur ressemblance rendait d'une certaine façon sa trahison encore plus intolérable. Elle ne pourrait jamais lui pardonner.

Un frémissement de reproche s'infiltra en elle à travers la lisse qu'elle serrait. « Je sais, je sais. Oublie ça », murmura-t-elle en réponse. Le navire l'avait maintes fois exhortée à se débarrasser de sa colère. Mais sans sa colère, il ne lui resterait que la douleur et le chagrin. La colère était plus facile. La colère pouvait être dirigée vers l'extérieur. Le chagrin rongeait de l'intérieur.

Elle ne pouvait laisser passer cette affaire. Le viol était incompréhensible, il n'obéissait à aucune logique, c'était indiscutable. C'était l'acte d'un fou mais le courtois, le subtil capitaine Kennit n'était rien moins que fou. Alors, que s'était-il passé ? Les images de Devon et de Keffria se mêlaient aux souvenirs de l'agression. Se pouvait-il qu'il ait raison en invoquant un rêve induit par le sirop de pavot ? Le navire avait cherché à l'apaiser en lui suggérant que, peut-être, il s'était agi d'un homme d'équipage. Mais Althéa refusait cette explication. Elle se raccrochait à la vérité, comme elle se raccrochait à sa santé mentale, car renoncer à l'une signifiait nier l'autre.

A certains égards, pensa-t-elle férocement, que Kennit m'ait ou non violée, peu importe. Il avait tué Brashen, il avait coulé *Parangon*. C'étaient des raisons suffisantes pour le haïr. Même sa *Vivacia* bien-aimée lui avait été volée, elle avait si profondément changé que certaines de ses pensées étaient

complètement étrangères à Althéa. Elle jugeait d'après sa nature de dragon. A une époque, Althéa avait été persuadée qu'elle connaissait intimement son navire. Maintenant, elle entrevoyait fréquemment l'étrangère qui l'habitait. Les valeurs et les préoccupations d'un personnage qui ne participait pas de la nature humaine la déconcertaient souvent. *Vivacia* souffrait atrocement de la condition des serpents. Le soutien qu'elle apportait jadis à la famille Vestrit allait à présent à ces animaux à écailles.

Aussi clairement que si la figure de proue s'était exprimée tout haut, Althéa perçut sa pensée grâce au lien qu'elles avaient renoué. *Tu m'en veux d'être ce que je suis vraiment ? Devrais-je faire semblant pour te plaire ? Ce serait un mensonge. Tu préférerais chérir un mensonge plutôt que me voir telle que je suis vraiment ?*

Bien sûr que non. Bien sûr que non.

N'empêche, son navire se détournait d'elle et Althéa se sentait seule, à la dérive. Elle se raccrochait à une réalité horrible que les autres prenaient pour un rêve. Comment pouvait-elle l'oublier, quand cette réalité revenait sans cesse, comme un cauchemar ? Elle avait perdu le compte du nombre de fois où Jek l'avait secouée pour la délivrer de ce rêve où elle s'enfermait. Des songes fallacieux l'entraînaient à se noyer avec Brashen, ou à se débattre avec angoisse sur une couchette obscure pour trouver de l'air. Son jugement se ressentait du manque de sommeil. Elle se sentait fragile, vulnérable. Elle regrettait l'ancienne *Vivacia*, réplique et armature de son moi. Elle regrettait Brashen, un homme qui l'avait connue complètement. Elle était désemparée, sans âme sœur à laquelle s'ancrer.

« Cette jeune femme, dans le canot..., murmura *Vivacia*. Et toi, tu ne sens rien ?

— Non, je ne sens rien », répondit Althéa. Elle aurait bien voulu ne rien sentir.

*

Le cœur sur les lèvres, Malta regardait fixement le garde-corps. Les vagues agressives, les embruns glacés, le vent qui dépalait le canot et surtout, la houle insoucieuse des serpents, tout la menaçait. Les hommes aux mines livides qui tiraient sur les avirons partageaient sa peur des serpents. Elle lisait leur angoisse dans les regards fixes, elle la devinait à leurs muscles contractés. Les animaux qui surgissaient de l'eau à côté du canot la scrutaient de leurs yeux d'or, d'argent ou de bronze. L'un après l'autre, ils rejetaient la tête en arrière en dépassant l'embarcation, trompetant de leurs gueules écarlates et aimées de crocs. Elle n'avait pas senti, depuis sa rencontre avec Tintaglia, une telle charge de conscience chez un animal. Les regards qu'ils fixaient sur elle sans ciller étaient trop intelligents, comme s'ils cherchaient à atteindre et à pénétrer son âme, comme s'ils cherchaient à récupérer leur bien. Terrorisée, elle garda les yeux rivés sur la *Vivacia* pour éviter de voir ces monstres écailleux.

Elle se concentra pour présenter un visage calme au roi pirate qui les attendait. La compagnie du *Bouffon* au complet avait employé toute son industrie pour la préparer à l'entrevue. Fort désireux que Kennit apprécie la somptuosité de leur cadeau, les membres de la troupe avaient baigné, habillé et paré le Gouverneur avec une élégance qui dépassait celle de sa mise au bal de Terrilville. Les soins dont il avait fait l'objet l'avaient infatué jusqu'à un degré presque insupportable. Malta n'avait pas été oubliée. Un robuste matelot, avec un serpent tatoué près du nez, avait insisté pour la farder. Elle n'avait jamais vu les cosmétiques et instruments qu'il avait apportés dans sa cabine. Un autre lui avait confectionné son turban, tandis qu'un troisième lui avait choisi bijoux, robe et parfums, fruits de leur butin. Malta avait eu le cœur serré de constater comme ils l'assistaient dans son rôle, décidés qu'ils étaient à rendre leur présent hors de prix. Elle ne laisserait pas se perdre tous leurs efforts. Elle contemplait la *Vivacia* en essayant de ne pas s'interroger sur le sort de son père ni sur sa réaction devant la transformation de sa fille.

Alors elle aperçut Hiémain près du garde-corps. N'en croyant pas ses yeux, elle se leva à demi. « Hiémain ! » cria-t-

elle comme une folle à son frère. Il la regarda, les yeux ronds. Elle entrevit des cheveux dorés, une grande silhouette, et son cœur bondit d'espoir. Ce n'était pas son père qui baissait les yeux vers elle, c'était une femme. Le Gouverneur lui lança un regard mauvais pour lui reprocher son manque de tenue mais elle ne s'en soucia pas. Elle parcourut d'un œil anxieux les gens rassemblés sur le pont, espérant contre tout espoir que Kyle Havre allait s'avancer et l'appeler. Mais la main qui se leva soudain et la désigna appartenait sans doute possible à sa tante Althéa.

*

Althéa se pencha dangereusement au-dessus la lisse. Elle agrippa le bras de Jek et montra à grands gestes la jeune fille qui était dans le canot. « Par le souffle de Sâ ! C'est Malta ! s'exclama-t-elle.

— C'est impossible ! dit Hiémain qui avait rejoint sa tante et qui regardait en bas. En effet, elle ressemble beaucoup à Malta, balbutia-t-il d'une voix tremblante.

— Qui est cette Malta ? demanda Kennit malgré lui.

— Ma petite sœur, répondit Hiémain faiblement, alors que chaque coup d'aviron la rapprochait d'eux.

— Eh bien, ce serait une coïncidence extraordinaire. Mais on le saura bientôt », fit Kennit avec désinvolture. Le murmure du vent sembla répéter ses paroles. Il sentit son estomac se serrer et il leva la main, feignant de se lisser les cheveux. Le charme lui parla à l'oreille.

« Les coïncidences extraordinaires, ça n'existe pas. Il n'y a que le destin. Ainsi parlent les adeptes de Sâ. » Avec la douceur d'un souffle, il ajouta : « Ce n'est pas un coup de chance pour toi, on te livre ta mort. Sâ te punira pour avoir abandonné Etta. »

Kennit eut un reniflement de mépris et mit ses mains derrière le dos comme si de rien n'était. Il n'avait pas abandonné la putain : il l'avait simplement écartée provisoirement. Sâ ne le punirait pas pour si peu. Sâ ni personne. Et Kennit n'allait pas trembler devant l'occasion

formidable qui se présentait à lui. Aux plus hardis les plus belles prises. Il sourit pour lui-même en se prenant le poignet pour couvrir de l'autre main les yeux et la bouche de l'amulette et l'étouffer sous un flot de dentelle.

Alors Hiémain prit la parole et un frisson de terreur courut le long de l'échiné de Kennit. En regardant fixement le canot qui approchait et le visage de la jeune fille tourné vers lui, il dit sur un ton presque rêveur : « En Sâ, il n'y a pas de coïncidences extraordinaires. Il n'y a que le destin. »

*

Malta levait les yeux vers eux, paralysée de stupeur, sans réaction. Qu'est-ce que ça signifiait ? Althéa s'était-elle jointe à l'équipage pirate au lieu d'aller à la rescousse de la vivenef familiale ? Impossible qu'elle ait trahi. Impossible ? Et Hiémain, alors ? Quand ils atteignirent le bord du navire, on hissa le Gouverneur en premier. Sous les encouragements des matelots, Malta saisit l'échelle de corde qu'on leur lança. Elle escalada cette espèce d'engin mouillé et rêche qui se balançait méchamment, accompagnée par un des hommes du *Bouffon*. Elle s'efforça de déployer toute son agilité. Les barreaux humides mordaient à travers les gants légers qu'elle portait pour cacher ses mains abîmées. Elle oublia sa laborieuse ascension à la minute même où elle saisit le garde-corps et qu'on l'aida à prendre pied à bord. Une étrange énergie semblait bourdonner en elle. Elle omit de chercher le roi Kennit des yeux, elle ne cherchait que son père.

Tout à coup, Hiémain était là qui l'embrassait dans une étreinte virile qui l'étonna de la part de son maigriot de frère. Mais il avait grandi, s'était musclé, et quand il cria « Malta ! C'est Sâ lui-même qui t'a amenée jusqu'à nous ! », sa voix grave lui rappela un peu celle de son père. Les larmes qui lui vinrent aux yeux la surprirent elle-même, ainsi que la façon dont elle l'agrippa, éperdument heureuse de sa force et de son accueil. Après une longue étreinte, elle s'aperçut que les bras d'Althéa l'entouraient aussi. « Mais comment ? Comment se fait-il que tu sois ici ? » demanda sa tante.

Elle n'avait pas envie de répondre tant qu'elle n'aurait pas posé la question essentielle. Elle s'écarta de Hiémain et fut étonnée de constater à quel point il avait grandi. « Et Papa ? » s'enquit-elle dans un souffle.

La profonde angoisse qu'elle lut dans ses yeux lui apprit tout. « Il n'est pas ici », dit-il doucement, et elle se garda bien de demander où il était. Il avait disparu, disparu à jamais, et elle avait tout supporté, tout risqué pour rien. Son père était mort.

Alors le navire parla, et la voix de *Vivacia* avait un timbre qu'elle avait déjà entendu, quand Tintaglia s'était adressée à elle par l'intermédiaire de la boîte à rêves. Elle reconnut avec terreur le lien de parenté qui l'unissait à la vivenef. « Bienvenue à toi, Amie des Dragons. »

8

MONNAIE D'ÉCHANGE

Tous les regards se tournèrent vers la figure de proue. Malta se dégagea de l'étreinte de Hiémain. Personne à part elle ne paraissait comprendre que le navire s'adressait à elle. Au contraire, les yeux passaient du Gouverneur au navire. Cosgo restait sidéré devant la figure de proue parlante mais Malta regardait au-delà de lui. A côté du Gouverneur se tenait un homme de haute taille, brun, avec une jambe de bois. Son beau visage flegmatique exprimait le mécontentement. A côté de lui, le capitaine Rouge avait perdu de sa superbe. Il détestait qu'on lui vole la vedette. Il jeta un coup d'œil à l'autre homme et Malta devina tout à coup qui il était. Le capitaine Kennit, le roi des Iles des Pirates. Elle profita de la distraction pour le jauger. Sa réaction immédiate fut tout ensemble de méfiance et d'attirance. Comme Roed Caern à Terrilville, le danger émanait de lui. Autrefois, elle l'aurait trouvé mystérieux et séduisant. Mais elle s'était assagie. Les hommes dangereux n'étaient plus romanesques ni exotiques : ils pouvaient nuire. Cet homme-là ne se laisserait pas manipuler ni convaincre aussi facilement que le capitaine Rouge.

« Tu es trop timide pour me parler ? » demanda le navire avec chaleur.

Elle lança à la figure de proue un regard désespéré et suppliant. Elle ne voulait pas que l'homme à la jambe de bois la considère comme particulièrement importante. Elle devait seulement être la conseillère du Gouverneur. Une lueur de compréhension passa-t-elle dans les yeux de *Vivacia* ?

Le Gouverneur paraissait vexé par les paroles enjôleuses de la vivenef. Il croyait qu'elle s'adressait à lui. « Salut à toi, vivenef ! » dit-il avec raideur. Son étonnement avait été fugace.

Toute sa vie, il avait été comblé de cadeaux nouveaux et surprenants, et il était sans doute blasé. Sa gratitude était elle aussi de courte durée. Du moins parut-il se rappeler le conseil de Malta : « Ne vous conduisez pas comme un prisonnier ni comme un quémandeur. »

Il se tourna vers Kennit. Il ne s'inclina pas, ne le salua d'aucune manière. « Capitaine Kennit », prononça-t-il sans sourire. Sa reconnaissance officielle de Kennit en tant que roi des Iles des Pirates était un des points essentiels de la négociation.

Le pirate le dévisagea avec une froideur amusée. « Gouverneur Cosgo », salua-t-il sur un ton familier qui proclamait déjà son égalité. Le regard du Gouverneur se glaça. « Par ici », fit Kennit. Il regarda les Vestrit en fronçant légèrement les sourcils. « Hiémain. Viens. » Malta eut l'impression qu'il parlait à son frère comme à un chien ou à un serviteur.

« Malta ! » La voix froide du Gouverneur la rappela sévèrement à ses devoirs.

Il fallait garder les apparences. Pour l'heure, elle ne pouvait être la sœur de Hiémain ni la nièce d'Althéa. D'une voix basse, elle déclara : « Ne me demandez rien pour l'instant. Nous parlerons plus tard. Je vous en prie. Faites-moi confiance. N'intervenez pas dans mes affaires. » Elle s'éloigna et ils la laissèrent s'en aller, mais les yeux d'Althéa étaient de pierre. Hiémain se hâta d'obéir à son capitaine.

*

Tandis que les autres quittaient le gaillard d'avant, Althéa demanda à voix haute : « Comment se fait-il qu'elle soit arrivée jusqu'ici ? Qu'est-ce que cela signifie ?

— C'est ta nièce, répondit Jek sans ambages, les regardant partir avec des yeux ronds.

— Comme si c'était une réponse. Si j'attends et que je n'interviens pas, ce n'est pas parce qu'elle est un puits de sagesse mais parce que je ne peux pas faire autrement. J'espère

qu'elle se rend compte qu'elle a à faire à un serpent perfide en la personne de Kennit.

— Althéa », la reprit le navire avec lassitude.

Elle se retourna vers la figure de proue. « Pourquoi l'as-tu salué en l'appelant « Ami des Dragons » ? Le Gouverneur est ami avec les dragons ?

— Pas le Gouverneur, répondit le navire, évasif. Je préférerais ne pas parler de ça pour le moment.

— Pourquoi ? demanda Althéa.

— J'ai d'autres soucis », répliqua *Vivacia*.

Althéa soupira. « Tes serpents. Leur besoin d'être guidés vers le lieu de nidification et de remonter le fleuve. Mais ça m'est difficile de penser à toi en tant que dragon. » Et plus difficile encore d'accepter que *Vivacia* ait un attachement qui supplante tous les autres. Mais si les serpents étaient les premiers dans son cœur, avant les Vestrit, peut-être précédaient-ils aussi Kennit. Puérilement, Althéa aperçut là un moyen possible de la coincer. « Pourquoi n'exprimes-tu pas simplement tes exigences à Kennit ?

— Tu connais quelqu'un qui réagit favorablement à une exigence ? demanda *Vivacia* pour la forme.

— Tu as peur de son refus. »

Vivacia ne répondit pas et ce silence fit d'un coup sortir Althéa de son enlisement. Comme si, à la crête d'une vague, elle découvrait soudain un plus vaste horizon. Elle perçut le confinement de *Vivacia*, l'esprit d'un dragon enfermé dans un corps de bois, dépendant des hommes qui manœuvraient ses voiles et des vents qui gonflaient sa toile. Elle comprit brusquement qu'il y avait maintes sortes de viols. Cette révélation lui brisa le cœur. Pourtant, les paroles qu'elle prononça lui parurent à elle-même enfantines. « Si tu me revenais, nous partirions aujourd'hui, à l'instant même.

— Tu es sincère. Je t'en remercie. »

Althéa avait presque oublié la présence de Jek. Celle-ci déclara : « Tu pourrais le forcer. Menacer d'ouvrir tes coutures. »

Vivacia sourit avec amertume. « Je ne suis pas ce fou de *Parangon*, pour risquer imprudemment la vie de mon équipage

en agissant au mépris du bon sens. Non. » Althéa la sentit soupirer. « Kennit ne sera pas influencé par des menaces ou des exigences. Même si j'avais la volonté d'exiger ou de menacer, son orgueil le conduirait à me braver. Pour ceci, je dois en revenir à la sagesse de ta famille, Althéa. Je dois marchander, sans avoir rien à offrir. »

Althéa tâcha de considérer les choses froidement. « D'abord, que veux-tu de lui ? Ensuite, que peut-on lui proposer ?

— Ce que je veux ? Qu'il me ramène au fleuve des Pluies aussi rapidement que possible, et qu'on remonte jusqu'au lieu de nidification. Y rester près des serpents, tout l'hiver, que nous fassions tout notre possible pour les protéger jusqu'à leur éclosion. » Elle eut un rire désespéré. « Ce serait encore mieux si ses navires nous escortaient pour veiller durant leur long voyage sur mes pauvres serpents épuisés. Mais tout cela va à l'encontre des intérêts de Kennit. »

Althéa se trouva stupide de ne l'avoir pas compris plus tôt. « S'il aide les serpents, il ne peut plus s'en servir. Ils disparaissent pour devenir des dragons. Il perd un instrument puissant contre Jamaillia.

— Foudre était trop désireuse de faire étalage de sa force devant lui. Elle n'a pas prévu tout ceci. » Elle secoua la tête. « Quant à ta deuxième question, je n'ai rien à lui proposer qu'il ne possède déjà.

— Les dragons pourraient promettre de revenir et de l'assister après leur éclosion », suggéra Jek.

Vivacia secoua la tête. « Ils ne m'appartiennent pas. Je ne peux les lier par une promesse de ce genre. Et même si je le pouvais, je ne le ferais pas. C'est déjà assez dur de devoir servir les humains, tant que le bois-sorcier durera. Je ne vais pas engager la génération à venir. »

Jek roula les épaules avec nervosité. « C'est inutile. Il n'y a rien qu'il veuille qu'il n'ait déjà. » Elle eut un sourire sans joie. « Sauf Althéa. »

Un terrible silence accueillit ses paroles.

*

Juste au moment où Etta aurait été utile, elle n'est pas à bord, pensa Kennit, exaspéré. Il devait donner les ordres lui-même, car Hiémain paraissait complètement retourné par la présence de sa sœur. « Installe des chaises et une table dans la chambre des cartes. Va chercher de quoi manger et boire aussi, lui ordonna-t-il précipitamment.

— Je vais l'aider », proposa Sorcor avec bonhomie, et il s'en fut pesamment sur les pas de Hiémain. Parfait. Sorcor et sa famille avaient grandement souffert aux mains des percepteurs d'impôts du Gouverneur et de leurs maîtres, durant leur esclavage. Au début de son association avec Kennit, il rabâchait comme un ivrogne ce qu'il ferait précisément s'il mettait jamais la main sur le Gouverneur soi-même. Il valait mieux ne pas lui fournir l'occasion de s'attarder trop là-dessus pour le moment.

Kennit les suivit d'un pas nonchalant pour laisser à Hiémain et Sorcor le temps de préparer la chambre. Il surprit la jeune femme en train de regarder sa béquille et son pilon. Malta Vestrit ressemblait à son père. L'arrogance de Kyle Havre se décelait dans sa bouche pincée et dans ses yeux étrécis. Il fit halte, soudain, et agita son pilon. « C'est un serpent qui m'a arraché la jambe, déclara-t-il sur un ton désinvolte. Fortune de mer… »

Le Gouverneur recula, plus révolté que la jeune personne. Kennit ne perdit pas son petit sourire. Ah, il avait oublié la répugnance aristocratique que les Jamailliens éprouvaient pour toute forme de mutilation. Cela pourrait-il lui servir ? Le capitaine Rouge avait résumé la proposition du Gouverneur. Une offre étourdissante, songeait Kennit avec allégresse, et ce n'était que la première.

Il les introduisit dans la chambre des cartes, préparée de façon acceptable. Hiémain avait recouvert la table d'une lourde nappe et ajouté des chandeliers en argent. Le plateau d'argent qu'il portait était chargé de bouteilles et de cruchons émaillés d'un alcool de l'île du Sud, le tout faisant partie d'un récent butin. Les verres et gobelets étaient disposés sur la table, c'était un étalage de richesse convenable sans être extravagant. Kennit fut satisfait. Il indiqua la table d'un geste. « Je vous en prie,

entrez. Hiémain, fais-nous les honneurs et sers-nous à boire. Voilà un bon gars ! »

Malta regarda autour d'elle. Kennit ne put résister. « Il ne fait aucun doute que cette chambre a changé depuis que vous l'avez vue la dernière fois, Compagne. Mais, je vous en prie, mettez-vous à l'aise, comme si votre père l'occupait encore. »

Ce qui provoqua une réaction inattendue. « Malta Vestrit n'est pas ma Compagne. Vous pouvez vous adresser à elle en qualité de Conseillère », précisa le Gouverneur avec hauteur.

Mais la pâleur subite de Malta Vestrit était encore plus curieuse. Elle s'efforçait de dissimuler une expression de souffrance.

La faiblesse est faite pour être exploitée. Le capitaine Rouge l'avait averti qu'elle était une fine négociatrice. Si on la secouait un peu, cela pouvait émousser sa sagacité. Kennit inclina la tête vers elle et eut un petit haussement d'épaules. « Il est dommage que le capitaine Havre se soit compromis dans le trafic d'esclaves. S'il n'avait pas fait ce choix, ce navire serait encore à lui. Vous êtes au courant certainement de la promesse que j'ai faite à mon peuple. Je débarrasserai les Iles des Pirates des trafiquants d'esclaves. La prise de *Vivacia* a été une des premières étapes. » Il lui sourit.

Malta remua légèrement les lèvres mais elle ne formula pas les questions qui la torturaient.

« Nous sommes ici pour négocier mon rétablissement sur le trône de Jamaillia », fit observer le Gouverneur sur un ton sec. Il s'était déjà assis de lui-même à la table. Les autres avaient choisi leurs sièges mais restaient debout, attendant Kennit. Le fait que le Gouverneur se soit arrogé la préséance n'échappa pas au pirate.

« Mais bien sûr », fit-il avec un grand sourire. Il gagna le haut bout de la table en boitant. « Hiémain ! » Celui-ci tira docilement la chaise et prit la béquille que Kennit lui tendit, une fois assis. « Je vous en prie, prenez place. » Les autres s'assirent à leur tour. Sorcor était à sa droite, et le capitaine Rouge à côté. Hiémain se plaça à sa gauche. Le Gouverneur et Malta étaient en face de Kennit. Elle s'était ressaisie. Elle posa les mains sur la table devant elle et attendit.

Kennit s'installa confortablement sur sa chaise. « Bien sûr, votre père est toujours vivant et sous bonne garde. Oh, pas sur ce navire, évidemment. Kyle Havre suscitait beaucoup trop de malveillance parmi l'équipage. Mais il est tout à fait en sûreté où il est. Si nous parvenons à une conclusion satisfaisante aujourd'hui, peut-être le donnerai-je en prime comme témoignage d'humble gratitude envers la Conseillère Malta Vestrit pour son précieux concours dans les négociations. »

Le visage juvénile du Gouverneur s'empourpra de rage. Fort bien. Les voilà divisés. Malta avait aussitôt réprimé l'espoir qui avait illuminé ses yeux. Elle avait désormais plus intérêt à plaire à Kennit qu'à protéger le Gouverneur.

Elle prit une brusque respiration. Sa voix était presque ferme. « C'est fort aimable à vous, capitaine Kennit. Mais mes intérêts ne sont pas ceux de ma famille aujourd'hui. » Elle chercha à croiser le regard du Gouverneur mais celui-ci fixait Kennit d'un œil dur. « Je suis ici en qualité de fidèle sujet du Gouverneur », conclut-elle. Elle tâchait d'adopter l'accent de la vérité dans ses paroles mais le pirate devina ses doutes.

« Certes, ma chère, certes », ronronna-t-il.

A présent, il était prêt à commencer.

*

Brashen faisait un petit somme sur sa couchette. Partage n'était plus qu'à une journée et une nuit de voyage. Il remua dans son lit en cherchant le sommeil. Il s'était enveloppé dans la couverture d'Althéa, qui gardait encore son odeur. Loin d'en être apaisé, il brûlait de désir. Il avait peur pour elle. Et si leur plan échouait ? Tout s'était bien passé, ces derniers jours. Le moral de l'équipage s'était grandement amélioré. Une journée à terre, de la viande fraîche et des légumes, le sentiment de triomphe éprouvé à l'idée d'avoir « volé » la mère de Kennit avaient fait renaître leur confiance. Mère elle-même semblait avoir un effet revigorant sur eux. Quand le mauvais temps la chassait du gaillard d'avant, elle se rendait dans la coquerie, où elle montrait un don pour transformer le biscuit de mer en une sorte de gâteau pâteux fort apprécié par l'équipage. Le plus

encourageant pour Brashen, c'était que, aux dires de Clef, les hommes avaient à cœur de retrouver Althéa. Certains se sentaient des devoirs envers elle ; d'autres étaient très désireux de regagner leur fierté mise à mal par la raclée que le pirate leur avait administrée.

Un son grave, répétitif s'insinua dans la tête de Brashen. Le sommeil s'enfuit. Il se leva, frotta ses yeux irrités et se chaussa précipitamment. Il déboucha sur le pont, dans un chiche soleil d'hiver et une brise fraîche. *Parangon* fendait la lame sans effort. L'équipage criait en chœur et il leva les yeux pour voir les mâts se charger de toile. Il comprit soudain ce qui l'avait réveillé. La voix profonde de *Parangon* faisait vibrer le pont avec un chant à hisser, marquant la cadence tandis que les hommes établissaient la toile. Un frisson parcourut l'échiné de Brashen, son cœur bondit dans sa poitrine. Il avait beau savoir à quel point l'humeur d'une vivenef pouvait influer sur son équipage, il ne s'attendait pourtant pas à ce spectacle. Les matelots en haut travaillaient avec énergie, en y mettant tout leur cœur. Il s'avança rapidement et croisa Sémoi. « Un bon frais ! Dommage de le laisser perdre ! salua le second avec un grand sourire édenté. Je crois qu'on verra Partage avant midi demain si on peut aller à pleines voiles ! » Il ajouta avec détermination, en clignant les yeux : « On va la reprendre, notre Althéa. Vous verrez, commandant ! »

Brashen hocha la tête et sourit avec hésitation. Quand il atteignit le gaillard d'avant, il y trouva Mère et Ambre. On avait attaché les longs cheveux noirs de *Parangon* en une queue de cheval de guerrier. « Qu'est-ce qui se passe ici ? » demanda Brashen, incrédule.

Parangon tourna la tête, la bouche grande ouverte sur la note finale du chant à hisser. Il s'interrompit brusquement. « Bonjour, capitaine Trell ! » dit-il d'une voix tonitruante.

Ambre se mit à rire. « Personne ne peut résister à son humeur, aujourd'hui. Je ne sais pas si c'est parce que Mère a fini de lui lire son journal de bord ou simplement qu'il est…

— Décidé ! déclara abruptement *Parangon*. J'ai pris une décision, Brashen. Pour moi-même. Comme jamais je ne l'ai fait avant. J'ai décidé de me donner corps et âme à ce que nous

faisons. Pas pour toi, mais pour moi-même. Je crois maintenant qu'on peut réussir. Et Mère aussi. Elle est sûre que, à nous deux, nous pourrons faire entendre raison à Kennit. »

La vieille femme sourit doucement. Le vent froid lui rosissait les joues. Etrange paradoxe, mais elle paraissait à la fois plus fragile et plus dynamique que jamais. Elle approuva la tirade de *Parangon* d'un hochement de tête.

« Le journal de bord a contribué à cette décision, Brashen, mais ce n'est pas le principal. Le principal, c'est moi. Cela m'a fait du bien de regarder en arrière, de voir mes voyages par les yeux de mon capitaine. Les endroits où je suis allé, Brashen, et les choses que j'ai observées dans ma vie de navire : tout cela m'appartient. » Il se détourna. Ses yeux étaient toujours fermés mais il paraissait fixer droit devant lui, au-delà de la mer. Il poursuivit, un ton plus bas : « La souffrance en faisait partie. J'ai vécu des vies avant celle-ci et elles m'appartiennent tout autant. Je peux tirer des leçons de mes différents passés, et déterminer mon avenir. Je ne suis pas obligé d'être ce qu'on m'a fait, Brashen. Je peux être *Parangon*. »

Brashen leva les mains de la lisse. Les autres avaient-ils perçu le désespoir derrière les paroles joyeuses du navire ? Si *Parangon* échouait dans cette dernière tentative pour atteindre son intégrité, Brashen se doutait que le navire sombrerait dans la folie. « Je sais que tu le peux », dit-il avec chaleur. Dans un coin obscur de son cœur, il se sentit aigri et vieux, car il mentait. Il n'osait pas se fier à l'exaltation subite du navire, qui lui paraissait le reflet inversé de ses humeurs lugubres d'autrefois. N'allait-elle pas se dissiper aussi promptement, au gré de son caprice ?

« Voile en vue ! » La voix claire de Clef retentit d'en haut. Puis : « Voiles en vue ! Des tas ! Des navires jamailliens.

— C'est incompréhensible, décréta Brashen.

— Vous voulez que je monte pour jeter un coup d'œil ? proposa Ambre.

— J'y vais moi-même », répondit-il. Il voulait être un peu seul, pour réfléchir à la situation. Il ne s'était pas hissé dans la mâture depuis qu'on l'avait rhabillée. C'était l'occasion ou

jamais de vérifier si les réparations tenaient le coup. Il commença à grimper.

Il oublia bientôt gréement et réparations : Clef avait raison. Les navires au loin étaient bien jamailliens. La flotte disparate ne battait pas seulement pavillon jamaillien mais celui du Gouverneur lui-même. Balistes et autres catapultes encombraient les ponts de plusieurs grands bâtiments. Il ne s'agissait pas d'une flottille marchande. Le même vent qui poussait *Parangon* sur le nord vers Partage les rabattait vers eux. Brashen doutait qu'ils se dirigent vers la ville pirate. N'empêche, il n'avait nulle envie d'attirer leur attention.

Redescendu sur le pont, il ordonna à Sémoi d'amortir l'erre. « Mais petit à petit. Si leurs vigies sont en train de guetter, je veux qu'ils croient qu'on se laisse distancer parce qu'ils vont trop vite, et non qu'on ralentit parce qu'on veut les éviter. Ils n'ont aucune raison d'être curieux. Ne leur en donnons pas.

— Althéa a parlé de rumeurs à Partage, intervint Ambre. Elle croyait que c'était une fable. Quelque chose à propos des Marchands de Terrilville qui auraient offensé ou blessé le Gouverneur, et Jamaillia qui aurait armé une flotte pour punir la ville.

— Le Gouverneur a probablement fini par se lasser à la fois des vrais pirates et des pirates déguisés en patrouilleurs chalcédiens.

— Alors, ils pourraient être nos alliés contre Kennit ? » demanda Ambre rêveusement.

Brashen secoua la tête et eut un rire âpre. « Ils cherchent autant à piller et à ramasser des esclaves qu'à purger la côte des pirates. Ils garderont tous les navires qu'ils prendront, corps et biens. Prions Sâ que *Vivacia* soit hors de vue, car s'ils s'en emparent, nous risquons d'en être réduits à racheter Althéa sur le billot des tatoueurs. »

*

« Apporte-nous d'autres chandelles, Hiémain », dit Kennit avec entrain.

Hiémain étouffa un soupir et se leva pour obéir. Le Gouverneur ressemblait à un spectre aux yeux caves et le fard se voyait crûment sur le visage pâle de Malta. Même le capitaine Rouge et Sorcor commençaient à montrer des signes de lassitude. Seul Kennit était en pleine possession d'une énergie forcenée.

Malta avait pris place à la table des négociations avec la dignité et le sang-froid d'une Marchande. Hiémain était fier de sa sœur cadette. Elle avait exposé sa proposition en termes circonspects, et à chaque point, en avait énuméré les avantages pour Kennit et le Gouverneur. La reconnaissance de Kennit comme roi des Iles des Pirates, Etat souverain. La fin des incursions des trafiquants d'esclaves. Plus de « patrouilles » chalcédiennes dans les Iles des Pirates. Le capitaine Rouge et Sorcor avaient arboré de grands sourires triomphants. Mais leur satisfaction s'était quelque peu attiédie quand elle avait poursuivi en énumérant ce que le Gouverneur demandait en échange : son retour en toute sécurité à Jamaillia, avec la flotte de Kennit pour escorte, l'assurance que les Iles des Pirates le reconnaissaient et le soutenaient comme Gouverneur de Jamaillia. A l'avenir, Kennit garantirait le libre passage des navires battant pavillon jamaillien dans la Passe Intérieure et soumettrait lui-même tous les pirates « indépendants » qui ne tiendraient pas compte de l'accord.

D'abord, Kennit s'était montré enthousiaste. Il avait envoyé Hiémain chercher parchemin, plumes et encre, et lui avait ordonné de consigner les termes de la convention. Ce qui ne présenta aucune difficulté, excepté quand on en vint aux formules consacrées désignant le Gouverneur. Formules qui, à elles seules, remplirent une demi-page de « Sa très Glorieuse et Magnifique Majesté », etc. Kennit s'était hâté de s'en inspirer et le document mentionnait, en se référant à lui : « L'Intrépide et Invaincu Pirate Capitaine Kennit, Roi des Iles des Pirates par la Vertu de sa Hardiesse et de sa Finesse. » Hiémain avait surpris l'amusement qui dansait dans les yeux du capitaine Rouge et le grand orgueil de Sorcor alors qu'il transcrivait ces titres fleuris. Il avait cru que la rédaction mettrait rapidement un terme aux négociations mais Kennit ne faisait que commencer.

Expéditif et assuré, il s'était mis à ajouter des clauses au pacte. Le Gouverneur de Jamaillia prodigieusement puissant ne pouvait attendre de lui, roi de petites villes dispersées, peuplées de proscrits, qu'il patrouille sans compensation dans ces eaux contre des pirates mécréants. Quel que soit l'accord passé entre Jamaillia et les vaisseaux de patrouille chalcédiens, celui-ci serait reconduit avec Kennit et ses propres navires de « patrouille ». Le Gouverneur trouvait-il à objecter ? Cette clause n'entraînerait pas de ponction supplémentaire dans ses coffres, l'argent irait simplement à d'autres navires. Et, bien sûr, par mesure de courtoisie réciproque, les navires battant le pavillon au corbeau de Kennit traverseraient sans encombre les eaux jamailliennes pour faire route vers le sud. Quant au pardon sélectif accordé aux criminels réfugiés dans les Iles des Pirates, ma foi, c'était un peu trop embrouillé. Une amnistie applicable à tous les sujets de Kennit ne serait-elle pas beaucoup plus simple à instituer ?

Lorsque le Gouverneur objecta qu'on ne pourrait distinguer ces « Tatoués » des esclaves légaux de Jamaillia, Kennit avait paru le prendre au sérieux. Il avait gravement proposé de décréter que tous les citoyens libres de Jamaillia soient tatoués d'une marque spéciale qui les proclameraient libres sujets du Gouverneur. Le capitaine Rouge avait toussoté pour couvrir son rire mais le Gouverneur s'était empourpré. En se levant, il s'était déclaré irréparablement offensé. Il avait marché d'un air dédaigneux jusqu'à la porte et était sorti. Malta l'avait suivi, la mine piteuse. Son regard fixe où se lisait l'humiliation prouvait qu'elle avait compris ce que le Gouverneur avait négligé de voir. Il n'avait nulle part où aller. Cette « négociation » allait se transformer en rien de moins qu'une escroquerie rédigée sur parchemin. Pendant qu'ils attendaient que passe l'accès d'humeur du Gouverneur, Kennit ordonna à Hiémain de servir les alcools les plus fins à ses lieutenants et il l'envoya chercher des fromages et des fruits exotiques qu'il avait saisis sur sa plus récente prise. Ils étaient détendus, bien au chaud et à l'aise quand le Gouverneur revint, suivi d'une Malta vaincue. Ils reprirent leurs places. D'une voix

glacée, le Gouverneur proposa à Kennit une centaine de pardons signés de lui qu'il pourrait distribuer à sa guise.

« Mille », riposta Kennit tout aussi froidement. Il s'adossa à sa chaise. « Et vous me donnerez l'autorisation d'en signer d'autres selon mes besoins.

— D'accord », fit l'autre d'un ton hargneux et boudeur alors que Malta ouvrait la bouche pour protester. Le jeune chef lui décocha un regard noir. « Cela ne me coûte rien. Pourquoi ne lui accorderais-je pas cela ? »

L'incident donna le ton de ce qui allait suivre. Les efforts déployés par Malta pour ne céder du terrain qu'en marchandant étaient minés par le désespoir évident du Gouverneur et finalement par son ennui. Les navires jamailliens qui faisaient relâche pour se ravitailler en eau douce et en vivres ou pour faire du commerce dans les Iles des Pirates devraient acquitter une taxe. Jamaillia n'interviendrait pas dans les règlements fixés par Kennit concernant le commerce et le passage des navires dans les Iles des Pirates. A la grande satisfaction de Sorcor, il fut stipulé que les débiteurs insolvables condamnés à être vendus se verraient proposer l'exil aux Iles des Pirates. Le capitaine Rouge inséra une clause précisant que les comédiens ne seraient plus débiteurs solidaires de leur troupe. A partir de là, la portée politique des exigences de Kennit se réduisit à une simple extorsion de privilèges. Un appartement dans le palais du Gouverneur serait exclusivement réservé à Kennit au cas où il déciderait de visiter Jamaillia. Tout serpent aperçu dans la Passe Intérieure devrait être considéré comme la propriété de Kennit et laissé en paix. On devrait toujours employer la formule « le Juste et Clément Roi des Iles des Pirates » pour s'adresser à Kennit. Les négociations se mirent à battre de l'aile seulement quand l'esprit inventif du pirate commença à se tarir.

Alors que Hiémain se levait pour aller chercher des chandelles, il songea que bientôt on n'en aurait plus besoin. Les pourparlers avaient duré toute la nuit : une aube d'hiver commençait à poindre sur la mer. Il était à côté de Malta quand il ficha les bougies dans les chandeliers d'argent massif et regretta de ne pouvoir communiquer avec elle comme il le faisait avec le navire, sans autre biais qu'une pensée concentrée.

Si elle avait pu savoir combien il était fier d'elle, même s'il s'était assis avec ses adversaires. Elle avait négocié comme une vraie Marchande. Si la proposition de Kennit de lui rendre son père l'avait troublée, elle s'était refusée à le montrer. Il y avait peu d'espoir que Kennit honore sa parole. Comment Malta en était-elle venue à se retrouver avec le Gouverneur, le mystère restait entier, mais les rigueurs de ce voyage se lisaient sur son visage. Si les négociations réussissaient, alors, que se passerait-il ? Partirait-elle avec le Gouverneur ?

Il mourait d'envie que tout cela se termine pour pouvoir parler avec elle. Il était impatient d'avoir des nouvelles de chez lui et ce désir était plus fort que la faim ou le sommeil. Il alluma la dernière chandelle et reprit sa place. Kennit le surprit en lui appliquant une claque joviale sur l'épaule. « Fatigué, fiston ? Eh bien, nous arrivons bientôt au bout. Il ne reste plus qu'à discuter de la rançon proprement dite. Certains préfèrent de l'argent mais je serai moins strict en cette matière. Des pierres précieuses, des perles, des fourrures, des tapisseries, même…

— Voilà qui passe les bornes ! » Malgré sa lassitude, le Gouverneur se leva en vacillant, les lèvres blanches et pincées. Ses mains crispées tremblaient de fureur. L'espace d'un instant terrifiant, Hiémain crut que, de colère, il allait fondre en larmes. Malta tendit vers lui une main secourable mais suspendit son geste. Elle adressa à Kennit un regard meurtrier et déclara d'une voix calme : « Seigneur Gouverneur Magnadon, je vois la logique de tout ceci. Vos nobles vous estimeront moins s'ils n'ont rien à payer pour que vous leur soyez rendu. Réfléchissez. Ce sera le moyen de jauger ceux qui vous sont vraiment fidèles. Vous récompenserez plus tard ceux qui sont désireux de contribuer à votre retour. Les autres sentiront le poids de votre superbe courroux. Le roi Kennit reste malgré tout un pirate, seigneur. » Elle gratifia Kennit d'un sourire pincé, comme pour s'assurer que sa pique avait porté. « Vos nobles se méfieront d'un traité aux termes duquel il n'exigerait pas quelque récompense pour lui-même, et se contenterait d'avantages accordés à son peuple. »

C'était pitoyable. Elle voyait que le Gouverneur était dans l'incapacité de repousser les prétentions de Kennit. Elle

cherchait à ménager son orgueil de jeune homme. Il remua les lèvres sans émettre un son. Puis il décocha à Malta un regard venimeux. Alors, à mi-voix, il siffla : « Assurément. Vous n'êtes pas en train de ramper pour récupérer votre père, n'est-ce pas ? » Il reporta les yeux sur Kennit. « Combien ? » fit-il d'un ton sec et amer.

« VOILES EN VUE ! » Toutes les têtes se tournèrent au cri de la vigie mais Kennit parut simplement excédé. « Va voir ce qu'il en est, veux-tu, Sorcor ? » demanda-t-il avec nonchalance. Il dévisagea le Gouverneur et lui sourit, du sourire d'un gros matou noir jouant avec une souris. Mais avant que Sorcor ait atteint la porte, Hiémain entendit des pas précipités. Jola ne frappa pas, il tambourina à la porte. Sorcor ouvrit à la volée.

Jola annonça d'une traite : « Commandant, des navires jamailliens ! Une flotte entière qui vient du sud dans notre direction. La vigie dit qu'il voit des machines de guerre sur les ponts. » Il reprit haleine. « On peut leur échapper si on dérape tout de suite. »

L'espoir s'alluma dans les yeux du Gouverneur. « Maintenant, nous allons bien voir ! déclara-t-il.

— En effet, nous allons voir », renchérit aimablement Kennit. Il se tourna vers son second avec un air de reproche. « Jola, Jola, pourquoi fuirions-nous alors que le sort m'a donné tous les avantages dans cet affrontement ? Nous sommes dans des eaux que nous connaissons bien, les serpents nous entourent et nous avons le Souverain Gouverneur Magnadon comme… hôte. Une petite démonstration de force est de mise. » Il se tourna vers le Gouverneur. « Votre flotte sera peut-être plus désireuse d'honorer notre accord quand elle aura apprécié au préalable les attentions de quelques serpents. Alors nous verrons comment vos sujets négocieront votre libération. » Il le gratifia d'un sourire moqueur et lui lança le parchemin. « Je vais prendre plaisir à mener tout ceci à bonne fin. Votre signature, monsieur. Alors, j'apposerai la mienne. Quand ils nous attaqueront, s'ils attaquent, nous verrons quel cas ils font de la parole de leur Gouverneur. Et de sa vie. » Il adressa un grand sourire à Sorcor. « Je crois que nous avons plusieurs pavillons jamailliens dans notre cargaison. Comme Sa

Seigneurie le Gouverneur Magnadon de Jamaillia est notre hôte, c'est la moindre des corrections de les hisser en son honneur. »

Kennit se leva, redevenu brusquement capitaine du navire. Il lança un regard dédaigneux à son second. « Jola. Calme-toi. Veille à ce que le pavillon du Gouverneur soit ajouté au nôtre puis pare les hommes au combat. Sorcor, Rouge, je vous recommande de regagner vos navires et de faire de même. Je dois délibérer avec la vivenef et les serpents. Ah oui ! Nos hôtes. Hiémain, occupe-toi d'eux, installe-les dans la chambre d'Althéa, veux-tu ? Jek et elle les y rejoindront jusqu'à ce que tout soit terminé. »

Il n'avait pas précisé qu'ils y soient enfermés. Hiémain se saisit de cette omission. Il disposerait d'un peu de temps avec sa sœur.

9

ULTIMATUM

Ce n'est pas de bonne grâce qu'Althéa quitta le gaillard d'avant. Elle avait aperçu les voiles : en elle luttaient la crainte pour *Vivacia* et l'espoir de voir la défaite de Kennit. Elle ne prêta pas attention aux supplications pressantes de Hiémain jusqu'à ce que, *Vivacia* elle-même se tourne vers elle. « Althéa, je t'en prie, descends. Voilà peut-être l'occasion pour moi de passer un marché avec Kennit. Ce me sera plus facile si tu n'es pas ici. » Althéa avait fait la grimace mais elle avait quitté le gaillard d'avant, Jek sur ses talons.

Hiémain fit un rapide détour par la coquerie pour entasser pêle-mêle nourriture et boissons sur un plateau. Lorsqu'il atteignit la cabine, Althéa et Malta se faisaient déjà face. Le Gouverneur s'était jeté sur la couchette et contemplait la cloison. Jek était assise dans un coin, l'air morose. Malta était furieuse. « Je ne comprends pas pourquoi vous prenez son parti. Il nous a volé la vivenef, il a massacré l'équipage, il retient mon père prisonnier.

— Tu n'écoutes pas, dit froidement Althéa. Je méprise Kennit. Toutes tes suppositions sont fausses. »

Hiémain posa le plateau avec fracas sur la petite table.

« Mangez et buvez un peu. Après vous parlerez, chacune à votre tour. »

Le Gouverneur se retourna pour regarder la table. Il avait les yeux rouges. Hiémain se demanda s'il n'avait pas pleuré en secret. Sa voix était étouffée par l'émotion, peut-être par l'indignation. « Est-ce encore une humiliation de la part de Kennit ? Je suis censé manger ici, dans cette cabine bondée, parmi des gens du commun ?

— Gouverneur Magnadon, ce n'est pas pire que partager la table des pirates. Ou que dîner seul dans votre chambre. Venez. Il faut vous nourrir si vous voulez conserver des forces. »

Hiémain et Althéa échangèrent des regards incrédules devant le ton plein de sollicitude de Malta. Hiémain se sentit soudain mal à l'aise. Etaient-ils amants ? L'aveu de sa tante avait rendu possible l'impensable. « Je vais voir ce qui se passe sur le pont. J'essaierai de vous rapporter des nouvelles. » Il sortit précipitamment de la cabine.

Les navires jamailliens se rapprochaient toujours et se déployaient. Il était évident qu'ils cherchaient à barrer le chemin de la *Vivacia* et à la cerner. Les vaisseaux situés aux ailes de la formation avaient pris de la vitesse. Si Kennit devait fuir, il ne fallait pas tarder à tourner le dos à l'ennemi, avant que les Jamailliens puissent refermer le filet. Ce n'était pas le moment de bavarder mais la vivenef parla quand même.

« Kennit, tu ne peux douter de ma loyauté envers toi. Mais mes serpents commencent à être fatigués. Ils ont besoin de se nourrir et de se reposer. Et surtout, ils ont besoin que je les conduise bientôt chez eux.

— Mais bien sûr. » Kennit perçut l'impatience dans sa propre voix et s'efforça de changer de ton. « Crois-moi, ma douce dame de mer, tes préoccupations sont les miennes. Toi et moi, nous les conduirons en sûreté chez eux. Je te donnerai le temps que tu m'as demandé de te laisser, que tu puisses les surveiller. Tout de suite après ceci. »

L'un des plus petits bâtiments se sépara de la flottille et progressa vers eux. Ils allaient sans doute les héler bientôt. Kennit devait se tenir prêt, il n'avait pas le temps de discuter. Il pouvait aussi bien remporter une victoire complète qu'aller au-devant d'un échec total. Si les serpents ne l'aidaient pas, ses trois navires n'avaient guère de chances contre cette flotte.

« Que veux-tu de nous ? » s'enquit *Vivacia* avec lassitude.

Le ton déplut à Kennit. « Nous allons leur demander de soumettre cette flottille. Ce qui n'exigera guère d'efforts de leur part. Leur présence seule peut suffire à persuader les navires de se rendre. Quand nous aurons montré aux Jamailliens que nous détenons le Gouverneur, je suppose que nous obtiendrons leur

entière coopération. Alors les serpents nous escorteront jusqu'à Jamaillia, ce sera une démonstration de force. Lorsque le Gouverneur et ses nobles se seront rendus aux termes du traité, eh bien alors, nous serons tous libres de suivre nos inclinations. Je rallierai tous les vaisseaux sous mon commandement. Nous protégerons et guiderons les serpents durant leur voyage jusqu'à chez eux. »

A mesure qu'il parlait, le visage de *Vivacia* devenait plus grave. Le désespoir lui vint aux yeux. Elle secoua lentement la tête. « Kennit, Foudre, dans son imprudence, t'a fait des offres que nous ne pouvons honorer. Pardonne-moi, mais c'est ainsi. Les serpents n'ont pas de temps à leur disposition. Ils commencent à dépérir. Nous devons partir bientôt. Demain si possible.

— Demain ? » Kennit eut l'impression que le pont se dérobait sous lui. « Impossible. Il faudrait que je libère le Gouverneur, que je le rende à ses navires, et que je fuie comme un chien, la queue entre les jambes. *Vivacia*, ce serait l'anéantissement de tous nos efforts au moment même où le but est à notre portée.

— Je pourrais demander aux serpents de t'aider une dernière fois. Après que la flottille se sera rendue à toi, tu pourrais prendre le Gouverneur sur la *Marietta*. Fais dire à Partage par le *Bouffon* que tous tes navires doivent te rejoindre sur ta route vers le sud. Ce sera aussi impressionnant que des serpents à bout de forces et mourants. » Elle réprima le sarcasme qui se glissait dans sa voix. « Laisse Hiémain et Althéa me conduire vers le nord, avec mes serpents. Ils pourraient rester avec moi pendant que je veille sur les cocons, ainsi tu aurais les mains libres pour consolider ton royaume. Je jure que je te reviendrai vers le milieu de l'été, Kennit. »

Elle dévoilait tout haut sa trahison. Ici, au moment où il avait le plus besoin d'elle, elle allait le quitter pour retourner dans sa famille de Terrilville. Il se maudit de n'avoir pas écouté Foudre. Il n'aurait jamais dû amener Althéa à bord. Il serra sa béquille et s'exhorta au calme. Cette terrible chute, du triomphe tout proche au désastre imminent, le suffoquait.

« Je vois », parvint-il à dire. Derrière lui, l'humeur sur le pont était à la jubilation. Ignorant la trahison, les hommes d'équipage échangeaient de grossières plaisanteries, impatients d'en découdre. L'avantageux capitaine Rouge avait répandu largement parmi les hommes les nouvelles sur les négociations de Kennit. Tous s'attendaient à sa victoire. Echouer maintenant, publiquement, c'était impensable.

« Aide-moi comme tu le peux aujourd'hui », suggéra-t-il. Il se refusait à penser qu'il suppliait. « Et demain, ça s'arrangera tout seul. »

Une expression étrange passa sur le visage de *Vivacia*, comme si elle allait au-devant d'une souffrance. Elle ferma ses larges yeux verts. Quand elle les rouvrit, son regard était distant. « Non, Kennit, dit-elle doucement. Sauf si tu me donnes ta parole que demain nous emmenons les serpents vers le nord. C'est le prix à payer pour qu'ils t'aident aujourd'hui.

— Bien sûr. » Il ne pensa pas au mensonge. Elle le connaissait trop bien. S'il s'arrêtait pour y réfléchir, elle devinerait la fourberie. « Tu as ma parole, *Vivacia*. Si c'est si important pour toi, c'est important pour moi aussi. » Demain, comme il le lui avait dit, il faudrait que les choses s'arrangent toutes seules. Il aviserait alors aux conséquences. Il vit le vaisseau isolé se séparer de la flottille et avancer vers lui. Bientôt, il serait à portée de voix.

*

« Tu vois quelque chose ? » demanda Jek.

Le front collé au hublot, Althéa ne répondit pas. Cette petite fenêtre, coûteuse, avait été un grand caprice de son père. Le reste de sa chambre avait changé mais elle ne pouvait toucher le hublot sans songer à lui. Et lui, que penserait-il d'elle aujourd'hui ? Elle brûlait de honte. C'était le navire de sa famille, et elle était là à se cacher sous le pont pendant qu'un pirate négociait en haut. « Que se passe-t-il, là-bas ? se demanda-t-elle tout haut. Qu'est-ce qu'il leur dit ? »

La porte s'ouvrit et Hiémain entra, les joues rougies par le vent. Il se mit aussitôt à parler. « Les Jamailliens nous barrent

le passage. Kennit s'est nommé roi des Iles des Pirates et a exigé qu'ils nous laissent passer. Ils ont refusé. Il a répliqué qu'il avait le Gouverneur à bord et que le Gouvernorat l'avait reconnu comme le souverain légitime des Iles des Pirates. Ils se sont moqués de lui, en disant que le Gouverneur était mort. Kennit a répondu qu'il était tout ce qu'il y a de plus vivant, et qu'il l'emmenait à Jamaillia pour le rétablir sur le trône. Ils ont exigé une preuve. Il a crié qu'ils n'apprécieraient guère la preuve qu'il pourrait leur fournir. Alors ils ont proposé de le laisser passer s'il leur livrait d'abord le Gouverneur. Il a répondu qu'il n'était pas un imbécile.

« Maintenant, le navire négociateur a décroché. Kennit leur a accordé un temps de réflexion mais leur recommande de rester où ils sont. Tout le monde attend de voir qui va bouger le premier.

— Attendre. Toujours attendre, fit Althéa d'une voix grinçante. Il ne va quand même pas attendre tranquillement qu'ils nous aient encerclés. La seule action logique, c'est la fuite. » Alors elle regarda le Gouverneur. « C'est vrai ce que dit Kennit ? Vous l'avez reconnu comme roi ? Comment avez-vous pu être aussi stupide ?

— C'est compliqué, lança Malta alors que le Gouverneur indigné lui jetait un œil furieux. Il aurait été plus stupide encore de refuser. » D'une voix plus basse, elle ajouta : « Nous avons saisi notre seule chance de survie. Mais je n'attends pas que tu comprennes cela.

— Comment le pourrais-je ? riposta Althéa. Je ne sais toujours pas comment il se fait que tu sois ici, avec le Gouverneur de Jamaillia, par-dessus le marché. » Elle respira puis reprit d'un ton plus égal : « Puisque nous sommes coincées ici à attendre, pourquoi ne me raconterais-tu pas ? Comment as-tu quitté Terrilville, d'abord ? »

*

Au début, Malta ne voulut pas parler. A un imperceptible mouvement des yeux vers le Gouverneur, Hiémain devina sa réticence. Althéa ne le remarqua pas. Sa tante n'avait jamais été

douée pour les subtilités. Elle se renfrogna devant la réserve de Malta, et celle-ci fut soulagée quand Hiémain intervint. « J'ai été le premier à quitter Terrilville. Althéa sait un peu par quoi je suis passé mais Malta ignore tout. Althéa a raison. Puisque nous sommes forcés d'attendre, ayons la sagesse d'en profiter. Je vais raconter d'abord mes voyages. » Ses yeux étaient à la fois pleins de compassion et de honte quand il ajouta : « Je sais que tu es impatiente d'avoir des nouvelles de notre père. Je regrette de ne pouvoir t'en dire plus. »

Il se lança dans une relation honnête mais succincte de tout ce qui s'était passé. Malta eut du mal à croire l'épisode du tatouage d'esclave de son frère ordonné par son père. Où était-il passé, alors, ce tatouage ? Elle se mordit la langue pour ne pas le traiter de menteur. Son histoire sur la disparition de leur père était aussi incroyable que le récit du sauvetage du serpent. Quand il raconta comment le navire l'avait guéri et effacé la cicatrice, elle était toujours sceptique mais elle garda le silence.

Le visage d'Althéa trahissait qu'elle n'était pas au courant de toutes les péripéties du voyage de Hiémain. Elle, au moins, était parfaitement prête à croire Kyle Havre capable de tout. Quand Hiémain parla de la disparition de son père aux mains de Kennit, elle se borna à secouer la tête. Jek, l'imposante femme des Six-Duchés, écoutait attentivement, comme s'il s'agissait d'une passionnante histoire de matelot. Pendant ce temps, à côté de Malta, le Gouverneur mangeait et buvait, sans se soucier des autres. Avant que Hiémain ait fini son récit, Cosgo s'était approprié la couchette, et avait tourné le visage vers la cloison.

Lorsque son neveu fut enfin à court de mots, Althéa regarda Malta avec l'air d'attendre quelque chose. Mais celle-ci suggéra : « Racontons nos histoires dans l'ordre. C'est toi qui as quitté Terrilville ensuite. »

*

Althéa s'éclaircit la gorge. Le récit plein de simplicité de Hiémain l'avait émue plus qu'elle n'était disposée à le laisser paraître. Les décisions qu'elle lui avait reprochées se

comprenaient. En vérité, elle aurait dû lui permettre de s'expliquer. Elle lui devait des excuses. Plus tard. Etant donné ce qu'il avait subi avec Kennit, il n'était pas étonnant qu'il se soit rangé de son côté. C'était compréhensible, sinon excusable. Elle se rendit compte qu'elle le dévisageait en silence. Il avait rougi. Elle détourna les yeux et chercha à mettre de l'ordre dans ses pensées. Il y avait tant de choses qu'elle ne voulait pas partager avec ces petits jeunes gens. Devait-elle la vérité à Malta sur ses relations avec Brashen ? Elle leur relaterait les faits, décida-t-elle, et non ses sentiments, qui n'appartenaient qu'à elle.

« Malta se rappellera le jour où nous avons quitté Terrilville sur le *Parangon*. Le navire gouvernait bien et, les premiers jours, on a fait bonne route, mais…

— Attends, l'interrompit Hiémain. Reviens à la dernière fois que je t'ai vue, raconte à partir de là. Je voudrais tout savoir. »

*

« Très bien », concéda Althéa avec brusquerie. Elle regarda le ciel par le hublot. Hiémain devina qu'elle choisissait ce qu'elle allait lui dire. Quand elle parla enfin, elle fit un récit dépouillé, sec, d'une voix dénuée de passion à mesure qu'elle abordait des événements plus récents. Peut-être était-ce la seule façon dont elle pouvait les évoquer. Elle ne regarda pas Hiémain mais s'adressa directement à Malta quand elle raconta la fin de *Parangon* avec tous les matelots, y compris Brashen Trell. D'une voix froide, sans timbre, elle parla de son viol. Hiémain baissa les yeux, stupéfié par l'éclair de compréhension et de haine dans les yeux de Malta. Il ne l'interrompit pas. Il resta tranquille jusqu'à ce qu'elle déclare : « Bien sûr, personne ne me croit à bord. Kennit les impressionne tous par ses manières courtoises. Même mon navire doute de moi. »

La gorge et la bouche de Hiémain devinrent sèches. « Althéa, je ne doute pas de toi. » C'étaient parmi les paroles les plus douloureuses qu'il ait jamais eues à prononcer.

Le regard qu'elle lui jeta faillit lui briser le cœur. « Tu n'as jamais pris ma défense, accusa-t-elle.

— Cela n'aurait servi à rien. » Les mots paraissaient lâches, même à ses propres oreilles. Il baissa les yeux et déclara franchement : « Je te crois parce qu'Etta m'a dit qu'elle te croyait. C'est pour ça qu'elle a quitté le navire. Que Sâ me juge, je suis resté, et j'ai gardé le silence.

— Pourquoi ? » La question simple ne vint pas d'Althéa mais de sa propre sœur. Il se força à croiser le regard de Malta.

« Je connais Kennit », se surprit-il à dire. La vérité qu'il reconnaissait maintenant le déchirait. « Il a fait de bonnes choses, et même de grandes choses. Mais s'il a pu les faire, c'est en partie qu'il ne se sent soumis à aucune règle. » Ses yeux passèrent du visage dubitatif de Malta à celui, glacé, d'Althéa. « Il a fait beaucoup de bien, dit-il doucement. Je voulais y participer. Alors je l'ai suivi. Et j'ai évité de voir le mal. Je sais bien, désormais, ne pas voir ce que je ne peux approuver. Jusqu'à ce que finalement, le mal étant infligé à quelqu'un de mon sang, ce soit encore plus facile de ne pas l'admettre tout haut. » Sa voix n'était plus qu'un murmure. « Même maintenant, l'admettre me… rend complice. C'est ce qui est le plus dur. Je voulais partager la gloire qu'il conquérait pour le bien qu'il faisait. Mais si je prétends cela, alors…

— On ne peut pas jouer dans la merde sans se salir un peu », fit observer Jek laconiquement dans son coin. Elle tendit le bras et posa une grande main sur le genou d'Althéa. « Je suis désolée », dit-elle simplement.

Hiémain était dévoré de honte. « Je suis désolé, moi aussi, Althéa. Tellement désolé. Pas seulement qu'il t'ait fait cela, mais parce que tu as subi mon silence.

— Il faut le tuer, poursuivit Jek alors qu'Althéa et Malta ne réagissaient pas. Je ne vois pas d'autre solution. »

L'espace d'un instant de glace, Hiémain crut qu'elle parlait de lui. Althéa secoua lentement la tête. Des larmes tremblaient dans ses yeux sans couler. « J'y ai pensé. D'abord, je n'ai pensé pratiquement qu'à ça. Je le tuerais à l'instant, si je pouvais le faire sans blesser *Vivacia*. Avant que j'agisse, il faut qu'elle le voie tel qu'il est. Hiémain, es-tu prêt à m'aider ? A ouvrir les yeux de *Vivacia* ? »

Il leva le menton. « Je le dois. Pas pour toi, ni pour le navire. Pour moi. Je me dois à moi-même cette honnêteté.

— Et Père, alors ? demanda Malta d'une voix basse et angoissée. Althéa, je t'en supplie, pense à ça. Si ce n'est pour ses enfants, pour Keffria, ta sœur. Quoi que tu penses de Kyle, je t'en supplie, ne hasarde pas son retour. Retiens ta main, au moins jusque-là… »

*

Un bruit sourd et prolongé se propagea à travers le navire. Althéa l'entendit avec ses oreilles mais ses os en vibrèrent. L'origine du bruit qu'elle pouvait presque saisir lui donna la chair de poule. Elle oublia tout et se tendit vers *Vivacia*.

« C'est *Vivacia* », dit Hiémain inutilement.

Malta prit une expression distante. « Elle appelle les serpents », annonça-t-elle doucement.

Althéa la regarda, les yeux ronds, ainsi que Hiémain. Les yeux de sa nièce étaient larges et sombres.

Dans le silence qui suivit, un ronflement sonore monta de la couchette du Gouverneur. Malta sursauta comme si elle se réveillait, puis eut un petit rire amer. « On dirait que je peux parler librement maintenant, sans être interrompue ni reprise ni accusée de trahison. » A la grande surprise d'Althéa, Malta écrasa d'un coup des larmes, et se barbouilla de fard. Elle prit une respiration entrecoupée. Puis elle retira ses gants, révélant ses mains rouges et brûlées. D'un geste brusque elle ôta son turban et le jeta par terre. Un bourrelet de cicatrice écarlate commençait haut sur le front jusqu'à la naissance des cheveux. « Allez-y, quand vous aurez bien regardé, dit-elle sur un ton âpre et désespéré, je raconterai… » Sa voix se brisa soudain. « Il y a tant à dire. Ce qui m'est arrivé n'est qu'une petite partie. Terrilville est détruite ; quand je suis partie, les feux couvaient et on se battait partout. »

Althéa ne quitta pas sa nièce des yeux durant tout le récit. Malta ne leur épargna rien. Elle relata en détail mais elle parlait vite, les mots se bousculaient sur ses lèvres, sa voix était douce. Althéa sentit ses larmes couler à la mention de la mort de Davad

Restait ; la violence de sa réaction la surprit mais ce qui suivit la laissa engourdie, étourdie. Les rumeurs des troubles à Terrilville devenaient soudain un malheur personnel. Elle fut accablée en comprenant que Malta ignorait si sa grand-mère et Selden étaient toujours vivants.

Malta parlait de Terrilville et de Trois-Noues avec le détachement d'une vieille femme narrant les histoires surannées de sa jeunesse enfuie. Sans émotion, elle rapporta à son frère son mariage arrangé avec Reyn Khuprus, sa fuite à Trois-Noues à la chute de Terrilville, elle expliqua la curiosité qui l'avait poussée à pénétrer dans la cité ensevelie et le tremblement de terre qui avait failli lui coûter la vie. Autrefois, elle aurait enjolivé son récit mais aujourd'hui, elle relatait avec simplicité. Quand elle parla de Reyn, Althéa devina que le jeune homme du désert des Pluies avait conquis sa nièce. En son for intérieur, elle trouvait Malta encore trop jeune pour prendre de pareilles décisions.

Cependant, en l'écoutant évoquer les jours passés avec le Gouverneur, d'une voix sourde et précipitée, Althéa comprit que sa nièce affrontait le monde comme une femme. Ses épreuves à bord de la galère la firent frissonner. Malta rit, d'un rire qui résonna affreusement en expliquant comment sa cicatrice lui avait épargné les pires outrages. Lorsqu'elle eut terminé, Althéa haïssait le Gouverneur mais comprenait la valeur que Malta lui attachait. Elle doutait qu'il tienne ses promesses mais elle fut impressionnée en constatant que, à l'heure du danger, Malta avait pensé à sa famille, à sa maison, et fait tout son possible pour elles.

Vrai, la petite avait grandi. Althéa se souvint avec honte d'avoir pensé que cela ferait du bien à sa nièce d'en voir de dures. Sans aucun doute, elle s'était bonifiée mais elle avait payé le prix fort. Ses mains paraissaient aussi rêches que des pattes de poulet. La cicatrice sur son front était monstrueuse, à la fois par sa taille et sa couleur. Mais au-delà des marques physiques, elle sentit que Malta avait perdu son entrain. Les grands rêves d'avenir d'une petite fille romanesque avaient été remplacés par une volonté adulte de survivre au lendemain. Althéa en ressentit comme un vide.

« Tu es avec nous, maintenant, au moins », déclara-t-elle quand Malta eut terminé. Elle avait voulu dire : « En sécurité avec nous » mais Malta n'était plus une petite fille qu'on trompe avec des mensonges.

« Je me demande pour combien de temps, répondit Malta sur un ton pitoyable. Car je dois le suivre où il va jusqu'à ce que je sois sûre qu'il a retrouvé le pouvoir et qu'il tiendra parole. Sinon, tout ça n'aura servi à rien. Pourtant, si je vous quitte ici, vous reverrai-je jamais ? Althéa, au moins, doit trouver un moyen de débarquer de ce navire et de s'éloigner de Kennit. »

Celle-ci secoua la tête avec un sourire triste. « Je ne peux pas lui laisser mon navire, Malta, dit-elle à mi-voix. Quoi qu'il advienne. »

Malta se détourna. Son menton tremblait mais elle reprit d'une voix dure : « Le navire. Toujours le navire, qui a séparé notre famille, exigé tous les sacrifices. As-tu jamais songé à quel point notre vie aurait été différente si notre arrière-arrière-grand-mère ne nous avait pas sacrifiés pour l'acquérir ?

— Non. » La voix d'Althéa était devenue froide. Elle n'y pouvait rien. « Malgré tout, je ne lui reproche rien.

— Il a fait de toi une esclave, reprit Malta amèrement. Fermée à tout le reste.

— Oh, non, ne dis pas ça ! » Althéa essaya de trouver les mots pour exprimer ce qu'elle éprouvait. « En elle demeure ma véritable liberté. » Mais était-ce vrai ? Autrefois, certes, mais *Vivacia* avait changé. Elles ne se complétaient plus mutuellement désormais. Une infime partie d'elle lui rappela perfidement sa journée volée avec Brashen à Partage. S'il avait vécu, aurait-elle été capable de prononcer ces paroles ? Se raccrochait-elle à *Vivacia* parce que c'était tout ce qui lui restait ?

Le navire tout entier vibra des trompettes des serpents. « Ils arrivent, murmura Malta.

— Il serait plus prudent que vous restiez ici, déclara Hiémain. Je vais voir ce qui se passe. »

*

Sur le gaillard d'avant, Kennit sentait le soulagement circuler dans son corps. Ils arrivaient. Il avait parlé effrontément à l'émissaire de la flottille, tout en se demandant si les serpents viendraient à la rescousse. En accordant un délai aux Jamailliens pour se consulter, il gagnait secrètement du temps pour permettre à *Vivacia* de persuader les serpents. A son premier appel, l'eau avait bouillonné autour du navire mais ils avaient subitement disparu et, pendant un moment, il crut qu'ils l'avaient abandonné. Le navire jamaillien avait rejoint sa flotte et les canots des autres vaisseaux avaient convergé vers lui. Les heures se traînaient pour Kennit. Là-bas, au loin sur la mer, des hommes discutaient de la stratégie à adopter pour l'écraser pendant qu'il se tenait docilement sur son pont, dans le vent mordant.

Au bout d'un certain temps, les canots rejoignirent leurs navires respectifs. Il n'avait pas osé demander à *Vivacia* ce qui se passait. L'équipage était paré au combat. L'impatience à bord était palpable. Kennit savait que tous les pirates attendaient de voir les serpents filer comme l'éclair vers la flottille. De loin, il apercevrait leurs remous, il entendrait leurs appels étouffés. Mais rien ne venait. Il faudrait bientôt arrêter une décision : rester et affronter les Jamailliens ou fuir. S'il fuyait, la flottille le prendrait certainement en chasse. Même s'ils doutaient qu'il détienne le Gouverneur, ses chances étaient trop minces pour que les Jamailliens résistent à la tentation de le poursuivre. Ses actes de piraterie, le démantèlement du trafic d'esclaves leur pesaient sur le cœur.

Alors, avec une soudaineté qui arracha des cris d'allégresse à l'équipage, une forêt de têtes aux cols souples entoura *Vivacia*. Les serpents parlaient au navire qui répondait dans leur langue. Au bout d'un moment, la figure de proue lui lança un regard. Il s'approcha pour écouter ce qu'elle lui disait à voix basse.

« Ils sont partagés, prévint-elle. Certains disent qu'ils sont trop épuisés. Ils préfèrent économiser leurs forces, d'autres qu'ils vont t'aider une dernière fois. Mais si on ne les conduit pas vers le nord dès demain, ils partiront tous sans nous. Si je manque à ma parole… » Elle s'interrompit avant de reprendre avec raideur : « Certains parlent de me tuer avant de partir. Il

peut leur être utile de me démembrer et de dévorer les parties en bois-sorcier pour récupérer mes souvenirs. »

Il ne lui était jamais venu à l'esprit que les serpents puissent se retourner contre *Vivacia*. Dans ce cas, il serait impuissant à la sauver. Il ne lui resterait qu'à s'enfuir sur la *Marietta* en espérant que les serpents ne le poursuivraient pas.

« Nous les emmènerons vers le nord demain », assura-t-il.

Elle murmura quelque chose qui pouvait être un acquiescement.

Kennit réfléchit brièvement. Demain peut-être, cette arme lui échapperait. Il la brandirait une dernière fois, d'une façon qui fournirait la matière d'une légende. Il briserait la force navale de Jamaillia tant qu'il en avait encore le pouvoir. « Attaquez-les, ordonna-t-il d'une voix neutre. Pas de quartier jusqu'à nouvel ordre. »

Il sentit que *Vivacia* hésitait. Puis elle leva les bras et se mit à chanter de cette voix surnaturelle qu'elle avait pour les serpents rassemblés. Les têtes à crinière se tournèrent vers la flottille et la fixèrent du regard. Dans le silence, les serpents bondirent, flèches vivantes volant vers leur cible.

Ils filaient en direction des navires en une coulée étincelante, scintillante. Seulement un tiers du groupe était parti. Ceux qui restaient étaient impressionnants, flanquant le navire comme une garde d'honneur. Kennit perçut la présence de Hiémain derrière lui.

« Je n'en ai pas envoyé autant, cette fois-ci, se hâta-t-il de dire. Pas la peine de risquer qu'ils coulent les navires, comme ils l'ont fait avec *Parangon*.

— Et c'est plus sûr pour les serpents eux-mêmes, fit remarquer Hiémain. S'ils sont dispersés, ils seront plus difficiles à atteindre. »

Cela ne lui était pas venu à l'idée. Il observa l'armée de serpents. Nul autre œil humain n'aurait sans doute discerné qu'ils n'étaient pas aussi rapides qu'avant, qu'ils nageaient avec moins de puissance. Leurs couleurs mêmes avaient pâli. En vérité, les serpents déclinaient. Ceux qui entouraient le navire confirmaient ses craintes. Les yeux brillants, les écailles étaient ternis. Des lambeaux de peau flottaient au cou d'un serpent

rouge foncé comme s'il avait essayé en vain de se dépouiller. Qu'importe. Qu'importe. Si, grâce aux serpents, il remportait cette dernière bataille, il n'aurait plus besoin d'eux. Il avait fait de la piraterie avant qu'ils ne deviennent ses alliés. Il se passerait bien d'eux.

Les ponts des navires jamailliens grouillaient d'activité : on préparait les machines de guerre contre les animaux qui approchaient. Les cris des hommes se mêlaient aux appels des serpents. Les plus petits vaisseaux tirèrent des volées de flèches. Les plus grands lancèrent avec leurs catapultes des pierres qui décrivaient des arcs de cercle avant de retomber dans des éclaboussures argentées. Par pure chance, ils atteignirent un serpent du premier coup. Des cris stridents de triomphe montèrent du vaisseau jamaillien. L'animal blessé, un serpent vert tout décharné, trompeta de douleur. Les autres se rassemblèrent à ses cris. Il se roulait dans l'eau, se débattait en faisant jaillir des embruns argentés.

« Les reins brisés », chuchota Hiémain d'une voix rauque. Il plissa les yeux, saisi de compassion.

La figure de proue poussa un gémissement sourd et enfouit la tête dans ses mains. « C'est ma faute, murmura-t-elle. Vivre si longtemps, venir de si loin pour mourir ainsi ! C'est ma faute. Oh, Conteur, pardon. »

Avant que le serpent vert ne disparaisse par le fond, les autres quittèrent le bord de *Vivacia*. La vague des animaux fendait l'eau, filait vers les navires, droit au but, dans un bouillonnement d'écume. A bord, les hommes travaillaient avec frénésie, ils remontaient et rechargeaient les catapultes. Les serpents ne rugissaient plus. Les cris des humains affolés résonnaient clairement au-dessus de la mer. A côté de lui, Kennit entendit Hiémain respirer profondément. Un marmonnement sourd enfla derrière lui. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Ses hommes avaient interrompu leurs tâches. Ils étaient pétrifiés, dans l'attente de l'horreur.

Ils n'allaient pas être déçus.

Les serpents encerclèrent le navire qui avait fait mouche. Leurs longs cols évoquaient les tentacules d'une anémone de mer qui se refermaient. En rugissant, en faisant jaillir leur

venin, ils engloutirent le navire. La toile fondait sur les mâts, le gréement s'écroula sur le pont comme une brassée de bois mort. Les cris perçants de l'équipage accompagnèrent brièvement les rugissements des serpents. Puis les plus grands se jetèrent en travers du pont comme des aussières vivantes. Leur poids énorme, leurs anneaux battants entraînèrent le vaisseau sous l'eau où il se démembra rapidement.

Des exclamations étouffées d'effroi et d'horreur se firent entendre derrière Kennit. Lui-même imaginait nettement comment *Vivacia* tomberait en morceaux entre leurs anneaux.

Tout en battant en retraite, les vaisseaux jamailliens continuaient à faire pleuvoir leurs pierres, dru comme grêle. Les serpents happaient les matelots qui se noyaient et les dévoraient puis ils tournèrent leur attention vers les autres navires. Certains cherchaient à fuir mais il était déjà trop tard. Les serpents se dispersèrent parmi la flottille, comme un banc de varech mou et préhensile. Leurs efforts étaient divisés, maintenant, les résultats n'étaient plus aussi rapides. Ils encerclaient les vaisseaux, les aspergeaient de venin. Les plus grands servaient de béliers. Un navire perdit ses voiles. Un deuxième serpent fut touché. Il hurla furieusement et se jeta sur le navire avant de retomber sans vie. Ce bâtiment-là devint la cible de la fureur concentrée des autres serpents.

« Rappelez-les, supplia Hiémain à voix basse.

— Pourquoi ? demanda Kennit sur un ton badin. Si nous étions en train de mourir entre leurs mains, crois-tu qu'ils auraient pitié de nous ?

— Je t'en prie, *Vivacia* ! Rappelle-les ! » s'écria Hiémain.

Elle secoua lentement sa grande tête. Le cœur de Kennit bondit à cette preuve de loyauté mais, alors, dans un marmonnement seulement destiné aux oreilles de Kennit et de Hiémain, elle détruisit le rêve du pirate.

« Je ne peux pas. Ils sont incontrôlables, maintenant. Ils sont devenus fous, poussés autant par le désespoir que par la soif de vengeance. Quand ils en auront terminé, j'ai peur qu'ils ne se retournent contre moi. »

Hiémain pâlit. « Doit-on fuir tout de suite ? Est-ce qu'on peut les distancer ? »

Kennit savait que non. Il choisit de faire bon visage. Eh bien, au moins personne ne lui survivrait pour raconter des histoires. Il donna une bourrade à Hiémain. « Crois en la chance, Hiémain. Crois en la chance. Tout ira bien. Si Sâ m'a gardé jusqu'ici, ce n'est pas pour me livrer aujourd'hui en pâture aux serpents. » Une idée lui traversa soudain l'esprit. « Fais signe à Sorcor sur la *Marietta*. Dis-lui de me renvoyer Etta.

— Maintenant ? Au milieu de tout ça ? » Hiémain était horrifié.

Kennit éclata de rire. « Tu n'es jamais content, hein ? Tu m'as dit que la place d'Etta était à mes côtés. J'ai trouvé que tu avais raison. Elle devrait être à mes côtés, surtout un jour comme celui-ci. Fais signe à Sorcor. »

*

De toutes petites galères chalcédiennes flanquaient un navire au-dessous d'eux.

« On va les égayer un peu ? proposa Tintaglia, dans un sourd grondement.

— Non, je t'en prie », gémit Reyn. Les profondes meurtrissures sur sa poitrine rendaient sa respiration douloureuse. Il n'avait pas la moindre envie d'être secoué dans ses serres quand elle virerait sur l'aile et fondrait sur les navires. Il sentit qu'elle frissonnait d'impatience, elle grogna mais ne plongea pas vers les vaisseaux.

« Tu as entendu ? demanda-t-elle.

— Non. Quoi ? » Au lieu de répondre, elle battit des ailes avec une énergie renouvelée. La mer et les navires rapetissèrent sous lui. Elle montait toujours plus haut, et il ferma les yeux.

Quand il se hasarda à les rouvrir, la mer était un tissu ondulant, les îles des jouets épars. Il ne pouvait reprendre son souffle. « S'il te plaît », supplia-t-il, pris de vertige.

Elle ne répondit pas. Elle prit un courant d'air froid dans ses ailes et plana. Il referma les yeux, tout malheureux, et se résigna. « Là-bas ! » s'écria-t-elle soudain. Il n'avait pas assez de souffle pour l'interroger. Ils virèrent et descendirent en glissant dans le ciel. Il était transi jusqu'aux os par le vent glacial. Juste

au moment où il se disait qu'il n'en pouvait plus, Tintaglia poussa un hurlement assourdissant, qui résonna aux oreilles de Reyn tout comme le cri mental de triomphe du dragon brûla sa petite âme d'humain. « Regarde ! Les voilà ! »

*

« Il s'est passé quelque chose ! annonça Althéa aux autres dans la chambre. Les serpents cessent l'attaque. Ils lèvent tous la tête. » Elle regardait par le hublot. Elle n'apercevait qu'une petite fraction de la bataille mais qui lui permettait de se faire une idée générale. Les cinq navires qu'elle voyait étaient tous endommagés. Sur l'un, les voiles pendaient en lambeaux et il y avait peu d'activité sur le pont. Celui-ci ne reverrait jamais son port d'attache. Les serpents avaient enfoncé la formation, dispersé les vaisseaux, les forçant à se battre individuellement. Maintenant, ils avaient brusquement cessé l'attaque et fixaient le ciel de leurs immenses yeux rayonnants.

« Quoi ? » demanda Malta inquiète en se redressant.

Jek abandonna sa surveillance à la porte. « Laisse-moi voir », dit-elle en s'approchant du hublot. Althéa s'écarta et avança jusqu'au milieu de la cabine. Elle tendit les bras et appliqua les mains sur une poutre. « Si je pouvais être plus étroitement liée à *Vivacia* ! Si je pouvais voir par ses yeux, comme avant !

— Qu'est-ce qu'elle ressent ? Attends ! Où ils vont, tous ces serpents ? fit Jek.

— Elle éprouve trop d'émotions. La peur, l'angoisse, le chagrin. Les serpents s'en vont ?

— Ils vont quelque part », répondit Jek. Elle se retourna avec un reniflement d'impatience. « Pourquoi est-ce qu'on reste ici ? Sortons voir sur le pont.

— On ferait aussi bien, approuva Althéa sur un ton sinistre.

— Hiémain a dit qu'on était plus en sécurité ici », leur rappela Malta. Elle porta soudain les mains à sa tête comme si la pensée même de se risquer sur le pont lui faisait mal.

« Je ne crois pas qu'il s'attendait à ce que les choses tournent ainsi, répliqua Althéa pour la rassurer. Je suis d'avis qu'on aille voir.

— J'exige que vous demeuriez ici ! » cria le Gouverneur. Il s'assit, le visage fripé de colère. « Je ne veux pas qu'on m'abandonne ! Vous êtes mes sujets, vous me devez fidélité. Restez ici pour me protéger si nécessaire. »

Jek eut un sourire goguenard. « Désolée, petit homme. Je ne suis pas votre sujette, et même si je l'étais, j'irais quand même sur le pont. Mais si vous voulez venir avec nous, je protégerai vos arrières. »

Malta se découvrit le visage. Elle respira, la bouche ouverte, puis déclara : « Il faut qu'on monte sur le pont. Tout de suite. Tintaglia arrive ! Le dragon appelle les serpents.

— Quoi ? Un dragon ? fit Althéa, incrédule.

— Je le sens. » Il y avait de l'émerveillement dans sa voix. Elle se leva d'un bond, ses yeux sombres s'élargirent encore. « Je sens le dragon. Et je l'entends ! Exactement comme tu sens les choses à travers le navire. Crois-moi, Althéa. C'est vrai. » Elle devint toute pâle, son émerveillement tourna au désespoir. « Et Reyn est avec lui. Il vient, il a fait tout ce chemin pour me chercher. Moi ! » Elle leva une main pour se couvrir la bouche et son visage se ratatina.

« N'aie pas peur », dit doucement Althéa.

La jeune fille se tassa sur sa chaise. Elle tâta les stries de sa cicatrice puis elle écarta les mains comme si elle s'était brûlée et contempla ses doigts griffas. « Non, murmura-t-elle. Ce n'est pas juste.

— Qu'est-ce qui lui prend ? demanda le Gouverneur avec dédain. Elle est malade ? Si oui, je veux qu'on l'emmène. »

Althéa s'agenouilla près de sa nièce. « Malta ? » Qu'avait-elle donc ? « Arrête. » C'était autant un ordre qu'une prière. Malta se leva pesamment. Elle se déplaçait comme si elle était composée de morceaux différents, qui ne s'ajustaient pas très bien les uns aux autres. Ses yeux étaient mats. Elle prit son turban sur la table, le regarda puis le lâcha. « Cela n'a pas d'importance. » Sa voix était distante, inexpressive. « Je suis comme ça maintenant. Mais… » Elle laissa sa pensée

informulée. Comme si elle avait été complètement seule, elle se dirigea vers la porte que Jek lui tint. La femme des Six-Duchés lança un regard interrogateur à Althéa. « Tu viens ?

— Bien sûr », murmura-t-elle. Elle comprit subitement ce que sa mère avait dû éprouver durant toutes ces années, à souhaiter le bonheur de ses filles tout en étant impuissante à le leur procurer. C'était un sentiment révoltant.

« Arrêtez ! Et moi alors ? Vous ne pouvez pas me laisser ici, sans personne pour s'occuper de moi, protesta le Gouverneur, furibond.

— Eh bien, dépêchez-vous alors, petit homme, ou on vous laisse », dit Jek. Mais Althéa remarqua qu'elle ne lui tint pas la porte.

*

Les yeux levés, Kennit savait qu'il était bouche bée mais c'était plus fort que lui. Il se rendait vaguement compte que *Vivacia* regardait vers le ciel, elle aussi, les mains jointes sur la poitrine comme si elle priait. A côté de lui, Hiémain priait vraiment, il n'implorait pas pitié, comme Kennit s'y serait attendu, au contraire il rendait gloire à Sâ en un joyeux flot de paroles. On aurait dit qu'il psalmodiait en état de transe. « La merveille, la gloire t'appartient, ô Créateur… » Kennit ne savait s'il récitait des mots familiers ou si la majesté de la créature au-dessus d'eux lui avait inspiré une vénération spontanée.

Le dragon décrivit encore un cercle. Ses écailles bleues s'argentaient à la lumière d'hiver qui ruisselait sur ses flancs. Quand le dragon parla, Kennit sentit la réaction de *Vivacia*. Un profond, un formidable désir parcourut la vivenef et se communiqua au pirate. Elle rêvait de se mouvoir aussi librement dans le ciel, de monter, de piquer, de virer à sa guise.

Cela lui rappelait tout ce qu'elle n'était pas, ce qu'elle ne serait jamais. Le désespoir s'infiltra en elle comme un poison.

Les serpents avaient cessé l'attaque et grouillaient au large. Certains étaient presque immobiles, têtes dressées, et regardaient en l'air en faisant tournoyer leurs yeux immenses. D'autres cabriolaient, s'ébattaient comme si leur numéro avait

pu attirer l'attention du dragon. La flottille jamaillienne avait saisi l'occasion d'échapper à une mort certaine. Un petit vaisseau était en train de sombrer, le pont à fleur d'eau. Son équipage l'abandonnait pour se réfugier sur un autre navire. Ailleurs, les hommes essayaient de remédier au désordre et au chaos. Ils dégageaient les mâts tombés et jetaient la toile pardessus bord. Pourtant, alors que leurs navires battaient en retraite, et malgré tout ce qu'ils avaient subi, ils criaient et montraient le dragon du doigt.

Dans le canot que Sorcor avait amené, Etta était accroupie. Son regard allait des serpents qui folâtraient au dragon qui tournait. Elle était pâle, les yeux fixés sur Kennit. Les hommes dans le canot arrachaient aux avirons, la tête enfoncée dans les épaules.

A chaque cercle, le dragon piquait plus bas. Manifestement, *Vivacia* était le centre de son tournoiement. Il tenait quelque chose dans ses pattes antérieures. Une proie, peut-être, mais Kennit ne pouvait distinguer ce que c'était. Etait-il en train de mesurer le navire avant de passer à l'attaque ? Allait-il se poser sur l'eau comme une mouette ? Il les survola majestueusement encore une fois, en passant si près que le remous d'air souffleta les voiles et fit tanguer le navire. Les serpents de mer poussèrent un ululement infernal qui augmenta en volume et en intensité à mesure que le dragon descendait. Alors qu'il passait juste au-dessus du canot d'Etta, il lâcha son fardeau, qui faillit heurter l'embarcation. Il tomba à côté dans une gerbe d'écume. D'un lourd battement d'ailes, l'animal s'éleva laborieusement. Il rugit et les serpents lui répondirent par des clameurs. Puis il s'éloigna, beaucoup plus lentement qu'il n'était venu.

Les serpents le suivirent. Comme des feuilles d'automne tourbillonnant dans une bourrasque, ils allaient à la traîne du dragon. Le plus rapide ouvrait la route tandis que les autres moutonnaient, progressant plus péniblement dans le sillage mousseux, mais tous ils s'en allaient. Le dragon poussa un dernier cri prolongé en s'éloignant, emportant avec lui le triomphe de Kennit.

*

C'était un homme, et il était vivant. Etta ne fit que l'entrevoir, tout étonnée, alors qu'il plongeait dans l'eau. Il donnait des coups de pied violents en tombant puis il fut englouti sous les éclaboussures. Le dragon l'avait lâché si près que le canot avait failli se cabaner. Etta aurait juré que c'était à dessein. L'embarcation se balança follement dans les remous du plongeon. Elle se pencha au-dessus du bord pour le chercher des yeux. Allait-il se noyer ? Allait-il remonter ? « Où est-il ? cria-t-elle. Regardez s'il remonte à la surface. »

Mais les hommes dans le canot ne lui prêtèrent pas attention. Les serpents s'éloignaient en masse avec le dragon. Ils profitèrent de l'occasion pour filer vers la *Vivacia*. Sur le tillac, parmi les matelots qui jacassaient et montraient du doigt, Kennit et Hiémain suivaient le dragon des yeux.

Seule la figure de proue partageait l'inquiétude d'Etta. Elle dirigea vers la créature un dernier regard angoissé. Puis ses yeux parcoururent la surface de la mer autour du canot. C'est Etta qui, la première, aperçut un faible remous sous les vagues et elle pointa le doigt en criant : « Là, le voilà ! »

Mais l'être qui jaillit, pantelant, à la surface n'était pas un homme. Il avait forme humaine mais ses yeux fixes étincelaient comme du cuivre. Ses boucles brunes, ruisselantes, lui firent penser à un tas de varech. Il vit le canot et s'efforça de l'atteindre en tendant la main, mais Etta vit que cette main luisait, couverte d'écaillés. En gargouillant, il coula à nouveau. Les nageurs qui l'avaient vu rugirent d'effarement et se penchèrent davantage sur les avirons. Etta était pétrifiée, les yeux rivés sur l'endroit où il avait disparu.

« Repêchez-le ! Je vous en prie ! » retentit une voix perçante. Etta leva les yeux vers une jeune fille à la mise élégante sur le pont qui criait d'une voix suraiguë. Ça alors ! La Compagne du Gouverneur ne semblait pas plus âgée que Hiémain !

Alors *Vivacia* pointa un grand doigt impérieux vers l'eau. « Là ! Là, imbéciles, il remonte ! Vite, vite, repêchez-le ! »

Affolés comme ils l'étaient, les nageurs n'avaient pas répondu à la prière d'Etta mais l'ordre de la figure de proue, c'était autre chose. Livides, ils donnèrent du mou. Puis, alors que l'homme refaisait surface, ils enfoncèrent les avirons pour faire virer le canot vers lui. Il les vit, tendit désespérément la main, fit des efforts frénétiques dans leur direction mais coula à nouveau.

« C'en est fait de lui », dit un des hommes mais bientôt des mains tâtonnantes émergeaient de l'eau. Le visage blanc de l'homme qui se noyait apparut, Etta l'entendit suffoquer. Un nageur lui lança un aviron. Il le saisit avec une telle force qu'il faillit l'arracher des mains du matelot. Ils le tirèrent vers le canot. Il parvint à agripper le bord mais il n'était plus capable de l'escalader. Il fallut deux hommes pour le hisser à bord. Il resta étendu au fond, l'eau ruisselant de ses vêtements. Il avait des haut-le-cœur. Il moucha de l'eau de mer, puis du sang. Il cligna de ses yeux inhumains vers Etta. D'abord, il ne parut pas la voir. Puis il remua les lèvres en silence : « Merci. » Sa tête retomba sur le côté et ses paupières se fermèrent.

10

LE NAVIRE DU DESTIN

Les hommes d'équipage s'écartèrent pour livrer passage à Kennit. Il les dépassa et plissa les yeux pour scruter la forme qui gisait à plat ventre sur le pont. L'eau s'écoulait de ses vêtements. Ses cheveux qui dégouttaient masquaient son visage. « Intéressant, ton morceau d'épave, Etta », déclara-t-il avec aigreur. Quel qu'il soit ou plutôt, Kennit corrigea mentalement, quoi que ce soit, il représentait une complication malvenue dans une situation qui n'était déjà que trop embrouillée. Il n'avait pas de temps à perdre avec ça.

« Tu l'as repêché. Tu peux le garder », annonça-t-il, puis il chancela, bousculé par la Conseillère du Gouverneur. Kennit lui lança un regard noir, qu'elle ne remarqua pas. Il ouvrit la bouche pour parler mais les mots moururent sur ses lèvres. Qu'est-ce qu'elle avait sur la tête ? Althéa qui se pressait derrière elle réussit à le frôler en passant tout en l'ignorant complètement. Jek s'arrêta devant les matelots avec le Gouverneur qui boudait.

« Il respire ? Reyn est vivant ? » demanda Malta haletante. Elle se pencha au-dessus de l'homme mais ne le toucha pas.

Althéa s'agenouilla à côté d'elle. Avec précaution, elle posa les doigts sur la gorge de l'homme. Après un instant d'immobilité, elle finit par lever un visage souriant vers sa nièce. « Reyn est vivant, Malta. » Hiémain les avait rejointes. Aux mots d'Althéa, il sursauta puis adressa à sa sœur un sourire incrédule. Alors quelque chose comme de la jalousie passa sur le visage d'Etta pour se dissiper aussitôt. Elle reporta le regard sur Kennit. D'une voix presque maussade, elle demanda : « Tu m'as envoyé chercher ?

— En effet. » Il se rendit compte que l'équipage rassemblé suivait avec attention la conversation. Il adoucit le ton. « Et tu es venue. Comme toujours. » Il lui sourit. Voilà. Elle et l'équipage en concluraient ce qu'ils voudraient. D'un geste il désigna l'homme étendu à ses pieds. « Qu'est-ce que c'est ?

— C'est le dragon qui l'a lâché, expliqua Etta.

— Alors, bien sûr, tu l'as repêché, fit-il observer sèchement.

— C'est *Vivacia* qui l'a demandé », expliqua craintivement un des hommes de Sorcor. Le roi Kennit était-il mécontent de lui ?

« C'est Reyn Khuprus, du désert des Pluies. Le fiancé de ma sœur. » Hiémain prononça assez calmement ces paroles étonnantes. « Sâ seul sait comment il a réussi à la retrouver ici. Aidez-moi à le retourner. » Il prit l'homme par une épaule et le tira. Reyn gémit. Ses mains grattèrent faiblement le pont.

Althéa s'accroupit près de Hiémain. « Attends. Laisse-lui le temps de se dégager les poumons », conseilla-t-elle, tandis qu'il se mettait à tousser. Il éternua, souleva légèrement la tête puis la laissa retomber. « Malta ? » fit-il d'une voix étouffée.

Elle eut un hoquet et s'écarta d'un bond. Elle se couvrit le visage de ses mains. « Non ! » cria-t-elle, puis elle fit volte-face et se précipita en fendant la foule. Etta la suivit des yeux, consternée.

« Qu'est-ce qu'il se passe ? » demanda-t-elle à la cantonade.

Avant qu'on ait pu lui répondre, une vigie s'écria : « Commandant ! Les navires jamailliens reviennent ! »

Ce fut au tour de Kennit de faire volte-face et de se précipiter. Il n'aurait pas dû laisser son attention se détourner de ses ennemis, aussi dispersés et mal en point qu'ils aient paru. Il gagna le gaillard d'avant aussi promptement qu'il put et regarda, stupéfié, les vaisseaux qui approchaient. Ils tentaient d'encercler ses trois navires. Etaient-ils fous ? Certains avançaient tant bien que mal, mais il y en avait deux en bon état qui précédaient les autres. Sur les ponts, on pouvait observer un remue-ménage révélateur : des hommes armaient les machines de guerre. Il les évalua pensivement. Il disposait de la *Marietta* et du *Bouffon* pour le seconder, les deux avec un équipage

aguerri. Les Jamailliens seraient à tout le moins fatigués et ils avaient probablement épuisé presque toutes leurs munitions. Ils étaient plus nombreux que les pirates mais la plupart de leurs navires avaient subi d'importants dégâts. Deux étaient en train de sombrer et leurs équipages cherchaient à se sauver dans les canots.

Kennit détenait une monnaie d'échange : le Gouverneur. C'était le moment ou jamais de défier la flottille jamaillienne. « Jola ! Renvoie les hommes à leurs postes, qu'ils se tiennent parés. »

Vivacia regardait les navires approcher mais son esprit était ailleurs. « Comment va l'homme du désert des Pluies ?

— Vivant, répondit Kennit laconiquement.

— C'est le dragon qui l'a apporté. Ici, il me l'a apporté.

— Hiémain a l'air de croire que c'est pour sa sœur, répondit-il sur un ton acide.

— C'est vraisemblable, dit le navire pensivement. Ils sont faits pour être ensemble.

— C'est aussi vraisemblable que tout ce qui s'est passé aujourd'hui. Quelles étaient les chances que ça se soit passé ainsi, *Vivacia* ? Parmi ceux qui nous entourent, le dragon lâche l'amoureux de Malta près du bon navire, pour qu'il la retrouve ?

— Ce n'est pas le fait du hasard. Le dragon cherchait Malta et il l'a trouvée. Mais… » La figure de proue promena lentement le regard sur les vaisseaux qui approchaient et dit d'une voix douce : « Quelque chose plane, ici, Kennit. Quelque chose de plus puissant que la chance que tu vénères. » Elle sourit mais il y avait de la tristesse dans son expression. « Le destin ne connaît pas d'improbabilité », ajouta-t-elle mystérieusement.

Il ne trouva rien à répondre. L'idée même l'irritait. Le destin, c'était très bien quand ça signifiait son succès. Mais aujourd'hui, le sort ne semblait pas pencher en sa faveur.

Il reconnut le pas d'Etta derrière lui. Il se retourna. « Fais monter le Gouverneur ici. Et Malta. »

Elle ne répondit pas. « Eh bien ? » finit-il par demander. Elle avait une expression singulière. Qu'est-ce qu'elle avait, aujourd'hui ? Il l'avait ramenée sur le navire. Que voulait-elle de plus ?

« J'ai quelque chose à te dire. C'est important.

— Plus important que notre salut ? » Il jeta un regard en arrière vers les navires. Allaient-ils faire halte et parlementer d'abord ou se contenteraient-ils d'attaquer ? Il valait mieux ne pas courir de risque. « Envoie-moi Jola et Hiémain aussi, ordonna-t-il.

— J'y vais. » Elle prit une respiration et ajouta : « Je suis enceinte. Je porte notre enfant. » Puis elle se retourna et s'éloigna.

Ces paroles figèrent le temps autour de lui. Il n'était plus sur un pont, il était encalminé dans un moment. Il y avait tant de chemins qui partaient de là, dans toutes les directions. Un bébé. Un enfant. La graine d'une famille. Il pouvait être père, comme son père l'avait été. Non. Mieux. Il pouvait protéger son fils. Son père avait essayé de le protéger, mais il n'avait pas réussi. Kennit pouvait être roi et son fils, prince. Ou il pouvait se débarrasser d'Etta, l'emmener quelque part, l'y laisser et continuer sans personne qui dépende de lui, sans personne à décevoir. Ses pensées ne tournoyaient pas dans sa tête : elles tressautaient comme des cailloux. Peut-être mentait-elle. Peut-être se trompait-elle. Voulait-il un enfant ? Et si c'était une fille ?

« Tu l'appellerais quand même *Parangon* ? chuchota méchamment le charme à son poignet, et il rit tout bas. Le destin n'hésite plus. Une partie s'est envolée avec le dragon. Il décrète que les Seigneurs des Trois Règnes vont reprendre leur vol. Le reste du destin d'aujourd'hui est tombé sur ta tête. Il pèse un peu plus lourd qu'une couronne, non ?

— Laisse-moi tranquille », murmura Kennit. Il ne s'adressait pas au charme mais au passé qui l'avait rejoint et le reprenait. D'autres souvenirs, des souvenirs profondément enterrés affluaient. Dans le cercle des bras de son père qui appuyait le navire, il tendait ses petites mains pour atteindre la barre de *Parangon*. Il était à cheval sur les épaules de son père, sa mère levait les yeux vers lui en riant, une écharpe colorée flottait dans ses cheveux bruns, ils se promenaient à Partage. Ces souvenirs, vifs et heureux, étaient plus intolérables que toutes les douleurs passées. C'étaient des simulacres, des

mensonges, car la tendresse, la sécurité, tout avait été effacé en une nuit noire et sanglante.

Et aujourd'hui, Etta voudrait recommencer tout ça ? Etait-elle folle ? Ignorait-elle ce qui allait advenir ? Finalement, bien sûr, il serait obligé de faire du mal à l'enfant. Non parce qu'il le voulait mais parce que c'était inévitable. Ce moment marquait la limite d'une oscillation du pendule. Il fallait se balancer jusqu'au bout, de l'autre côté, là où il était Igrot et Igrot était lui. Alors l'enfant devrait s'approcher pour jouer le rôle qui avait été celui de Kennit.

« Pauvre salaud ! » chuchota le charme, horrifié. Mais la pitié ne retient pas le bras du destin. Rien ne pouvait le sauver, lui et l'enfant. Il fallait que les événements suivent leur cours. Rien ne peut interrompre le cycle du temps. Les choses se passeraient comme elles s'étaient toujours passées. Comme elles se passeraient toujours.

*

« Commandant ? » C'était Jola qui se tenait à son coude. Depuis combien de temps ? Les rêveries de Kennit s'envolèrent comme du duvet de pissenlit soufflé par un enfant. A quoi songeait-il ? Quand avait-il commencé à pleuvoir ? Maudite soit cette femme ! Pourquoi avait-elle choisi de le distraire juste maintenant ? Le second déglutit et annonça : « Le navire jamaillien nous hèle.

— Où est le Gouverneur ? » demanda-t-il furieux. Il resserra son manteau autour de lui et d'un geste brusque essuya l'eau de sa figure. La pluie était froide.

Jola avait l'air effaré. « Derrière vous, commandant. »

Kennit lui jeta un coup d'œil. Malta, qui avait remis son turban, se tenait à côté du Gouverneur. Hiémain était près de sa sœur. Quand étaient-ils montés sur le gaillard d'avant ? Depuis combien de temps était-il là, abasourdi par les nouvelles d'Etta ?

« Mais bien sûr ! » Il garda sa colère mais la concentra. « Exactement là où il devrait être. Réponds-leur. Dis-leur que le roi Kennit les somme de bien réfléchir. Précise-leur que je peux rappeler les serpents à tout moment. Puis dis-leur que je n'ai

pas l'intention de les anéantir ; je tiens simplement à ce qu'ils prennent un traité légal en considération. Ils peuvent dépêcher un navire avec des représentants. Nous les autoriserons à monter à bord. Ils entendront de la bouche même du Gouverneur que mes prétentions sont légitimes. »

Jola parut soulagé. « Alors les serpents ne nous ont pas quittés ? Ils vont revenir si vous les rappelez ? »

S'il y avait eu un serpent à proximité, Kennit lui aurait donné Jola en pâture.

« Transmets mon message ! » aboya-t-il. Il se retourna pour contempler la flottille menaçante. Il reconnut le genre de flotte dont il s'agissait : chaque navire appartenait à un noble, qui caressait l'espoir de rentrer chargé de butin, auréolé de gloire. Ce serait à qui négocierait la libération du Gouverneur. Auraient-ils la bêtise de lui envoyer un otage de chaque navire ? Il l'espérait, tout en sachant qu'aujourd'hui il y aurait peut-être encore un combat sanglant.

*

Quand Malta s'était enfuie, Jek et Althéa avaient descendu Reyn dans la chambre d'Althéa. Il était revenu à lui sur la couchette. « Où est Malta ? s'enquit-il, encore dans la brumasse. Je ne l'ai pas retrouvée ? » Du sang suintait d'une narine et l'eau s'égouttait de ses cheveux.

« Si, répondit Althéa. Mais le capitaine Kennit l'a appelée. »

Reyn plaqua subitement ses mains sur son visage nu. « M'a-t-elle vu ? » demanda-t-il, horrifié. Pareille question, à pareil moment, exigeait une réponse sincère.

« Oui, elle vous a vu », répondit Althéa à mi-voix. A quoi bon mentir ou essayer de le ménager ? Il était difficile de lire dans ses yeux cuivrés mais le pli de sa bouche était éloquent. « Elle est très jeune, Reyn, reprit Althéa pour excuser sa nièce. Vous le saviez quand vous avez commencé à la courtiser. » Elle tâchait de prendre un ton doux mais ferme. « Vous ne pouvez attendre qu'elle…

— Laissez-moi un moment. Je vous en prie. »

Jek quitta la chambre en le regardant, les yeux ronds, et Althéa la suivit. « Il y a des vêtements de Hiémain sur les patères, dit-elle par-dessus son épaule. Si vous voulez vous mettre au sec. » Encore qu'il ne fallait pas trop compter que ces habits lui aillent. Malgré son visage écailleux et ses yeux, il était bien bâti, grand et musclé.

Jek paraissait avoir suivi ses pensées. « Même avec les écailles, il n'est pas si mal que ça », fit-elle observer à mi-voix.

Althéa s'appuya à la cloison à l'extérieur de la cabine, Jek à côté d'elle. « Je devrais être dehors, sur le gaillard d'avant, grommela-t-elle.

— Pourquoi ? Ce n'est pas comme si tu avais la moindre emprise sur la situation », repartit Jek de manière exaspérante. Elle baissa soudain la voix. « Avoue-le, Althéa, quand tu vois les écailles sur sa figure, tu t'interroges forcément sur le reste du corps.

— Non, pas du tout », rétorqua Althéa d'une voix glaciale. Elle ne voulait pas y penser. C'était un habitant du désert des Pluies, il était apparenté aux Marchands de Terrilville ; il avait droit à sa loyauté et non à des spéculations oiseuses sur son corps. Elle avait déjà vu des gens du désert des Pluies sans en être choquée. Ils n'étaient pas responsables de ce que le pays faisait d'eux. La famille Khuprus était réputée pour sa fortune et son sens de l'honneur. Squameux ou non, Reyn était un bon parti. Qu'il soit venu de si loin pour rechercher sa fiancée, et de cette façon, était la marque indéniable d'un cœur courageux. Pourtant, elle ne reprochait pas à Malta de s'être enfuie. Elle s'était probablement imaginé un beau visage sous le voile.

Elle avait dû être bouleversée à la vue de son fiancé écailleux.

*

Reyn retira sa chemise mouillée qui atterrit par terre sur la pile de ses autres vêtements. Il respira profondément et se contempla dans le petit miroir, en se forçant à se voir tel que Malta l'avait vu. Tintaglia ne lui avait pas menti. Le contact avec le dragon avait accéléré les changements du désert des Pluies. Il

effleura les fines squames de dragon, ferma et rouvrit les yeux cuivrés de reptile qui le scrutaient. Les écailles sur sa poitrine luisaient comme du bronze. La peau dessous avait une nuance bleuâtre : une meurtrissure ou un changement de couleur ? Il avait vu des contremaîtres qui, à cinquante ans, ne présentaient pas d'aussi remarquables changements. Que deviendrait-il en vieillissant ? Des serres de dragon allaient-elles lui pousser, ses dents allaient-elles s'acérer, sa langue se rider ?

Peu importait. Il vieillirait seul, désormais, sous terre la plupart du temps à creuser pour les dragons. Personne ne se soucierait de son aspect. Tintaglia avait rempli sa part du marché. Il remplirait la sienne. L'ironie de la situation ne lui échappait pas. Il avait engagé le reste de sa vie contre l'espoir de secourir Malta. Il ne niait pas qu'il s'était nourri de folles chimères : il avait rêvé de la sauver, indemne malgré les horribles dangers qu'elle avait affrontés, il avait rêvé qu'elle se jetterait dans ses bras en promettant de rester toujours à ses côtés. Il avait rêvé que, quand il se dévoilerait devant elle, elle sourirait, caresserait son visage, lui dirait que cela n'avait pas d'importance, que c'était lui qu'elle aimait et non sa figure.

Mais la réalité était plus cruelle. Tintaglia l'avait lâché là et était partie avec ses serpents chéris. Après des jours de vol éprouvants, de nuits passées dans le froid sur des plages désertes, il avait failli se noyer. La famille de Malta avait dû venir à son secours. On devait le prendre pour un parfait imbécile. Sa quête n'avait servi à rien, car Malta était déjà en sûreté. Il ignorait pourquoi la *Vivacia* battait pavillon jamaillien mais, à l'évidence, Althéa Vestrit avait réussi à récupérer son navire et à sauver sa nièce. Non seulement elles n'avaient pas eu besoin de ses efforts pitoyables mais il avait fallu qu'elles le sauvent, lui.

Il prit sur une patère une des chemises de Hiémain et l'examina. Avec un soupir, il la raccrocha. Il ramassa sa chemise en regardant l'eau qui en dégouttait. Son voile s'y était emmêlé. Il le considéra un moment, puis le tira pour le dégager et l'essora. Ce fut la première chose qu'il revêtit.

*

Malta se tenait sans rien voir sous la pluie battante. Les fines écailles sur le visage de Reyn étaient comme des mailles de soie, l'éclat chaud de ses yeux cuivrés comme un phare. Une fois, elle avait baisé ces lèvres à travers le fin réseau d'un voile. Elle passa ses doigts de fille de peine sur ses lèvres gercées et les retira vivement. Elle leva la tête vers la pluie froide et accueillit avec joie son contact glacé. *Engourdis-moi*, supplia-t-elle. *Enlève-moi cette douleur*.

« J'ai froid, pleurnicha le Gouverneur à côté d'elle. Et j'en ai assez d'être ici. »

Kennit lui décocha un regard menaçant.

Le Gouverneur avait les bras serrés autour de sa poitrine mais il tremblait néanmoins de froid. « Je ne crois pas qu'ils vont venir. Pourquoi faut-il que je reste ici dans le vent et la pluie ?

— Parce que cela me plaît », répondit Kennit, hargneux.

Hiémain pensa à intervenir. « Prenez mon manteau, si vous voulez », proposa-t-il.

Le Gouverneur fit la grimace. « Il est trempé. A quoi cela m'avancerait-il ?

— Vous seriez encore plus trempé », grogna Kennit.

Malta respira à fond. Le pirate et le Gouverneur ne paraissaient pas si différents l'un de l'autre. Si elle savait s'y prendre avec l'un, elle saurait aussi avec l'autre. Ce ne fut pas le courage qui la poussa à traverser le pont et à se camper devant Kennit, les bras croisés : c'était un profond désespoir. Il était dangereux, violent, mais elle n'avait pas peur de lui. Que pouvait-il lui faire ? Détruire sa vie ? Cette idée la fit presque sourire.

Ses paroles prononcées à voix basse et égale n'étaient destinées qu'à Kennit mais la grande femme qui se tenait derrière son épaule les entendit aussi.

« S'il vous plaît, roi Kennit, laissez-moi aller lui chercher un manteau plus épais et une chaise, si vous ne l'autorisez pas à s'abriter à l'intérieur. »

Elle sentit son regard sur sa tête, il tentait de discerner sa cicatrice. Il répondit durement : « Il est ridicule. Un peu de

pluie ne lui fera pas de mal. Je ne vois pas en quoi cela vous préoccupe.

— Vous êtes plus ridicule que lui, monsieur. » Elle s'exprimait avec audace, sans se soucier de l'offenser. « Oubliez ma préoccupation. Réfléchissez plutôt à la vôtre. Quel que soit le plaisir que vous prenez à lui rendre la vie dure, cela ne vaut pas ce que vous allez perdre. Si vous voulez que les capitaines de ces navires le considèrent comme précieux, alors vous devriez le traiter comme le Grand Seigneur Magnadon, Gouverneur de Jamaillia. Et c'est comme tel que vous devriez le présenter, si vous pensez l'échanger contre des richesses, non comme un pauvre gamin, trempé et capricieux. »

Elle ne cilla qu'un instant devant le regard pâle de Kennit pour reporter les yeux sur cette femme. Elle fut surprise de lire sur son visage un léger amusement, presque une approbation. Kennit le sentait-il ? Il regarda Malta mais s'adressa à la femme. « Etta, vois ce que tu peux faire pour lui. Je veux qu'il reste parfaitement visible.

— Je peux arranger ça. » La femme avait un doux contralto, plus raffiné que Malta s'y serait attendue chez la compagne d'un pirate. Il y avait de l'intelligence dans ses yeux.

Elle soutint son regard avec franchise et esquissa une révérence en disant : « Je vous suis très reconnaissante, madame. »

Malta suivit Etta et s'accorda à son pas. Le vent avait soulevé un méchant petit clapot et le pont mouillé était instable mais, durant son séjour à bord du *Bouffon*, elle avait pris le pied marin. Elle s'étonnait elle-même. Malgré tout ce qui allait de travers dans sa vie, elle tirait vanité d'être capable de tenir sur ses pieds, à bord du navire de son père. Son père. Elle s'interdit résolument de penser à lui. Elle ne songerait pas non plus à Reyn, si proche qu'elle pouvait sentir sa présence. Elle devrait bien finir par se présenter devant lui, abîmée et défigurée, et affronter la déception qu'elle lirait dans ces extraordinaires yeux cuivrés. Elle secoua la tête, serra les dents pour lutter contre les larmes qui lui piquaient les yeux. Pas maintenant. Elle ne devait rien éprouver pour elle-même, maintenant. Toutes ses pensées, tous ses efforts devaient tendre vers un seul but : rétablir le

Gouverneur sur son trône. Elle s'appliqua à réfléchir avec lucidité en suivant Etta dans la chambre de son père.

La pièce était telle que dans le souvenir de Malta du temps de son grand-père. Elle regarda, le cœur navré, l'ameublement familier. D'un geste large, Etta ouvrit un coffre en cèdre richement sculpté. Il contenait des vêtements aux étoffes somptueuses et éclatantes. A un autre moment, Malta aurait été saisie de curiosité et d'envie. Aujourd'hui, elle restait là, le regard dans le vide, tandis qu'Etta fouillait dans le coffre.

« Voilà. Cela fera l'affaire. Ce sera grand pour lui mais si on l'assoit sur une chaise, ça ne se verra pas. » Elle retira un épais manteau rouge orné de perles de jais. « Kennit le trouve trop voyant mais je pense quand même qu'il serait très beau dedans.

— Sans aucun doute », approuva Malta avec indifférence. Pour sa part, elle estimait que l'habit d'un violeur importait peu quand on savait ce qu'il était.

Etta se redressa avec la riche étoffe drapée sur le bras. « Le capuchon est doublé de fourrure, fit-elle observer, puis elle demanda abruptement : A quoi songez-vous ? »

A quoi bon lancer des mots durs à cette femme ? D'après Hiémain, Etta savait ce qu'il en était de Kennit. D'une façon ou d'une autre, elle s'en était accommodée. Qui était-elle pour critiquer la loyauté d'Etta ? Celle-ci devait la trouver tout aussi lâche de servir le Gouverneur. « Je me demandais si Kennit avait bien réfléchi. Je crois que les nobles jamailliens se sont alliés pour faire mourir le Gouverneur à Terrilville de façon à pouvoir accuser les Marchands du meurtre et piller notre ville. Ces nobles, sur les navires, sont-ils fidèles au Gouverneur et ont-ils l'intention de le sauver ? Ou sont-ils des traîtres qui espèrent achever ce qui a été commencé à Terrilville ? Et aussi accuser les Iles des Pirates comme ils ont accusé Terrilville. Ou les deux. » Elle fronça les sourcils, songeuse. « Ils ont peut-être plus intérêt à pousser Kennit à tuer le Gouverneur qu'à le sauver.

— Je suis sûre que Kennit a pensé à tout, répondit Etta avec raideur. Ce n'est pas un homme comme les autres. Il voit loin, et dans les grands dangers, il révèle de grands pouvoirs. Je sais que vous allez douter de ce que je dis, mais vous n'avez qu'à

demander à votre frère. Il a vu Kennit calmer une tempête et commander aux serpents de le servir. Hiémain lui-même a été guéri de ses brûlures de serpent par les mains de Kennit, oui, et le tatouage que son propre père lui avait fait appliquer sur la joue a été effacé par son capitaine. » Etta croisa le regard sceptique de Malta sans ciller. « Peut-être qu'un homme comme lui n'a pas à se soumettre aux règles ordinaires, poursuivit-elle. Peut-être que sa propre vision le porte à accomplir des choses interdites aux autres. »

Malta inclina la tête vers la compagne du pirate. « Parlons-nous toujours des négociations visant à rétablir le Gouverneur sur son trône ? interrogea-t-elle. Ou cherchez-vous à excuser ce qu'il a fait à mon père ? » *Et à ma tante*, ajouta-t-elle tacitement.

« La conduite de votre père est plus inexcusable que celle de Kennit, rétorqua froidement Etta. Demandez donc à Hiémain quel effet ça fait de porter des chaînes et un tatouage d'esclave. Votre père n'a eu que ce qu'il méritait.

— Peut-être n'avons-nous que ce que nous méritons, tous autant que nous sommes », riposta sèchement Malta. Elle toisa Etta des pieds à la tête et la vit s'empourprer de colère. Elle éprouva un bref remords en surprenant dans ses yeux une douleur non dissimulée.

« Peut-être, en effet, reprit la femme avec froideur. Apportez cette chaise. »

C'est une revanche mesquine, pensa Malta qui eut peine à soulever le siège. Elle le porta maladroitement, se cognant les tibias aux barreaux épais.

*

Reyn Khuprus se tenait à l'écart, près du gaillard d'avant d'où il pouvait observer sans être remarqué. Il regardait Malta. Malgré le voile qui lui brouillait la vue, il la contemplait avidement. Ce qu'il voyait le chagrinait mais il ne pouvait détacher les yeux de la scène. Elle installait une chaise pour le Gouverneur, en lui souriant. Elle se tourna vers la grande femme à côté d'elle et montra avec satisfaction le manteau

rouge qu'elle portait. Le Gouverneur garda sa physionomie hautaine. Il leva le menton. La suite fut pour Reyn comme un coup de poignard. Malta délaça le manteau mouillé en souriant affectueusement. Il ne pouvait distinguer les mots mais il lut sur son visage une tendre sollicitude. Elle rejeta avec désinvolture le vêtement trempé puis se hâta d'envelopper le Gouverneur dans la grande cape rouge. Elle le coiffa du capuchon et l'ajusta chaudement autour de lui. Avec des gestes légers, elle repoussa les mèches humides du front et des joues du Gouverneur. Quand il se fut assis, elle s'affaira avec les plis de la cape, alla même jusqu'à s'agenouiller pour en rectifier le drapé.

Il y avait de la tendresse dans tous ses gestes. Il ne pouvait le lui reprocher. Le Gouverneur avec son teint pâle, aristocratique, son maintien altier était un parti bien plus convenable pour Malta Vestrit qu'un pauvre diable couvert d'écaillés du désert des Pluies. Avec un serrement de cœur, il se rappela que l'homme avait dansé la première danse avec elle lors du bal de Présentation. Son cœur s'était-il mis à battre pour lui dès ce moment-là ? Elle se plaça derrière le siège et y posa les mains d'un geste familier. Les épreuves qu'ils avaient traversées ensemble les avaient certainement liés. Quel homme pouvait résister longtemps à la beauté et au charme de Malta ? Sans doute le Gouverneur éprouvait-il une grande gratitude à son égard ; il n'aurait pu survivre tout seul.

Reyn eut l'impression que son cœur avait disparu en laissant dans sa poitrine un trou béant. Il n'était pas étonnant qu'elle ait fui à sa vue. Il déglutit avec peine. Elle n'avait même pas eu un mot de bienvenue pour lui, pas même un salut amical. Craignait-elle qu'il lui rappelle sa promesse ? Craignait-elle qu'il l'humilie devant le Gouverneur ? Il baignait dans la souffrance en les observant. Elle ne serait plus jamais à lui.

*

Althéa avait aidé sa nièce à monter le siège lourd sur le gaillard d'avant. Elle trouvait aussi le fait un peu ridicule et exagéré mais tout cela lui était incompréhensible. Ils étaient tous pris au piège de la grotesque et dangereuse démonstration

de force de Kennit. Elle regarda Malta enlever le manteau trempé des épaules du Gouverneur et l'envelopper chaudement dans le nouveau. Elle lui avait ajusté son capuchon comme elle l'aurait fait pour Selden. Lorsqu'il s'était assis sur son trône de fortune, elle avait même arrangé la cape douillettement autour de ses jambes. Cela lui faisait mal de voir Malta s'humilier ainsi et, pire encore, sous les yeux de Kennit qui observait toute la scène avec un petit sourire narquois.

Elle fut envahie d'une haine si brûlante qu'elle en voyait rouge. Elle alla même jusqu'à suffoquer et s'enfoncer profondément les ongles dans les paumes. Elle s'adossa au garde-corps et se concentra pour laisser refluer son émotion.

« Tu as envie de le tuer à ce point », déclara le navire à mi-voix. La remarque paraissait lui être adressée à elle seule mais elle vit Kennit se tourner légèrement à ces mots. Il haussa un sourcil d'un air moqueur et interrogateur.

« Oui, à ce point. » Il put lire les mots sur ses lèvres.

*

Kennit secoua la tête d'un air chagrin. Puis il reporta son attention sur un petit navire qui approchait à une allure lente mais régulière dans l'obscurité de la fin d'après-midi. Kennit se demanda s'il avait été endommagé lors de l'attaque des serpents. Des hommes en grand apparat étaient alignés sur le pont, les yeux fixés dans leur direction. La plupart semblaient corpulents sous leurs capes somptueuses. Les matelots se tenaient prêts à aider leurs supérieurs à prendre pied sur le pont de la *Vivacia*. Un sourire déforma la bouche de Kennit. Ce serait amusant si le vaisseau se mettait à couler alors qu'il était à couple. « J'aurais peut-être dû m'habiller pour l'occasion, dit-il à Etta. C'est tant mieux que nous ayons pavoisé notre Gouverneur aussi royalement. L'habit est peut-être la seule chose qu'ils soient capables de reconnaître. » Il croisa les bras et fit un large sourire plein d'espoir. « Affale les filins, Jola.

Voyons un peu quelle prise ils nous apportent. »

*

« Les voilà ! » Malta ajouta plus bas pour le Gouverneur : « Tenez-vous bien droit, soyez royal. Vous reconnaissez quelqu'un ? Croyez-vous qu'ils vous sont restés fidèles ? »

Il examina les nobles d'un air maussade. « Je reconnais les couleurs du vieux seigneur Criath. Il était fort enthousiasmé par mon voyage dans le nord mais il a refusé de m'accompagner parce que la mer ne vaut rien à ses rhumatismes. Pourtant, voyez comme il vient vers nous facilement et comme il se fait grand. Il a à peine besoin de l'aide du matelot. Le cinquième homme, celui qui arrive maintenant, porte les couleurs de la maison Ferdio, mais le seigneur Ferdio est petit et léger. Ce doit être un de ses fils, plus grand et plus gros. Les autres… je ne saurais dire. Ils sont si bien encapuchonnés et coiffés, les cols sont remontés haut, je distingue à peine leurs visages… » Malta l'avait soupçonné avant tout le monde. Elle regarda au-delà des hommes qui prenaient le pied sur le pont. A bord de l'autre navire, les matelots aidaient leurs chefs à traverser. Ils étaient nombreux, la mine patibulaire, l'œil menaçant, tous emmitouflés pour se protéger du froid. Trop nombreux ?

« Attention, c'est un piège ! » s'écria-t-elle soudain. Son cri les força à agir, plus tôt peut-être qu'ils ne l'avaient prévu. Quelques hommes vêtus somptueusement restèrent sur l'autre navire mais, au cri de Malta, tous rejetèrent leurs capes, matelots et faux nobles, dévoilant leurs armes ainsi que l'équipement ordinaire du combattant. Avec un rugissement, les marins qui « aidaient » leurs compagnons s'élancèrent pour franchir l'espace qui séparait les deux bâtiments. D'autres hommes surgirent des cales, un flot de guerriers qui bondissaient, lames en main.

Les hommes de Kennit, par nature toujours méfiants, se précipitèrent au-devant d'eux. En un instant, le pont de la *Vivacia* ne fut plus qu'une mêlée de combattants et de lames miroitantes. De tous côtés, ce n'était que chaos. Kennit, l'épée à nu, ordonnait en aboyant qu'on coupe les filins et qu'on pousse au large tandis qu'Etta protégeait ses arrières armée d'une rapière et d'une dague. Même Hiémain avait tiré un poignard et se tenait prêt à repousser quiconque essaierait de monter sur le

gaillard d'avant. Jek et Althéa, les mains nues, étaient venues l'épauler. Tout cela s'était passé en un clin d'œil.

Le Gouverneur était paralysé d'horreur. Il se ratatinait sur sa chaise, il avait même levé les pieds pour ne pas toucher le pont. Malta se tenait à côté de lui, impuissante. « Protégez-moi, criait-il d'une voix perçante, protégez-moi, ils sont venus pour me tuer, je le sais. » Il lui saisit le poignet et l'étreignit avec une force surprenante. Il se leva d'un bond, trébucha sur la cape trop longue et tira Malta devant lui. « Défendez-moi, défendez-moi ! » suppliait-il. Il la traîna vers l'avant et se recroquevilla là, agrippé à son poignet.

Malta se débattait désespérément pour se libérer. Il fallait qu'elle voie ce qui se passait sur le tillac. « Lâchez-moi », implorait-elle, mais il était trop affolé pour l'écouter. Les hommes continuaient à affluer de l'autre navire sur la *Vivacia*.

Il y eut un grand craquement quand Jek, qui avait saisi la chaise du Gouverneur, la fracassa sur le pont. Elle s'empara d'un pied et en envoya un autre à Althéa. Elle avait un sourire de démente. Elle était folle, cette femme. « Malta ! » cria-t-elle, et Malta plongea pour attraper un gros barreau que Jek lui lançait. « Prends ça ! » Puis elle bondit vers l'échelle, frappant sauvagement les hommes qui avaient presque atteint le gaillard d'avant. Althéa la rejoignit. Hiémain avait pris position près de Kennit, qui hurlait des ordres à ses hommes.

Malta rejeta la tête en arrière et regarda, affolée, autour d'elle. Les autres navires jamailliens se rapprochaient. Elle entrevit la *Marietta* qui fonçait vers eux. Elle ne voyait pas le *Bouffon* mais elle doutait qu'il ait fui. Elle aperçut un autre navire qui arrivait rapidement, et qui ne battait pas pavillon jamaillien. Etait-ce un vaisseau pirate qui trouvait par hasard le combat sur sa route ? C'est alors qu'elle vit bouger la figure de proue.

« Une vivenef ! Un navire de Terrilville à la rescousse ! » Malta hurlait mais personne ne fit attention à elle.

Le Gouverneur l'avait saisie à l'épaule. Et il la secouait frénétiquement. « Faites-moi descendre. Emmenez-moi en lieu sûr. Vous devez me protéger.

— Lâchez-moi ! clama-t-elle désespérément. Je ne peux pas vous protéger si vous vous accrochez à moi comme ça. » Elle s'efforçait de se dégager et parvint à atteindre le barreau que Jek lui avait lancé. Elle le souleva d'une main sans être plus rassurée pour autant.

*

« On ne sait pas sur quoi on fonce ! lui cria Ambre d'en bas.

— On sait qu'Althéa est sur ce navire ! brailla Brashen, furieux, en descendant du mât. On ne peut pas rester ici à ne rien faire pendant que les Jamailliens prennent la *Vivacia*. Je me méfie autant d'eux que de Kennit. Elle peut être tuée, capturée. Je n'ai aucune envie de voir Althéa avec un tatouage d'esclave sur la joue. Alors, essayons de tirer parti de la situation. » Il sauta sur le pont. « Sémoi ! Branle-bas de combat ! »

Sémoi arriva en courant. « Tout de suite, capitaine. Mais vous devriez dire aux hommes contre qui nous nous battons. »

Brashen eut un grand sourire, plein de sauvagerie et de témérité. « Contre tous ceux qui se mettent entre nous et Althéa ! »

Subitement *Parangon* poussa un beuglement. « Mais réservez-moi Kennit ! »

*

La bataille, jusque-là limitée au tillac de la *Vivacia*, se déplaça brusquement. La poussée des hommes qui se déversaient du navire jamaillien changeait l'issue du combat. Horrifiée, Malta vit qu'on faisait tomber Jek. Althéa fonça dans la mêlée après elle. Alors qu'elle disparaissait, une vague de guerriers jamailliens déferla par-dessus le plat-bord. Elle entrevit Hiémain, Etta et Kennit, en groupe compact, qui se battaient pour leur vie.

« Le voilà ! » rugit un matelot jamaillien en bondissant vers elle. Elle brandit son barreau de chaise qui heurta le bras

armé mais l'homme para et le coup dévia. De sa main libre, il lui arracha le barreau aussi facilement que s'il prenait un jouet à un enfant. Il éclata d'un rire tonitruant et l'écarta d'une poussée. Elle perdit l'équilibre, avec le Gouverneur toujours accroché à elle, et tomba de tout son long. L'homme saisit Cosgo au collet et le secoua pour lui faire lâcher Malta. Elle essaya de le retenir mais le marin le mit hors de portée et tira sa rapière pour en frapper Malta puis il regarda, incrédule, la pointe d'une épée qui lui sortait de la poitrine. Derrière lui, un homme de grande taille rugissait de fureur. D'un mouvement brusque, il se débarrassa de l'épée et de sa victime, lança le mort à ses camarades en retirant la lame du corps.

« Baisse-toi ! Accroupie ! » ordonna-t-il furieusement, en lui tournant le dos. Ses yeux cuivrés flamboyaient derrière le voile déchiré. Elle aperçut sa manche gauche trempée de sang. Alors trois hommes se jetèrent sur lui et il s'écroula juste devant ses yeux.

« Reyn ! Non ! » s'écria-t-elle. Elle voulut bondir en avant mais le Gouverneur s'agrippait par-derrière en s'époumonant d'une voix suraiguë. Il se cramponnait à ses épaules comme une patelle, il bégayait, pleurait. Un homme la saisit aux cheveux et l'envoya voler sur le côté. Avec un rire sauvage il se jeta sur le Gouverneur comme un enfant qui coince un chiot. « Je l'ai ! rugit-il. Je le tiens ! »

Malta tourna la tête à temps pour éviter un coup de pied, qui dévia sur son crâne et l'étourdit brièvement. Ce n'était pas fait exprès. Maintenant qu'ils tenaient le Gouverneur, elle n'intéressait plus personne. Elle vit qu'on le soulevait comme un sac de blé et l'homme le balança sur son épaule. Il l'emporta en rugissant de triomphe. Les combattants se séparèrent pour le laisser passer et reculèrent derrière lui. Ils avaient ce qu'ils étaient venus chercher, et ils s'en allaient. Elle entrevit le visage livide du Gouverneur, les yeux et la bouche agrandis de terreur. Elle n'apercevait Reyn nulle part. Elle se remit péniblement à genoux et regarda autour d'elle, éperdue. On trimbalait le Gouverneur pour traverser le pont parmi les morts et les blessés qui gémissaient en se tordant. Les pirates qui continuaient à se

battre étaient toujours en position défensive, luttant pour leur vie, incapables de voler à son secours.

Le Gouverneur était exaspérant, c'était un bon à rien, mais elle s'était occupée de lui comme d'un enfant. Elle avait été à ses côtés nuit et jour. Cela lui serrait le cœur de voir qu'on l'emmenait vers la mort. « Malta ! » criait-il, en tendant vers elle sa main libre. « Le Gouverneur ! hurlait-elle en vain. Ils l'ont pris. Sauvez-le, sauvez-le ! » Personne ne pouvait répondre à ses appels au secours. Alors que ses ravisseurs l'emportaient, les guerriers jamailliens l'entouraient, hilares, avec des cris de triomphe. Le cœur de la bataille se déplaçait et Malta entrevit Althéa. Elle avait pris une épée quelque part. Elle tenta sans succès de se dégager du nœud d'hommes dont elle était la cible mais Jek la tira en arrière.

« Il ne vaut pas ta vie ! » cria la grande femme. Sa queue de cheval blonde dégouttait de sang.

Alors, Reyn surgit d'un amas de corps sur le pont. Malta poussa un cri de joie aigu en le voyant. Elle l'avait cru mort. « Reyn ! » Il s'empara d'une épée et se précipita en titubant vers les ravisseurs du Gouverneur. Elle hurla : « Non ! Non, reviens, non, Reyn ! »

Il n'alla pas loin. Un blessé s'accrocha à lui et il s'affala lourdement sur le pont. Malta se releva en chancelant. Elle ne voyait plus que Reyn. Il se débattait, aux prises avec l'homme qui l'avait fait tomber. L'autre avait un couteau déjà rougi de sang. Oubliant le danger, elle s'élança vers les deux combattants.

*

« Lâche-moi ! » Althéa essayait d'échapper à l'étreinte de Jek mais son amie était inflexible.

« Non ! Laisse-le. Ils l'ont emmené. Tu vas aller te battre là-bas, sur leur pont, où tu n'as aucune chance de t'en sortir ? On l'a perdu, Althéa, du moins pour le moment. »

Althéa savait que Jek avait raison. L'homme qui portait le Gouverneur avait attrapé un filin qui pendait et s'était balancé sur l'autre pont. Les matelots jamailliens se retiraient,

triomphants, coupant les cordages qui reliaient les deux navires durant le combat bref mais acharné. Aussi rapidement qu'ils étaient arrivés, ils s'en allèrent en emportant le Gouverneur.

Althéa vit l'attaque avortée de Reyn. Elle crut qu'il allait se relever mais, avant qu'il puisse se remettre sur pied, un sauveur inattendu se porta au secours du Gouverneur. Avec un cri sauvage, Kennit bondit entre Etta et Hiémain et se jeta dans la mêlée. « Arrêtez-les ! » rugit-il, furieux. Il avait une dague dans une main, et sa béquille sous l'autre bras. Elle ne s'attendait pas qu'il fasse plus de quelques pas mais il se fraya un passage sur le pont, sautant d'un pied sur sa béquille avec une grâce qui l'étonna. « A moi ! » hurlait Kennit en courant. Les pirates fidèles se groupèrent derrière lui. Etta et Hiémain s'élancèrent à sa suite mais d'autres avaient déjà comblé la brèche. Ils étaient coupés de lui.

Il ne s'arrêta pas en atteignant la lisse. Son pilon heurta le pont, son pied le garde-corps, et il se jeta en avant. Avec un saut qui aurait fait honte à un tigre, il bondit sur le navire qui déhalait. Althéa crut qu'il allait tomber entre les deux bâtiments mais il atteignit l'autre pont et roula sur lui-même. Quelques hommes à peine le suivirent. L'un d'eux manqua son saut et hurla en plongeant dans l'eau.

Ensuite, elle ne put voir ce qu'il advint de Kennit. Ils étaient trop nombreux à converger vers le roi pirate et ses hommes. Etta poussa un cri de rage et prit son élan. Hiémain l'empoigna pour l'empêcher de se jeter à la suite de Kennit. L'intervalle entre les navires s'était élargi jusqu'à rendre le saut impossible. Des rires moqueurs, des cris de triomphe s'élevèrent, cinglants, de l'autre vaisseau qui débordait peu à peu de la *Vivacia*. Deux hommes soulevaient en l'air le Gouverneur livide et le secouaient pour narguer l'équipage de *Vivacia*.

Etta se libéra d'une poussée violente de l'étreinte de Hiémain. Dans son désespoir et sa colère, elle se retourna contre lui. « Espèce d'imbécile ! On ne peut pas les laisser faire ! Ils vont le tuer. Tu le sais bien !

— Je n'ai pas l'intention de le leur laisser. Mais si vous vous noyez maintenant, cela ne le sauvera pas », rétorqua-t-il,

furieux. D'une voix plus grave, il ordonna : « Jola ! Ils ont pris Kennit ! *Vivacia*, sus donc ! Ils ont pris Kennit, il faut les poursuivre. »

Vivacia reprit le cri : « Dérapez ! Toutes voiles dehors ! Il faut les poursuivre, ils ont pris Kennit !

— Non ! gémit Althéa tout bas. Laisse-le partir. Qu'ils le gardent ! » Mais elle savait que le navire n'en ferait rien. Elle sentait les pulsations d'angoisse de *Vivacia* qui battaient à travers le bois. Le navire l'aimait, voulait qu'il revienne, coûte que coûte. Althéa regarda la flottille jamaillienne qui se déployait devant eux. Si *Vivacia* les bravait, elle n'avait aucune chance, même avec la *Marietta* et le *Bouffon* en renfort. Ce ne serait pas rapide, ce serait sanglant, avec un surcroît de morts sur le pont de *Vivacia* et, pour finir, son navire tomberait aux mains des Jamailliens. La cause était déjà perdue, mais elle savait que le navire irait jusqu'au bout. Elle serait entraînée avec lui vers une mort violente.

Alors éclatant sur la mer, une voix lui parvint et lui fit dresser les cheveux sur la nuque « Ohé, la *Vivacia* ! Qui a pris Kennit ? »

Elle se retourna lentement, saisie d'un frisson glacé. C'était une voix qui venait de l'au-delà. La voix de *Parangon* portait au-dessus de la mer comme aucune voix humaine ne l'aurait pu. Elle le regarda, puis regarda encore. Ce n'était pas *Parangon*. La vivenef endommagée avec son gréement de fortune portait le nom de *Parangon* sur sa plaque mais la figure de proue était un jeune homme à la physionomie ouverte, imberbe, les cheveux noués en queue de cheval de guerrier. Alors elle entrevit une femme dorée sur le pont, juste derrière la figure de proue, qui agitait follement les bras pour les saluer. Les pensées, les peurs d'Althéa restèrent en suspens alors qu'elle les observait approcher. Elle ne pouvait pas voir Brashen ; elle n'avait aucun moyen de savoir s'il était en vie, lui aussi, mais elle en eut soudain la certitude. Les yeux de *Parangon* étaient fermés et il avançait les mains tendues devant lui, en aveugle. Son cœur se serra : c'était ce qu'ils avaient craint. Ambre lui avait sculpté un nouveau visage mais ne lui avait pas rendu la vue. Un serpent blanc fendit l'eau devant sa proue.

« Ils sont vivants ! » Jek avait surgi subitement à côté d'elle, qui sautait et lui tapait sur le dos de son poing sanglant. C'était déconcertant et merveilleux de se sentir soulevée de terre par Jek qui la faisait tourbillonner en poussant des hurlements de joie.

« Ohé, *Parangon* ! cria *Vivacia* au désespoir. Là-bas, ce navire, il est à bord de ce navire ! Ils vont le tuer, *Parangon*, ils vont le tuer ! » Elle gesticulait et montrait vainement la mer. On dérapait tout juste l'ancre.

Son cri porta jusqu'à la *Marietta* et au *Bouffon*. Althéa les vit se dérouter pour poursuivre le navire jamaillien qui filait se mettre à l'abri de la flottille.

Mais *Parangon* avait déjà de l'avance, poussé par la volonté d'une vivenef autant que par le vent dans ses voiles. Il prit une vitesse surnaturelle. Même l'équipage de la *Vivacia*, familier des vivenefs, lâchait des exclamations d'étonnement en le voyant doubler. Althéa aperçut Brashen qui courait sur le pont avec Clef sur ses talons. A sa vue, elle sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Alors *Parangon* les avait dépassés à toute allure et montrait sa poupe à *Vivacia*. Elle resta là, les yeux fixes, éperdue de joie.

L'équipage harcelé de la *Vivacia* avait bondi aux nouvelles de l'enlèvement de leur capitaine. Tous les hommes valides s'étaient précipités pour déraper l'ancre et hisser les voiles. Pour le moment, ils étaient indifférents aux corps qui jonchaient le pont. Les blessés qui le pouvaient s'étaient relevés en chancelant pour aider à la manœuvre. Malta, indemne mais visiblement secouée, errait hébétée, parmi les victimes entassées. Hiémain avait repris le commandement des mains de Jola, complètement démonté. Etta semblait être partout à la fois, donnant un coup de main et criant pour activer les manœuvres.

« Althéa ! s'écria Jek, qui sortit son amie de sa transe. Bouge-toi ! » Jek avait déjà rejoint les hommes à l'ancre.

« Après lui ! » Althéa joignit ses cris à ceux de Hiémain. « *Parangon* ne doit pas les affronter seul ! »

Avant même que l'ancre soit complètement virée, *Vivacia* gagnait déjà de la vitesse.

11

SAUVETAGES

« Je me fiche de Kennit ! rugit Brashen. Retourne chercher Althéa !

— Pour le moment, elle est en sécurité là où elle est ! cria *Parangon* sur un ton de défi. Je dois reprendre Kennit. J'ai besoin de lui. »

Brashen serra les dents. Si près tout à l'heure, et puis ils les avaient doublés à toute vitesse. L'envie de voir Althéa, de savoir qu'elle était saine et sauve l'obsédait mais le navire entêté semblait décidé à les conduire à la mort. Chaque fois que Brashen reprenait confiance en *Parangon*, celui-ci détruisait ses espérances. Faisant fi du gouvernail, des ordres, il filait à la poursuite du vaisseau jamaillien. Le serpent blanc bondissait et plongeait à leur proue comme un dauphin. Sur le gaillard d'avant, Mère se penchait sur la lisse comme si elle avait pu pousser le navire à aller plus vite. Ambre se dressait de toute sa taille, le vent fouettant ses cheveux. Ses yeux étaient élargis comme si elle écoutait une musique lointaine. « Amortis, au moins, suppliait Brashen. Laisse les autres nous rattraper. On n'a pas besoin d'affronter seuls toute la flotte jamaillienne. »

Mais *Parangon* se précipitait aveuglément en avant. Brashen supposa que, d'une façon ou d'une autre, le serpent blanc le guidait. « Je ne peux pas m'attarder. Ils vont le tuer, Brashen. Il se peut qu'ils le tuent sur-le-champ. Il ne faut pas qu'il meure sans moi. »

Le ton était inquiétant. Brashen sentit qu'on frôlait légèrement son poignet. Il baissa les yeux et découvrit la mère de Kennit. Ses yeux pâles se fixèrent dans les yeux sombres de Brashen et exprimèrent toutes les paroles qu'elle ne pouvait plus prononcer. Impossible de repousser cette éloquente prière.

Il secoua la tête à sa propre folie. « Va alors ! cria-t-il soudain au navire. Lance-toi en aveugle. Livre-toi à la démence qui te possède une bonne fois pour toutes !

— J'y suis obligé ! riposta *Parangon*.

— Nous y sommes tous obligés », renchérit Ambre à mi-voix.

Brashen s'en prit à elle, ravi d'avoir une nouvelle cible. « Je suppose que c'est le destin que vous avez prédit », dit-il sur un ton de défi et de dépit.

Elle lui adressa un sourire éthéré. « Oh, oui, en effet. Et pas seulement le destin de *Parangon*. Le mien. Le vôtre. » Elle écarta le bras. « Et celui du monde. »

*

Kennit ne s'était jamais trouvé dans pire situation. Sans béquille, sans arme, il était assis sur le pont tandis que les matelots indifférents passaient devant lui. Les quelques hommes qui avaient abordé avec lui n'étaient plus que des cadavres sanglants. Il était vain de tirer satisfaction des Jamailliens qu'ils avaient faits prisonniers. Le Gouverneur était inerte, recroquevillé derrière lui. Il était indemne mais évanoui. Kennit lui-même avait été malmené mais il ne perdait pas de sang.

Il était assis près du rouf. Il se refusait à lever les yeux vers ses gardes. Il en avait assez de leurs mines railleuses et de leurs sourires goguenards. Ils avaient pris beaucoup de plaisir à lui arracher sa béquille et à le faire tomber. Il avait mal aux côtes, après leurs coups de botte. Il était aussi sidéré par le brusque revirement de fortune que par ses blessures. Sa chance l'avait-elle quitté ? Comment cela pouvait-il lui arriver à lui, le roi Kennit des Iles des Pirates ? Tout à l'heure, il détenait le Gouverneur de Jamaillia et il avait entre les mains le traité signé qui le reconnaissait comme le roi des Iles des Pirates. Il avait touché son destin, l'avait frôlé. Et maintenant, ceci. Réduit à l'impuissance, vaincu comme jamais depuis son enfance. Il chassa cette pensée. Rien de tout cela ne serait arrivé si Etta et Hiémain l'avaient suivi, comme ils l'auraient dû. Leur courage

et leur foi en sa chance auraient dû égaler les siens. Il le leur dirait quand ils viendraient le rechercher.

Derrière lui, il sentit le Gouverneur remuer et revenir de son évanouissement. Il gémit faiblement. Kennit lui donna un discret coup de coude. « Silence, dit-il à voix basse. Asseyez-vous. Tâchez de prendre l'air assuré. Plus vous avouerez votre faiblesse, plus ils vous feront de mal. J'ai besoin que vous restiez entier. »

Le Grand Seigneur Gouverneur de Jamaillia s'assit, renifla et jeta autour de lui un regard apeuré. Sur le pont, les hommes couraient dans un vacarme assourdissant et s'acharnaient à forcer l'allure du navire. Deux hommes les gardaient, l'un armé d'un long couteau, l'autre d'une méchante matraque, qui avait laissé le bras gauche de Kennit tout engourdi.

« Je suis perdu. Tout est perdu. » Le Gouverneur se balançait.

« Arrêtez ! » siffla Kennit. Il poursuivit à voix basse : « Pendant que vous pleurnichez et gémissez, vous ne pensez pas. Regardez autour de vous. Maintenant, plus que jamais, vous devez être le Gouverneur de Jamaillia. Ayez l'air d'un roi si vous voulez qu'on vous traite comme tel. Tenez-vous droit. Ouvrez l'œil et prenez l'air indigné. Conduisez-vous comme si vous aviez le pouvoir de les tuer tous. »

Kennit lui-même avait suivi ses propres conseils. Si les Jamailliens avaient enlevé le Gouverneur pour se débarrasser de lui, ils l'auraient abattu sur le coup. Qu'ils soient vivants tous les deux signifiait que le Gouverneur avait une certaine valeur à leurs yeux. Si c'était le cas, et s'il éprouvait ne serait-ce qu'une once de gratitude à l'égard de Kennit, il pourrait peut-être préserver la vie du pirate. Il affermit sa voix et insuffla de la conviction dans son chuchotement : « Ils vont le payer, de nous avoir traités ainsi. Mes navires les poursuivent. Regardez vos ravisseurs, et ne pensez qu'à la façon dont vous allez les faire mourir.

— Lentement, dit le Gouverneur d'une voix qui tremblait encore. Ils mourront lentement, dit-il avec plus de fermeté. Ils auront tout le temps de regretter leur bêtise. » Il parvint à se redresser. Il se drapa dans la cape rouge et lança un regard

mauvais aux gardes. *La colère lui va bien*, songea Kennit. Elle chassait de son visage la peur et la puérilité. « Mes nobles se sont retournés contre moi. Ils paieront pour cette trahison. Eux et leurs familles. Je détruirai leurs maisons, j'abattrai leurs forêts, je brûlerai leurs champs. Jusqu'à la dixième génération, ils souffriront. Je connais leurs noms. »

Un garde l'avait entendu. Il poussa le Gouverneur du pied avec dédain. « La ferme ! Tu seras mort avant la fin de la journée, qu'ils ont dit. Ils veulent seulement que tout le monde soit témoin. Liés par le sang, qu'ils appellent ça. » Il eut un large sourire qui découvrit des dents de marin. « Toi aussi, « roi » Kennit. Peut-être qu'ils me laisseront me charger de toi. J'ai perdu deux copains avec tes maudits serpents.

— KENNIT ! »

C'était le rugissement même du vent, le cri d'un dieu offensé. Le garde qui les injuriait fit volte-face pour regarder vers l'arrière. Un terrible frisson parcourut Kennit. Il n'avait pas besoin de regarder. C'était la voix de son navire disparu, qui l'appelait pour venir le rejoindre. Il essaya de se lever mais sans béquille, ce n'était pas commode. « Aidez-moi ! » ordonna-t-il au Gouverneur. A tout autre moment, le jeune souverain aurait probablement dédaigné l'ordre mais le nom du pirate résonnait encore dans toutes les oreilles. Il se leva promptement et lui tendit une main. Les hommes sur le pont avaient ralenti leur travail pour regarder en arrière. Une expression d'horreur apparut sur quelques figures. Kennit se hissa debout en s'appuyant sur la frêle épaule du Gouverneur et chercha d'un œil égaré le navire fantôme.

Il le découvrit qui fonçait vers eux sur tribord.

C'était impossible, mais c'était *Parangon*, transfiguré dans la mort en jeune homme. Un serpent blanc fantomatique cabriolait devant le navire. Plus rapide que le vent, à une vitesse surnaturelle, la vivenef vint bord à bord avec le vaisseau jamaillien. Pour compléter le cauchemar, sa mère se tenait sur le gaillard d'avant, ses cheveux blancs flottant au vent. Elle le vit. Elle tendit vers lui une main implorante. Une déesse dorée était à côté d'elle, et un mort commandait l'équipage. La langue de Kennit se colla à son palais. Les fantômes de son passé

arrivaient, à une vitesse impossible, à la hauteur du vaisseau jamaillien. « Kennit ! répéta la voix tonitruante. Je viens pour toi ! » *Parangon* mit dans son intonation une fureur froide. « Rendez-moi Kennit ! Je l'ordonne ! Il est à moi !

— Rendez-le ! » La voix de *Vivacia* éclata dans le ciel, venant de bâbord. Kennit ne pouvait la voir mais il savait qu'elle était proche. Son cœur se serra douloureusement. Elle pouvait le sauver. « Rends-toi, navire jamaillien, ou on t'envoie par le fond ! »

Le navire jamaillien était acculé. Malgré les ordres frénétiques de son capitaine qui hurlait qu'on dévente les voiles, il ne pouvait pas amortir son erre. Le *Parangon* rangea raide près de la proue. Le vaisseau jamaillien vira mais ce ne fut pas suffisant : avec un terrible craquement suivi par les gémissements des bordés, il enfonça la coque de *Parangon*. Le bois-sorcier absorba le choc mais des éclats volèrent du vaisseau jamaillien, qui dévira, ayant perdu la maîtrise de sa manœuvre. La toile claquait follement. Soudain, il y eut un autre choc, un grincement : la *Vivacia* venait donner de l'autre bord. C'était une manœuvre imprudente, qui pouvait faire couler les trois navires. L'erre cassée, ils tournaient lentement en rond. Les matelots sur les ponts rugissaient, affolés. Les gréements menaçaient de s'emmêler. De chaque bord, le *Bouffon* et la *Marietta* les doublèrent pour retenir les autres bâtiments jamailliens qui approchaient.

Sous Kennit le pont vibrait encore du choc quand les grappins des vivenefs y mordirent. Des deux bords, les détachements d'abordage bondirent par-dessus les garde-corps. Le fracas des armes retentit autour d'eux, amplifié par les cris sauvages des vivenefs. Même le serpent ajouta sa trompette. Leurs ravisseurs étaient soudain acharnés à défendre leur vie.

« Gouverneur ! Il faut essayer de rejoindre la *Vivacia*. » Kennit empoignait toujours fermement l'épaule du Gouverneur et lui criait à l'oreille : « Je vous guiderai », assura-t-il, puisque, privé de sa béquille, il ne pouvait s'y rendre seul.

« Tuez-les ! » Le beuglement du capitaine jamaillien couvrit le vacarme du combat. C'était le cri furieux d'un homme désespéré. « Sur l'ordre du seigneur Criath, ils ne doivent pas

être pris vivants. Tuez le Gouverneur et le roi pirate. Ne les laissez pas s'échapper ! »

*

Des corps encombraient toujours le pont de *Vivacia*, le sang qui perlait et coulait sur le bois étanche rendait le pont glissant. Pour Malta ce fut un vrai cauchemar de gagner l'endroit où Reyn était tombé, avec les matelots qui se démenaient frénétiquement, les mains tendues et suppliantes des blessés et le mouvement accru du pont. Elle avait l'impression d'avancer pesamment, seule, à travers le chaos et la folie, jusqu'au bout du monde. Des pirates filaient comme des flèches autour d'elle pour obéir aux ordres de Hiémain. Elle ne les entendait même pas. Reyn avait fait tout ce chemin pour la chercher et elle avait été trop lâche pour lui adresser un seul mot. Elle avait tant redouté de souffrir de son rejet qu'elle n'avait pas eu le courage de le remercier. Maintenant, elle avait peur d'être à la recherche d'un mort.

Il gisait sur le ventre. Il fallait le dégager de dessous un autre corps. L'homme était lourd, elle tirait, impuissante, pendant que, tout autour d'elle, le monde s'agitait dans une course folle pour sauver Kennit. Personne, ni son frère ni sa tante, ne lui venait en aide. Elle sanglotait éperdument, affolée, en continuant à tirer. Elle entendit les deux vivenefs crier. Des matelots qui couraient la contournaient pour l'éviter, indifférents. Elle tomba sur les genoux dans le sang, appuya une épaule contre le mort, banda ses forces et le poussa pour dégager Reyn.

Le spectacle affreux qu'elle découvrit la suffoqua. Inerte, il baignait dans son sang, ses vêtements en étaient imbibés. « Oh, Reyn. Oh, mon amour. » Elle prononça les mots d'une voix rauque, ces mots qui étaient demeurés en elle, inavoués, depuis qu'ensemble ils avaient partagé la boîte à rêves. Sans se soucier du sang, elle se pencha pour l'enlacer. Il était encore chaud. « Cela ne sera jamais, gémit-elle en le berçant. Jamais. » C'était comme si elle avait perdu une seconde fois son foyer et sa famille. Dans les bras de Reyn, elle le comprit soudain, et

seulement dans ses bras, elle aurait pu être de nouveau Malta. Avec lui mouraient sa jeunesse, sa beauté, ses rêves.

Tendrement, comme s'il avait pu encore sentir la douleur, elle le retourna. Elle verrait son visage une dernière fois, elle regarderait dans ses yeux cuivrés même s'il ne lui rendait pas son regard. C'était tout ce qu'elle aurait jamais de lui.

De ses mains poisseuses de sang, elle dégagea le voile du col de la chemise, le souleva, l'ôta du visage. Une résille sanglante était imprimée sur la peau relâchée. Tendrement, elle l'essuya avec l'ourlet de sa cape. Elle se pencha, baisa la bouche figée, lèvres sur lèvres, pas de rêve, pas de voile entre eux. Elle eut vaguement conscience que le monde de voiles et de bataille continuait son vacarme autour d'eux. Que lui importait ? Sa vie s'était arrêtée ici. Elle effleura la ligne d'écaillés sur son front, la peau grêlée comme une chaîne finement ouvrée sous son doigt. « Reyn, dit-elle à mi-voix. Oh, mon Reyn. »

Ses paupières se soulevèrent à demi. Des étincelles de cuivre brillèrent. Pétrifiée, elle le regarda fixement ; il cligna deux fois les yeux puis les ouvrit tout à fait. Il lui fit une grimace. Il eut un hoquet de douleur en portant sa main droite à sa manche gauche, trempée. « Je suis blessé », dit-il, hébété.

Elle se pencha davantage. Le cœur lui battait dans les oreilles. Elle s'entendit à peine prononcer : « Reyn. Ne bouge pas. Tu perds beaucoup de sang. Laisse-moi m'occuper de toi. » Avec une assurance qu'elle était loin de ressentir, elle commença à défaire la chemise. Elle n'osait pas espérer, elle n'espérait rien, non, elle n'osait même pas prier, qu'il vive, qu'il l'aime. Ces espoirs-là étaient trop grands. Ses mains tremblantes ne pouvaient défaire les boutons.

Elle déchira la chemise, écarta l'étoffe, s'attendant au désastre. « Tu es indemne ! s'exclama-t-elle. Sâ soit loué ! » Elle promena une main inquiète sur la poitrine de bronze lisse. Les écailles ondulaient sous ses doigts et étincelaient dans la pâle lumière d'hiver.

« Malta ? » Il plissa les yeux, comme s'il pouvait enfin distinguer qui était agenouillé près de lui. Dans sa main droite pleine de sang, il saisit les mains de Malta et les écarta, le regard rivé sur son front. Il la lâcha, les yeux écarquillés. Dévorée de

honte et de souffrance, Malta ne détourna pourtant pas le regard. Comme poussé par un désir irrésistible, il leva une main. Mais il ne lui toucha pas la joue comme elle l'avait espéré. Il porta les doigts à la cicatrice protubérante et la suivit jusqu'aux cheveux. Des larmes brûlaient les yeux de Malta.

« Couronnée, murmura-t-il. Mais comment est-ce possible ? Crêtée comme la reine des Anciens sur les vieilles tapisseries. Les écailles rouges commencent à se voir. Oh, ma beauté, ma dame, ma reine, Tintaglia avait raison. Tu es seule faite pour porter les enfants que nous aurons. »

Ces paroles étaient incompréhensibles mais peu importait. Il y avait sur le visage de Reyn acceptation, respect mêlé d'admiration. Ses yeux erraient inlassablement sur elle, émerveillés, ravis. « Tes sourcils, aussi, même tes lèvres. Tu commences à avoir des écailles. Aide-moi à me lever. Il faut que je te voie tout entière. Il faut que je te serre dans mes bras pour être sûr que c'est bien réel. Je suis venu de si loin, j'ai tant rêvé de toi.

— Tu es blessé, protesta-t-elle. Il y a tellement de sang, Reyn…

— Ce n'est pas que le mien, je crois. » Il porta la main à sa tête. « J'ai été assommé. Et j'ai reçu un coup d'épée dans le bras gauche. A part ça… » Il bougea avec lenteur en gémissant. « J'ai simplement mal partout. »

Il ramassa les pieds, se mit sur les genoux et réussit à se relever laborieusement. Elle se redressa avec lui, en le soutenant. Il se frotta les yeux. « Mon voile ! » s'exclama-t-il soudain. Alors il baissa la tête vers elle. Elle n'aurait jamais cru qu'une joie pareille puisse rayonner sur un visage d'homme. « Tu vas m'épouser, alors ? demanda-t-il, incrédule et radieux.

— Si tu veux bien de moi telle que je suis. » Toute droite, elle opta pour la vérité. Elle ne pouvait le laisser se précipiter là-dedans aveuglément, en ignorant ce que les autres pourraient chuchoter plus tard sur son épouse. « Reyn, il faut d'abord que tu en saches suffisamment sur moi. »

A cet instant, *Vivacia* cria quelque chose à propos de reddition. Peu après, un choc terrible les projeta sur le pont. Reyn poussa un cri de douleur mais roula sur elle pour la

protéger. Le navire frémit sous eux, il la prit dans ses bras. Il resta allongé à côté d'elle, en la tenant serrée de son bras valide, pour qu'ils résistent tous les deux aux coups du monde qui les entourait. Alors que s'élevaient les clameurs des matelots, et le fracas d'une nouvelle bataille, il lui cria à l'oreille : « La seule chose que j'aie besoin de savoir c'est que je t'ai à moi, maintenant. »

*

Hiémain savait commander. Au milieu de tout le reste, alors qu'Althéa se démenait avec les autres pour obéir à ses ordres, elle en comprit la logique. Elle vit autre chose, quelque chose qui allait au-delà de l'approbation qu'elle pouvait lui accorder. L'équipage avait confiance en lui. Jola, le second, ne discutait pas sa compétence ni son autorité comme remplaçant de Kennit. Etta non plus. *Vivacia* s'en était remise à lui, sans réserve. Althéa constatait avec jalousie la communication réciproque qui liait *Vivacia* et Hiémain. Aussi naturel que l'eau courante, l'échange passait au-dessus d'elle. Simplement, facilement, ils se transmettaient renseignements et encouragements. Ils ne l'excluaient pas ; cela passait simplement au-dessus d'elle, comme une conversation d'adultes passe au-dessus de la tête d'un enfant.

Le petit prêtre, chétif comme un gamin, était devenu ce jeune homme frêle mais plein d'énergie qui criait des ordres avec une voix d'homme. Elle savait – et elle s'en sentait coupable – que son propre père n'avait pas discerné cette aptitude en Hiémain. Dans le cas contraire, Ephron Vestrit se serait opposé à ce que Keffria l'envoyât au monastère. Son propre père avait eu l'intention de l'utiliser comme une sorte de pis-aller en attendant que Selden, le cadet plus hardi, ait grandi. Seul Kennit l'avait vue, cette qualité, et l'avait encouragée. Kennit le violeur était d'une certaine façon le chef que Hiémain vénérait presque et le guide qui lui avait permis de prendre sa place sur le pont et de commander.

Les pensées se bousculaient dans sa tête, aussi rapides que le vent qui poussait les voiles, piétinant ses émotions comme les

matelots foulaient le pont de leurs pieds nus. Elle mit toute sa rage à haler une manœuvre. Elle haïssait, elle exécrait Kennit. Plus encore que de le tuer, elle avait besoin de le confondre publiquement. Elle voulait lui arracher l'amour et la loyauté que lui vouaient ses disciples, de la même manière qu'il lui avait arraché sa dignité et son intimité. Elle voulait lui rendre ce qu'il lui avait fait, lui enlever quelque chose qu'il ne regagnerait jamais. Le laisser désemparé d'une façon qui n'obéissait à aucune logique. Elle ne voulait pas blesser ces deux-là, son neveu et son navire. Mais elle avait beau les aimer tous les deux, elle ne pouvait se détacher de ce que Kennit lui avait fait.

C'était pire encore depuis qu'elle savait Brashen en vie. Chaque fois qu'elle l'apercevait sur le pont de *Parangon*, la joie qui la faisait tressaillir était ternie par la crainte. La perspective de tout lui dire gâtait le plaisir qu'elle se faisait de leurs retrouvailles. Brashen comprendrait-il tout ? Elle ne savait pas ce qu'elle redoutait le plus : qu'il en soit enragé, comme si Kennit l'avait volé, qu'il la rejette parce qu'elle était souillée, ou qu'il minimise la chose, la considérant comme une mauvaise expérience qu'elle devrait surmonter. Comme elle ignorait sa réaction, elle eut peur soudain de ne pas le connaître du tout. A certains égards, l'amour franc et la confiance entre eux étaient encore récents. Résisteraient-ils à cette vérité ? Elle sentait la colère gronder en elle en se demandant si Kennit avait détruit aussi cela.

Ensuite, elle n'eut plus le temps de penser. Ils étaient bord à bord avec le navire jamaillien. Althéa entendit un bruit terrible alors qu'il heurtait quelque chose. Le *Parangon*, probablement, songea-t-elle avec angoisse. Son pauvre navire fou s'était jeté dans cette bataille pour l'amour de Kennit. Le vaisseau jamaillien apparut plus grand et plus proche et… « Accrochez-vous ! » cria quelqu'un.

Elle comprit trop tard que c'était un avertissement quand elle glissa à travers le pont, roula, dérapa. Elle était indignée. Comment Hiémain osait-il mettre ainsi son navire en péril ? Elle sentit alors dans sa chair plaquée contre le bois-sorcier à quel point le navire lui-même avait été acharné à cette poursuite et à cette capture. *Vivacia* avait choisi le danger. Hiémain avait

fait ce qu'il avait pu pour l'atténuer. Althéa heurta un corps sur le pont. Avec un frisson, elle se releva. Le bord du vaisseau jamaillien était aussi proche qu'un appontement. Elle vit Etta sauter d'un pont sur l'autre, poignard en main. Hiémain avait-il ouvert la voie ? Elle ne l'apercevait nulle part. A quatre pattes, elle ramassa le couteau que le cadavre tenait toujours.

Peu après, elle prenait pied sur le vaisseau jamaillien. La bataille faisait rage autour d'elle, trop confuse pour qu'elle puisse saisir ce qui se passait. Où était son neveu ? Un matelot jamaillien s'élança au-devant de sa lame hésitante. Althéa para maladroitement les deux premiers coups. Alors, surgie de nulle part, une autre lame lui lacéra la poitrine. Il se retourna avec un cri et s'écarta d'elle en titubant.

Jek était près d'elle, soudain, avec le sourire de démente qu'elle avait dans le danger. « Tu crois que, si je sauve le Gouverneur, il m'épousera ? J'aimerais assez être une gouverneresse, ou quelque chose comme ça. »

Avant qu'Althéa ait pu répondre, le pont se mit à tanguer et fît vaciller les combattants. Elle se raccrocha à Jek. « Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-elle. Les vaisseaux jamailliens utilisaient-ils leurs catapultes contre les navires bloqués ? Elle eut la réponse dans le cri forcené d'un matelot. « Cap'taine, cap'taine, le maudit serpent a arraché notre gouvernail. On embarque de l'eau !

— Nous ferions mieux de prendre ce que nous sommes venus chercher et de décamper de ce mouille-cul », suggéra Jek joyeusement. Elle plongea dans la mêlée en se frayant un passage sans distinguer ses adversaires. Althéa la suivit, ne faisant guère que protéger leurs arrières. « Je crois que j'ai vu Etta… ah voilà ! s'exclama Jek. Par le souffle de Sâ et les couilles d'El ! jura-t-elle. Ils sont par terre, en sang tous les deux ! »

*

Le capitaine jamaillien avait appris à ses hommes à obéir sans poser de questions. Chose admirable, tant que ça ne se retournait pas contre vous. Mus par une obéissance aveugle, ils s'avancèrent vers Kennit. Ils l'auraient tué sans hésitation avec

le Gouverneur, sur l'ordre de leur capitaine. A l'évidence, soit le Gouverneur restait entre leurs mains, soit il fallait qu'il meure. La valeur qu'accordait le pirate à Cosgo monta en flèche. Il le garderait en vie et en son pouvoir. Evidemment, c'était pour cette raison qu'il représentait une grande menace pour les Jamailliens, et qu'en conséquence, il leur était des plus précieux. Ils avaient réchappé de l'attaque des serpents et risqué tout pour le capturer. Kennit le reprendrait, et alors ils paieraient beaucoup plus chèrement qu'ils ne l'avaient imaginé. *Vivacia* était à couple ; il lui fallait seulement les retenir quelques minutes jusqu'à l'arrivée d'Etta ou de Hiémain.

« Mettez-vous derrière moi ! » ordonna-t-il au Gouverneur, et il le poussa rudement en arrière. Il raidit la main sur le rouf pour éviter de basculer. Il fit un bouclier de son corps pour le Magnadon tremblant. De sa main libre, il releva précipitamment sa cape. Les hommes ne s'arrêtèrent pas. Il esquiva le premier coup en lançant sa cape autour de la lame et en la repoussant. Il fit un geste vif pour la saisir et l'arracher de la main de son propriétaire mais elle glissa d'entre les plis épais du tissu.

Le second comparse était un solide gaillard, plus charron qu'homme d'épée. Sans finesse ni ruse, il s'approcha et plongea sa rapière au travers du corps de Kennit et du Gouverneur, et les cloua tous les deux. « J'les ai eus tous les deux ! » s'ex-clama-t-il avec satisfaction. Kennit remarqua, stupéfié, que la chemise déchirée de son meurtrier était tachée de graisse. L'homme retira violemment son épée des corps et se retourna pour faire face au détachement d'abordage. Kennit et le Gouverneur tombèrent en même temps.

Il s'écroulait mais il n'y croyait pas. C'était impossible, cela ne lui arrivait pas, pas à lui. Un cri suraigu, comme celui d'un lapin acculé, s'éleva derrière lui. Le cri s'émoussa et devint douleur, elle se rompit à l'intérieur de lui, se répandit dans tout son corps. La douleur était blanche, d'un blanc intolérable, et si intense que ce n'était pas la peine de hurler. Après ce long moment, à ce qu'il sembla, le pont arrêta sa chute. Il agrippait sa poitrine à deux mains. Le sang ruisselait entre ses doigts. Puis il eut un goût de sang, son propre sang, salé et sucré, dans

la bouche. Il avait déjà goûté du sang. Igrot adorait le gifler. Le goût du sang dans sa bouche, toujours signe avant-coureur d'une douleur pire.

« *Parangon*, s'entendit-il appeler en haletant, comme il l'avait toujours appelé quand la souffrance était insupportable. Je suis blessé, navire. Je suis blessé.

— Continue à respirer, Kennit. » La petite voix à son poignet était pressante, presque panique. « Tiens bon. Ils arrivent. Continue à respirer. »

Imbécile de charme ! Il respirait. Pas vrai ? Il baissa les yeux, mécontent. A chaque pénible respiration, le sang jaillissait de ses lèvres. Sa belle chemise blanche était fichue. Etta lui en coudrait une autre. Il goûtait le sang, il le sentait. Où était *Parangon* ? Pourquoi ne prenait-il pas sa souffrance ? Il essaya de l'appeler en répétant les anciens mots de son navire. « Reste tranquille, mon garçon, murmura-t-il comme *Parangon* disait toujours. Reste tranquille. Je prends ça sur moi. Donne-moi tout. Ne t'occupe que de toi.

— Il est vivant ! » s'écria quelqu'un. Il tourna les yeux vers la voix, priant pour être délivré. Mais la figure qui le scrutait était celle d'un Jamaillien. « Tu rigoles, Flad ! Tu l'as même pas tué ! » Avec efficacité, l'homme planta sa dague dans la poitrine de Kennit et l'en retira. « J'l'ai eu, cette fois ! » La voix satisfaite suivit Kennit dans les ténèbres.

*

Ils arrivaient trop tard. Hiémain poussa un cri d'angoisse et tua l'homme qui venait de poignarder son capitaine. Il agit sans y penser, et sans le moindre remords. L'équipage de la *Vivacia* qui l'avait suivi leur ouvrit un passage sur le pont encombré. Etta s'élança devant Hiémain et se jeta à genoux près de Kennit. Elle lui toucha le visage, la poitrine. « Il respire ! Il respire ! s'écria-t-elle, saisie d'une joie angoissée. Aide-moi, Hiémain, aide-moi ! Il faut qu'on le ramène à *Vivacia*. On peut encore le sauver. »

Il savait qu'elle se trompait. Il y avait beaucoup trop de sang, un sang épais et noir, qui jaillissait encore du corps. On ne

pouvait le sauver. Le mieux qu'on pouvait faire, c'était de le ramener pour qu'il meure chez lui, et il faudrait faire vite. Il se pencha et mit le bras de son capitaine sur ses épaules. Etta le prit de l'autre côté, en lui parlant tout bas. Le fait qu'il ne crie pas de douleur quand ils le soulevèrent prouva à Hiémain qu'il était presque mort. Il fallait se dépêcher. Les Jamailliens étaient battus mais pas pour longtemps.

Le Gouverneur était sous Kennit. Quand ils soulevèrent le pirate, il revint à lui dans un spasme, hurla et se roula en boule. « Non, non, ne me tuez pas, ne me tuez pas ! » bredouillait-il. Dans sa volumineuse cape rouge, on aurait dit un enfant qui se cache sous les couvertures.

« Qu'il est assommant », marmonna Hiémain pour lui-même, puis il se mordit la langue, croyant à peine avoir prononcé ces mots. Alors qu'ils se mettaient en marche avec Kennit, il cria à l'équipage : « Qu'on emmène le Gouverneur. »

Jek le dépassa d'un bond. En se penchant, elle prit Cosgo dans ses bras et le chargea sur ses épaules. « Allons-y ! » déclara-t-elle, sans se soucier de ses cris. Althéa, à ses côtés, menaçait les Jamailliens avec une épée, et couvrait Jek. Hiémain surprit un éclair dans ses yeux sombres et furibonds. Il se força à l'indifférence. Il fallait qu'il ramène Kennit sur son navire. Si seulement elle avait pu comprendre que, en dépit de ce que le pirate lui avait fait, il y avait encore un lien entre lui et son capitaine. Il aurait bien voulu le comprendre lui-même. Ils traversèrent le pont au pas de course. La jambe et le pilon de Kennit traînaient derrière eux, laissant un sillage informe et sanglant. Quelqu'un saisit les jambes et les aida à franchir les garde-corps. « On se démarre ! » cria-t-il à Jola dès qu'Althéa et les autres eurent regagné le pont de la *Vivacia*. Ils se retournèrent pour frapper de droite et de gauche les Jamailliens qui cherchaient à aborder, bien décidés à leur reprendre le Gouverneur ou au moins son corps. Les navires commencèrent à s'écarter l'un de l'autre. Un Jamaillien fit un saut forcené et tomba dans l'intervalle qui s'élargissait. Leur navire se vautrait, à présent. Quoi qu'ait fait le serpent au gouvernail, les cales étaient inondées. Le même serpent les observait avidement,

placé juste sous le canot qu'ils essayaient de rapprocher. Hiémain se détourna du spectacle.

« Hiémain ! Amène-moi Kennit ! héla *Vivacia*, puis d'une voix plus forte : *Parangon*, *Parangon*, nous l'avons ! Kennit est ici ! »

Hiémain échangea un regard avec Etta. Le pirate était suspendu entre eux, silencieux. Le sang dégouttait de sa poitrine et formait une flaque sur le pont. Les yeux d'Etta étaient larges et noirs. « Au gaillard d'avant », dit Hiémain à mi-voix. Puis il cria à l'équipage : « Il faut s'éloigner du navire jamaillien. Il est en train de couler. Jola ! Dégage-nous avant que la flottille nous coince.

— C'est un peu tard pour ça ! » annonça Jek avec entrain en lâchant le Gouverneur sur ses pieds. Althéa le retint par le bras pour l'empêcher de tomber. Il suffoquait d'indignation. Jek le prit par la chemise, la déchira. Elle examina la blessure sombre d'où le sang s'écoulait lentement. « Je ne crois pas qu'un organe vital soit atteint. Kennit est mort à votre place. Vaut mieux descendre et vous allonger en attendant qu'on ait le temps de s'occuper de vous. » Avec désinvolture, elle déchira un pan de la chemise et le lui tendit. « Tenez. Appuyez avec ça. Ça va diminuer l'écoulement du sang. »

Le Gouverneur regarda le chiffon qu'elle lui avait fourré dans la main. Puis il baissa les yeux sur sa blessure. Il lâcha le chiffon, pris de faiblesse, et flageola sur ses jambes. Althéa le soutenait fermement, Jek lui saisit l'autre bras en secouant la tête. Elle tourna les yeux vers Althéa.

Celle-ci suivait Hiémain du regard. Le bras de Kennit était passé autour des épaules de son neveu, le bras de Hiémain lui entourait la taille, Etta et lui continuaient à tramer le pirate. Elle serra les mâchoires. Cet homme l'avait violée et Hiémain avait pourtant risqué sa vie pour lui. Le Gouverneur avala une goulée d'air. « Malta ! gémit-il, comme un enfant aurait crié « Maman !". Je perds mon sang. Je me meurs. Où êtes-vous ? »

Bonne question, pensa Althéa. Où était sa petite nièce ? Elle parcourut le pont du regard, puis arrêta les yeux, ébahie, sur Malta et Reyn qui peinaient à faire descendre un pirate blessé. Le bras gauche de Reyn était enveloppé d'un épais

bandage blanc. Il n'était pas voilé et la tête de Malta n'était pas couverte. Sa cicatrice luisait, toute rouge, au soleil. Althéa la vit se retourner et adresser quelques mots brefs à Reyn qui hocha la tête sans hésitation. Il passa le bras autour de l'homme qu'ils aidaient et il le descendit tandis que Malta se précipitait vers le Gouverneur. Mais ce fut à Althéa qu'elle adressa ses premiers mots.

« Reyn me trouve belle. Tu peux croire ça ? Tu sais ce qu'il a dit sur mes mains ? Qu'elles vont être recouvertes d'écaillés jusqu'aux coudes, probablement. Il prétend que si je frotte la peau morte, je verrai les écailles rouges qui commencent à percer. Il me trouve belle. » Les yeux de sa nièce brillaient de joie tandis qu'elle débitait ces paroles à Althéa. Y avait-il plus que de la joie ? Althéa se pencha en avant, incrédule. Reyn avait raison : Malta avait un éclat du désert des Pluies dans les yeux, maintenant. Stupéfiée, elle porta la main à sa bouche.

Malta ne parut pas remarquer le geste. Elle passa le bras autour du Gouverneur, l'air subitement inquiète. « Vous êtes blessé ! s'exclama-t-elle, surprise. Je croyais que vous étiez seulement… oh là là, eh bien, venez, nous allons vous descendre et nous occuper de ça. Reyn ! Reyn ! J'ai besoin de toi. » Avec force cajoleries, Malta entraîna le Gouverneur de Jamaillia.

Althéa se détourna du spectacle qu'offrait le jeune homme des Pluies dévoilé qui se hâtait de répondre à l'appel impérieux de sa nièce. Elle donna un coup de coude à Jek qui écarquillait les yeux. « Viens », dit-elle. Elles gagnèrent précipitamment le gaillard d'avant en suivant la trace sanglante de Kennit. Les perles et les flaques de sang lui parurent bizarres. Puis elle comprit brusquement : le bois-sorcier les refusait. Le sang de Kennit restait en surface, comme tout le sang répandu aujourd'hui. Perplexe, elle essaya de saisir ce que cela pouvait signifier. *Vivacia* rejetait-elle le pirate mourant ? Elle sentit l'espoir renaître.

Mais l'espoir tourna bientôt à l'effarement quand elle fut douchée par une énorme éclaboussure. « Ce n'est pas passé loin ! » s'exclama Jek. La pierre de lest suivante heurta la coque de *Vivacia*. Le bois dur résonna sous le choc et le navire frémit. Althéa fit volte-face, cherchant des yeux un espace entre les

navires qui les cernaient. Il n'y en avait pas. La *Marietta* et le *Bouffon* étaient aussi pris au piège, quoiqu'ils fissent tout pour s'échapper. Une autre catapulte projeta sur eux une énorme pierre, alors que *Parangon* tournait autour de la proue d'un vaisseau jamaillien et apparaissait.

*

« Etta, Etta. » Son chuchotement haletant parvenait à peine à ses oreilles.

« Oui, mon chéri, je suis là, chut, chut. » Une autre éclaboussure fit tanguer le navire. « Nous t'emmenons près de *Vivacia*. Tout ira bien. » Elle resserra sa prise sur Kennit alors que Hiémain et elle le faisaient avancer à la hâte. Elle voulait être douce mais il fallait qu'elle l'entraîne sur le gaillard d'avant. *Vivacia* pouvait lui prêter sa force : elle le savait, malgré le désespoir pétrifié qu'elle lisait sur le visage de bois de Hiémain. Kennit irait bien, il le fallait. Elle risquait de le perdre et tous ses doutes étaient balayés. Qu'importait ce qu'il avait fait aux autres ? Il l'avait aimée, il l'aimait comme personne ne l'avait aimée.

« Je n'irai pas bien, ma chérie. » Sa tête pendait sur sa poitrine, ses boucles noires brillantes lui voilaient la figure. Il toussa légèrement. Le sang jaillit. Elle ignorait comment il trouvait la force de parler. Son chuchotement entrecoupé était désespéré, pressant. « Mon amour. Prends l'amulette de bois-sorcier à mon poignet. Porte-la toujours, jusqu'au jour où tu la transmettras à notre fils. A *Parangon*. Tu l'appelleras *Parangon* ? Tu porteras l'amulette ?

— Bien sûr, bien sûr, mais tu ne vas pas mourir. Chut. Ménage tes forces. Voilà l'échelle, c'est la dernière partie difficile, mon amour. Continue à respirer. *Vivacia* ! *Vivacia*, le voilà, aide-le, aide-le ! »

Les hommes d'équipage et Hiémain parurent si brutaux en le hissant sur le gaillard d'avant. Etta franchit l'échelle d'un bond et les précéda en courant. Elle retira sa cape et l'étendit sur le pont. « Ici, cria-t-elle, mettez-le ici.

— Non ! » dit *Vivacia* d'une voix tonitruante. La figure de proue s'était tournée aussi loin que possible, d'une torsion inhumaine. Elle tendit les bras vers Kennit.

« Tu peux l'aider. » Elle cherchait à être rassurée. « Il ne va pas mourir. »

Vivacia ne répondit pas à sa question. Ses yeux verts étaient aussi profonds que l'océan quand ils rencontrèrent le regard d'Etta. Aussi inexorables. « Donne-le-moi », répéta-t-elle à mi-voix.

Un cri muet fit vibrer le cœur d'Etta. L'air ne pénétrait plus ses poumons. Elle sentit d'étranges picotements par tout le corps puis l'engourdissement. « Donnez-le-lui », finit-elle par dire. Elle ne sentit pas ses lèvres remuer mais elle entendit les mots. Hiémain et Jola soulevèrent Kennit et le tendirent à *Vivacia*. Etta gardait la main du pirate serrée dans la sienne tandis que la vivenef le prenait délicatement dans ses bras. « Oh, mon amour », dit-elle en pleurant quand *Vivacia* le reçut. Alors la figure de proue se retourna et Etta dut lâcher la main pendante.

Vivacia leva le corps inerte de Kennit jusqu'à sa poitrine et le tint serré contre elle. Sa grande tête se pencha sur lui. Une vivenef pouvait-elle pleurer ? Alors elle releva le menton et rejeta en arrière ses cheveux noir corbeau. Une nouvelle pierre atteignit sa proue. Le navire tout entier vibra sous le choc.

« *Parangon* ! Dépêche-toi, dépêche-toi. Kennit est à toi. Viens le prendre !

— Non ! gémit Etta sans comprendre. Tu le livrerais à son ennemi ? Non, non, rends-le-moi !

— Chut. Il le faut, dit *Vivacia* doucement mais fermement. *Parangon* n'est pas son ennemi. Je le rends à sa famille, Etta. » Elle ajouta doucement : « Tu devrais aller avec lui. »

Parangon se rapprochait. Ses mains tâtonnaient à l'aveuglette vers *Vivacia*. « Ici, je suis ici », appela-t-elle pour le guider. C'était une manœuvre insensée que d'accoster ainsi deux navires, proue à proue, *a fortiori* sous une pluie de pierres. Un projectile tomba dans l'eau et fit jaillir des éclaboussures qui les trempèrent tous les deux. Ils n'y prêtèrent pas attention. Soudain, les mains de *Parangon* se refermèrent sur *Vivacia* et

tâtonnèrent jusqu'à Kennit qu'elle tenait dans ses bras. Durant un long moment, les deux vivenefs se balancèrent dans une étrange étreinte, le pirate entre elles deux. Puis, en silence, *Vivacia* déposa le corps inerte de Kennit dans les bras tendus de *Parangon*.

A la lisse, Etta observait le changement qui s'opérait sur la figure juvénile du navire. Il se mordit la lèvre inférieure, peut-être pour l'empêcher de trembler. Puis il souleva le corps.

Les yeux bleu pâle de *Parangon* s'ouvrirent enfin. Il contempla longuement le visage du pirate, avec une avidité inassouvie depuis si longtemps. Puis il le serra contre lui. Kennit avait presque l'air d'un pantin dans l'étreinte de la figure de proue. Ses lèvres remuaient mais Etta n'entendait rien. Le sang des blessures disparut rapidement au contact du bois de *Parangon*, absorbé immédiatement, sans laisser de trace. Alors il se pencha sur Kennit et l'embrassa sur le crâne avec une tendresse inconcevable. Enfin, *Parangon* releva la tête. Il regarda Etta avec les yeux de Kennit et sourit, un sourire d'une insupportable tristesse, empreint de paix et de plénitude.

Une vieille femme sur le pont de *Parangon* s'efforçait d'atteindre le corps de Kennit. Les larmes ruisselaient sur son visage et elle bredouillait des sons inarticulés, une terrible lamentation. Derrière elle, un grand homme brun se tenait les bras croisés. Il avait les mâchoires serrées, les yeux étrécis mais il ne tenta pas d'intervenir. Il avança même de quelques pas pour aider à soutenir le corps quand *Parangon* le relâcha dans les bras ouverts de la femme. Ils l'étendirent avec précaution sur le pont de la vivenef.

« Maintenant, à toi », dit soudain *Vivacia*. Elle tendit les bras vers Etta, qui se plaça entre les mains de la vivenef.

*

Quelque part, dans le noir, on battait le tambour. Le rythme était irrégulier, fort-doux, fort-doux, s'assourdissait inexorablement jusqu'à la paix. Il y avait d'autres bruits, des cris de colère, mais ils n'avaient plus d'importance. Des voix familières lui parlaient à l'oreille. Hiémain grommelait en

s'adressant à lui et à quelqu'un d'autre « Sacré nom ! Pardon, pardon, Kennit. Tu ne peux pas faire attention, non, tiens-lui la jambe quand je soulève… »

De l'autre côté, Etta parlait : « … chut. Ménage tes forces. Voilà l'échelle, c'est la dernière partie difficile, mon amour. Continue à respirer. » S'il voulait, il pouvait les ignorer, ces voix. Mais dans ce cas, sur quoi se concentrer ? Qu'est-ce qui était important, maintenant ?

Il sentit que *Vivacia* le prenait. Oh oui, ce serait le mieux, ce serait le plus facile. Il se détendit et essaya de lâcher prise. Il sentait la vie s'écouler de lui, et il planait, attendant de disparaître. Mais elle le tenait toujours, il était comme de l'eau dans ses mains en coupe, elle refusait de le prendre. « Attends, chuchota-t-elle. Attends encore un peu. Il faut que tu retournes chez toi, Kennit. Tu n'es pas à moi. Tu n'as jamais été à moi, nous l'avons toujours su. Il faut que tu redeviennes complet, une dernière fois. Attends. Encore un peu. Attends. » Puis elle appela : « *Parangon*. Dépêche-toi, dépêche-toi. Kennit est à toi. Viens le chercher ! »

Parangon ? La peur le transperça. *Parangon* était perdu pour lui, il n'était plus qu'un petit garçon fantôme. Il l'avait tué. Son navire ne pourrait jamais le reprendre. Il ne pourrait jamais rentrer chez lui. *Parangon* le jetterait à la mer, le laisserait se noyer, comme il avait…

Il reconnut le contact des grandes mains qui l'acceptaient. Il aurait bien sangloté mais il ne lui restait plus de larmes. Il essaya de remuer les lèvres, de dire tout haut à quel point il était désolé. « Là, là », murmura quelqu'un pour le réconforter. *Parangon* ? Son père ? Quelqu'un qui l'aimait chuchota : « N'aie pas peur. Je t'ai maintenant. Je ne te laisserai pas partir.

Tu n'auras plus jamais mal. » Alors il sentit le baiser qui l'absolvait sans jugement. « Reviens-moi, implora-t-il, reviens à la maison. » Les ténèbres n'étaient plus noires. Elles devinrent argentées et, alors que *Parangon* le tenait embrassé et le ramenait chez lui, il s'éteignit dans le blanc.

12

DÉCISIONS DIFFICILES

« Descendez, que je puisse vous panser, insistait Malta. Seigneur, vous ne devez pas prendre de risques. » Elle tressaillit au bruit d'une pierre qui plongea dans l'eau devant eux. Elle jeta un regard en arrière et Reyn l'imita. Ils visaient de mieux en mieux. Les vaisseaux jamailliens se rapprochaient.

« Non. Pas encore. » Le Gouverneur s'agrippait à la lisse et regardait en bas avec une exultation méchante. A côté de lui, Malta comprimait la blessure avec un chiffon. Le Gouverneur lui-même refusait d'y toucher. Il n'y avait que Malta à pouvoir s'occuper de lui mais Reyn s'interdisait d'être jaloux. Le Gouverneur s'accrochait à elle comme si elle était son point d'ancrage, tout en niant qu'il était dépendant d'elle. L'étonnant, pour Reyn, c'était que cet homme ne perçoive pas l'accent de fausseté dans la douceur de Malta à son égard. Le Gouverneur se pencha soudain en avant et mit ses mains en porte-voix, pour faire entendre sa jubilation aux hommes du vaisseau en train de sombrer.

« Adieu, seigneur Criath. Donnez vos bons conseils à mon serpent blanc. Je veillerai à ce que votre famille à Jamaillia sache avec quel courage vous avez crié grâce. Quoi, Ferdio ?

Tu ne sais pas nager ? Ne t'en fais pas. Tu ne resteras pas longtemps dans l'eau, et puis on n'a pas besoin de nager dans le ventre d'un serpent. Notez bien, seigneur Kreio : vos fils ne verront jamais leur héritage. Ils perdent tout, non seulement mes octrois à Terrilville mais vos propriétés à Jamaillia. Et toi, Tourbon de Grandcoteau, oh, mon meilleur partenaire à la pipe ! Tes forêts et tes vergers vont fumer en mémoire de toi. Ah, noble Vesset, allez-vous cacher votre figure entre vos

mains ? Soyez sans crainte, vous ne serez pas oublié ! Vous laissez une fille, n'est-ce pas ? »

Les nobles conspirateurs levaient les yeux vers lui. Certains suppliaient, d'autres restaient impassibles, d'autres encore lui renvoyaient des insultes. Ils allaient tous trouver la même fin. Quand ils avaient hésité à embarquer dans les canots du navire tant que le serpent rôdait alentour, l'équipage les avait abandonnés. Leur méfiance était bien fondée. Les canots n'étaient que des épaves flottantes à présent. Reyn n'avait pas aperçu un seul survivant.

C'en fut trop pour lui. « Vous vous moquez de ceux qui vont mourir, dit-il au Gouverneur sur un ton de reproche.

— Je me moque des traîtres ! reprit l'autre sauvagement. Et douce sera ma vengeance ! » rugit-il vers la mer. Il compta d'un regard avide les nobles qui se tenaient, impuissants, sur le pont inondé du navire en train de couler. Il marmonnait des noms, manifestement pour les imprimer dans sa mémoire à fin de représailles sur leurs familles. Reyn échangea un regard incrédule avec Malta. Ce gamin féroce, sans pitié, était-il vraiment le Grand Seigneur Magnadon, Gouverneur de Jamaillia ? Cosgo ouvrit la bouche, se remit à crier : « Oh, serpent, ne pars pas, en voilà un bien tendre… Aïe ! »

Il hoqueta subitement et se pencha sur sa blessure.

Malta prit l'air innocent d'un bébé en maintenant sa pression sur le chiffon. Elle déclara : « Oh, seigneur Gouverneur, il faut cesser de vous agiter. Regardez, ça a recommencé à saigner. Venez, descendons. Laissez-les à la justice de Sâ.

— Je recommence à saigner… ah, les lâches, les traîtres méritent de mourir encore plus lentement. Kennit avait raison. Il m'a sauvé, vous savez. » Sans demander la permission, il saisit le bras de Reyn et s'appuya sur lui tandis qu'ils l'emmenaient tout titubant vers le rouf. « A la fin, Kennit a reconnu que ma survie était plus importante que la sienne. Brave cœur ! Je les ai défiés, ces traîtres, mais quand ils sont venus me donner le coup fatal, le bon Kennit s'est fait tuer pour moi. Désormais, c'est un nom dont on honorera le souvenir. Le roi Kennit des Iles des Pirates. »

Ainsi le Gouverneur cherchait à se couronner des exploits et de la réputation de Kennit ! Reyn broda pour Cosgo sur le canevas de son rêve vaniteux. « Les ménestrels vont sans doute composer de merveilleuses chansons qui retraceront votre grande aventure. L'intrépide jeune Gouverneur pérégrina jusqu'à Terrilville et le désert des Pluies. Il advint alors qu'il fut sauvé par un roi pirate dévoué qui reconnut trop tard l'importance extrême du Gouverneur de Jamaillia, c'est la seule fin qui convienne à ce genre de chanson. » Reyn parlait d'une voix traînante, enchanté de voir que Malta avait bien du mal à garder son sérieux. Entre eux, le Gouverneur prit une expression ravie. « Oui, oui, excellente idée. Et un couplet entier consacré à ceux qui m'ont trahi, à la façon dont ils ont péri, déchiquetés par les serpents chargés par Kennit de me protéger. Voilà qui donnera à réfléchir aux futurs traîtres quand ils voudront conspirer contre moi.

— Sans aucun doute, approuva Malta. Mais maintenant, il faut descendre. » Elle l'entraîna fermement. D'un regard angoissé, elle exprima à Reyn sa crainte de ne pas survivre à cette journée. Malgré la tristesse de cette émotion, il trouva infiniment précieux de pouvoir la deviner en étant simplement à ses côtés. Il rassembla ses forces et fit rayonner le calme vers elle. Le capitaine Kennit avait affronté des situations pires. Son équipage saurait les sortir de là.

*

« Je vais étaler de la toile pour le linceul, proposa Ambre.

— Très bien », acquiesça Brashen dans une sorte de torpeur. Il baissa les yeux sur le corps de Kennit. Le pirate qui avait failli les tuer tous était mort sur son pont. Sa mère le berçait, maintenant, en pleurant silencieusement, un sourire tremblant sur les lèvres. *Parangon* s'était tu depuis qu'il avait tendu Kennit à sa mère. Brashen n'osait lui parler de crainte qu'il ne réponde pas. Il sentait que quelque chose se passait à l'intérieur de son navire. Quoi que ce puisse être, *Parangon* veillait dessus étroitement. Brashen redoutait de deviner juste.

« On va s'tirer d'ici ? » demanda Clef avec réalisme.

Brashen baissa les yeux sur le gamin à côté de lui. « Sais pas, répondit-il laconiquement. On va essayer. »

Le garçon examina les vaisseaux ennemis d'un œil critique. « Pourquoi ils attendent ?

— J'imagine qu'ils ont peur des vivenefs. Pourquoi risquer des vies quand les pierres vont faire le travail ? »

Le vaisseau jamaillien s'enfonçait. Quelques pauvres diables désespérés avaient fui dans la mâture car le serpent blanc leur avait montré que les canots ne leur offriraient pas le salut. Les deux autres navires de Kennit, encerclés, livraient bataille aux Jamailliens les plus proches et tentaient de forcer le passage. Un nouveau projectile atterrit dangereusement tout près. *Parangon* se mit à tanguer légèrement. Dès qu'ils se seraient éloignés du vaisseau jamaillien, le reste de la flottille les bombarderait sans retenue. « Si on pouvait arriver à pousser le serpent blanc pour qu'il vienne en aide aux pirates, on s'en sortirait peut-être. Mais alors, il faudra les distancer.

— Ça se présente pas bien, conclut Clef.

— Non, renchérit Brashen, lugubre, puis il sourit. Mais on n'est pas encore morts. »

Une femme étrange quittait les mains de *Parangon* et enjambait le garde-corps. Elle ne jeta pas un regard à Brashen mais s'installa sans un mot près du corps du pirate. Un chagrin insondable ternissait ses yeux noirs. Elle souleva la main de Kennit et la porta à sa joue. Mère tendit le bras au-dessus de son fils et posa une main ridée sur son épaule. Leurs regards se rencontrèrent. La femme brune scruta un moment le visage de Mère. Puis elle déclara à mi-voix : « Je l'aimais. Je crois qu'il m'aimait. Je porte son enfant. »

Elle lissa les boucles sur le visage immobile de Kennit. Se sentant de trop, Brashen détourna les yeux vers la *Vivacia* qui battait en retraite. Hiémain et Althéa discutaient sur le gaillard d'avant. Le cœur de Brashen bondit en la voyant. En se traitant d'imbécile, il s'élança vers la lisse. Si une femme avait pu traverser, une autre le pouvait aussi. « Althéa ! » hurla-t-il, mais les deux navires s'étaient déjà éloignés l'un de l'autre. Néanmoins, à son appel, elle fit volte-face. Elle courut comme une folle vers l'avant. Il s'étrangla en la voyant sauter sur

l'épaule de la figure de proue. Impossible de se méprendre sur l'expression sidérée de *Vivacia*. Elle attrapa Althéa au vol.

Les mots qu'elle adressa à sa vivenef portèrent distinctement jusqu'aux oreilles de Brashen et son cœur vola avec eux. « Je t'en prie, *Vivacia*, tu n'as pas besoin de moi. Je veux aller le rejoindre. »

Vivacia jeta un coup d'œil vers *Parangon*. Sa voix sonore retentit au-dessus de la mer. « *Parangon* ! Celle-là, je te la donne aussi ! »

Comme un parent qui jouerait avec son enfant, *Vivacia* fit monter et descendre Althéa, l'envoyant voler vers le navire aveugle. Son corps décrivit un arc de cercle en l'air.

« Non ! rugit Brashen, terrifié, agrippé à la lisse.

— Je l'ai ! » s'écria *Parangon* pour le rassurer, et ô miracle, c'était vrai.

Il l'attrapa et la balança, en plein élan, la fit tourbillonner avant de la remettre dans les bras tendus de Brashen. Elle trébucha sur le garde-corps et tomba dans ses bras. Il la prit contre lui, la serra. Il ne chercha même pas à parler. Il n'avait plus de souffle. Il leva les yeux vers *Parangon* et le navire lui rendit son regard. Ses yeux bleu pâle se plissèrent dans un grand sourire. Brashen en resta interdit.

« Bienvenue à bord, et tirons-nous d'ici si on peut, s'exclama Clef en manière de salut.

— Oh, Brashen ! » dit Althéa, toute frissonnante sur sa poitrine. Sa voix le fit sursauter. Elle leva le visage pour le regarder mais sans desserrer son étreinte. Elle respira à fond. « C'est l'idée de Hiémain. Si on peut s'échapper, cap au nord vers Partage. Le port est défendable, maintenant. On peut tenir là aussi longtemps que nécessaire jusqu'à ce que les oiseaux nous ramènent les autres navires de Kennit en renfort. »

Elle s'interrompit subitement. Elle contempla le corps sans vie de Kennit. La vieille femme et Etta, de chaque côté, ne semblaient rien voir autour d'elles. « Il est mort, chuchota Brashen dans ses cheveux. Il est mort dans les bras de *Parangon*. » Althéa s'accrocha à lui comme jamais elle ne l'avait fait. Il la serra, regrettant qu'ils n'aient pas de temps pour eux.

Mais la mort les menaçait tous. « S'échapper, marmonna-t-il, sceptique. Mais comment ? »

Parangon prit soudain la parole. Il regarda Brashen pardessus la tête penchée d'Althéa et déclara comme s'ils étaient complètement seuls : « Une fois, j'ai promis de ne pas te tuer. J'étais fou, tu le savais, et pourtant tu m'as fait confiance. » Le navire balaya la mer de ses yeux d'un bleu froid, évalua la situation. « Je suis complet, maintenant. Aujourd'hui, je vous fais à tous deux une nouvelle promesse. Je ferai tout mon possible pour vous garder en vie. »

*

« Remontez-les ! »

L'ordre retentit derrière eux. Malta, Reyn et le Gouverneur se retournèrent. Sa chemise rougie du sang de Kennit, Hiémain montrait du doigt les nobles désespérés sur le vaisseau qui sombrait. Jola arriva en courant. « Amener un canot ? demanda-t-il, incrédule.

— Non, je ne veux pas risquer la vie de mes hommes pour eux. » Il haussa la voix pour être entendu des Jamailliens. « On va vous lancer un filin ! Ceux qui sont assez courageux pour traverser survivront peut-être. A vous de choisir. Votre flottille ne nous donne pas le temps de venir à votre secours. Jola, occupe-t'en. » Et il regagna à grands pas le gaillard d'avant.

Le chaos éclata parmi les nobles. Ils se massèrent sur le bord du navire qui prenait de la bande. Un vieil homme leva les mains et supplia Sâ de lui faire miséricorde. Plus pragmatique, un jeune homme bien troussé courut vers l'autre bord, d'où il agita sa cape en criant aux autres vaisseaux de cesser l'attaque. On ne fit pas attention à lui. Les vagues passaient par-dessus la lisse, à présent. Jola para une ligne, la lança. Tous l'attrapèrent et l'un d'eux essaya aussitôt d'y grimper.

« Pas comme ça, imbécile ! rugit le second. Attachez le bout à quelque chose et avancez le long du filin une main après l'autre. »

Mais d'aucuns étaient de vieux barbons et les autres des oisifs. Peu d'entre eux arrivèrent à faire l'escalade sans aide. Il

fallut plusieurs filins, diligence et célérité pour les hisser à bord. Lorsqu'ils prirent pied sur le pont, ce qu'il subsistait de leurs fanfreluches était en lambeaux. « Estimez-vous heureux que ce soit une vivenef, leur dit Jola avec dureté. Elles n'ont pas de bernacles sur la coque, comme les autres navires. C'est une cale plus douce que beaucoup que vous avez eue. »

Ils se tenaient devant le Gouverneur, une dizaine d'hommes qu'il connaissait par leur nom, avec lesquels il avait dîné, des hommes en qui il avait eu confiance. Malta lui reconnut un certain courage. Il leur faisait face. Quelques-uns soutenaient son regard sans ciller mais la plupart avaient les yeux fixés sur leurs pieds ou sur l'horizon.

« Pourquoi ? » demanda-t-il enfin. C'était bien le dernier mot auquel elle s'attendait de sa part. Il les regarda l'un après l'autre. Malta qui tenait toujours le chiffon sur la blessure le sentit trembler légèrement. Elle lui jeta un coup d'œil et lut sur son visage une vérité qui échappa peut-être aux autres. Il était blessé par leur trahison. « Vous me haïssiez donc tant, que vous ayez comploté ma mort ? »

Celui qu'il avait appelé seigneur Criath leva ses yeux gris pour le dévisager. « Regardez-vous, gronda-t-il. Vous êtes faible, inconséquent. Vous ne pensez qu'à vous. Vous avez pillé le trésor, vous avez laissé la ville tomber en ruine. Que pouvions-nous faire sinon vous tuer ? Vous n'avez jamais été un véritable Gouverneur. »

Le Gouverneur Cosgo soutint fermement le regard de l'autre. « Vous avez été mon conseiller de confiance depuis mes quinze ans, rétorqua-t-il avec gravité. Je vous ai écouté, Criath. Ferdio, vous étiez ministre du Trésor. Tourbon, Kreio, ne m'avez-vous pas aussi donné des conseils ? J'ai toujours écouté les conseils, n'en déplaisait à certaines de mes Compagnes, car je voulais que vous ayez bonne opinion de moi. » Il promena les yeux sur eux. « J'ai eu tort, je le vois. Je me suis mesuré à l'aune de vos flatteries. Je suis ce que vous m'avez appris à être, messieurs. Ou plutôt, j'étais. » Il avança la mâchoire. « Le temps passé dans le vaste monde, parmi de vrais hommes, m'a beaucoup éclairé. Je ne suis plus le gamin que vous avez manipulé et trahi, mes seigneurs. Vous ne tarderez pas à le

découvrir. » Comme s'il en avait l'autorité, il ordonna à Jola : « Enfermez-les en bas. Ils n'ont pas besoin d'un trop grand confort.

— Non. » Hiémain était revenu. Sans s'excuser, il donna un contrordre. « Attache-les près du rouf, Jola. Je veux qu'ils soient visibles des autres navires. Il se peut qu'ils détournent de notre route flèches et boulets quand on se dégagera. » Il accorda un regard à sa sœur mais elle le reconnut à peine. Le chagrin avait creusé son visage et glacé ses yeux. Il chercha à adoucir son ton mais ses paroles résonnèrent pourtant comme un ordre. « Malta, tu serais plus en sécurité dans la chambre du capitaine. Reyn, voulez-vous l'y emmener ? Et le Gouverneur, bien sûr. »

Elle jeta un dernier coup d'œil au vaisseau qui sombrait. Elle ne s'attarda pas pour voir ligoter les nobles qui allaient servir de bouclier vivant. *C'est la guerre*, se dit-elle avec dureté. S'il faisait ça, c'était pour tenter de les sauver. Si les nobles mouraient, ce serait par la main de leurs compatriotes. La mort, c'était le risque qu'ils avaient pris en complotant contre le Gouverneur.

Ce qui ne signifiait pas qu'elle en tirait satisfaction. Amèrement, elle songea que des tas de gens de Terrilville, esclaves, simples négociants comme Marchands étaient morts à cause de leurs ambitions. Si le complot avait réussi, Terrilville elle-même serait tombée, et ensuite le désert des Pluies. Peut-être était-il temps qu'ils sentent l'effet que ça faisait d'être exposé au danger sans pouvoir le parer.

*

Du haut du mât de *Parangon*, Althéa avait une large perspective de la bataille. Elle avait dit à Brashen qu'elle y grimperait pour essayer de discerner une échappée possible. Il l'avait crue, ignorant qu'elle fuyait ses gestes trop possessifs et le regard bleu de *Parangon*. Les deux l'avaient soudain mise mal à l'aise. Brashen n'avait rien remarqué. Il avait enjoint Sémoi de rassembler l'équipage réduit en poste de défense pendant qu'il prenait le gouvernail. Le cœur serré, elle avait Constaté les pertes et les nombreuses blessures des survivants. Le visage et

le cuir chevelu échaudés d'Ambre, la peau brûlée de Clef qui pelait encore l'horrifiaient. Bizarrement, elle avait honte de n'avoir pas partagé leurs épreuves.

De son poste, elle avait sous les yeux une scène de désastre et de bataille. Elle voyait des équipages abandonner leurs navires endommagés par les serpents, d'autres qui se débattaient dans les gréements effondrés, des blessés. Mais ceux qui étaient encore en état semblaient déterminés à poursuivre le combat. Pour autant qu'elle pouvait en juger, il ne serait pas facile de fuir. Le *Bouffon* avait éperonné un navire qui avait essayé de le doubler. Les deux bâtiments étaient bloqués maintenant, leurs gréements emmêlés et une bataille sanglante faisait rage sur leurs ponts respectifs. Althéa se doutait que, quelle qu'en soit l'issue, les deux vaisseaux étaient perdus. La *Marietta* aurait pu se faufiler et s'échapper mais Sorcor la retenait, tentait d'aller à la rescousse du *Bouffon*. Des volées de flèches partaient de son pont, abattaient un à un les matelots jamailliens, tandis que leur petite catapulte lançait des pierres aux vaisseaux voisins dans une vaine tentative pour les garder à distance.

La lutte était très inégale, la situation empirait. Maintenant que *Vivacia* et *Parangon* avaient levé l'ancre, seul le désir de garder leurs catapultes à portée de jet empêchait les Jamailliens de cerner les deux vivenefs. Le serpent blanc qui fendait l'eau à côté de *Parangon* tenait quelques bâtiments en respect tandis que les effets de l'attaque récente de ses semblables retardaient les autres. Althéa vit la grand-voile d'un vaisseau s'effondrer et supposa qu'une projection de venin avait fini par ronger la toile.

Leur seul espoir était de sortir de l'encerclement et de filer vers Partage. D'après Hiémain, la ville était défendable, mais défendable ne signifiait pas qu'elle pouvait résister à un siège prolongé. Elle se doutait que les Jamailliens ne renonceraient pas tant que le Gouverneur serait en vie. Et une fois qu'il serait mort, ils élimineraient tous les témoins. Hésiteraient-ils à raser une colonie pirate ? Elle ne le pensait pas.

En bas, sur le pont, les hommes déplaçaient le corps de Kennit. La vieille femme le suivit, mais Etta demeura sur le gaillard d'avant, agrippée à la lisse, les yeux fixés au-dessus de

l'épaule de la figure de proue, indifférente à la bataille. Peut-être sentait-elle, elle aussi, que ce qui subsistait du pirate était dans la figure de proue plus que dans son corps mou. Kennit faisait partie de *Parangon*, désormais. Il était mort sur son pont, et le navire l'avait accueilli. Elle ne comprenait toujours pas pourquoi.

Ambre déclara soudain, en dessous : « Tu ferais bien de redescendre. Brashen est sûr qu'une pierre va t'arriver dessus et te faire tomber. »

Parangon avait déjà reçu un coup solide qui avait emporté une partie du garde-corps et éraflé le pont.

« Moi aussi, je ferais mieux de descendre, poursuivit Ambre. On dirait que Kyle fait toute une histoire à cause du corps de Kennit.

— Kyle ? s'exclama Althéa.

— Brashen ne t'a pas dit ? La mère de Kennit l'a emmené à bord. A l'évidence, Kennit l'avait planqué sur l'île de la Clé.

— Non, il ne m'a rien dit. Nous n'avons pas eu beaucoup le temps de parler. » C'était un euphémisme ! La mère de Kennit ? L'île de la Clé ? Althéa dégringola du mât, passa devant Ambre pour gagner le pont. Elle avait cru que rien ne pourrait venir compliquer encore cette journée. Elle s'était trompée.

Kyle Havre, le mari disparu de Keffria, se tenait à la porte du rouf et bloquait le passage. Althéa reconnut sa voix. « Jetez-le par-dessus bord ! Assassin ! Bandit, coupe-jar...ret ! » Il bégayait d'une voix rauque, dans sa fureur. « Bien fait pour lui ! Jetez-le aux serpents, comme il l'a fait avec mon équipage. » Les deux hommes qui portaient le corps avaient l'air mécontents mais la vieille femme qui devait être la mère de Kennit paraissait accablée. Elle tenait toujours la main de son fils mort.

Althéa atterrit lestement sur le pont et se précipita. « Laissez-la passer, Kyle. La tourmenter ne changera rien à ce qu'a fait Kennit. » Au moment où elle prononçait ces paroles, elle en reconnut la justesse. Impassible, elle regarda le visage de Kennit. Il se trouvait au-delà de sa vengeance, à présent, et elle n'allait pas passer sa rancœur sur cette vieille femme en deuil. Kyle, en revanche, n'était pas hors de sa portée. Elle avait

attendu longtemps cette confrontation. L'arrogance et l'égoïsme de cet homme avaient failli détruire sa vie.

Pourtant, quand il se retourna vers elle, sa haine fondit et laissa place à l'horreur. L'assurance agressive de Kyle avait disparu à l'instant même où elle avait protesté. Ses mains se crispaient spasmodiquement, il la regardait de travers, sans comprendre. « Quoi ? fit-il sur un ton plaintif. Qui ?

— Althéa Vestrit », dit-elle à mi-voix. Elle le dévisageait.

Il portait de multiples traces de coups. Il lui manquait des dents et sa figure était couturée de cicatrices. Ses cheveux blonds hirsutes étaient striés de gris. Les coups qu'il avait reçus sur la tête lui avaient ébranlé les nerfs, il ne maîtrisait plus les mouvements de sa tête et de ses mains. Il avait les gestes tremblants et réduits d'un grand vieillard.

Ambre était juste derrière Althéa. Elle parla avec douceur, du même ton qu'elle employait quand *Parangon* était en proie à un de ses accès de colère. « Laissez tomber, Kyle. Il est mort. Cela n'a plus d'importance. Vous êtes en sûreté, maintenant.

— Plus d'importance ! dit-il en postillonnant. Plus d'importance ! Regardez-moi ! Fichtrement amoché. Ta faute ! » déclara-t-il soudain en désignant Althéa d'un doigt crochu et tremblant. A la vue de ses mains déformées qui portaient les traces de fractures systématiques, elle se sentit au bord de défaillir. « Ta faute… toi, dénaturée… veux être un homme… as déshonoré la famille… as fait que le navire me déteste. Ta faute. Ta faute. »

Althéa entendit à peine ces paroles, elle constatait qu'il cherchait ses mots, qu'il avait du mal à prononcer. Il prit une grande respiration et son visage se marbra de taches rouges sous l'effort. « Je te maudis ! Meurs sur ce navire fou ! Que le malheur soit sur toi. Un mort à bord. Tu vas mourir sur ce pont. Ecoute-moi bien ! Je te maudis ! Tous ! Je vous maudis ! » Il écarta ses mains tremblantes et la salive jaillit de ses lèvres.

Althéa le considérait, sans mot dire. La vraie malédiction, c'était qu'il était le mari de Keffria, le père de Hiémain, Malta et Selden. Elle se devait de leur rendre cet homme. A cette idée, son sang se glaça. Malta n'avait-elle donc pas assez souffert ?

Elle avait idéalisé son père. Fallait-il ramener cette épave rongée d'amertume à sa sœur ?

Il s'aperçut que ses paroles n'avaient pas fait broncher sa belle-sœur et son visage se plissa sous l'effet de la fureur. Il cracha devant elle, dans l'intention de l'insulter mais la salive dégoulina sur son menton et elle ne ressentit que de l'épouvante. Elle trouva les mots et déclara calmement : « Kyle, laissez-le passer, par égard pour le chagrin de sa mère. Laissez-les passer. »

Pendant qu'il la fixait de ses yeux hébétés, les hommes se faufilèrent emportant le corps de Kennit. Mère les suivit en lançant à Kyle un regard de reproche. Etta était près d'elle, à présent. Elle croisa brièvement les yeux d'Althéa. Ce qui passa entre elles deux était indicible. « Merci. » La voix était sèche, chargée de ressentiment. La haine brûlait encore dans son regard mais cette haine n'était pas dirigée contre Althéa. Elle haïssait l'odieuse vérité qui les torturait toutes deux. Althéa se détourna de cette certitude fulgurante. Kennit l'avait violée. Etta le savait et le reconnaître, pour elle, c'était enfoncer un pieu au cœur du souvenir qu'elle gardait de lui. Ni l'une ni l'autre ne pouvaient échapper à ce qu'il leur avait fait.

Althéa détourna la tête et ses yeux retombèrent sur Kyle, qui marmottait toujours en jouant de ses faibles poignets pour manifester sa colère. Il s'éloigna, le pas traînant, en gesticulant dans tous les sens. Son pied gauche était tourné en dehors de façon anormale.

Ambre déclara à mi-voix : « La nuit, dans notre chambre, tu disais que tu mourais d'envie de le revoir au moins une fois. Pour pouvoir lui reprocher en face ce qu'il avait fait.

— Il m'a volé mon navire. Il a détruit mes rêves. » Elle répéta les vieux griefs. Mais ils paraissaient absurdes à présent. Elle ne pouvait détacher le regard de la silhouette zigzagante. « Que Sâ nous garde tous ! » La rencontre n'avait duré que quelques instants mais elle se sentit vieillie de plusieurs années. Elle reporta les yeux sur son amie. « Privée de ma vengeance pour la deuxième fois aujourd'hui », fit-elle remarquer d'une voix tremblante.

Ambre lui jeta un coup d'œil surpris. « C'est vraiment ce que tu ressens ?

— Non, non, ce n'est pas du tout ça. » Althéa sonda son cœur et fut étonnée de ce qu'elle éprouvait. « Je suis reconnaissante. D'être en vie. D'être indemne. D'avoir dans ma vie un homme comme Brashen. Par le souffle de Sâ, Ambre, je n'ai pas à me plaindre. » Elle leva la tête, soudain, comme si elle s'éveillait d'un cauchemar. « Il faut qu'on survive à tout ça, Ambre. Il le faut. J'ai ma vie à faire.

— Comme chacun de nous », répondit Ambre. Elle regarda droit devant elle, vers la mer où des hommes se battaient sur les ponts des navires bloqués. « Comme nous avons aussi chacun notre mort », ajouta-t-elle plus doucement.

*

« Que ferait Kennit maintenant ? » marmonna Hiémain pour lui-même en parcourant du regard les vaisseaux dont le cercle se refermait. Il avait pris à bord les Jamailliens parce qu'il n'avait pas eu le cœur de les laisser se noyer ou de les voir dévorés. Faiblesse, aurait dit Kennit. Il avait perdu un temps précieux alors qu'il aurait dû sortir son navire de là. Jola les avait consciencieusement enchaînés, conformément à son ordre. Cette idée le mettait mal à l'aise. Mais il était trop tard pour changer d'avis. Hiémain était seul à présent. Kennit était mort, et Etta était partie le pleurer. Althéa était passée sur le *Parangon*. Il avait pris le commandement de *Vivacia*, car il n'aurait pu supporter de voir Jola capitaine. Maintenant qu'il avait sa vivenef en main, il avait peur de la perdre ainsi que ses matelots. Il se rappela la dernière fois qu'il avait dirigé le bateau. Alors, il avait remplacé son père pour sortir le navire d'une tempête. Aujourd'hui, il avait succédé à Kennit, au cœur de la bataille. Malgré le temps qui s'était écoulé, il se sentait tout aussi hésitant. « Que ferait Kennit ? » se répéta-t-il. Son cerveau refusait de fonctionner.

« Kennit est mort. » *Vivacia* prononça les mots durs avec tendresse. « Tu es vivant, Hiémain Vestrit, cela dépend de toi. Sauve-nous tous les deux.

— Comment ? Je ne sais pas comment. » Il regarda une nouvelle fois autour de lui. Il fallait qu'il agisse, et vite. L'équipage avait foi en lui. Les hommes lui avaient obéi de bon gré, et maintenant il était paralysé alors que la mort les cernait de près. Kennit aurait su quoi faire.

« Arrête ! » Elle lui parlait tout haut comme dans le secret de son cœur. « Tu n'es pas Kennit. Tu ne peux pas commander comme il le faisait. Tu dois commander comme Hiémain Vestrit. Tu dis que tu as peur d'échouer. Qu'est-ce que tu répétais à Etta, si souvent que ma membrure en résonne encore ? Quand on a peur d'échouer, on a peur de quelque chose qui n'est pas encore arrivé. On prédit son propre échec, et par l'inaction, on s'y enferme. Ce n'est pas ce que tu lui disais ?

— Cent fois, répondit-il en souriant presque. A l'époque où elle ne voulait même pas essayer d'apprendre à lire. Et d'autres fois.

— Et ? »

Il prit une respiration et se concentra. Il scruta la bataille. Son ancienne formation revint soudain au premier plan. Il respira encore, profondément. Quand il expira, il expulsa en même temps ses doutes. Il vit le combat comme s'il s'agissait d'un des jeux d'Etta. « Dans un conflit, il y a toujours une faiblesse. Il faut trouver la percée. » Il désigna la *Marietta* et le *Bouffon*, déjà engagés dans la bataille avec les vaisseaux jamailliens. Plusieurs autres bâtiments les rejoignaient.

« Là-bas ? demanda *Vivacia*, sceptique tout à coup.

— Ici. Nous allons faire notre possible pour les délivrer. Et nous avec. » Il haussa la voix. « Jola ! Pare à virer ! Archers parés. En route ! »

C'était inattendu mais lorsqu'il eut compris qu'il ne pouvait abandonner ses amis, la décision était simple. *Vivacia* répondit de bonne grâce à la barre et, heureusement, le vent leur était favorable. *Parangon* suivit sans attendre. Hiémain entrevit Trell au timon de la vivenef. Cette simple preuve de confiance lui rendit son assurance. « N'hésite pas ! conseilla-t-il au navire. On va les faire céder. »

Un vaisseau jamaillien, ardent et leste, vira pour venir flanquer *Vivacia*. Les archers étaient alignés le long de la lisse.

Aux cris des otages, ils tergiversèrent un instant puis tirèrent. Hiémain se jeta à plat ventre sur le pont pour éviter deux traits qui le visaient. Une flèche atteignit *Vivacia* à l'épaule mais rebondit sans lui faire de mal. Elle poussa un cri aigu d'indignation, aussi perçant que celui d'un serpent. Le bois-sorcier n'avait rien à craindre d'une flèche ordinaire. Le feu grégeois et les flammes, c'était une autre affaire, mais Hiémain estima qu'ils n'oseraient pas s'en servir, les navires étant trop proches les uns des autres. La bonne brise emporterait facilement des morceaux de toile enflammés d'un vaisseau à l'autre. Les archers de *Vivacia* ripostèrent à la volée avec beaucoup plus de précision. Le petit vaisseau vira pour s'éloigner. Hiémain espéra que la nouvelle de la présence des otages à bord se répandrait vite.

Juste au moment où il croyait qu'ils en avaient réchappé sans dommage, un homme tomba du gréement. La flèche lui avait transpercé la gorge ; Gankis était mort sans un bruit. Le vieil homme avait fait partie du premier équipage de Kennit. Quand son corps s'affala sur le pont, *Vivacia* poussa un hurlement. Ce n'était pas un cri de femme mais le glapissement aigu d'un dragon indigné. La colère qui était montée en elle envahit aussi Hiémain. En réponse, un rugissement leur parvint de *Parangon*, répété en écho par la sonnerie stridente de trompette du serpent blanc.

Un grand bâtiment avançait régulièrement dans leur direction. Sans aucun doute, le capitaine cherchait à faire culer *Vivacia* jusqu'au cœur de la flottille. Hiémain évalua les chances. « Taille de l'avant tant que tu peux, ma dame, lui ordonna-t-il. Donne tes ordres au timonier, comme tu veux. » Il agrippa le garde-corps et espéra qu'il ne les menait pas tout droit à la mort. La toile pleine et gonflée, ce fut une guerre des nerfs entre les deux navires. Au dernier moment, le capitaine ennemi lâcha du mou et déborda. *Vivacia* lui fila littéralement sous la proue. Hiémain s'aperçut que le serpent blanc était monté en ligne pour suivre leur allure quand il rugit et aspergea l'autre vaisseau de son venin.

A présent le *Bouffon* en difficulté était juste devant eux. Une de ses voiles aux couleurs éclatantes était tombée et

pendait, inutile. L'équipage s'était presque débarrassé du détachement d'abordage mais les deux navires étaient encore crochés par les grappins et les gréements emmêlés. *Vivacia* fonça sur eux en criant comme un dragon, archers parés. La *Marietta* s'écarta pour leur laisser la place. Les munitions de Sorcor en flèches et en projectiles devaient être presque épuisées.

« Regarde-moi ça ! » s'exclama Hiémain tout à coup. Le serpent blanc avait refait surface près du vaisseau jamaillien engagé avec le *Bouffon*. Comme s'il devinait leur plan, il rugit et ouvrit grand la gueule pour pulvériser son venin sur le pont. Les hommes se mirent à hurler. Le serpent était trop près, leur catapulte n'aurait servi à rien. Une volée de flèches passa au-dessus de lui sans l'atteindre. Il disparut sous les vagues puis surgit de nouveau près de la proue. Il l'aspergea puis ploya sa grande tête pour l'appuyer contre la coque. Il poussa violemment, en fouettant de la queue. Hiémain entendit le bois gémir. Les gros bordés, fumant sous le venin, s'arquaient sous la pression. A bord du *Bouffon*, les hommes s'efforçaient de dégager leur navire. Les gréements emmêlés résistaient mais des matelots armés de haches les escaladaient en masse. Ils se libérèrent en coupant à corps perdu, avec entrain. Dans une grande embardée, les navires finirent par se séparer.

Les pirates sur le *Bouffon* poussèrent des hourras d'intensité inégale, le serpent se dressa encore une fois pour asperger le navire ennemi. Un archer isolé rugit de douleur, fit voler une seule flèche qui frappa le serpent blanc juste derrière l'angle de sa mâchoire. Le trait s'enfonça et le serpent hurla sa souffrance. Il secouait follement la tête comme s'il cherchait à déloger la flèche. Horrifié, Hiémain aperçut une blessure béante sur le cou de l'animal. Le sang ruisselait et les toxines blanches s'écoulaient en fumant. Sa chair était rongée par son propre venin. *Vivacia* poussa un cri de furie et d'épouvante.

Parangon les doubla soudain à toute allure. Sans aucun égard pour sa figure de proue, le navire éperonna le vaisseau jamaillien par le milieu. *Parangon*, hors de lui, fulminait. Il saisit le garde-corps du bâtiment ennemi et l'arracha.

Hiémain n'avait jamais songé à mesurer la force d'une figure de proue. Sous ses yeux, un *Parangon* enragé se servait du garde-corps comme d'une massue pour cogner sur le malheureux vaisseau. Des éclats de bois volaient à chaque coup. Les hommes fuyaient, cherchaient à s'abriter de la grêle de bois. Quand le garde-corps céda, il ôta la hache de guerre de sa ceinture et la brandit à deux mains. Chaque fois qu'il l'abattait, il poussait un rugissement. Les bordés du pont s'effondrèrent ; il tendit alors les bras pour déchirer la toile et le gréement. Avec sa hache et ses mains, il réduisit le vaisseau en miettes devant les yeux incrédules de Hiémain. Sur le pont de *Parangon*, les hommes terrorisés filaient comme des flèches pour s'abriter.

*

Les autres vaisseaux ennemis avaient reculé en position défensive. *Parangon* continuait à leur lancer des morceaux d'épave. Une ancre avec une longueur de chaîne s'écrasa dans la mâture d'un navire. Un canot, projeté avec violence, balaya la moitié d'un pont. Dans sa hâte de se mettre hors de portée, un vaisseau jamaillien en éperonna un autre. Les deux se mirent à tourner, les gréements enchevêtrés. L'attaque sauvage de *Parangon* leur avait ouvert un passage, ce qui ne les avancerait guère. Althéa vit alors la *Marietta* débouquer à toute vitesse, suivie par le *Bouffon* qui piquait dans la plume. Eux au moins pourraient s'échapper.

« *Parangon* ! *Parangon* ! » A la barre, Brashen s'époumonait. Peine perdue. En lui brûlait la rage d'un dragon, et à chaque coup forcené, il l'exhalait en rugissant. *Vivacia* s'engouffra dans la percée. « Suis-moi ! Suis-moi ! » criait-elle à *Parangon* mais il ne paraissait pas entendre. Ses voiles s'efforçaient de le pousser en avant, mais il saisit un vaisseau ennemi d'une main et continua de taper dur avec le second. Les deux vaisseaux gémirent l'un contre l'autre. Une pierre tomba sur la poupe avec un bruit mat, rappelant à Althéa que les Jamailliens n'avaient pas cessé l'attaque. Un autre projectile toucha le gaillard d'arrière et emporta un morceau de la lisse de

Parangon. Si le gouvernail était démoli, ils étaient perdus. Une autre pierre. La mort cherchait à les prendre.

Kyle Havre était sorti de sa cachette. Au milieu du chaos, il dansait une gigue de dément, sur le tillac. « Crevez ici ! Crevez ici, psalmodiait-il d'une voix stridente. C'est tout ce que vous méritez, tous autant que vous êtes ! C'est bien fait ! Vous avez embarqué son corps ! Il va aller par le fond avec nous ! »

Etta, qui s'était enfermée avec Mère, apparut et se précipita résolument vers le pont. Un petit vaisseau passait à toute vitesse, le même qui plus tôt avait harcelé *Vivacia*. « Baissez-vous ! » lui cria Althéa alors que les archers tiraient. Etta l'écouta. Mais pas Kyle.

Il eut un soubresaut, tomba, deux flèches fichées dans le corps. Etta ne lui accorda pas un regard. Elle prit son élan et se mit à courir. Quand elle atteignit le gaillard d'avant, elle hurla avec la force d'une bourrasque glacée. « Navire sans foi ! Emmène-nous loin d'ici. Ou l'enfant de Kennit sera mort-né, un enfant qu'il m'a commandé d'appeler « *Parangon* » ! »

La figure de proue se tourna pour la regarder. Ses larges yeux bleus brillaient de l'éclat de la folie. Il la dévisagea et un silence subit tomba. D'une main, il saisit un membre du vaisseau détruit, le souleva au-dessus de sa tête puis le lança sur la mâture d'un navire jamaillien qui approchait. Il rengaina sa hache dans son harnais. Enfin, il prit la carcasse à deux mains et la repoussa avec violence. La force de jet les dirigea vers la percée qui se resserrait et précipita l'épave sur la route de deux autres bâtiments. Libres d'entraves, les voiles pleines du *Parangon* le projetèrent en avant. Rapide comme seule une vivenef pouvait l'être, il rangea la proue d'un vaisseau jamaillien et se retrouva bientôt hors de danger.

Soudain, comme une bénédiction de Sâ, la mer libre s'étendait devant eux. *Parangon* s'y plongea. Le vent les poussait, ils filaient à la suite de *Vivacia*. Sur le pont, le sang de Kyle Havre formait des flaques stagnantes.

13

SECRETS

Leur fuite les avait entraînés vers le nord, dans la mauvaise direction pour Partage.

Le jour déclinait quand *Parangon* rattrapa les autres. *Vivacia* faisait route à bonne allure en tête de leur groupe de vaisseaux. Hiémain avait pris le commandement de la petite force pirate. Althéa était fière de lui. Elle trouvait bien dommage que son père ne l'ait jamais considéré avec les yeux de Kennit.

Aucun de ceux qui avaient jamais aimé Kyle Havre ne serait obligé de voir ce qu'on lui avait fait. En silence, Ambre avait aidé son amie à faire glisser le corps à la mer. Althéa avait elle-même épongé le sang sur le pont de *Parangon* que le bois-sorcier avait refusé d'absorber. Elle ne savait toujours pas ce qu'elle dirait à Malta ou à Keffria. Elle savait ce qu'elle ne leur dirait pas. Tous ces affreux secrets lui soulevaient, lui gonflaient le cœur.

Elle leva la tête et examina les navires d'un œil critique. *Vivacia* ouvrait la route, naviguant comme seules les vivenefs en avaient le secret. La *Marietta*, le petit vaisseau bien voilé de Sorcor, s'efforçait de suivre l'allure. Le pauvre *Bouffon* mal en point traînait derrière, vaille que vaille. En dernier venait *Parangon*. Althéa sentait qu'il pleurait toujours le serpent. Kennit faisait partie du navire, à présent, et pourtant elle ne pouvait renier le lien qui l'unissait à *Parangon*. Un frémissement, presque un frisson, la parcourut.

Elle gagna l'arrière jusqu'à la barre à la recherche de Brashen. Elle n'était pas encore prête à rendre visite à la figure de proue. Elle se donnait l'excuse qu'Etta était sur le gaillard d'avant et désirait sans aucun doute rester seule. Alors qu'elle traversait le pont, Ambre déboucha d'un panneau de cale,

chargée d'une marmite de ragoût. L'odeur donna la nausée à Althéa. Elle ne se souvenait plus de quand datait son dernier repas.

Sémoi était au timon. Il l'accueillit avec un grand sourire et un clin d'œil. « J'savais qu'on vous récupérerait », s'exclama-t-il. Elle lui envoya une bourrade sur l'épaule en passant, surprise d'être si émue par ses paroles de bienvenue. Sans un mot, Ambre lui tendit son repas. Il lui confia la barre et vint se placer près d'Althéa. Entre les bouchées gloutonnes qu'il enfournait, il secouait la tête vers l'arrière. « Ils n'abandonnent pas, hein ? »

Derrière eux, les vaisseaux jamailliens s'étaient remis de la folie furieuse de *Parangon*. Certains donnaient la chasse. « Ils ne prendront pas le risque d'abandonner, répondit Althéa. Tant que nous tenons le Gouverneur, ils ne peuvent pas renoncer. S'il est vivant, tous leurs plans se disloquent. Ils perdent tout. » Elle observa d'un œil critique les vaisseaux ennemis. « Nous avons raison de fuir. Certains ne vont pas passer la nuit. J'ai déjà vu les effets de la bave de serpent. La toile qui paraît solide va bientôt se fendre et tomber en lambeaux. Si on cingle, on peut en semer au moins quelques-uns. Ensuite, quand on sera obligé de se battre, on n'affrontera qu'une force plus réduite.

— Mieux encore, on peut espérer les perdre dans la nuit, intervint Brashen derrière eux. Et même si ce n'est pas le cas, Hiémain détient des otages maintenant. » Une ombre flotta sur son visage. « Je crois qu'il n'hésitera pas à s'en servir.

— Des otages ? » demanda Althéa alors que Brashen venait les rejoindre à la lisse d'arrière. Il était tout gris ; on aurait dit qu'il avait vieilli de plusieurs années en une seule journée. Il entoura les épaules d'Althéa et la serra contre lui. Elle mit un bras autour de sa taille.

A son intonation, elle n'aurait su dire s'il approuvait ou s'il était scandalisé. « Au dernier moment, Hiémain a récupéré une dizaine de Jamailliens. Des nobles, à en juger par leur tenue. Ils devraient avoir une certaine valeur comme otages. Mais nous avons raison de fuir tant que nous sommes en position de marchander. Il y a beaucoup d'endroits où se cacher dans les Iles, et nous suivons trois navires qui connaissent bien ces eaux. On peut peut-être échapper à la mort aujourd'hui. »

Sémoi avait fini de manger. Il remercia Ambre et échangea avec elle le plat contre la barre. Il semblait bizarre à Althéa qu'un échange aussi banal ait lieu en un jour pareil. La paix lui était étrangère, désormais.

Brashen s'adressa soudain à Ambre : « Ornementale ? » demanda-t-il sur un ton accusateur.

Elle haussa les épaules, et il y avait de l'étonnement dans ses yeux étranges. « J'avais fixé la hache. Je n'aurais jamais pensé qu'il soit capable de la tirer et de l'utiliser. » Elle secoua la tête. « Plus ça va, plus je le trouve bizarre, ce bois-sorcier.

— Heureusement pour nous qu'il s'en est servi, fit remarquer Sémoi, approbateur. Vous avez vu comme les éclats volaient ? »

Personne n'eut l'air disposé à répondre. Althéa s'appuya sur Brashen et constata que l'écart augmentait entre eux et leurs poursuivants. Elle avait tant de choses à lui raconter, et absolument rien à dire de plus que ce qu'exprimait ce simple contact. Clef apparut tout à coup. Il se campa devant Althéa et Brashen et secoua la tête d'un air désapprobateur. « Devant l'équipage, et tout l' monde », leur reprocha-t-il avec un grand sourire irrespectueux. Althéa essaya de lui donner un grand coup pour rire. A sa surprise, Clef attrapa sa main au vol et la porta avec fermeté à sa joue. « Chouette de vous voir de retour, dit-il tout à trac. Chouette que vous êtes pas mort'. » Il relâcha la main aussi vite qu'il l'avait saisie. « Comment qu'ça se fait qu'vous avez rien dit encor'à *Parangon* ? Il a une figure toute neuve, savez ? Et une hache. Et des yeux bleus comme moi.

— Des yeux bleus ? » Ambre explosa, incrédule. « Ils sont censés être brun foncé, presque noirs. » Elle fit brusquement volte-face et s'éloigna précipitamment.

« Il est bizarre, ce bois-sorcier, lui rappela Brashen avec suffisance.

— C'est trop tard pour les changer, fit remarquer Clef joyeusement. En plus, moi j'les aime bien. Z'ont l'air gentils. Comme ceux d'Mère. » Il se dépêcha de suivre Ambre.

Ils étaient presque seuls, à présent, si on ne tenait pas compte de Sémoi. Le vieux matelot garda les yeux fixés devant lui par délicatesse quand le capitaine embrassa Althéa. Le

souvenir de l'agression de Kennit s'imposa fugitivement. Alors elle saisit Brashen et l'embrassa à son tour avec provocation, se refusant à toute comparaison entre ce baiser et l'acte du pirate. Elle ne laisserait pas cette chose s'interposer entre eux.

Pourtant, quand elle le lâcha, elle surprit comme une ombre dans ses yeux. Il était trop sensible. Il la dévisagea d'un air interrogateur. Elle haussa imperceptiblement les épaules. Ce n'était pas le moment de lui dire. Mais serait-ce jamais le moment de tout lui révéler ?

Il croyait sans doute changer de sujet. « Alors, pourquoi n'allons-nous pas voir *Parangon* pour lui apprendre que tu es à bord, saine et sauve ?

— Il le sait déjà. C'est grâce à lui si j'y suis. » Elle n'était pas encore remise de sa stupéfaction quand la figure de proue l'avait attrapée et qu'elle avait vu ses yeux. Les yeux de Kennit. Elle avait bien failli se couvrir de honte en hurlant lorsque les grandes mains s'étaient refermées sur elle. Elle savait que *Parangon* l'avait senti. Il n'avait pas suspendu son geste mais l'avait déposée promptement dans les bras de Brashen. Elle répondit au silence perplexe de Brashen : « Je le verrai et lui parlerai quand nous serons tranquilles, Brashen. Pas tout de suite. » Elle fit un début de tentative : « Kennit fait partie de lui, maintenant, non ? »

Il essaya de lui expliquer. « Kennit était un Ludchance. Tu savais ça ?

— Non, dit-elle lentement. Kennit était issu des Marchands de Terrilville ? » Cette idée l'épouvanta.

Brashen lui laissa le temps d'assimiler la nouvelle avant d'ajouter : « Nous nous doutions depuis Partage que *Parangon* était le navire légendaire d'Igrot. Terrilville a toujours nié que le pirate ait eu une vivenef. Mais c'était vrai : *Parangon*. Il avait pris Kennit en otage pour asservir le navire.

— Par le souffle de Sâ ! » Tout concordait maintenant. Elle regroupa tant bien que mal tous les éléments. « Alors Kennit est revenu mourir chez lui, mourir sur son pont. Pour ne faire qu'un avec son navire. » Un petit frisson d'horreur lui parcourut l'échiné.

Brashen acquiesça de la tête en l'observant. « Il l'a toujours été, Althéa. Je ne crois pas que sa mort sur le pont ait changé *Parangon*, excepté qu'il a trouvé la paix. Il est enfin lui-même, un être complet. Dragons, Ludchance, hommes et petit garçon, et Kennit, ils sont tous confondus en un. » Elle se détourna, mais il lui prit le menton et lui releva le visage. « Et nous, dit-il presque farouchement. Toi et moi. Ambre et Jek. Clef. Tout ce que nous avons mis en lui en fait partie aussi. Ne te détourne pas de lui maintenant. Je t'en prie. Ne cesse pas de l'aimer. »

Elle pouvait à peine se concentrer sur ce qu'il disait. Elle avait redouté de raconter le viol à Brashen mais avait décidé qu'il le fallait. Pourtant comment était-ce possible sans nuire aux sentiments qu'il portait au navire ? Les méandres de ses pensées lui donnaient le vertige.

« Althéa ? demanda Brashen, inquiet.

— J'essaierai », répondit-elle faiblement. Sans se soucier qu'on la voie, elle l'attira soudain et l'étreignit. « Tiens-moi, dit-elle farouchement. Tiens-moi très, très serrée. »

*

Elle avait promis qu'elle essaierait. Brashen se défendit à grand-peine d'insister. Quelque chose s'était passé à bord de *Vivacia*, quelque chose qui l'éloignait de lui, maintenant. Il posa le menton sur ses cheveux bruns et l'enveloppa dans ses bras. Il pensa avoir deviné.

Althéa parut sentir ses pensées, car elle changea de sujet. « Ça clapote. » Elle bougea un peu dans ses bras. Il feignit de ne pas remarquer qu'elle séchait des larmes sur sa chemise.

« En effet. J'ai idée qu'un coup de chien se prépare. Mais on en a déjà subi. *Parangon* se comporte bien dans la tempête.

— On pourra d'autant mieux se cacher.

— Je crois qu'on les distance.

— Ils ont éteint leurs fanaux. Ils espèrent nous surprendre dans le noir.

— Il faudrait d'abord qu'ils nous trouvent.

— Ça va être plus difficile pour la *Marietta* et le *Bouffon* de garder la même allure que les vivenefs dans le noir.

— Ils avancent sans lumière, eux aussi.

— *Vivacia* ne les abandonnera pas. Elle les protégera, quels que soient les risques. »

Une conversation banale, un rappel d'évidences. Pour Brashen, cela sautait aux yeux : elle avait retrouvé la *Vivacia* et son cœur en même temps. Il ne pouvait le lui reprocher, *Vivacia* était le navire de sa famille. Kennit mort, elle avait de sérieuses chances de la récupérer. Et, à la différence de *Parangon*, *Vivacia* n'avait pas absorbé l'âme d'un pirate assassin qui avait causé de grands préjudices à la famille d'Althéa. Quand elle était passée sur le *Parangon*, il s'était illusionné en croyant qu'elle était revenue pour lui. Mais en fait elle était venue lui communiquer les plans de bataille. En remarquant les plis distraits de son front, il devinait où étaient ses pensées.

Elle l'aimait, à sa manière. Elle lui donnait ce qu'elle pouvait sans abandonner son navire et sa famille. Il n'avait pas le droit de lui en demander davantage. S'il avait eu encore une famille, peut-être aurait-il lui aussi été tiraillé. Un bref instant, il songea à quitter *Parangon* pour la suivre. Mais c'était impossible. Personne ne connaissait ce navire comme lui. Personne n'avait autant souffert avec lui. Il ne pouvait rendre *Parangon* vulnérable à un capitaine qui ne tolérerait peut-être pas ses sautes d'humeur. Et Clef ? Arracherait-il le gamin au navire qui l'aimait ? Ou le laisserait-il sur *Parangon*, pour être formé par un maître qui n'agirait peut-être pas au mieux des intérêts du garçon ? Et Sémoi ne serait pas lieutenant sous les ordres d'un autre capitaine. Il redeviendrait un ivrogne fini et perdrait à boire ce qui lui restait de vie. Non. Il avait beau aimer Althéa, il avait des responsabilités. Elle ne respecterait pas un homme qui abandonnerait son navire pour la suivre. C'en était fini pour Brashen Trell de se dérober à ses devoirs. Il devait demeurer ici, et le cas échéant, aimer Althéa de loin, et quand ils pourraient être réunis.

En reconnaissant tout cela, il comprit qu'il avait bel et bien une famille.

*

Etta était appuyée à la lisse, les yeux perdus dans le noir. *Parangon* sentait son contact, bien que sa présence fut limitée à la chaude pression de ses avant-bras sur le bois-sorcier. Sans lien avec elle, il ne pouvait percevoir ses émotions.

Elle rompit brusquement le silence. « Je connais un peu les vivenefs. Par *Vivacia*. »

Il n'avait rien à répondre. Il attendit.

« Je ne sais pas pourquoi, je ne comprends pas comment, mais Kennit était de ta famille. Quand il est mort, il est entré en toi ? » Sa voix se crispa sur les mots maladroits. Il la sentit trembler.

« C'est une façon de parler. » Sa réponse paraissait trop froide ; il chercha à ajouter quelque chose de plus doux. « Il a toujours fait partie de moi et moi de lui. Pour de nombreuses raisons, nous avions des liens exceptionnels. Il était très important pour nous deux qu'il revienne à l'heure de sa mort. Je le savais. Je ne crois pas que Kennit l'avait compris jusqu'au dernier moment. »

Elle inspira. D'une voix étranglée, elle demanda : « Alors tu es Kennit, maintenant ?

— Non. Je suis désolé. Kennit fait partie de moi. Il me complète. Mais je suis *Parangon*, irrévocablement. » C'était bon de faire cette déclaration. Il se douta que pour elle ses paroles pouvaient être douloureuses à entendre. A sa grande surprise, il éprouva un chagrin sincère d'avoir à la blesser. Il chercha en vain à se rappeler la dernière fois qu'il avait expérimenté pareil sentiment. Etait-ce encore un aspect de la plénitude, cette empathie ? Il faudrait du temps pour s'y adapter.

« Alors, il a disparu », constata-t-elle d'une voix morne. Elle avait peine à respirer. « Mais pourquoi n'as-tu pas pu le guérir comme *Vivacia* a guéri Hiémain ? »

Il réfléchit un moment. « Tu dis qu'elle l'a guéri ? Je ne suis pas au courant. Je peux seulement deviner : elle a fait ce que font les dragons, quand ils y sont obligés. Ils brûlent les réserves de leur corps pour accélérer une guérison. Si *Vivacia* a fait ça pour Hiémain, il a eu de la chance d'y survivre. Rares sont les humains qui disposent de ces réserves. Ce n'était certainement pas le cas de Kennit. »

Le silence d'Etta se prolongea. La nuit s'épaissit autour d'eux. Même l'obscurité réjouissait sa vue toute neuve. La nuit n'était pas vraiment noire. Il tourna les yeux vers le ciel, vers les nuages qui cachaient puis dévoilaient la lune et les étoiles. La mer brasillait. Sa vue perçante, part de son héritage de dragon, discernait les contours des navires qu'il suivait.

« Tu saurais quelque chose sur lui… Kennit ? Si je te demandais quelque chose, tu pourrais me dire la vérité ?

— Peut-être », répondit *Parangon* en hésitant. Il se tourna pour la regarder. Elle avait retiré les mains de la lisse et jouait fébrilement avec son bracelet.

« Est-ce qu'il m'aimait ? » La question éclata, douloureuse dans son intensité. « Est-ce qu'il m'aimait vraiment ? J'ai besoin de savoir.

— Kennit fait partie de moi. Mais je ne suis pas Kennit. » *Parangon* débattait furieusement avec lui-même. Elle portait un enfant, l'enfant qu'il avait promis à son navire il y avait si longtemps. *Parangon* Ludchance. Un enfant avait besoin d'être aimé, d'être aimé sans réserve.

« Si tu as ses souvenirs, tu connais la vérité, insista-t-elle. Est-ce qu'il m'aimait ?

— Oui, il t'aimait. » Il lui donna ce qu'elle avait besoin d'entendre, sans scrupule. *J'ai les souvenirs de Kennit mais je ne suis pas Kennit. Pourtant, je peux mentir aussi bien que lui. Et pour une meilleure cause.* « Il t'aimait aussi profondément qu'il en était capable. » Cela, au moins, était vrai.

Merci. Aussi claire et fugace qu'une goutte de pluie, la pensée l'atteignit. Il tâtonna pour en trouver la source mais ne découvrit rien. La voix lui avait paru singulièrement familière, presque comme si elle venait de Kennit, pourtant c'était à l'extérieur de lui.

« Merci, répéta Etta à son insu. Tu ne peux pas savoir à quel point je te remercie. De notre part à tous les deux. » Elle s'éloigna rapidement du gaillard d'avant, le laissant réfléchir sur ce mystère.

Devant lui, sur le pont du *Bouffon*, un fanal s'alluma soudainement. On le tint à l'avant trois fois, il se balança une fois, puis s'éteignit. C'était toujours surprenant d'avoir ainsi

accès aux souvenirs de Kennit. Il lui appartenait de déchiffrer les vieux signaux des pirates. Brashen était appelé sur la *Vivacia*.

*

« Il y a intérêt à ce que ce soit important », grommela Brashen à Althéa, alors qu'ils étaient penchés sur les avirons. Etta et Ambre manœuvraient une deuxième paire. Les rafales de vent plaquaient les cheveux clairsemés d'Ambre sur son visage marbré. Etta regardait droit devant elle.

« Je suis sûre que c'est important », marmonna Althéa. Ils souquaient dur, luttant contre le vent, l'eau et la nuit pour rattraper le navire de tête. Les quatre vaisseaux s'étaient rapprochés les uns des autres mais n'avaient pas mouillé, même pour cette réunion. *Vivacia* les guidait à travers un labyrinthe de petites îles. Certaines apparaissaient, abruptes et rocheuses, d'autres ne se voyaient que par le ressac qui se brisait sur une surface déchiquetée. Les navires sinuaient entre les îlots. Brashen devinait qu'à marée basse cette route serait impraticable. Il espérait que Hiémain et *Vivacia* la connaissaient aussi bien qu'ils en avaient l'air.

Il approuvait la décision de mettre autant de distance que possible entre les vaisseaux jamailliens et eux mais il n'était pas convaincu de la nécessité de quitter son navire pour aller à bord de *Vivacia*. Althéa lui avait affirmé qu'on pouvait faire confiance à Hiémain mais il se disait qu'il ne connaissait guère l'équipage de la *Vivacia* ni les capitaines et matelots des deux autres vaisseaux. Ils avaient été plongés dans une alliance improbable avec les pirates. Il gardait le souvenir encore frais dans sa mémoire d'être enfermé dans la cale d'un navire qui sombrait.

Vivacia les recueillit alors qu'une pluie battante s'était mise à tomber. A la lueur d'une lanterne sourde, on les hissa à bord. Les canots de la *Marietta* et du *Bouffon* étaient déjà arrivés. Ils étaient les derniers. La méfiance de Brashen augmenta d'un cran. Etta fut la première à prendre pied. Althéa allait suivre mais il l'arrêta d'un geste. « J'y vais d'abord,

gronda-t-il tout bas. Au premier signe de trahison, retourne sur *Parangon*.

— Je ne crois pas qu'il y ait de craintes à avoir, objecta Althéa, mais il secoua la tête.

— Je t'ai perdue une fois. Je ne risquerai pas une seconde.

— Homme sage », fit remarquer Ambre à mi-voix alors qu'il saisissait l'échelle de corde mouillée et commençait à grimper. Dès qu'il posa les mains sur la lisse de *Vivacia*, il fut submergé par une folle émotion. Il fut attendri jusqu'aux larmes. La chaleur de l'accueil se répandit en lui. La joie de *Vivacia* de le savoir sain et sauf. Il prit le pied sur le pont qu'il n'avait pas foulé depuis le jour de l'éveil de la vivenef.

« Brashen Trell ! s'exclama le navire d'une voix de contralto. *Parangon* t'a fait du bien. Tu es devenu plus sensible que quand tu arpentais mon pont. Pour la première fois depuis mon éveil, je te souhaite la bienvenue à bord.

— Merci », réussit-il à dire. Etta n'était nulle part en vue. Hiémain se tenait sur le pont sous la pluie battante, et lui tendait la main. Le gamin effacé qu'il avait rencontré aux funérailles d'Ephron était planté bien droit devant lui et soutenait son regard. Un profond chagrin avait marqué son visage. Il ne serait jamais un homme imposant, mais homme il était devenu, sans conteste. « Vous vous souvenez où se trouve la chambre des cartes, je pense », dit-il, et Brashen se surprit à répondre au sourire familier de la même façon. La ressemblance de Hiémain avec Althéa était vraiment surnaturelle.

Il scruta Althéa quand elle monta à bord. Il la vit s'illuminer quand elle posa les mains sur la lisse. Malta vint à sa rencontre et elles engagèrent aussitôt la conversation en se hâtant de rentrer à l'intérieur. Ambre semblait moins touchée par son premier contact avec la vivenef. Ce fut lorsqu'elle posa les yeux sur Hiémain que son visage se relâcha sous la stupéfaction. « Le petit esclave à neuf doigts ! » laissa-t-elle échapper.

Hiémain porta une main à sa joue, puis la baissa avec embarras. Il adressa à Brashen un regard gêné tandis qu'Ambre le dévisageait. Jek surgit alors de l'obscurité pour saisir son amie dans une étreinte vigoureuse. « Ouaouh ! Tu as une sale

tête, pire que la mienne ! » s'exclama-t-elle alors que Hiémain se détournait en hâte. Brashen éprouvait des émotions mêlées en marchant sur le pont autrefois si familier. Kennit avait bien entretenu le navire, remarqua-t-il. Il avait été un bon capitaine. Puis il secoua la tête, ayant du mal à croire qu'une telle pensée lui soit venue.

Il y avait beaucoup de monde dans la chambre des cartes. Etta était là, de même que le fiancé de Malta. Reyn paraissait déterminé à ne pas relever l'attention dont il était l'objet. Le Gouverneur était tout pénétré de sa propre importance. Deux hommes, l'un à forte carrure et râblé, l'autre vêtu somptueusement, devaient être les autres capitaines pirates. Les yeux de l'homme râblé étaient rougis par les larmes. Son compagnon roux arborait une physionomie empreinte de gravité. Ils savaient donc que Kennit était mort.

Les captifs jamailliens étaient alignés le long de la cloison, un groupe loqueteux et harassé. Certains paraissaient sur le point de s'effondrer. Hiémain referma la porte derrière lui et leur accorda un instant pour retirer leurs capotes mouillées. Il indiqua d'un geste les sièges serrés autour de la table tandis que lui-même restait debout. Le pirate costaud leur versa à tous de l'eau-de-vie. Brashen fut bien aise de goûter à l'alcool réconfortant. Il reconnut les petits verres. Ephron Vestrit les réservait pour les grandes occasions. Althéa se hâta de s'asseoir à côté de lui. Elle se pencha et chuchota précipitamment : « Excellentes nouvelles ! Quand Reyn et le dragon ont quitté Terrilville, ma mère, Keffria et Selden étaient tous là et en bonne santé. » Elle inspira. « Hélas, ce sont les seules bonnes nouvelles. Ma famille est ruinée, ma maison a été saccagée ainsi que nos propriétés. Aujourd'hui plus que jamais, une vivenef… je te dirai après », se reprit-elle aussitôt en s'apercevant que toutes les conversations s'étaient tues autour de la table.

Hiémain respira et déclara d'une voix nette : « Je sais que vous n'êtes pas ravis d'avoir dû quitter vos navires. C'était nécessaire. La mort de Kennit nous a forcés à prendre un certain nombre de décisions. Je vais vous dire ce que j'ai décidé, et je laisserai chacun de vous tracer sa route en conséquence. »

Nous y voilà, songea Brashen : la prise de commandement, l'autorité. Il s'attendit presque que quelqu'un la récuse mais ils gardèrent tous le silence. Les capitaines pirates s'en étaient déjà remis à lui. Tout le monde attendit respectueusement. Seul le Gouverneur, qui affichait un sourire satisfait, laissait entendre qu'il savait déjà ce qui allait venir.

Hiémain respira un bon coup. « Le traité, que le roi Kennit et le Grand Seigneur Gouverneur Magnadon Cosgo de Jamaillia ont soigneusement forgé a été reconnu et ratifié par ces nobles. »

Un silence stupéfait accueillit ces paroles. Le capitaine Rouge et Sorcor se dressèrent d'un bond en poussant des cris de triomphe. Etta leva les yeux vers Hiémain. « Tu as réussi ? demanda-t-elle étonnée. Tu as achevé ce qu'il nous avait promis ?

— J'ai commencé, répondit-il tristement. Ma sœur Malta a largement contribué à les amener à cette sage décision. Mais il reste beaucoup à faire. »

Sur un regard de Hiémain, les deux capitaines se rassirent. La voix grave de Sorcor rompit le silence. Son ton trahissait une intense satisfaction. « Quand vous m'avez dit que Kennit était mort, j'ai cru que nos rêves étaient morts avec lui. J'aurais dû avoir plus confiance, Hiémain. Kennit ne s'est pas trompé en vous choisissant. »

Une ombre de sourire passa sur ses lèvres et il reprit avec gravité : « Nous connaissons bien ces eaux. Nous avons semé la flottille jamaillienne dans la nuit. Dès que Sorcor et Rouge auront regagné leurs navires, je propose qu'ils se séparent, qu'ils fassent une boucle par les îles pour se rendre à Partage. De là, qu'ils envoient des oiseaux afin de rassembler une flotte de pirates. Puis qu'ils attendent tranquillement l'arrivée des autres navires.

— Et vous, commandant ? demanda Sorcor.

— J'irai avec vous, Sorcor, sur la *Marietta*. Ainsi qu'Etta et le Grand Seigneur Gouverneur, et nos prisonniers… nobles hôtes », se reprit-il tout uniment. Il leva la main pour prévenir les questions. « Le Gouverneur requiert notre protection et notre soutien. Nous masserons notre flotte à Partage. Là nous

entreprendrons d'organiser son retour à Jamaillia, où il pourra présenter aux nobles restés là-bas le traité signé qui l'allie au royaume des Iles des Pirates. Nos hôtes demeureront à Partage, où ils seront bien soignés, jusqu'à ce que nos prétentions soient reconnues. Maintenant, Etta… » Il s'interrompit puis se lança. « La reine Etta, choisie par Kennit pour naviguer à ses côtés, et la mère de son fils à venir, nous accompagnera pour s'assurer de la reconnaissance effective des prétentions des Iles des Pirates. Elle régnera jusqu'à ce que son enfant soit en âge de monter sur le trône.

— Un enfant ? Vous portez son enfant ? » Sorcor se leva d'un bond puis se jeta sur Etta pour l'embrasser à l'étouffer. Les larmes ruisselaient sur son visage sans qu'il songe à les retenir. « Plus de jeux d'épée jusqu'à la naissance du bébé », conseilla-t-il, en la tenant à bout de bras. Il prit un air vexé quand Rouge se mit à rire. Etta, elle, parut bouleversée, puis étonnée. Quand Sorcor reprit son siège, il laissa sa grande main sur le poignet d'Etta comme pour la garder à proximité et la protéger.

« Kennit nous a laissé un fils », confirma Hiémain lorsque le brouhaha se fut apaisé. Il croisa le regard d'Etta en ajoutant : « Un héritier qui régnera après lui, quand il sera en âge. Mais jusque-là, il nous appartient de mettre à exécution les projets de Kennit et d'honorer sa parole. »

Brashen sentait Althéa £e crisper à chaque mention du nom du pirate. Elle considérait son neveu avec des yeux noirs. Sous la table, Brashen chercha sa main. Elle s'en saisit avec force.

Le Gouverneur se leva brusquement. « Je tiendrai parole, annonça-t-il comme s'il leur faisait une surprise. Ces derniers jours, j'ai constaté par moi-même que les Iles des Pirates ont le droit de se gouverner seules. Je dois compter sur votre soutien pour regagner mon trône mais dès que je serai de retour à Jamaillia…

— Hé ! Qu'en est-il de *Vivacia* ? Pourquoi tout le monde doit embarquer sur la *Marietta* ? » Sorcor ne parut pas s'apercevoir qu'il avait interrompu le Grand Seigneur Magnadon, Gouverneur de Jamaillia. Hiémain reprit les choses en main avec aisance.

« *Vivacia* s'en va pour tenir une des promesses de Kennit. Nous avons tous une dette envers les serpents. Ils sont partis vers le nord, à la suite du dragon. Mais *Vivacia* affirme qu'ils auront besoin d'elle durant leur voyage. Elle sent qu'elle doit les suivre. De plus, Kennit le lui a promis. » Il marqua une pause et reprit avec une évidente difficulté : « Je ne peux pas m'en aller avec elle. J'aimerais beaucoup, car j'ai très envie de revoir ma famille. Mais mon devoir me retient ici, pour un certain temps encore. » Il fixa enfin les yeux sur Althéa. « Je demande à Althéa Vestrit d'emmener *Vivacia* vers le nord. Jola s'est exprimé au nom de l'équipage. Les hommes la suivront, comme c'était la volonté du capitaine Kennit. Cependant, je te préviens, Althéa. *Vivacia* a promis à Kennit que, lorsque son devoir envers les serpents serait accompli, elle reviendrait. Et c'est aussi le vœu du navire. Guider les serpents jusqu'à leur pays. Apporter de nos nouvelles à Terrilville. Mais, après quoi, vous devrez nous revenir toutes les deux. »

Hiémain leva la main pour arrêter Althéa qui s'apprêtait à intervenir et, chose étonnante, elle s'inclina et garda le silence. Il reporta les yeux sur Brashen qui le dévisageait, paralysé. Il s'était douté de ce qui allait venir, mais la réalité était pourtant comme un coup de massue. Hiémain venait de lui reprendre Althéa. Une fois de plus, le devoir envers sa famille et le navire l'appelait. Elle verrait se réaliser son rêve de commander *Vivacia*, elle rentrerait, victorieuse, à Terrilville. Après quoi elle devrait rendre *Vivacia* à Partage. Quitterait-elle alors son navire pour revenir vers lui ? Il en doutait. Il lui serra la main mais il comprit qu'elle était déjà partie. Il eut bien du mal à se concentrer sur les paroles de Hiémain.

« *Parangon* et vous êtes libres de faire ce que vous voulez, Brashen Trell. Mais je demande que *Parangon* accompagne *Vivacia* jusqu'au fleuve des Pluies avec les serpents. *Vivacia* dit que deux vivenefs les guideront et les protégeront mieux qu'une seule. Malta et Reyn souhaiteront sans doute faire le voyage avec vous. »

Reyn déclara, à la surprise de tous : « Nous aurons besoin de deux navires contre les Chalcédiens qui se dirigent là-bas. L'un pour protéger, l'autre pour combattre.

— Nous avons entendu des rumeurs, reconnut Hiémain avec consternation. Mais ce n'étaient que des rumeurs.

— Croyez-les », dit Reyn. Il se retourna sur sa chaise pour s'adresser aux nobles jamailliens alignés le long de la cloison. Il les parcourut de son regard cuivré. « Alors qu'avec Tintaglia nous volions vers le sud, nous avons aperçu des vaisseaux chalcédiens flanqués de galères. Ce qui, comme vous le savez, est leur formation tactique de guerre. J'ai idée que Jamaillia constitue leur cible. Ils ont décidé, je crois, que le petit butin laissé à Terrilville ne valait pas de se battre contre un dragon. »

Malta prit à son tour la parole. « Je remarque sur vos visages que vous doutez de nous. Mais j'ai assisté à leur première attaque sur Terrilville. Reyn, lui, était présent lors de la dernière. Vos conspirateurs chalcédiens n'ont vu aucune raison de vous attendre. Ils espéraient s'approprier le plus gros du butin avant votre arrivée. Je ne crois pas, non plus, qu'ils aient jamais eu l'intention de livrer Terrilville aux fils et frères des Nouveaux Marchands. Frustrés de la proie facile que vous leur aviez promise à Terrilville, chassés par Tintaglia, ils se dirigent à présent vers le sud. Ce sont les alliés que vous vous êtes choisis. Votre Gouverneur s'est montré plus avisé. Vous avez signé le traité sous la contrainte. Je puis lire dans vos cœurs : à la première occasion, vous vous dédirez. Ce serait insensé. Vous devriez encourager l'alliance de votre Gouverneur avec les Iles des Pirates car, lorsque les vaisseaux et galères chalcédiens arriveront, vous aurez besoin de tous les amis que vous pourrez mobiliser. » Elle les scruta un par un. « Souvenez-vous bien de ce que je dis. Ils sont sans pitié. »

Il y avait à peine un an, Malta avait essayé ses ruses sur Brashen. A ces paroles, il comprit que son astuce de gamine avait mûri en authentique diplomatie. Plusieurs nobles échangèrent des regards impressionnés. Le Gouverneur lui-même paraissait ravi, il approuvait de la tête comme si elle n'avait fait qu'exprimer tout haut ce qu'il pensait.

*

Malta se plaqua les mains sur les oreilles avant que Reyn n'ait perçu le bruit. Quand il l'entendit enfin, il tressaillit comme elle. Les autres jetaient des regards affolés, un seigneur jamaillien gémit : « Les serpents reviennent !

— Non, c'est Tintaglia », répondit Reyn. Il fut saisi d'angoisse. Le dragon appelait à l'aide. Il se dirigea vers la porte, tout le monde se leva et le suivit. Malta lui prit la main quand ils sortirent sur le pont. Ensemble, ils scrutèrent le ciel, sous la pluie battante. Tintaglia les survolait, une pâle lueur d'argent et de bleu sur le ciel couvert. Elle battait lourdement des ailes. Elle vira en décrivant un large cercle puis poussa un nouveau cri. A la stupéfaction de Reyn, on lui répondit : la réaction de *Vivacia* fit vibrer le pont. Un appel plus grave, venu de *Parangon*, lui fit écho.

Malta était figée, les yeux levés dans une crainte respectueuse. Le bruit mourut et elle regarda Reyn d'un air interrogateur. « Elle demande de l'aide ? »

Reyn eut un petit grognement. « Non, elle exige. Tintaglia « demande » rarement quelque chose. » Il avait parlé avec dureté mais il avait le cœur serré. Ils étaient devenus trop proches pour que le dragon puisse lui cacher sa peur. Il sentait à la fois sa fatigue et son profond chagrin.

« Je n'ai pas tout compris, ajouta Malta. C'est même stupéfiant que j'aie compris quelque chose. »

Reyn répondit à voix basse : « Plus tu passes de temps dans son voisinage, plus elle te parle clairement en esprit. Je crois que nos oreilles n'y sont pas pour grand-chose. » Les vocalises du dragon ébranlèrent le ciel. Tout autour d'eux, les matelots se dévissaient le cou pour regarder l'animal ou couraient, tremblants, se mettre à l'abri. Reyn leva les yeux, sans se soucier de la pluie qui inondait son visage. Il parla à voix forte afin d'être entendu par-dessus les cris des navires.

« Le dragon est épuisé. Il vole trop vite, et les serpents ne peuvent pas le suivre. Il a dû tournoyer constamment afin de les attendre. Il n'a pas chassé, n'a pas mangé, car il a peur de quitter ses serpents. Un vaisseau chalcédien l'a attaqué. Il n'a pas été grièvement blessé mais les serpents se sont retournés contre le navire. » Il reprit haleine. « Ils savaient comment on

tue les serpents. Les archers en ont abattu six avant qu'ils ne coulent le vaisseau. » Le chagrin et l'indignation de la vivenef montèrent en eux. « Le nœud se repose pour la nuit mais le dragon est revenu et exige notre aide. » Il se tourna d'un air suppliant vers les capitaines. « L'obscurité l'a surpris. Il a besoin d'atterrir sur une plage de sable, ou quelque part, avec un feu qui le guidera. »

Sorcor prit soudain la parole. « La vase, ça irait ? C'est glissant mais moins dur que les rochers.

— L'île Puante, confirma Etta.

— Ce n'est pas loin d'ici, ajouta Rouge. Il la survole probablement chaque fois qu'il tourne. L'endroit ne convient pas pour un navire. Les eaux sont trop peu profondes.

— Mais on peut y amener un canot, fit Etta en écartant l'objection. Et il y a plein de bois flotté pour faire du feu.

— Il faut y aller tout de suite. » Reyn leva un regard anxieux vers le ciel. « Si l'on ne se dépêche pas, l'océan va l'engloutir. Il est à bout de forces. »

14

LA VOLONTÉ D'UN DRAGON

Le bois flotté, trop humide, ne voulait pas prendre. Alors que Reyn était aux prises avec l'amadou que le vent ne cessait d'éteindre, Malta retira sa cape et la fourra dans l'amas de bois. Il leva les yeux en entendant un grand fracas : elle avait brisé leur lanterne sur le tas. Peu après, des flammes léchaient les bords de la cape, et il entendait, rassuré, le crépitement bienvenu du bois qui prenait feu. Malta était venue s'abriter sous la cape de Reyn. Hiémain leur jeta un regard singulier, elle pointa le menton et le toisa d'un air de défi. Elle pressa fermement son corps trempé et tremblant contre Reyn. Dans l'obscurité qui les protégeait, il la serra en humant le parfum de ses cheveux. Il eut la hardiesse de l'embrasser sur le sommet de la tête. Les fines écailles de sa crête lui râpèrent un peu la joue et Malta eut un frisson involontaire. Il sentit une vague de chaleur affluer en elle. Elle leva les yeux vers lui, la surprise intensifiant l'éclat de ses yeux du désert des Pluies.

« Reyn, fit-elle haletante, à la fois ravie et scandalisée. Tu ne devrais pas, gronda-t-elle sur un ton guindé.

— Tu es sûre ? demanda-t-il tout près de son oreille.

— Pas quand mon frère nous regarde », se reprit-elle, le souffle court.

Le feu flambait haut, à présent. Reyn leva un regard anxieux vers le ciel. Il n'avait pas entendu Tintaglia passer au-dessus d'eux depuis un certain temps mais l'angoisse du dragon pesait avec force et se communiquait à lui. Il devait être encore là-haut, quelque part. Reyn parcourut des yeux les gens qui étaient venus avec eux sur la plage. L'île Puante portait bien son nom. Ils étaient tous dans la vase jusqu'aux genoux et Rouge, à

son grand dégoût, était tombé et regrettait probablement le désir qu'il avait eu de voir un dragon de près.

On alluma un second feu avec le premier. Sur l'eau, les navires se mirent soudain à pousser des cris et le dragon leur répondit de loin. Reyn lança un avertissement. « Ecartez-vous ! »

Tintaglia descendit dans un lourd battement d'ailes, luttant contre la pluie et les bourrasques de vent. Reyn s'attendait qu'elle atterrisse avec grâce, délivrée qu'elle était de son fardeau humain. Mais comme Sorcor l'avait dit, la vase était très glissante. Les pattes raidies du dragon dérapèrent et la boue vola de tous côtés sous ses violents coups de queue et ses battements d'ailes. Elle freina juste devant le feu. Elle était furieuse d'avoir perdu sa dignité et ses yeux flamboyaient. Elle secoua ses ailes ruisselantes et éclaboussa les humains encore un peu plus.

« Pourquoi as-tu choisi cette plage, espèce d'imbécile ? demanda-t-elle, furibonde, puis elle ajouta : Il n'y a rien à manger ? »

Elle se plaignit tout le temps qu'elle mit à dévorer deux têtes de porc et de la viande salée. « Mauvais, collant, trop petit pour mordre comme il faut, déclara-t-elle à la fin de son repas, et elle s'éloigna pesamment vers une source voisine.

— Il est immense ! » s'exclama Sorcor, émerveillé.

Reyn prit conscience qu'il s'était habitué à sa magnificence. Malta avait ses souvenirs de la boîte à rêves mais, pour les autres, c'était la première fois qu'ils avaient l'occasion de voir un dragon posé à terre.

« Il est d'une beauté ! A la fois dans sa forme et dans ses mouvements, murmura Ambre. Je vois maintenant ce que voulait dire *Parangon*. Seul un authentique dragon est un dragon. Tous les autres ne sont que pâles imitations. »

Jek jeta à Ambre un regard dédaigneux. « Les dragons des Six-Duchés me conviennent très bien. Ils t'auraient convenu aussi, si tu avais vécu dans la peur d'être forgisée. Mais, admit-elle à contrecœur, il est étonnant. » Reyn se détourna de leur conversation inintelligible.

« Je me demande à quoi aurait ressemblé *Vivacia* », dit Althéa à mi-voix. Le feu dansait dans ses yeux, fixés sur la silhouette obscure du dragon.

« Ou les dragons de *Parangon* », compléta Brashen, par loyauté envers son navire.

Reyn éprouva un soupçon de remords en entendant ces paroles. Sa famille avait transformé les dragons en navires. Faudrait-il un jour rendre des comptes ? Il chassa cette pensée.

De son pas lourd, Tintaglia revint de la source ; elle avait nettoyé la boue de ses ailes et de son ventre. Elle adressa à Reyn tin regard mauvais de ses yeux argentés : « J'avais dit « sable » », fit-elle sur vin ton de reproche. Elle balança sa grande tête pour examiner le groupe des humains. « Bien », salua-t-elle. Elle passa sans transition des plaintes aux exigences. « Il faut faire un autre feu, plus éloigné des vagues, là où commencent les rochers. La pierre n'est pas un lit idéal mais c'est mieux que la vase et il faut que je me repose cette nuit. » Alors, elle aperçut Malta. Ses yeux se mirent à tournoyer et luirent comme des pleines lunes. « Avance dans la lumière, petite sœur. Que je te voie. » Reyn craignit que Malta n'offense le dragon en hésitant, mais elle s'approcha hardiment pour se placer devant lui. Les yeux de Tintaglia glissèrent de sa crête à ses pieds. D'une voix chaude, elle déclara : « Je vois que tu as été bien récompensée pour la part que tu as prise à ma délivrance, jeune reine. Une crête écarlate. Tu en tireras beaucoup de plaisir. » Malta rougit, l'air perplexe, et le dragon gloussa avec affection. « Quoi, tu ne l'as pas encore découverte ? Tu la verras. Et tu jouiras d'une longue vie durant laquelle tu t'en délecteras. »

Elle reporta son regard sur Reyn. « Tu as bien choisi. Elle est faite pour être une reine des Anciens, et porte-parole des dragons. Selden sera ravi qu'elle ait changé aussi. Il s'inquiétait un peu, tu sais, qu'elle fasse des remarques désobligeantes sur sa transformation. »

Reyn eut un sourire gêné. Il n'avait pas encore informé les Vestrit des changements qui s'étaient opérés chez Selden. Tintaglia interrompit leur échange de coups d'œil déconcertés.

« Je vais dormir toute la nuit et je demande à manger pour demain matin. Le nœud se repose loin d'ici au nord. Ils sont en sécurité au moins pour cette nuit. » Elle cligna les yeux et l'argent tourbillonna froidement. « Je me suis débarrassée de ceux qui ont osé les menacer. Mais mes serpents sont exténués. Les serpents, même en bonne forme, ne peuvent pas soutenir l'allure d'un dragon ailé. Jadis, nous étions plusieurs à les surveiller, et il y avait des serpents qui les guidaient grâce à leur mémoire. Ils n'ont que moi, et un seul guide serpent. »

Elle leva la tête avec détermination mais Reyn sentit du désespoir derrière son intrépidité. Malgré son arrogance, il en eut le cœur serré.

« J'ai parlé aux vivenefs. *Parangon* va accompagner mes serpents vers le nord. Son équipage va m'aider à les protéger et mouillera toutes les nuits à côté d'eux, quand je devrais aller à terre pour me nourrir et me reposer. »

Hiémain eut l'audace de prendre la parole. « Les deux vivenefs vont aller au nord. Nous avons déjà pris la décision…

— Cela ne m'intéresse pas le moins du monde, interrompit rudement le dragon. Crois-tu encore « posséder » les vivenefs ? *Vivacia* ira vers le sud, dans ta grande cité avec mes Anciens, pour parler en mon nom, afin d'organiser les chargements de céréales et de vivres pour les ouvriers, d'embaucher des constructeurs à la convenance de Reyn, d'informer le peuple de cette ville des exigences des dragons, d'arranger…

— Exigences ? » interrompit froidement Hiémain. Il s'était raidi d'indignation.

Excédé, le dragon fit volte-face vers Reyn. « Tu ne leur as rien dit ? Tu as eu toute la journée !

— Tu ne te souviens peut-être pas que tu m'as lâché au beau milieu d'une bataille navale ? demanda Reyn, irrité. Nous avons passé le plus clair de la journée à essayer de nous en sortir vivants.

— Je me souviens bien que mes serpents ont été exposés au danger pour servir des intérêts uniquement humains. Vous êtes toujours en train de vous quereller et de vous entre-tuer. » Elle les foudroya tous du regard. « Ce ne sera plus toléré. Vous mettrez tout ça de côté jusqu'à ce que mes objectifs soient

atteints, au risque de subir mon courroux. » Elle rejeta haut la tête et souleva à demi les ailes. « Ceci aussi sera du ressort de mes Anciens. Aucun navire ne sera autorisé à déranger un serpent. Aucune guerre mesquine ne sera tolérée si elle doit gêner le transport du matériel vers le désert des Pluies. Vous ne… »

Hiémain était hors de lui. « Quelle sorte d'animal es-tu pour chercher à diriger nos vies de force ? Nos rêves, nos projets, nos ambitions ne comptent donc pour rien dans ton univers ? »

Le dragon marqua une pause et tourna la tête comme s'il réfléchissait avec gravité à ces questions. Puis il pencha vers lui sa tête immense, si près que ses habits frissonnèrent sous son souffle. « Je suis un dragon, humain. Dans l'univers, vos rêves, vos projets, vos ambitions ne comptent pour presque rien. Vous ne vivez pas assez longtemps pour avoir de l'importance. » Il s'interrompit. Quand il reprit la parole, Reyn devina qu'il s'appliquait à adoucir sa voix. « Sauf quand vous venez en aide aux dragons, bien sûr. Lorsque vous aurez achevé cette tâche, mes semblables se rappelleront, des générations durant, le service rendu. Les humains peuvent-ils espérer un plus grand honneur ?

— Et si nous espérions vivre jusqu'au bout notre petite vie insignifiante comme nous l'entendons ? » rétorqua Hiémain. Il ne recula pas devant le dragon qu'il bravait. Reyn reconnut à ses épaules crispées et à sa moue qu'il s'agissait bien du frère de Malta : il partageait avec elle sa nature entêtée. Le dragon commençait à gonfler le jabot.

Malta se hâta de s'interposer entre son frère et Tintaglia. Elle les regarda l'un après l'autre, sans crainte. « Nous sommes tous fatigués, trop fatigués pour négocier comme il faut, cette nuit.

— Négocier ! s'exclama le dragon en renâclant de mépris. Ah non ! ça ne va pas recommencer ! Les humains et leurs négociations !

— C'est beaucoup plus simple de tuer tous ceux qui ne sont pas d'accord avec toi ? » avança Hiémain d'une voix acide.

Malta posa une main apaisante sur le bras de son frère. « Nous devons tous aller dormir, déclara-t-elle fermement. Même toi, Tintaglia, tu as besoin de repos. Demain, nous serons dispos, et chacun pourra énoncer ses désirs. C'est la seule façon d'arriver à une solution. »

*

Le dragon fut le seul à jouir d'un peu de sommeil, songeait Althéa. Les humains se rassemblèrent, à bord du *Bouffon* cette fois-ci, car le capitaine Rouge s'était targué d'avoir du café et une chambre des cartes un peu plus vaste. A son corps défendant, Althéa commençait à admirer le talent que déployait Malta dans les négociations. Sa nièce tenait de Ronica une certaine habileté dans les affaires mais c'était surtout son charme naturel qui agissait. Son premier exploit avait été d'obtenir que les nobles jamailliens soient assis avec eux à table. Althéa avait surpris des bribes de sa discussion chuchotée avec le Gouverneur offusqué. « ... il faut vous les attacher en servant leurs intérêts. Si vous les écrasez trop, ils seront toujours comme des roquets sournois à vos talons... Ainsi vous vous assurerez qu'ils ne désavouent pas le traité plus tard », avait-elle insisté avec chaleur.

Chose étonnante, le Gouverneur avait accédé à ses demandes. Son second trait de génie avait été de prévoir un repas pour tous avant qu'ils se réunissent. Quand ils s'étaient finalement rassemblés autour de la table de Rouge, les esprits s'étaient pacifiés. Malta et Reyn s'étaient aussi consultés en secret, car elle se leva et annonça qu'ils ne pouvaient commencer avant qu'elle n'ait communiqué de plus amples informations sur les derniers événements de Terrilville. En dépit de l'intérêt personnel qu'elle portait au récit de Malta, Althéa se surprit à observer les visages autour d'elle. Les nobles jamailliens avaient l'air accablés, ils avaient enfin pris la mesure de la trahison chalcédienne. Etta écoutait en silence, attentivement –, Ambre ne quittait pas Hiémain des yeux, elle le contemplait avec une expression presque tragique. Brashen à ses côtés était particulièrement silencieux, mais sa main était

chaude sous la table. Il ne parla qu'une seule fois, quand Reyn se mit à évoquer les dégâts causés à Trois-Noues par le tremblement de terre. Il se pencha en avant pour réclamer l'attention en tapant légèrement sur la table. Il s'adressa directement à Reyn : « Les affaires du désert des Pluies doivent-elles être discutées si ouvertement devant des tiers ? »

Reyn ne se formalisa pas. Il inclina gravement la tête et répondit : « Nous avons découvert que, si nous ne voulons pas périr, nous devons faire partie du monde. Je ne dis rien qui n'ait été publiquement exposé lors d'une réunion à Terrilville. Le temps est venu de partager nos secrets si nous ne voulons pas mourir avec eux.

— Je vois », acquiesça gravement Brashen, et il se radossa à sa chaise.

Quand Reyn eut fini de parler, Hiémain attira l'attention en se levant. Il semblait trop fatigué pour rester debout. La note de résignation amusée qu'Althéa perçut dans sa voix la surprit. « A la lumière de ce que nous a dit Reyn, et considérant la nature des vivenefs, je crois que nous devons nous plier aux désirs de Tintaglia.

— Si les vivenefs sont d'accord avec elle, je ne pense pas que nous ayons le choix », renchérit Althéa.

Reyn s'adressa à Malta mais tous entendirent. « Tu préférerais rentrer directement à Terrilville plutôt qu'aller à Jamaillia ? »

Le regard de Malta voleta de sa tante à son frère. Elle ne baissa pas la voix en le regardant en face. « J'irai où tu iras. »

Un petit silence suivit ces paroles. Elle le rompit avec courage en se tournant vers le seigneur Criath. « Alors, vous avez entendu, le dragon désire que nous négociions afin que des vivres soient expédiés au désert des Pluies. Il reste à voir lequel des nobles fidèles du Gouverneur aura le privilège d'être notre fournisseur. »

Criath fronça les sourcils, perplexe. Malta soutint son regard, attendant qu'il saisisse la valeur de sa proposition. Enfin il s'éclaircit la gorge, hocha la tête vers ses compagnons, en quête de leur soutien. « Gouverneur Magnadon Cosgo, je crois que je ne suis pas le seul, désormais, à accepter la sagesse de

votre alliance. En fait – il sourit à Malta – je voudrais proposer mon assistance aux représentants du dragon. Mes propriétés à Jamaillia comptent des champs de céréales et du bétail. Un commerce qui nous profiterait mutuellement avec le désert des Pluies pourrait amplement compenser les pertes auxquelles je dois me résigner après avoir renoncé à mes octrois de terre à Terrilville. »

Ils passèrent la plus grande partie de la nuit à chicaner. Althéa gardait le silence, ahurie d'assister à la réorganisation de son univers. Tintaglia était bien avisée d'envoyer « ses Anciens » à Jamaillia pour parler en son nom. Ils n'allaient pas seulement ouvrir des voies commerciales entre Jamaillia et le désert des Pluies. Reyn, avec son visage écailleux, amènerait les Jamailliens à envisager l'avènement d'un nouveau monde aux yeux cuivrés. Recrue de fatigue, Althéa se sentait flotter, détachée de la scène qui se jouait autour d'elle. Par un décalage de ses sens, elle perçut un moment critique, comme une vaste étendue, qu'ils avaient laissé derrière eux, et un courant rapide qui les entraînait en avant. Ce nouveau monde de dragons et d'hommes serait ordonné par la négociation plutôt que par la guerre. Ici, dans cette pièce, ils créaient un précédent. Soudain, elle comprit ; elle chercha à capter le regard d'Ambre mais le charpentier du navire considérait Hiémain tristement.

Les nobles jamailliens ne humaient que l'odeur du profit et du pouvoir. Ils ne tardèrent pas à se disputer férocement pour fixer les prix des céréales, à tenter de s'arroger des droits sur Terrilville. Mais Reyn et Malta mirent fermement les choses au point. Althéa constata avec soulagement qu'ils négociaient pour leurs semblables avec autant d'habileté que pour le dragon. A mesure que la nuit avançait, la plupart des discussions se déroulaient entre les nobles à propos d'accords secondaires, le Gouverneur qui déterminait le pourcentage de leurs profits destinés au trésor, les capitaines qui soutenaient Hiémain et Etta, quand ils rappelèrent aux autres l'acquittement d'une taxe sur les marchandises transitant par les îles des Pirates…

Althéa se réveilla en sursaut au coup de coude de Brashen. « Ils ont fini », chuchota-t-il. Autour de la table, on signait des

papiers, tandis que Hiémain donnait le bras à Etta. Elle le dédaigna, resta à l'écart en roulant des épaules.

Althéa essaya de s'étirer discrètement. Combien de temps avait-elle fermé les yeux ? « Est-ce que la discussion a eu un rapport avec nous ? s'inquiéta-t-elle à mi-voix.

— Ne crains rien. Reyn et Malta ont bien défendu Terrilville et quand on en arrivait aux points délicats, Terrilville et les Iles des Pirates ont fait cause commune. » Il eut un rire bref. « Je me demande ce que ton père aurait pensé de tout ça. Il aurait été sacrément fier de Malta, pour autant que je sache. Cette femme est le Marchand le plus intelligent que j'aie vu. »

Althéa éprouva une pointe de jalousie devant l'admiration de Brashen pour sa nièce.

« Et maintenant ? » s'enquit-elle doucement. Tout le monde était debout. Un mousse somnolent ramassait les chopes de café sur un plateau en argent.

« Et maintenant, on peut avoir quelques heures de sommeil avant de faire nos adieux et de mettre les voiles. » Il ne la regarda pas. Elle le suivit sur le pont. L'air froid de la nuit était bienvenu après la touffeur de la chambre des cartes. La pluie avait cessé.

« Tu crois que le dragon va accepter nos conditions ? »

Brashen se frotta les yeux d'un geste las. « Nous lui demandons seulement son aide pour accéder à ses exigences. Mettre un terme aux luttes territoriales dans la Passe Intérieure. La meilleure façon d'y parvenir, c'est d'en chasser les Chalcédiens. Après ce qu'ils ont fait à « ses » serpents hier, je crois qu'il sera ravi de nous y aider. Tout le reste n'était que chamailleries entre les autres parties. » Il secoua la tête. « Je crois que c'est fini ; il n'a plus qu'à nous dire ce qu'il veut que nous fassions.

— Cela m'inquiète, moi aussi, renchérit Althéa. Nous avons tellement lutté, nous sommes venus de si loin, sans aucune certitude, pour voir tout à coup un dragon décréter : « Voilà comment sera votre vie. » Cela ne me plaît pas qu'il dirige nos actes, qu'il décide qui ira ici ou là. Et pourtant… » Elle haussa les épaules en riant à demi. « Bizarrement, ce serait presque un

soulagement de voir les décisions nous échapper. Comme si on nous enlevait un fardeau.

— Certains peuvent le considérer de cette façon, répondit Brashen amèrement.

— Ohé, Terrilville ! » Un cri de Sorcor les interrompit. « Attention au courant, conseilla le capitaine pirate en descendant dans son canot. Il est traître, ici, quand la marée change. Vous feriez bien de vérifier vos ancres, et de laisser un bon marin de quart.

— Merci », répondit Althéa. Ce qu'elle avait vu du robuste pirate lui plaisait. Il contraria Etta en veillant avec sollicitude à ce qu'elle regagne en sécurité le canot de *Vivacia*. Malta s'appuyait à l'épaule de Reyn en attendant Hiémain. Althéa fronça les sourcils en le remarquant. Quelque chose de plus curieux attira alors son attention. A sa grande surprise, Ambre était aussi dans le canot de *Vivacia*.

« Je l'ai entendue dire à Hiémain qu'elle devait s'entretenir avec lui d'une question importante. Il était réticent mais elle a insisté. Tu sais à quel point elle peut être inquiétante quand elle prend cette tête-là. » Ces précisions venaient de Jek, qui avait surgi près d'Althéa.

« Alors nous ne sommes que trois à retourner sur *Parangon* cette nuit ?

— Deux, reprit Jek avec un grand sourire. J'ai été invitée à rester à bord du *Bouffon*. »

Althéa chercha autour d'elle et aperçut un beau pirate appuyé à un mât. Il attendait.

« Deux », approuva-t-elle, et elle se tourna pour échanger un coup d'œil avec Brashen. Il avait disparu. Elle regarda pardessus bord et le vit ajuster les avirons dans les tolets. « Hé ! » cria-t-elle, irritée. Elle glissa plus qu'elle ne descendit le long de l'échelle et fit tanguer exprès le petit canot en s'affalant à l'intérieur.

« Tu aurais pu m'avertir que tu étais prêt à partir », fit-elle sèchement.

Il la dévisagea, les yeux ronds. Puis il tourna la tête vers le canot de la *Vivacia*. « Quand Ambre est descendue, j'ai supposé que vous partiez toutes les deux. »

Elle suivit l'embarcation des yeux puis reporta le regard vers l'endroit où elle savait que *Vivacia* se balançait à l'ancre. Il faisait trop sombre pour distinguer sa forme. Vivre une dernière nuit à bord de son navire avant de lui dire adieu ? Peut-être aurait-elle dû. Elle perçut soudain un étrange écho dans sa mémoire, comme si elle avait déjà pris cette décision auparavant. Le jour de l'éveil de *Vivacia*, elle s'était disputée avec Kyle et avait quitté le navire, hors d'elle, pour gaspiller la soirée à boire avec Brashen. Elle n'avait pas dit adieu à son navire, alors. Elle n'avait pas cessé, depuis, de le regretter. Si elle avait passé cette première nuit avec *Vivacia*, les choses aurait-elles tourné autrement ? Elle regarda Brashen, avec les avirons suspendus au-dessus de l'eau. Serait-elle revenue en arrière, aurait-elle modifié ses décisions si cela avait impliqué qu'elle ne se retrouve pas avec lui ici, aujourd'hui ?

Mais c'était le passé. *Vivacia* n'était plus son navire. Elles l'avaient reconnu toutes deux. Que restait-il à lui dire, sinon au revoir ?

Elle alla à croupetons s'asseoir à côté de Brashen. « Donne-moi un aviron. »

Il lui en passa un en silence et, ensemble, ils nagèrent vers *Parangon*. Sorcor avait eu raison de les mettre en garde. Le courant était traître et Althéa dut mettre ce qu'elle conservait d'énergie pour soutenir le petit canot dans sa route. Brashen se sentait tout aussi éprouvé car il ne prononça pas un mot durant le trajet de retour. Un Clef endormi attrapa leur filin, et Sémoi les accueillit à bord d'un air bourru. Brashen répéta l'avertissement de Sorcor à propos du courant au changement de marée et lui dit de poster deux hommes de quart à l'ancre puis d'aller dormir un peu.

« On pousse sur le nord, déclara aussitôt *Parangon*.

— C'est plus que probable, acquiesça Brashen sur un ton las. Pour escorter les serpents de mer. C'est bien la dernière démarche que je prévoyais de faire. Mais, n'importe comment, il n'y a pas grand-chose ces derniers temps qui se soit passé comme je m'y attendais.

— Tu ne vas rien me dire sur le dragon ? éclata *Parangon*. C'est la première fois que tu en vois un de près, et tu ne racontes rien sur lui ? »

Un sourire s'épanouit lentement sur le visage de Brashen. Comme il le faisait souvent quand il parlait au navire, il saisit la lisse. Il parla avec ferveur. « Navire, il est au-delà des mots. Tout comme une vivenef, et pour les mêmes raisons. »

La fierté gonfla le cœur d'Althéa. Fatigué comme il l'était, Brashen avait la sagesse de reconnaître le lien qui existait entre le dragon et la vivenef, mais il prenait garde de rien dire qui ferait sentir à *Parangon* avec plus d'acuité la perte de sa véritable forme.

« Et toi, Althéa ? »

Pas Kennit. Pas Kennit. *Parangon*. *Parangon* sur lequel elle avait joué, petite fille, *Parangon* qui l'avait amenée si loin, avait tant souffert à cause de la quête folle d'Althéa. Pour ce *Parangon*-là, elle trouva les mots. « Il est extraordinairement beau, ses écailles sont comme des joyaux ondoyants, ses yeux comme un clair de lune sur la mer. Pourtant, en toute franchise, son arrogance était insupportable. Il tient tranquillement pour acquis que nos vies lui appartiennent, et j'ai du mal à l'avaler. »

Parangon se mit à rire. « Tu fais bien de t'exercer à la flatterie, car des reines comme Tintaglia se nourrissent de compliments plus que de viande. Quant à son arrogance, il est temps que les humains se rappellent quel effet ça fait de recevoir des ordres. »

Brashen retint un rire. « C'est juste, navire. C'est juste. Surveille ton ancre, cette nuit, veux-tu ?

— Bien sûr. Dormez bien. »

Y avait-il un soupçon d'ironie dans ce souhait ? Althéa se retourna pour le regarder. Il l'observait de ses yeux bleu pâle. Il lui fit un clin d'œil. C'était bien de *Parangon*, cette remarque et ce clin d'œil. Il n'était pas Kennit. Elle haussa les sourcils en découvrant toutes ses affaires en tas dans un coin de la chambre de Brashen. « J'ai dû installer Mère dans ta cabine », dit-il, presque confus. Il y eut un instant de gêne. Puis elle vit le lit du capitaine pourvu de son généreux matelas, de ses couvertures épaisses, et elle ne songea plus qu'à dormir jusqu'à ce qu'on la

force à se réveiller. Avec l'arrivée du dragon, il semblait que les décisions ne leur appartenaient plus. Autant se reposer jusqu'à ce qu'on lui apprenne la suite des événements.

Elle s'assit sur la couchette en soupirant et retira ses bottes. La sueur avait séché sur sa peau et la vase de la plage avait pénétré ses vêtements. Elle se sentait poisseuse. Elle s'en moquait. « Je ne me lave pas, avertit-elle. Je suis trop fatiguée.

— C'est compréhensible. » Sa voix était devenue très grave. Il s'assit près d'elle. Avec des gestes doux, il lui dénoua les cheveux. Elle resta immobile sous sa caresse jusqu'à ce qu'elle s'aperçoive qu'elle serrait les dents. Elle inspira. Elle était capable de surmonter. Avec le temps. Elle tendit le bras et lui prit doucement les mains.

« Je suis tellement fatiguée. Je ne pourrais pas dormir simplement à côté de toi, cette nuit ? »

Il parut accablé. Puis il retira ses mains. « Si c'est ce que tu veux. » Il se leva brusquement. « Si tu préfères, tu peux avoir le lit pour toi toute seule. »

Son repli abrupt et son ton brusque la blessèrent. « Non, dit-elle sèchement. Ce n'est pas ce que je préfère. C'est stupide. » Elle se reprit et essaya d'arranger les choses. « Aussi bête que de commencer à se disputer alors que nous sommes tous les deux trop fatigués pour penser. » Elle se poussa sur le lit. « Brashen, je t'en prie, je suis si fatiguée. »

Il la regarda fixement sans un mot. Puis il se tassa, vaincu. Il revint vers le lit et s'assit au bord. Dehors, la pluie se remit à tomber dru. Elle crépitait sur la cloison, s'infiltrait par la fenêtre cassée. Il faudrait réparer cela demain. Peut-être pourrait-on tout réparer demain. Enterrer un pirate. Dire adieu à une vivenef. Tout laisser derrière soi.

Alors qu'il se débarrassait de ses bottes, il fit observer sur un ton maussade : « Peut-être n'ai-je plus de fierté. Si c'est ce que tu peux m'offrir de mieux ce soir, dormir à côté de toi, j'accepte. » Il commença à déboutonner sa chemise. Il ne la regardait pas.

« Tu dis des bêtises. » Il devait être au moins aussi fatigué qu'elle. « Dormons. Il s'est passé trop de choses aujourd'hui,

pour qu'on puisse en venir à bout. Demain, ça ira mieux, et demain soir, encore mieux. » Elle l'espérait.

Il lui adressa un regard meurtri. Ses yeux sombres n'avaient jamais semblé aussi vulnérables. Ses mains s'étaient immobilisées sur sa chemise. « Brashen, je t'en prie. » Elle lui écarta les mains et défit les trois derniers boutons. Puis elle se poussa contre la cloison, quoiqu'elle eût horreur d'être confinée. Elle lui tira l'épaule et le fit allonger à côté d'elle. Il voulut se retourner de l'autre côté mais elle le força à se mettre sur le dos et enfouit la tête dans son épaule pour le retenir. « Maintenant, dors ! » gronda-t-elle.

Il était silencieux. Elle sentait qu'il regardait le plafond dans le noir. Elle ferma les yeux. Il sentait bon. Soudain, tout était normal, familier, c'était bon d'être là. Son corps robuste reposait entre elle et le reste du monde. Elle pouvait se détendre. Elle lâcha tin profond soupir et posa une main sur sa poitrine.

Alors il se tourna vers elle et l'enlaça. Toutes les appréhensions d'Althéa se réveillèrent. C'était stupide. C'était Brashen. Elle se força à l'embrasser en se disant : *C'est à moi, c'est Brashen*. Il l'attira plus près et l'embrassa avec plus d'insistance. Mais le poids de son bras sur elle et son haleine, c'en fut trop, tout à coup. Il était plus grand qu'elle, plus fort. S'il voulait, il pouvait la forcer, la maîtriser. Elle serait de nouveau piégée. Elle posa la main sur sa poitrine et le repoussa légèrement.

« Je suis si fatiguée, mon amour. »

Il resta parfaitement immobile. Puis « Mon amour », dit-il à mi-voix. Lentement, il se remit sur le dos. Elle s'écarta un peu. Il ne bougea plus et elle regarda dans le noir. Elle ferma les yeux mais le sommeil ne venait pas. Elle percevait les ravages que son secret était en train de causer. A chaque minute qui passait, le malentendu paraissait s'alourdir. *Une nuit*, se dit-elle. *Je n'ai besoin que d'une seule nuit. Demain, ça ira mieux. Je verrai Kennit passer par-dessus bord, et je saurai qu'il a disparu à jamais*. Une nuit, ce n'était pas trop demander.

Rien à faire. Elle sentait la peine de Brashen qui émanait de lui comme de la chaleur. Avec un soupir, elle se retourna

légèrement de l'autre côté. Demain, elle arrangerait les choses entre eux. Elle était capable de surmonter, sûr et certain.

*

La femme était originale. Elle n'était même pas jolie, bien qu'Etta admette qu'elle exerçait une mystérieuse séduction. Une brûlure de serpent marquait son visage, ses cheveux pendaient en écheveaux inégaux. Un léger lustre de duvet sur le crâne indiquait qu'ils finiraient par repousser mais, pour le moment, ce n'était certes pas une beauté. Pourtant, Hiémain n'avait pas cessé tout au long de la soirée de lui couler des regards en biais. Au moment où il prenait les décisions les plus importantes de sa vie, elle avait néanmoins le pouvoir de le distraire. Personne n'avait dit qui elle était ni pourquoi elle prenait part aux discussions.

Etta s'était allongée sur le lit de Kennit, elle avait enfoncé la tête dans les coussins qui gardaient l'odeur de sa lavande, elle s'était blottie sous ses couvertures. Elle n'arrivait pas à dormir. Elle s'enfouissait dans ses affaires mais ne s'en sentait que plus isolée. Méditer sur Ambre, c'était presque un soulagement. Non que cela lui importe, mais si, en fait. Comment Hiémain pouvait-il accorder son attention à une femme en un moment pareil ? Ne se rendait-il pas compte de l'importance des tâches que Kennit lui avait laissées ?

Mais la fascination sincère d'Ambre pour Hiémain était plus préoccupante encore que la façon dont il la regardait. Elle l'avait scruté de ses yeux singuliers. Il ne s'agissait pas d'un franc désir, comme celui que la barbare blonde avait manifesté toute la soirée. Ambre avait observé Hiémain comme un chat guette un oiseau. Ou comme une mère surveille son enfant.

Elle n'avait pas demandé si elle pouvait revenir sur la *Vivacia* avec eux. Elle avait simplement attendu dans le canot. « Je dois parler à Hiémain Vestrit. En particulier. » Pas d'excuse. Pas d'explication. Et Hiémain, malgré son épuisement évident, avait sèchement acquiescé de la tête à sa requête.

Alors, pourquoi se tracasser ? Un homme était mort. Etta en cherchait-elle un autre si rapidement ? Elle n'avait aucun

droit sur Hiémain. Elle n'avait aucun droit sur personne. Mais elle prit conscience, avec un certain malaise, qu'elle avait compté sur lui. Dans ses rêves sur l'enfant de Kennit, c'était toujours Hiémain qui lui apprenait à lire et à écrire. Hiémain était à ses côtés pour adoucir l'attitude distante de Kennit et ses propres incertitudes. Hiémain l'avait appelée « reine » cette nuit, et personne n'avait osé protester. Mais cela ne voulait pas dire qu'il resterait près d'elle. Ce soir, une femme l'avait regardé, et Etta savait qu'il pouvait tout simplement s'éloigner et prétendre à une vie personnelle.

Elle passa un peigne dans ses cheveux noirs. Elle surprit son reflet dans le miroir de Kennit et s'interrogea soudain. A quoi bon se peigner, dormir, respirer ? Ses pensées douloureuses lui martelaient la tête. A quoi bon penser ? Elle enfouit la tête dans ses mains. Elle n'avait plus de larmes. Ses yeux étaient pleins de sable, sa gorge était à vif d'avoir trop pleuré, sans que les pleurs lui aient procuré de soulagement. Ni les pleurs ni les cris ne pouvaient apaiser son chagrin. Kennit était mort. Une souffrance atroce recommença à la poignarder.

Mais son enfant n'est pas mort, lui.

Aussi clairement que si Kennit en personne avait prononcé ces mots, la pensée l'atteignit. Elle se redressa et respira. Elle allait faire un tour sur le pont pour se calmer. Puis elle se rallongerait pour au moins se reposer. Elle aurait besoin de toute sa lucidité demain, pour veiller aux intérêts des Iles des Pirates. C'était ce que Kennit aurait attendu d'elle.

*

« Excusez-moi. Il faudra me parler ici. En ce moment, je n'ai pas de cabine à moi.

— Peu importe l'endroit, du moment que nous pouvons parler. » Ambre l'examinait comme s'il était un livre rare. « Et parfois on converse plus discrètement dans un endroit public qu'en privé.

— Pardon ? » La femme avait une façon rusée et compliquée de s'exprimer. Hiémain avait le sentiment qu'il devait faire attention à ce qu'il lui dirait, et plus encore à ce

qu'elle lui dirait. « Je suis très fatigué, dit-il en manière d'excuse.

— Nous le sommes tous. Il s'est passé beaucoup trop d'événements en un seul jour. Qui aurait cru que tant de fils puissent converger au même endroit ? Mais cela arrive, parfois. Et le bout du fil doit traverser le nœud de nombreuses fois avant que tout soit dénoué. » Elle lui sourit. Ils se tenaient sur le pont arrière dans l'obscurité. La seule lumière provenait des feux lointains allumés sur la plage. Il distinguait à peine ses traits, seulement les méplats du visage. Mais il savait qu'elle souriait en jouant avec ses gants.

« Pardon, vous vouliez me parler ? » Il espérait qu'elle irait droit au but.

« En effet. Pour vous dire ce que vous m'avez répété à trois reprises. Pardon. Je vous fais mes excuses, Hiémain Vestrit. Je ne sais pas comment j'ai pu vous rater. Pendant plus de deux ans et demi, je vous ai cherché. Nous avons dû arpenter les mêmes rues à Terrilville. Je pouvais vous sentir, si proche à une époque, et puis vous aviez disparu. J'ai trouvé votre tante à la place. Plus tard, j'ai trouvé votre sœur. Mais, d'une certaine façon, je vous ai manqué. Et vous étiez celui que j'étais destinée à découvrir. En me tenant près de vous maintenant, je le sais sans le moindre doute. » Elle soupira ; elle abandonna les énigmes et la légèreté, et avoua en secouant la tête : « Je ne sais pas si j'ai fait ce que j'étais censée faire. Je ne sais pas si vous avez rempli votre rôle ou si vous commencez seulement. Je suis si lasse de ne pas savoir, Hiémain Vestrit. Si lasse de deviner, d'espérer, et de faire de mon mieux. Juste une fois, j'aimerais savoir si j'ai bien agi. »

Hiémain sentait son corps bourdonner de fatigue. Les paroles d'Ambre étaient presque compréhensibles. Mais il n'avait aucune pensée à lui offrir, seulement de la courtoisie. « Je crois que vous avez besoin de dormir. Moi, j'en ai besoin. Je n'ai pas de lit à vous proposer mais je peux vous trouver une ou deux couvertures propres. »

Il ne discernait pas ses yeux mais il sentit pourtant qu'elle le fixait. Elle demanda sur un ton presque désespéré : « Vous ne voyez rien là ? Quand vous me regardez, il n'y a pas d'étincelle ?

Vous ne percevez pas de lien, pas d'écho d'une occasion manquée ? Pas de vague regret pour un chemin que vous n'avez pas foulé ? »

Il faillit rire à ces mots mal tournés. Quelle réaction espérait-elle lui tirer ? « A l'heure qu'il est, mon seul regret va à un lit dans lequel je n'ai pas dormi », déclara-t-il d'une voix lasse.

Un jour, à l'époque où il était au monastère, il s'était réfugié dans une hutte en bois durant un orage. Un éclair avait foudroyé un arbre voisin. Le souffle avait fendu le chêne, et il avait senti une force le traverser, et il s'était retrouvé étalé sur la terre, sous la pluie. Il était commotionné aujourd'hui par une sensation similaire. La femme tressaillit comme s'il l'avait piquée. Les flammes des feux lointains bondirent brièvement dans ses yeux.

« Un lit dans lequel vous n'avez pas dormi, et une femme intouchée. Le lit vous appartient de droit mais la femme, quoiqu'elle puisse venir à vous avec le temps, ne vous appartiendra jamais tout à fait. Pourtant, c'est votre enfant, car cet enfant n'appartient pas à celui qui l'a fait mais à celui qui le prendra. »

Les significations dansaient autour de lui, comme la pluie qui avait recommencé à tomber. Une petite grêle s'y mêlait, qui rebondissait sur le pont et les épaules de Hiémain. « Vous parlez de l'enfant d'Etta, n'est-ce pas ?

— Vraiment ? » Elle pencha la tête. « Vous devriez le savoir mieux que moi. Les mots me viennent, mais leur sens ne m'appartient pas. Voyez comme vous l'appelez : l'enfant d'Etta, alors que les autres parlent de l'enfant de Kennit. »

Ces paroles l'agacèrent. « Pourquoi ne dirais-je pas l'enfant d'Etta ? Il faut être deux pour faire un enfant. Sa valeur ne tient pas seulement au fait que Kennit soit son père. Quand on l'appelle ainsi, on ne tient pas compte d'Etta. Je vais vous dire ceci, étrangère. A maints égards, elle est plus digne d'être la mère d'un roi que Kennit n'était fait pour être son père.

— Vous devriez rester auprès de lui, car vous serez une des rares personnes à le savoir.

— Qui êtes-vous ? Qu'êtes-vous ? » demanda-t-il avec insistance.

La pluie battante se mit soudain à tomber dans un fracas qui noya les paroles, et les grêlons devinrent plus gros. « A l'intérieur ! » cria Hiémain, et il la précéda en courant. Il lui tint la porte et attendit qu'elle le suive. Mais la silhouette en manteau qui se dépêchait de rentrer n'était pas Ambre : c'était Etta. Il regarda derrière elle mais il n'y avait plus personne.

Etta repoussa son capuchon. Ses cheveux noirs étaient plaqués sur son crâne, ses yeux étaient immenses. Elle reprit haleine. Sa voix monta des profondeurs de son âme. « Hiémain, j'ai quelque chose à te dire. » Elle inspira à nouveau. Son visage se crispa. Les larmes commencèrent à couler sur ses joues avec la pluie. « Je ne veux pas élever cet enfant toute seule. »

Il ne la prit pas dans ses bras. Il s'en garda bien. Mais les mots lui vinrent aisément. « Je vous le promets, vous ne l'élèverez pas seule. »

*

Il l'attaqua dans l'obscurité, son poids l'écrasait. La peur la paralysait. Althéa chercha de l'air, essaya de crier. Elle ne pouvait même pas couiner. Elle se débattait, cherchait à lui échapper mais elle ne fit que se cogner la tête à la cloison. Il n'y avait pas d'air. Elle ne pouvait pas lutter contre lui. Avec un effort considérable, elle dégagea son bras et le frappa.

« Althéa ! »

Son hurlement indigné la réveilla. Elle reprit conscience en sursautant. La grisaille de l'aube se coulait par la fenêtre cassée. Brashen s'assit sur le lit en se tenant la figure. Elle parvint à inspirer puis, pantelante, elle respira encore. Elle serrait les bras autour d'elle pour tâcher d'apaiser son tremblement. « Quoi ? Pourquoi m'as-tu réveillée ? » demanda-t-elle. Elle cherchait à retenir son rêve mais ne trouva que des arêtes déchiquetées de terreur.

« Pourquoi je t'ai réveillée, toi ? » Brashen n'en croyait pas ses oreilles. « Tu m'as presque fracassé la mâchoire ! »

Elle déglutit, la gorge sèche. « Pardon. Je crois que j'ai fait un cauchemar.

— C'est bien mon impression, en effet », approuva-t-il avec ironie. Il la regarda, et elle n'aima pas l'expression de compassion qui adoucissait ses yeux. Elle ne voulait pas de sa pitié. « Tu vas bien, maintenant ? demanda-t-il doucement. Il ne devait pas être agréable, ton rêve.

— Ce n'est qu'un rêve, Brashen. »

Il détourna les yeux, voilant son émotion. « Eh bien, c'est le matin, ou presque. Autant s'habiller », dit-il d'une voix sans timbre.

Elle se força à sourire. « Une nouvelle journée. Ça sera sûrement mieux qu'hier. » Elle s'assit, s'étira. Elle était moulue, elle avait mal à la tête, une vague nausée. « Je suis encore fatiguée. Mais j'ai hâte qu'on se mette en route. » Cela, au moins, était vrai.

*

« Ce sera bien pour toi », grogna-t-il en lui tournant le dos. Il alla à son coffre et entreprit de fouiller à l'intérieur. Elle retrouverait son navire aujourd'hui. Pas étonnant qu'elle soit impatiente. Il était content pour elle. Vraiment. Il se rappelait quel effet cela faisait d'accéder au commandement. Il dénicha une chemise et la passa. Elle se débrouillerait bien. Il était fier d'elle. Elle avait été heureuse pour lui quand il avait pris le commandement du *Parangon*. Il était heureux pour elle maintenant. Sincèrement. Il se retourna vers elle. Elle était accroupie par terre près de son sac de marin, parmi des vêtements épars. Elle lui lança un regard malheureux. Elle paraissait à bout de fatigue. Brashen éprouva une pointe de remords. « Pardon d'être si brusque, dit-il sur un ton bourru. Je suis très fatigué.

— Nous le sommes tous les deux. Pas la peine de t'excuser. » Puis elle lui sourit et proposa : « Tu pourrais retourner te coucher. Il n'y a pas de raison pour que nous nous levions aussi tôt tous les deux. »

Etait-ce censé le réconforter ? Qu'elle veuille s'éloigner, le laisser dormir sur sa couchette ? Cela lui rappelait trop la façon brutale dont ils s'étaient séparés à Chandelle. Peut-être était-ce ainsi qu'Althéa Vestrit disait au revoir à ses hommes ? « Tu devais dormir à ce moment-là : Hiémain nous a dit qu'il fallait se lever tôt pour prendre la marée et s'éloigner d'ici. Sémoi est un bon marin mais je veux faire sortir *Parangon* de ce labyrinthe moi-même.

— Je crois que je peux manœuvrer dans un passage délicat aussi bien que toi. » Elle se balança légèrement en arrière sur les talons pour lui jeter un regard vexé.

« Je sais bien, aboya-t-il. Mais cela n'avancera pas beaucoup *Parangon* si tu es à la barre de *Vivacia*. »

Elle le regarda, confondue. Puis son expression se transforma. Elle commençait à comprendre. « Oh, Brashen. » Elle se leva. « Tu croyais que je m'en allais aujourd'hui. Sur *Vivacia*.

— Et ce n'est pas ce que tu vas faire ? » Il maudit l'enrouement de sa voix. Il la regarda, l'air renfrogné, s'interdisant d'espérer.

Elle secoua lentement la tête. Il vit passer dans ses yeux une ombre de chagrin. « Il n'y a pas de place pour moi là-bas, Brashen. Je l'ai bien vu hier. Je l'aimerai toujours. Mais c'est le navire de Hiémain. Le lui prendre serait… ce serait faire ce que Kyle m'a fait. Mal. »

Il mit les mots bout à bout. « Alors tu restes sur *Parangon* ?

— Oui.

— Avec moi ?

— Je le supposais. » Elle pencha la tête vers lui. « Je croyais que c'était ce qu'on voulait tous les deux. Etre ensemble. » Elle baissa les yeux. « Je sais que c'est ce que je veux. Même si je perds ma vivenef. Je sais que je veux être avec toi.

— Althéa, je suis désolé. » Il essaya de maîtriser son émotion. « Vraiment, je suis désolé. Je sais ce que la *Vivacia* représentait pour toi, ce qu'elle représente encore. »

L'amusement et l'irritation étincelèrent dans les yeux d'Althéa. « Tu aurais l'air plus sincère si tu arrêtais de sourire comme ça.

— Si je le pouvais… », dit-il avec franchise. Elle fit trois pas et se retrouva dans ses bras. Il la pressa contre lui. Elle restait avec lui. Elle voulait rester avec lui. Tout irait bien. Il la tint serrée un long moment. Enfin il demanda : « Et tu vas m'épouser ? A Terrilville ? A la salle du Conseil ?

— C'était prévu comme ça, acquiesça-t-elle.

— Ah !»

*

Elle leva la tête vers lui. Ses yeux, son cœur lui étaient ouverts à présent. Elle devina toutes les incertitudes, tout le chagrin qu'elle lui avait causés, sans le vouloir. Elle n'avait jamais eu l'intention de lui faire mal. Il lui sourit et elle réussit à lui rendre son sourire. Son étreinte se resserra et elle résista à une forte envie de se dégager doucement. Il fallait qu'elle surmonte. C'était Brashen. Elle l'aimait.

Elle prit une inspiration. Elle n'aurait jamais imaginé qu'un jour elle devrait se forcer à supporter son contact. Mais pour cette fois, cette fois seulement, elle se forcerait pour eux deux. Elle pouvait se détendre, tolérer. Il avait besoin d'être rassuré sur la réalité de son amour. Et elle avait besoin de se prouver que Kennit ne l'avait pas détruite. Pour cette fois seulement, elle pouvait faire semblant. Pour l'amour de Brashen. Elle lui tendit ses lèvres et se laissa embrasser.

PRINTEMPS

15

JAMAILLIA

Ses appartements dépassaient tout ce que Malta avait imaginé. Où qu'elle pose les yeux, elle voyait l'opulence. Les fresques sur les murs qui représentaient des forêts montaient jusqu'à un plafond bleu pâle où volaient des oiseaux et des papillons. Les tapis moelleux sous ses pieds étaient vert mousse, un bain d'eau fumante qui coulait en fontaine faisait des bulles dans une immense baignoire bordée d'oiseaux en marbre et dissimulée derrière un écran de roseaux et de joncs en pots. Et il s'agissait seulement de sa garde-robe.

Le miroir à côté de la coiffeuse était plus grand qu'elle. Elle n'avait pas la moindre idée de ce que contenaient la moitié des petits pots de cosmétiques et d'onguents. Elle n'avait pas besoin de le savoir : c'était l'affaire des trois servantes qui les appliquaient sur sa peau avec un art consommé.

« S'il plaît à madame, peut-elle hausser les sourcils, que je souligne davantage ses yeux ? » demanda doucement l'une d'elles.

Malta leva une main. « Mes yeux sont très bien comme ça, Elise. Vous avez toutes les trois fait des merveilles. » Elle n'aurait jamais cru en avoir assez, un jour, qu'on s'occupe d'elle mais elle avait envie d'être un peu seule. Elle sourit dans le miroir aux trois femmes. Elise s'était rasé une partie des cheveux. Un peigne, orné de verroterie rouge, était planté dans sa chevelure noire pour imiter d'ingénieuse façon la crête de Malta. Les deux autres jeunes femmes s'étaient épilé les sourcils qu'elles avaient remplacés par un fard luisant composé de pétales de nacre et de colorants. L'une avait choisi le rouge en l'honneur de Malta. Les sourcils chatoyants de la seconde étaient bleus. Malta se demanda si c'était pour flatter Reyn.

Un autre regard dans la glace lui confirma qu'aucun fard ne pourrait leur donner un aspect aussi exotique. Malta sourit à son reflet, se plaisant à voir la lumière jouer sur ses écailles. Elle tourna lentement la tête d'un côté puis de l'autre. « Merveilleux, répéta-t-elle. Vous pouvez aller.

— Mais, madame, vos bas et vos souliers…

— Je les mettrai moi-même. Allez, maintenant. Vous voulez me faire croire qu'il n'y a pas de jeunes gens impatients qui espèrent vous voir libérées plus tôt, ce soir ? »

Les sourires qu'elle aperçut dans le miroir lui apprirent qu'elle avait deviné juste. Un grand bal comme celui-ci mettait tout le palais du Gouverneur en effervescence. On danserait dans quatre salles de bal, s'il vous plaît, une pour chaque étage de l'aristocratie, et Malta savait que la fièvre et l'éclat de la fête s'étendraient à la salle des domestiques. Que ce soit la troisième fête en l'espace d'un mois ne paraissait pas modérer l'enthousiasme général. Personne ne voulait manquer l'occasion d'entrevoir une fois encore la belle, la svelte, la grave reine des Iles des Pirates, ni surtout de voir danser le couple d'Anciens. De nouveaux conseillers influents et des nobles de Jamaillia s'accorderaient une fois de plus pour flatter et porter aux nues le jeune Gouverneur qui s'était si vaillamment embarqué pour l'aventure dans un monde sauvage et qui était rentré avec de nouveaux alliés de si haute prestance. Ce soir, ce serait leur dernière occasion. Demain, Reyn et elle seraient en route vers le nord, sur la *Vivacia*, avec Hiémain et la reine Etta. Demain, ils entreprendraient enfin leur voyage de retour au pays.

Malta mit ses bas et ses petits souliers de satin blanc. En laçant le second, elle l'examina attentivement. Dire qu'elle avait pris au tragique le fait de n'avoir pas de souliers neufs lors de son premier bal. Elle se sentit désolée pour la jeune fille qu'elle avait été, tout en secouant la tête en songeant à son ignorance. Elle saisit les gants de dentelle blanche sur sa coiffeuse. Ils montaient jusqu'au coude et ils étaient fabriqués de telle sorte qu'on puisse voir au travers étinceler ses écailles rouges. Hier, l'une des servantes lui avait affirmé qu'on vendait au bazar des gants ornés d'incrustations brillantes pour imiter l'effet.

Malta se regarda dans la glace avec incrédulité. Tout le monde, tout le monde la trouvait belle. Sa robe était blanche avec des pans cachés rouges qui apparaissaient quand Reyn la faisait tourbillonner sur la piste de danse. La couturière qui avait créé la robe lui avait dit qu'elle avait vu le modèle en rêve, un rêve de dragons. Elle posa les mains sur la petite ceinture, tournoya devant le miroir, et faillit tomber en essayant de tourner la tête pour apercevoir l'éclair rouge. Alors, riant de sa propre sottise, elle quitta la pièce.

Quelques instants plus tard, elle frappait deux coups à une porte puis entrait hardiment. « Etta ? demanda-t-elle doucement dans la pénombre.

— Je suis là », répondit la reine des Iles des Pirates.

Malta traversa rapidement la chambre obscure et pénétra dans l'immense garde-robe d'Etta. Les armoires étaient ouvertes, les robes jetées sur les chaises ou par terre, et Etta était assise en sous-vêtements devant son miroir. « Où sont vos femmes de chambre ? » s'enquit prudemment Malta. Hiémain l'avait avertie du caractère imprévisible d'Etta. Elle-même ne l'avait jamais vue en colère, elle ne connaissait que le sombre abîme de son chagrin.

« Je les ai renvoyées, annonça Etta brusquement. Leurs bavardages m'agaçaient. « Essayez ce parfum, laissez-nous vous coiffer comme ça, voulez-vous la robe verte, ou la bleue, oh non, madame, pas la noire, pas encore. » Comme autant de mouettes piailleuses, elles viennent se nourrir de mon cadavre. Je les ai renvoyées.

— Je vois », dit Malta calmement. Une porte s'ouvrit et Mère apparut soudain, chargée d'un plateau sur lequel étaient posées une théière fumante et des tasses assorties. C'était un service ravissant, blanc à fleurs bleues. Mère marmotta doucement pour saluer Malta et mit le plateau sur la coiffeuse. Ses yeux bleu pâle s'attardèrent avec tendresse sur Etta. Elle se parla à elle-même tout en versant le thé, un doux flot de paroles, aussi apaisant qu'un ronronnement de chat. Etta paraissait écouter bien que Malta soit incapable de comprendre les sons. Alors la reine soupira, prit la tasse et avala une petite gorgée. En dépit de son statut à la cour, Mère avait refusé titre et

appartements particuliers. Elle partageait la chambre d'Etta et s'occupait d'elle à toute occasion. Malta aurait été exaspérée par ces attentions constantes mais Etta semblait en tirer réconfort. La reine des Iles des Pirates reposa sa tasse.

« Je vais mettre la robe noire », dit-elle, mais il n'y avait que de la tristesse dans sa voix, ni colère ni amertume. Avec un soupir, elle se tourna vers son miroir. Malta trouva la robe noire et en déploya les lignes simples. Etta la revêtait en signe de deuil de Kennit ; pour tous bijoux, elle portait la petite miniature attachée à son poignet et les boucles d'oreilles qu'il lui avait offertes. Elle ne semblait pas s'apercevoir que la tragique simplicité de sa mise et de son maintien avait attiré l'intérêt de tous les poètes de Jamaillia.

Assise devant son miroir, elle gardait les yeux baissés sur ses mains tandis que Mère brossait ses cheveux noirs et lustrés, les relevaient en les attachant avec des épingles-bijoux. C'eût été quelqu'un d'autre, Etta aurait protesté, mais Mère fredonnait une petite mélodie apaisante. Quand elle eut fini, les cheveux noirs d'Etta étaient comme un ciel nocturne piqué d'étoiles scintillantes. Mère prit un flacon de parfum et lui en tapota gorge et poignets.

« Lavande », dit Etta à mi-voix. Sa voix se brisa. « Kennit adorait ce parfum. » Elle enfouit tout à coup la tête dans ses mains. Mère lança un regard à Malta. La vieille femme se retira dans un coin de la chambre et s'affaira à ranger les robes. Malta vint humblement l'aider.

Etta leva la tête, il n'y avait pas trace de larmes sur son visage. Elle paraissait lasse mais elle réussit à sourire. « Il faudrait que je m'habille. Je dois encore être la reine ce soir.

— Hiémain et Reyn vont nous attendre.

— Parfois, confia Etta, alors que Malta attachait les multiples petits boutons dans son dos, quand je suis très découragée, si je m'accorde un moment de solitude, je jure que je l'entends me parler. Il m'ordonne d'être forte, pour l'amour du fils que je porte. »

Malta bredouilla une douce approbation en apportant les bas et les souliers.

Etta poursuivit à voix basse, presque rêveusement : « La nuit, juste avant de m'endormir, j'entends souvent sa voix. Il me parle d'amour, de poésie, il me donne de bons conseils, il m'encourage. Je jure que c'est ce qui m'empêche de devenir folle. Je sens que, d'une certaine façon, le meilleur côté de Kennit demeure avec moi. Et qu'il demeurera toujours.

— J'en suis sûre », répondit Malta de bon cœur. En son for intérieur, elle se demanda si elle serait aussi aveugle aux défauts de Reyn. Le Kennit dont se souvenait Etta ne correspondait pas du tout à celui qu'avait connu Malta. Elle n'avait ressenti qu'un frisson de soulagement quand elle avait vu le corps de Kennit enveloppé de toile quitter le pont de *Vivacia* pour glisser sous la mer.

Etta se leva. La soie noire bruit autour d'elle. Si sa grossesse ne se remarquait pas encore, tout le monde était au courant. La reine portait l'héritier du roi Kennit. Personne ne remettait en cause son droit à gouverner, non plus qu'on ne s'interrogeait sur la jeunesse apparente de l'homme qui commandait sa flotte. Dans la tradition pirate, Hiémain avait succédé à Kennit par un vote de ses capitaines. Malta avait entendu dire que le vote avait été unanime.

Hiémain et Reyn les attendaient au pied de l'escalier. Son frère souffrait de la comparaison avec le jeune homme des Pluies. La coupe ajustée de sa veste accusait encore sa frêle constitution. La tenue jamaillienne de cérémonie le faisait paraître encore plus juvénile, tant qu'on ne remarquait pas ses yeux. Alors, Etta et lui semblaient bien assortis. Comme toujours, il était en noir. Malta se demandait s'il portait le deuil en souvenir du pirate ou pour s'associer à Etta et les désigner comme un couple.

Au pied de l'escalier, la reine pirate s'arrêta un instant. Malta la vit respirer comme pour s'armer de courage. Puis elle posa les doigts sur le bras que lui offrait Hiémain et haussa le menton. Alors qu'elle s'éloignait d'un pas glissant au bras de Hiémain, Malta fit la moue et fronça les sourcils.

« Quelque chose te tracasse ? » demanda Reyn. Il lui prit la main et la posa fermement sur son avant-bras.

« J'espère que mon frère va grandir, murmura-t-elle.

— Malta ! » fit-il sur un ton de reproche. Puis il sourit. Elle dut lever les yeux vers lui, et la vision qu'elle eut l'enchanta : la mode jamaillienne seyait assurément à Reyn. Sa veste cintrée d'un bleu indigo soulignait la carrure de ses épaules. La blancheur de ses manchettes et de son col contrastaient avec sa peau hâlée. Des culottes blanches et des bottes noires qui montaient aux genoux complétaient sa tenue. Il portait de petits anneaux d'or aux oreilles qui brillaient sur ses boucles sombres et lustrées. Elle sourit, pleine de compassion pour ceux qui s'étaient occupés de lui ce soir. Il n'avait pas de patience avec les valets. Il tourna la tête et la lumière ruissela sur ses écailles, faisant jaillir des reflets bleus. Ses yeux avaient beau être bruns, elle pouvait y discerner le bleu caché dans leur profondeur cuivrée.

« Eh bien ? » demanda-t-il. Une légère rougeur lui colorait les joues et elle se rendit compte qu'elle le contemplait depuis un certain temps.

Elle acquiesça d'un hochement de tête et ils traversèrent ensemble le hall qui s'ouvrait devant eux, avec son haut plafond soutenu par des piliers de marbre. Ils passèrent sous une voûte dans la grande salle de bal. A une extrémité, les musiciens jouaient en sourdine un prélude à la danse. A l'autre bout, le Gouverneur présidait aux festivités depuis un trône surélevé. Trois de ses Compagnes étaient alignées sur des sièges devant son dais. Un serviteur était chargé d'alimenter deux encensoirs fixés de chaque côté du trône. La fumée jaune des herbes s'élevait en volutes autour de lui. Il souriait, hochait la tête avec bénignité à ses hôtes. Un second dais abritait un trône un peu plus modeste pour la reine Etta. Elle gravit les marches comme si elle montait à l'échafaud. Un siège plus bas à côté du trône attendait Hiémain.

L'ordonnance des sièges destinés à Malta et à Reyn avait été politiquement plus embarrassante. Le Gouverneur Cosgo avait admis de mauvaise grâce que la reine Etta, en sa qualité de souveraine d'un royaume indépendant, était à la rigueur d'une stature égale à la sienne. Cependant, Malta et Reyn ne prétendaient à aucune royauté. Elle répétait tranquillement que Terrilville était une ville-État indépendante, et qu'elle ne

prétendait pas en être la représentante. Reyn lui aussi refusait de reconnaître à Jamaillia une quelconque autorité sur le désert des Pluies, mais il n'était pas son ambassadeur auprès du Gouverneur. Ils représentaient plutôt les intérêts du dragon Tintaglia et de sa race. Ils n'étaient à l'évidence ni souverains des dragons ni nobles étrangers, en conséquence, ils n'avaient pas droit au trône ni à une position d'éminence. Si Cosgo les avait nichés dans des fauteuils surélevés sous un dais orné de guirlandes, c'était autant pour exhiber ses nouveaux alliés exotiques que pour les honorer. Reyn l'avait accepté plus facilement que Malta, dont l'esprit pratique avait prévalu sur la répugnance de Reyn pour toute forme de parade. Malta ne se souciait pas de savoir pourquoi Cosgo lui avait accordé cette distinction. Il importait seulement que, aux yeux de tous les nobles, cette prééminence témoigne de leur rang élevé. Cela ne pouvait qu'accroître leur pouvoir de marchandage.

Elle avait exploité ce levier au maximum. Avec la fin du monopole étouffant du Gouverneur sur les exportations de Terrilville, nombreux étaient les négociants désireux d'établir de nouveaux liens avec les cités Marchandes. La vogue actuelle que leur valait leur apparence exotique avait même suscité un afflux de demandes sur le commerce et les possibilités d'installation dans le désert des Pluies. Reyn y avait répondu avec circonspection, en rappelant qu'il ne pouvait se substituer au Conseil des Pluies. Un certain nombre d'entrepreneurs et d'aventuriers avaient offert de payer très cher leur passage sur la *Vivacia* quand elle effectuerait son voyage de retour. Hiémain s'était occupé de la question, faisant remarquer que *Vivacia* était le navire amiral des Iles des Pirates, non celui du désert des Pluies. Si la vivenef pourvoyait au transport des Anciens, elle n'était pas à louer. Il leur avait suggéré de chercher d'autres navires en partance pour Terrilville.

Les serpents ne représentant plus une menace, et les Chalcédiens considérablement assagis, on prévoyait un trafic maritime accru entre les cités. Malta avait passé un long après-midi à additionner des colonnes de chiffres avec le seigneur Ferdio. Les résultats leur donnèrent à penser que les coffres du Gouverneur profiteraient davantage de ce nouvel arrangement

que de l'étranglement de Terrilville. L'augmentation des navires dans la Passe Intérieure, le libre négoce avec les Iles des Pirates, la multiplication des vaisseaux jamailliens qui bénéficiaient du commerce avec Terrilville et au-delà pouvaient faire sortir la ville de son déclin. Cela se passait avant que Ferdio eût commencé à reconnaître les avantages possibles qu'il pouvait retirer d'un commerce de marchandises des îles du Sud avec divers marchés du nord. Ils avaient présenté leurs conclusions à Cosgo qui avait souri et hoché la tête un petit moment avant de succomber à l'ennui.

Le Gouverneur Cosgo avait changé, songeait Malta alors qu'ils approchaient de son trône, mais pas suffisamment pour la convaincre de sa sincérité. Rendu à l'opulence et à l'aisance, aux femmes et aux drogues, il avait retrouvé toutes les afféteries du jeune efféminé qu'elle avait rencontré à la salle du Conseil des Marchands de Terrilville. Pourtant, elle était disposée à croire ceux qui l'avaient connu auparavant, quand ils affirmaient que sa transformation était vraiment remarquable. Alors qu'elle faisait sa révérence et que Reyn s'inclinait, le Gouverneur pencha gravement la tête pour les saluer.

« Alors, c'est notre dernière soirée ensemble, mes amis.

— Il faut espérer que non, répondit Malta avec aisance. Assurément, à l'avenir, nous reviendrons jouir des merveilles de Jamaillia. Peut-être le Grand Seigneur Gouverneur Magnadon entreprendra-t-il un jour un nouveau voyage vers Terrilville ou Trois-Noues.

— Ah ! Sâ m'en préserve ! Mais, si le devoir l'exige, je m'y soumettrai. Qu'il ne soit pas dit que le Gouverneur Cosgo craint les rigueurs du voyage. » Il se pencha légèrement en avant. Il eut un petit geste agacé à l'endroit du serviteur qui s'empressa de renouveler la mixture dans les brûle-parfum de cuivre. D'épaisses volutes de fumée s'élevèrent à nouveau. « Vous êtes toujours décidés à partir demain ?

— Décidés ? s'exclama Reyn. Gouverneur Magnadon, dites plutôt obligés. Comme vous le savez, notre mariage a déjà été différé une fois. Nous ne pouvons guère décevoir davantage nos familles.

— Pourquoi décevoir ? Vous pourriez être mariés demain, si vous vouliez, dans le Temple de Sâ du Gouverneur. Je demanderais une centaine de prêtres pour officier et une procession vous escorterait dans les rues. Je peux vous arranger cela. Sur l'heure, si vous le désirez.

— C'est une proposition des plus gracieuses, Grand Seigneur Magnadon. Malheureusement nous devons refuser. Les usages Marchands exigent que nous nous mariions parmi les nôtres, selon nos propres coutumes. Un homme de votre culture et de votre expérience comprend sans nul doute que nous ne pouvons bafouer ces traditions sans risquer de nous voir dégradés. Les nombreux messages dont vous nous avez chargés pour les Marchands de Terrilville et de Trois-Noues sont aussi d'une grande importance. Ils doivent être transmis sans délai. Nous n'avons pas non plus oublié les oiseaux messagers que vous nous avez fournis, afin que la communication entre les cités Marchandes, les Iles des Pirates et Jamaillia soit améliorée. »

Malta se mordit la joue pour réprimer un sourire. Il était heureux que le Gouverneur ignore l'opinion de Hiémain sur « les sales bestioles puantes » qu'il avait acceptées à contrecœur à bord de *Vivacia*. Jola avait proposé une tourte au pigeon pour varier l'ordinaire mais Malta ne doutait pas que les oiseaux vivraient leur vie de messagers.

Une ombre d'irritation passa sur le visage du Gouverneur. « Vous avez obtenu ce que vous désiriez : l'indépendance de Terrilville et du désert des Pluies. Je n'avais pas plus tôt signé les parchemins que vous projetiez déjà de partir.

— Certes, Grand Seigneur Magnadon. Car n'avez-vous pas aussi ordonné que la famille Vestrit représente les intérêts de Jamaillia là-bas ? C'est un devoir que je prends fort au sérieux.

— Sans aucun doute, vous en tirerez le meilleur profit possible », fit-il remarquer sur un ton caustique. Il inclina la tête pour inhaler plus profondément la fumée. « Eh bien, si nous devons nous séparer, j'espère alors que cela nous portera bonheur à tous. » Le Gouverneur s'adossa à son trône, les yeux mi-clos. Malta comprit par ce geste qu'il les congédiait, ce dont elle se félicita.

Ils gagnèrent leurs sièges. Elle regarda le spectacle qu'offrait la salle de bal et s'aperçut qu'il ne lui manquerait pas. Enfin, pas immédiatement. Elle avait eu son compte de réceptions, de danse et d'élégances. Elle soupirait après une vie simple, retirée, sans contraintes. Pour sa part, Reyn s'impatientait, désireux de se retrouver sur le site de la cité des Anciens.

L'*Ophélie* était récemment arrivée à Jamaillia, avec des lettres pour tous. Les nouvelles de Terrilville étaient à la fois encourageantes et frustrantes. La circulation des vivres depuis Terrilville jusqu'en amont du fleuve était régulière et suffisante. Le jeune prêtre que Hiémain avait recommandé comme constructeur avait le don presque mystique de trouver des solutions simples et élégantes. Dès que les écluses provisoires qui avaient permis aux serpents de remonter par échelons le fleuve avaient été achevées, le frère de Reyn avait reporté son attention sur les fouilles des ruines de la cité. En cela, Selden s'était montré d'un grand secours à Bendir. Jusqu'ici, ils n'avaient pas encore découvert de salles intactes mais Reyn était persuadé que son absence en était la cause. La ferveur qu'il affichait à commencer les recherches étonnait Malta.

Il poussa un petit soupir qui répondait à l'état d'esprit de sa compagne. « Moi aussi, j'ai hâte de rentrer », lui confia-t-il. La musique enflait. La première danse était réservée aux Compagnes du Gouverneur. Elles dansaient ensemble, en son honneur, et leur partenaire absent les regardait depuis l'estrade. Elle observa les femmes aux toilettes recherchées qui évoluaient sur des figures lentes. De temps à autre, le Gouverneur inclinait la tête, en manière de salut vers les Compagnes. Malta trouvait la coutume particulièrement ridicule, elle gâtait la bonne musique. Elle se retint de marquer la mesure avec son pied. Reyn se pencha plus près pour être sûr d'être entendu. « J'ai engagé deux tailleurs de pierre supplémentaires. Ils vont nous suivre sur l'*Ophélie*. D'après Hiémain, il y a plusieurs îles dans les Iles des Pirates où l'on pourra se fournir en pierre, à un prix raisonnable. Si nous remplaçons la charpente des écluses par de la maçonnerie, les ouvriers qui doivent constamment entretenir le bois à cause de l'eau acide seront libres, et on pourra créer un

passage pour que les grands navires viennent s'amarrer. On transférerait alors ces ouvriers au terrassement de la cité…

— Avant ou après notre mariage ? demanda-t-elle gravement.

— Oh, après », répondit-il avec chaleur. Il lui prit la main. De son pouce il lui caressa la paume. « Crois-tu que nos mères nous laisseraient faire autrement ? Pour ma part, je doute que nous soyons autorisés à manger et à dormir avant d'avoir supporté les cérémonies du mariage.

— Supporter ? dit-elle, en haussant les sourcils.

— Absolument, reprit-il avec un soupir. Mes sœurs sont au comble du ravissement. Elles vont rencontrer la reine des Iles des Pirates et ton séduisant frère Hiémain. Tintaglia a annoncé qu'elle serait là pour nous « recevoir » après, m'a-t-on dit. Mes sœurs tiennent à ce que je sois voilé pour le mariage. Selon elles, peu importe que je m'exhibe à Jamaillia ; mais je dois être convenable et pudique pour la cérémonie traditionnelle du désert des Pluies.

— Ta pudeur n'a rien à voir avec la tradition », rétorqua Malta. Il ne lui apprenait rien qu'elle ne sût déjà. Quand l'*Ophélie* avait accosté, elle avait apporté de longues lettres pour tous. La missive de Keffria avait été aussi remplie par les préparatifs du mariage. « Je serai voilée, moi aussi. On célèbre notre acceptation aveugle l'un de l'autre. » Une question la tracassait. « Tu t'es enfermé longtemps avec Grag Tenira. Ma mère m'écrit qu'il courtise une fille de Trois-Navires. C'est vrai ?

— Lui et la fille de Pelé Kelter en prennent le chemin.

— Ah, dommage ! Cela veut dire, je suppose, que tante Althéa a brûlé ses vaisseaux et qu'elle devra se contenter de Brashen Trell.

— Ils avaient l'air plus que contents, la dernière fois que je les ai vus.

— Grag Tenira aurait été un meilleur parti pour elle.

— Peut-être. A la façon dont elle m'a regardé, elle pensait sûrement que tu aurais pu mieux faire, toi aussi.

— Elle regarde tout le monde comme ça. » Malta écarta les réserves de sa tante.

« J'ai été surtout intéressé par les changements d'*Ophélie*. Ou plutôt, l'absence de changement. Elle est restée la même. Grag prétend qu'elle n'a aucun souvenir d'avoir été dragon. Que pour elle la vie a commencé en tant qu'*Ophélie*. C'est vrai aussi de Duvetdoré.

— Tu crois qu'ils s'en souviendront plus tard ?

— Je n'en sais rien. » Avec réticence, il ajouta : « J'ai idée que certains dragons dans les fûts de bois-sorcier ont péri avant qu'on les utilise. *Ophélie* et Duvetdoré, peut-être, n'ont pas de souvenirs de dragons parce que les êtres à l'intérieur étaient morts en emportant leurs souvenirs. Il se peut qu'ils restent toujours comme ils sont aujourd'hui. » Il marqua une pause. « Grag au moins en est tout heureux. Il dit que le Kendri est devenu presque impossible à gouverner. Il est amer et il ne navigue que sur ordre de Tintaglia. »

Un silence tomba entre eux. Malta fit un vaillant effort pour distraire son compagnon. « J'ai reçu un mot de Selden. Son écriture est épouvantable. Il adore le désert des Pluies. Cassaric est un vrai tourment pour lui. Il veut creuser tout de suite et ton frère refuse de le laisser faire. »

Reyn sourit avec ironie. « Je me souviens que j'étais comme ça, moi aussi. »

Elle le trouva trop pensif à son gré.

« Il passe beaucoup de temps avec Tintaglia, à « surveiller » les cocons. » Elle secoua la tête. « D'après elle, ils ne sont que cinquante-trois à se développer apparemment. Il ne dit pas comment elle le sait. La pauvre. Elle s'est tant battue pour les guider, et ils sont si nombreux à avoir péri en chemin. Elle craint qu'ils n'éclosent pas tous. Ils auraient dû passer tout l'hiver dans leurs cocons, et éclore au milieu de l'été.

— Peut-être vont-ils éclore plus tard pour compenser leur retard.

— Peut-être. Oh ! » Elle lui tira la main. « Les Compagnes ont fini. On va enfin pouvoir danser.

— Tu ne veux pas attendre que la musique commence ? » dit-il pour la taquiner, en feignant d'hésiter à bouger.

Elle lui fit les gros yeux et il se leva.

« Tu veux surtout montrer ta robe, déclara-t-il gravement.

— Pire. Je désire montrer mon élégant partenaire à toutes ces grandes dames avant de l'enlever bien à l'abri dans le lointain désert des Pluies. »

Comme toujours, ses compliments fleuris le firent rougir. Sans un mot, il la mena à la piste de danse. Les musiciens entamèrent une danse, les tambours de pierre jamailliens battant la mesure jusqu'à l'attaque des autres instruments. Reyn lui prit la main et posa sa main libre sur les reins de Malta, à la mode jamaillienne. Elle avait expliqué à Hiémain que c'était la seule façon de danser ce pas, mais elle savait qu'il désapprouverait l'audace de Reyn. Ils dansèrent posément au son des tambours jusqu'à ce que les cornemuses se mettent à jouer et les fassent tournoyer. Le vertige était délicieux, car Reyn la rattrapait à la fin, et ils suivirent à nouveau le rythme du tambour qui s'accélérait.

Il la fit tourner une seconde fois, plus vite et en la serrant plus près. « Tu ne regrettes pas d'attendre ? demanda-t-elle avec hardiesse dans l'intimité de la danse.

— Je regretterais davantage de risquer un héritier illégitime », la reprit-il avec sérieux.

Elle roula des yeux et il fit mine d'être fâché par son impudeur.

« Est-ce qu'un homme affamé est irrité quand on prépare un festin ? » ajouta-t-il, en se rapprochant dans un nouveau tourbillon. Ils tournoyaient si près l'un de l'autre qu'elle sentit son haleine sur sa crête, ce qui provoqua cette vague de chaleur qui lui était désormais familière. Elle s'aperçut alors que, comme les autres fois, la piste s'était vidée autour d'eux, les gens formaient un grand cercle, les autres couples s'étaient arrêtés pour regarder les Anciens danser. Il la fit tourner encore, plus vite, si près que les seins de Malta frôlèrent sa poitrine. « On dit que la faim rend le repas plus savoureux, ajouta-t-il à son oreille. Je te préviens. Quand nous arriverons à Terrilville, je serai comme un affamé. »

Le murmure de la foule lui apprit qu'ils tournaient si vite que les pans rouges de sa robe flamboyaient. Elle ferma les yeux, comptant sur lui pour la maintenir dans son orbite, et elle

se demanda ce qui pourrait surpasser ce moment radieux. Puis elle sourit, elle connaissait la réponse.

Ce serait le moment où elle raconterait tout à Délo.

*

« Ils sont beaux ensemble », murmura Etta.

Hiémain risqua vers elle un coup d'œil en biais. Elle regardait les danseurs avec une étrange avidité. Il supposa qu'elle s'imaginait dans les bras de Kennit, évoluant aussi gracieusement que Reyn et Malta. Mais pas avec le même abandon, conclut-il. Les pirates eux-mêmes avaient plus de tenue que sa sœur. « C'est heureux qu'ils se marient bientôt, fit-il observer sur un ton guindé.

— Ah, tu crois qu'alors ils ne danseront plus ? » demanda Etta avec ironie.

Il lui adressa un sourire humble. Par intermittence, une étincelle de l'ancienne Etta transparaissait, comme un charbon rougeoyant dans un feu étouffé. « Probablement pas, concéda-t-il. Malta est une danseuse née. » En regardant le visage extasié de sa sœur tandis que Reyn la faisait tourner, il ajouta : « Je parie que, même après une dizaine d'enfants, elle laissera voir ses sentiments avec la même ingénuité.

— Quelle honte », fit Etta sèchement. Elle garda un instant le silence puis elle finit par demander : « Est-ce qu'à Terrilville tout le monde dédaigne la danse autant que toi ?

— Je ne dédaigne pas la danse, répondit-il, surpris. J'ai appris les pas de base, et on me jugeait assez gracieux, avant qu'on ne m'envoie au monastère. » Il observa quelques instants Reyn et Malta. « Ce qu'ils font n'est pas si impressionnant. C'est seulement qu'ils sont capables de danser tous les deux vite et avec grâce. Et qu'ils sont bien assortis. » Il fronça les sourcils puis admit : « Et quelle robe incroyable !

— Tu crois que tu pourrais danser comme ça ?

— Avec de l'entraînement, peut-être. » Une idée lui vint soudain à l'esprit. Il découvrit en même temps à quel point il pouvait être stupide. Il se pencha vers elle : « Etta, que diriez-vous de danser ? »

Il lui tendit sa paume ouverte. Elle la regarda puis détourna les yeux. « Je ne sais pas danser, répondit-elle avec raideur.

— Je pourrais vous apprendre.

— Je n'y arriverais pas. Je ne ferais que m'humilier et humilier mon partenaire. »

Il s'adossa à son siège et parla tout bas, pour la forcer à écouter attentivement. « Quand vous avez peur d'échouer, vous avez peur de quelque chose qui n'est pas encore arrivé. Danser est beaucoup moins difficile que lire, surtout pour une femme qui peut grimper dans le gréement sans jamais faire de faux pas. » Il attendit.

« Je… pas maintenant. Pas en public. » Il était très difficile à Etta d'avouer le moindre désir, aussi dut-elle prendre sur elle : « Mais un jour, j'aimerais apprendre à danser. »

Il lui sourit. « Quand vous serez prête, je serai honoré d'être votre partenaire. »

Elle ajouta à voix très basse « Et j'aurai une robe qui sera encore plus belle que celle-là. »

*

Les étoiles scintillaient d'une clarté froide dans le ciel noir. Par contraste, les lumières jaunes de Jamaillia étaient chaudes, toutes proches. Leurs reflets ondulaient comme des dos de serpents sur l'eau brasillante du port. Le bruit et la musique de la fête flottaient, atténués par la distance, dans la nuit fraîche de printemps. De l'autre côté du quai, *Ophélie* remua dans l'obscurité. C'était une vivenef à l'ancienne mode, une vieille noix un peu vulgaire. Elle agita vers *Vivacia* un immense cornet à dés. « Tu joues ? » demanda-t-elle sur un ton tentant.

Vivacia se surprit à sourire à l'imposante figure de proue. Elle ne s'attendait pas à trouver si joyeuse la compagnie d'une autre vivenef, surtout d'une qui prétendait avoir perdu tout souvenir de sa vie de dragon. *Ophélie* n'était pas seulement de bonne compagnie, elle était aussi un véritable réservoir de ragots.

Plus important encore pour *Vivacia*, elle relatait en détail tout ce qu'elle avait vu et entendu à Trois-Noues. Les berges de nidification étaient loin en amont du fleuve, hors de portée d'un navire de sa calaison. Mais *Ophélie* avait l'art de se mêler de tout et d'écouter avec avidité. Elle s'était ingéniée à connaître tous les faits mais aussi toutes les rumeurs concernant le développement des serpents. Si les nouvelles qu'elle avait données étaient à la fois bonnes et mauvaises, *Vivacia* avait retiré une sorte de paix à connaître le sort de ses serpents. Elle était plus utile à sa race en restant à Jamaillia pour le moment mais l'attente avait été pénible à supporter. *Ophélie* avait compris sa soif de précisions. Depuis qu'elle était arrivée à Jamaillia, ses récits détaillés avaient été d'un grand réconfort pour *Vivacia*. Pourtant, celle-ci secoua la tête en voyant le grand cornet à dés. « Althéa semble croire que tu trichais quand elle jouait avec toi, fit-elle remarquer légèrement.

— Oh, eh bien, ça c'est Althéa. Gentille fille mais un brin soupçonneuse. Pas beaucoup de jugeote, avec ça. Après tout, elle a choisi ce renégat de Trell alors qu'elle aurait pu avoir mon Grag. »

Vivacia rit doucement. « Je ne pense pas que ton Grag ait jamais eu la moindre chance. Je crois plutôt qu'Ephron Vestrit avait choisi pour elle « ce renégat de Trell » il y a des années. » Devant l'expression vexée d'*Ophélie*, elle ajouta gentiment : « Mais apparemment, elle ne lui a pas trop manqué, à Grag. »

Ophélie hocha la tête avec satisfaction. « Les humains sont obligés d'être réalistes dans ce domaine. Ils ne vivent pas si longtemps que ça, tu sais. Tiens, son Eke, c'est une chic fille, elle sait empoigner la vie et en faire quelque chose. Elle me rappelle mon premier capitaine. « Ne t'attends pas à ce que je reste à terre à te faire des bébés », qu'elle lui a dit, ici même, sur mon pont. « Mes enfants vont naître sur ce navire », qu'elle lui a dit. Et tu sais ce que Grag lui a répondu ? « Oui, chérie. » Doux comme un mouton. Il comprend qu'il vaut mieux en passer par là s'il veut avoir une famille. Pour les humains, le temps est compté, tu vois.

— C'est pour ça qu'on doit le bourrer de vie, ce temps-là. » Cette remarque venait de Jek. Son parfum flottait dans la nuit

printanière. Malgré le froid, elle était pieds nus, et une jupe longue tourbillonnait à ses chevilles. Elle vint se percher hardiment sur la lisse de *Vivacia*. « 'soir, mesdames ! » Elle respira à fond, soupira de contentement et se mit à balancer les jambes.

« Tu as été au bal ? demanda *Ophélie* avec enthousiasme. Raconte-nous. Tu as vu le palais du Gouverneur ?

— De l'extérieur. C'était éclairé de partout, comme une maison close, des lumières dorées, et de la musique qui sortait par toutes les ouvertures. Les rues étaient pleines de beaux attelages, et il y avait une grande queue de gens qui paradaient dedans, sapés comme des rois, tous. Certains se contentaient de regarder bouche bée les privilégiés, mais pas moi. J'ai trouvé que la cour, c'était pas mal. La musique était gaie, les hommes étaient beaux et la danse enlevée. Il y avait des cochons entiers à la broche, et des tonneaux de bière, qu'ils ont percés. Un festin comme je n'en ai jamais vu, dans aucune ville. N'empêche, je suis prête à partir demain. Jamaillia, c'est un sale endroit, malgré toutes ses belles maisons. Je serai contente de me retrouver sur l'eau et encore plus contente de revoir Partage. J'ai su tout de suite que ce serait mon port d'attache.

— La ville pirate ? Sâ nous garde ! Est-ce que quelqu'un t'y attend, mon chou ? » demanda *Ophélie*.

Jek éclata de rire. « Ils m'attendent tous. Seulement ils ne le savent pas encore. »

Le gloussement égrillard de la vivenef fit écho à celui de Jek. Alors elle remarqua le silence de *Vivacia*. « Pourquoi es-tu si pensive, ma chérie ? Il te manque, ton Hiémain ? Il va revenir bien assez tôt. »

Vivacia se secoua de sa rêverie. « Non. Pas Hiémain. Comme tu dis, il va revenir bien assez tôt. Parfois, c'est un plaisir d'être seule avec mes pensées. Je regardais le ciel et je me souvenais.

Plus tu voles haut, plus il y a d'étoiles. Il y a là-haut des étoiles que je ne reverrai jamais. Je n'y attachais pas d'importance quand le ciel m'appartenait mais, maintenant, je ressens comme un vide.

— Tu es jeune. Tu vas trouver un tas de choses comme ça dans ta vie, répondit la vieille vivenef avec condescendance. Ça ne vaut pas qu'on s'y attarde.

— Ma vie, dit *Vivacia* d'un ton rêveur. Ma vie comme vivenef. » Elle se tourna pour considérer *Ophélie* avec un soupir. « Je t'envie presque. Tu ne te souviens de rien, donc tu ne regrettes rien.

— Je me souviens de beaucoup de choses, ma chérie. Ce n'est pas parce que mes souvenirs ont des voiles au lieu d'ailes qu'il faut les écarter. » Elle renifla. « Et ma vie n'est pas à mépriser non plus, j'ajouterais. Non plus que la tienne. Tu pourrais prendre exemple sur mon Grag. Ne baye pas aux étoiles quand la vaste mer est tout autour de toi. C'est un ciel à soi tout seul, tu sais.

— Et avec tout autant d'étoiles », fit remarquer Jek. Elle sauta sur le pont et s'étira jusqu'à faire craquer ses muscles. « Bonne nuit, mesdames. Je vais me coucher. Le jour commence tôt pour les marins.

— Et pour les vivenefs. Fais de beaux rêves, ma chérie », dit *Ophélie*. Alors que Jek s'éloignait sans bruit, la vivenef secoua la tête. « Ecoute bien ce que je dis. Elle va le regretter si elle ne se range pas bientôt.

— Je ne sais pas pourquoi mais j'en doute », répondit *Vivacia* en souriant. Elle se tourna vers les lumières de la ville. Dans le palais du Gouverneur, Hiémain et Etta préparaient les humains au retour des dragons. Soudain elle fut envahie de fierté en pensant à eux. Chose étonnante, elle se sentit aussi fière d'elle-même. Elle sourit à *Ophélie*. « Jek est trop occupée à vivre. Elle ne perd pas son temps en regrets. Et moi non plus, je ne perdrai pas mon temps à ça. »

16

TERRILVILLE

« La Compagne Sérille est dans le salon. » Ronica pénétra dans la chambre et regarda autour d'elle avec curiosité.

« Tu en es sûre ? » Keffria se rendit compte de la sottise de sa question au moment où elle la formulait. Elle descendit du tabouret sur lequel elle était perchée. Elle jeta un coup d'œil critique par-dessus son épaule. « Oh là, là », marmonna-t-elle. Les vieux rideaux de la chambre de Selden, teints, retournés et repassés, ressemblaient toujours aux vieux rideaux de la chambre de Selden. Quoi qu'elle fasse pour arranger cette pièce, ce serait toujours la chambre qu'elle avait partagée avec Kyle. Jani Khuprus avait expédié du mobilier du désert des Pluies mais les meubles ravissants faisaient pâle figure, on aurait dit les ombres immatérielles de la lourde tête de lit et des coffres massifs qui autrefois garnissaient la chambre. Elle se demanda si elle n'allait pas s'installer chez Malta et réserver cette grande pièce pour Reyn et Malta quand ils viendraient.

Mais ce serait peut-être douloureux pour sa fille : cette chambre ne lui rappellerait-elle pas son père, tout autant qu'elle rappelait son mari à Keffria ? Elle secoua la tête devant la cruauté du sort. Pauvre Kyle, mourir sur le pont du *Parangon* en se battant contre les marins jamailliens ! Et pour quoi ? A peine un jour après, ceux qui l'avaient tué devenaient leurs alliés. Althéa avait attendu d'être seule avec sa sœur pour lui annoncer la nouvelle avec une délicatesse étonnante de sa part.

Keffria avait été incapable de pleurer. Des heures s'étaient écoulées avant qu'elle ait pu mettre les autres au courant. Heureusement, sa mère n'avait rien dit, elle s'était contentée de baisser la tête. Keffria avait encore du mal à comprendre que son long état de suspens avait pris fin.

« La Compagne Sérille n'aime pas attendre », lui rappela Ronica.

Keffria sursauta comme si on l'avait tirée d'un rêve. Elle avait si peu de temps à elle. Quand elle s'occupait de ses affaires personnelles ou s'absorbait dans ses propres pensées, il lui était difficile de s'en détacher. « Qu'est-ce qui l'amène ici ? Et si tôt ?

— Elle dit qu'elle a un message pour toi. »

Elle percevait à présent l'anxiété dans les yeux de sa mère. Reyn, Hiémain et Malta étaient à Jamaillia. Il pouvait s'agir de bonnes comme de mauvaises nouvelles. Son estomac se crispa. « Je suppose que le seul moyen de savoir est d'aller lui parler. »

Elle se hâta de gagner le salon, sa mère la suivit plus posément. Heureusement, le temps si lent avait fini par amener le printemps à Terrilville. La saison avait changé en quelques jours. Les pluies torrentielles de l'hiver étaient devenues de petits crachins. La brise fraîche remplaçait le vent mordant. Hier, elle avait même entrevu, rouge sur le ciel d'un bleu éclatant, un cerf-volant échappé sans doute à un enfant. Les étals au marché s'ouvraient à nouveau. Les gens riaient et bavardaient en reprenant les affaires.

Le printemps ne pouvait seul résoudre tous les problèmes de Terrilville. Le temps plus clément avait accéléré le départ de nombreux Nouveaux Marchands mécontents. Avec la multiplication des patrouilles pirates contre les navires chalcédiens et l'absence des serpents, les voyages redeviendraient rapidement plus aisés. Les nouveaux quais et embarcadères étaient presque achevés. Des navires des Six-Duchés, désireux de s'attirer ce marché tout neuf, bravaient les dangers de la côte chalcédienne pour apporter des marchandises à Terrilville. Le commerce se relevait et, avec lui, la ville.

En passant, elle jeta un coup d'œil vers la cour intérieure. Dans les pots redressés, des bulbes qu'on avait récupérés commençaient à germer. La vigne qu'elle avait rabattue, la croyant morte, produisait de nouvelles feuilles. Les bourgeons verts sur les rameaux secs de la clématite annonçaient que l'apparence de la mort n'est pas la mort. Partout la vie reprenait ses droits.

Le printemps avait apporté un changement bienvenu dans leur alimentation. Il y avait des légumes frais du jardin pour réveiller les papilles et des poireaux pour agrémenter la soupe de poisson. Les quelques poulettes étiques qui avaient réchappé au vol, à la tempête et aux maigres rations grattaient à présent en quête d'insectes et de graines et recommençaient à pondre. Un nid jalousement gardé promettait de donner des coqs pour regarnir la basse-cour. Le temps tournait au beau et peut-être avec lui la chance des Vestrit. Peut-être.

Contrairement à ce qu'avait dit Ronica, la Compagne Sérille se tenait patiemment dans le salon. Elle regardait dans le vide, dos tourné à la fenêtre sans rideau. Elle était vêtue modestement, plus chaudement que ne l'exigeait la température, comme si le printemps de Terrilville correspondait à l'automne de Jamaillia. Au bruit des pas de Keffria, elle tourna lentement la tête. Elle se leva quand la Marchande pénétra dans la pièce.

« Marchande Vestrit », dit-elle sur un ton préoccupé. Sans attendre le salut de Keffria, elle lui tendit un petit rouleau de papier. « J'ai des nouvelles pour vous. L'oiseau est arrivé ce matin.

— Bonjour, Compagne Sérille. J'ai beaucoup apprécié que vous nous fassiez profiter des services de vos oiseaux messagers. Mais que vous nous apportiez vous-même le message, c'est un honneur sans précédent. »

Sérille eut un sourire contraint mais n'ajouta rien. Keffria lui prit le papier des mains et se dirigea vers la fenêtre pour mieux voir. Les pigeons ne pouvaient porter de lourdes charges. Les messages étaient nécessairement brefs, rédigés d'une écriture serrée. Les scribes jamailliens excellaient dans la calligraphie miniature. Un petit billet froissé, de Grag Tenira, était adressé à Keffria en sa qualité de scribe au Conseil de Terrilville. Elle cligna les yeux, le sortit puis transmit les nouvelles à Ronica à mesure qu'elle les déchiffrait.

« L'*Ophélie* est arrivée à bon port. Lettres remises. Tout le monde va bien. La *Vivacia* part bientôt. » Elle leva les yeux vers sa mère avec un sourire. « Il n'y a que ce qui nous concerne personnellement ici. Comme c'est gentil de la part de Grag.

— Les nouvelles officielles vous concernent aussi, informa Sérille. Je vous en prie, lisez. »

La minuscule écriture du scribe mettait ses yeux à rude épreuve. Elle lut une fois, puis relut. Son regard perplexe passa de Sérille à sa mère. Alors elle déclara doucement : « La Compagne Sérille est démise de ses fonctions. Le Gouverneur n'a plus besoin d'elle ici, puisque Terrilville a été reconnue comme ville-État indépendante. Il désavoue explicitement l'autorité qu'elle s'est arrogée. La formulation est plutôt… brutale. »

Ronica et Keffria échangèrent des regards embarrassés. La Compagne se tenait droite, avec un petit sourire compassé sur sa physionomie tranquille. Ronica se hasarda à dire doucement : « Je ne vois pas en quoi les nouvelles officielles concernent la famille Vestrit. »

Keffria inspira. « Apparemment, Malta a négocié avec le Gouverneur. La famille Vestrit va représenter les intérêts du Gouvernorat à Jamaillia. Les émoluments pour ce service sont appréciables. Dix gouvernes par mois. » La somme était princière. Un ménage modeste pouvait vivre à l'aise avec une seule gouverne.

Un silence suivit ces paroles. Keffria secoua la tête. « Je ne puis accepter, quelle que soit la générosité de la proposition. On m'a recommandée pour diriger le Conseil de Terrilville. Il est déjà assez difficile de faire un commerce honnête en restant impartiale dans toutes les affaires de Terrilville. Mère ?

— J'ai beaucoup de travail, avec les petites propriétés. Je ne suis plus jeune, Keffria, et ces dernières années ont été dures pour moi. Cet argent paraît merveilleux. Mais à quoi bon me consacrer aux intérêts d'autrui, pour gagner de l'argent que je devrais aussitôt dépenser pour pallier l'abandon de nos biens ?

— Selden est beaucoup trop jeune, et bien trop absorbé dans ses propres intérêts. A peine rentrée, Malta sera une femme mariée. D'ailleurs, le dragon a déjà réclamé ses services. Hiémain a trouvé à se caser. » Keffria se hâtait d'éliminer ses enfants. Elle regarda sa mère. « Althéa ?

— Oh, je t'en prie, soupira Ronica. Si elle ne peut pas agir depuis le pont du *Parangon*, ça ne sera pas fait. Elle n'a même

pas trouvé le temps de quitter le navire pour se marier comme il se doit.

— C'est la famille Trell qui fait des histoires. » Keffria défendait sa sœur. « Brashen tient à demander sa main à la salle du Conseil mais la famille lui en conteste le droit. Déshérité, il n'est plus un Marchand. En tout cas, c'est ce qu'ils prétendent. » Keffria eut un hochement de tête réprobateur en songeant à leur entêtement. « C'est son père. Je crois qu'avec le temps, sa mère peut lui faire entendre raison. Le jeune Cervin avait certainement envie de l'accueillir dans la famille. On dit qu'il fréquente une jeune Tatouée, à la grande consternation de ses parents. Peut-être serait-il heureux d'avoir un allié pour échapper à la main de fer de son père. Brashen et Althéa ont eu si peu de temps ici. Peut-être à leur retour pourra-t-il changer l'état d'esprit de son père. Si son orgueil ne lui interdit pas de refaire une tentative.

— Assez », répondit doucement Ronica. Elles n'allaient pas discuter de tout cela devant la Compagne.

« Ils vont parvenir à une solution, certainement, fit remarquer Sérille. Je dois y aller. J'ai tant à…

— Qu'allez-vous faire ? » demanda Keffria à voix basse.

Sérille ne répondit pas immédiatement. Elle finit par hausser les épaules. « Ce sera bientôt public, de toute façon. Tout le monde saura ce que Keffria a eu la bonté de dire tout haut. Cosgo m'a exilée ici. » Elle prit une inspiration. « Il soutient que j'ai manqué à mes vœux, et que je suis peut-être impliquée dans la conspiration. » Elle serra les mâchoires. Puis elle ajouta, avec effort : « Je connais Cosgo. Il doit y avoir un coupable. Je suis le bouc émissaire. Il lui faut un coupable, et tous les autres ont négocié son pardon.

— Mais vous n'avez jamais vraiment fait partie du complot ! s'exclama Keffria, horrifiée.

— En politique, l'apparence est beaucoup plus importante que la réalité. L'autorité du Gouverneur a été bafouée et sa vie menacée. Il est prouvé de façon concluante que j'ai usurpé cette autorité, pour servir mes propres intérêts. » Un sourire singulier passa sur son visage. « En vérité, je l'ai défié. Il n'est

pas en son pouvoir de me le faire regretter. C'est dur à avaler pour lui. C'est sa revanche.

— Qu'allez-vous faire, maintenant ? demanda Ronica.

— Je n'ai pas vraiment le choix. Il m'abandonne, sans ressources, sans autorité. Je reste à Terrilville comme une exilée sans le sou, » Une étincelle de l'ancienne Sérille brilla dans sa réplique.

Un sourire crispa les lèvres de Ronica. « Les meilleures familles de Terrilville ont toutes commencé ainsi, rappela-t-elle. Vous êtes une femme cultivée. Terrilville est en voie de guérison. Si vous ne pouvez faire votre chemin dans ces circonstances, alors vous méritez d'être sans le sou.

— La nièce de Restait me chasse de sa maison, annonça abruptement Sérille.

— Vous auriez dû la quitter depuis longtemps, rétorqua Ronica d'un ton acerbe. Pour commencer, vous n'aviez pas le droit de vous y installer. » Il lui en coûta d'abandonner cette vieille querelle, mais cela n'avait plus d'importance. « Avez-vous trouvé un logement ? »

A croire qu'elle avait fait jouer le ressort d'un piège. « Je suis venue vous voir. » Elle les regarda l'une après l'autre. « Je pourrais vous aider de bien des façons. »

Les yeux de Ronica s'élargirent, puis se plissèrent, soupçonneux. « A quelles conditions ? » demanda-t-elle.

La raideur de Sérille disparut et Keffria comprit que pour la première fois elle la voyait telle qu'elle était vraiment. Le défi éclairait ses yeux. « Un échange de savoir et de compétences. J'ai parié en venant ici que j'entendrais ce que vous venez de dire. Que vous ne pouvez représenter honnêtement les intérêts de Jamaillia à Terrilville. » Son regard alla de Keffria à Ronica. « Moi, je le peux, déclara-t-elle tranquillement. Et je peux le faire honnêtement. Et avec profit. »

Keffria croisa les bras. L'avait-on manœuvrée ? « J'écoute, dit-elle à mi-voix.

— Déléguée. Remettez-moi la fonction, j'administrerai en votre nom. Durant des années, j'ai étudié les relations de Terrilville avec Jamaillia. Et vice versa, naturellement. Je puis très bien représenter les intérêts de Jamaillia à Terrilville. » Ses

yeux passèrent de nouveau de l'une à l'autre. Etait-elle en train de se demander qui détenait réellement le pouvoir ? « Et sur l'argent qu'il vous a proposé, vous avez les moyens suffisants pour m'engager.

— N'importe comment, je doute que cet arrangement plaise au Gouverneur.

— Plaire au Gouverneur, cela a été votre principal souci, à vous, Marchandes de Terrilville ? rétorqua Sérille sur un ton acide.

— En ces temps de changement, il sera plus important de maintenir des relations cordiales », répondit Keffria, songeuse. Ses pensées se précipitaient. Si elle ne saisissait pas cette chance, qui d'autre le Gouverneur pourrait-il nommer ? Etait-ce pour elle l'occasion de conserver la situation bien en main ? Au moins, avec Sérille, elles avaient affaire à quelqu'un de connaissance. Quelqu'un qu'elles respectaient, même si ce respect lui était acquis du bout des lèvres. Elle ne pouvait nier les compétences de cette femme. Elle connaissait l'histoire de Terrilville mieux que la plupart de ses habitants.

« Est-il obligé de savoir ? » demanda Sérille. Un soupçon de désespoir s'était insinué dans sa voix. Elle se redressa brusquement. « Non, déclara-t-elle avant que Keffria ou Ronica aient pu répondre. Ma question était lâche. Je ne me cacherai pas de lui. Il m'a démise de mes fonctions de Compagne, m'a abandonnée comme il a abandonné toutes les Compagnes qui ont servi loyalement son père. Ce n'est pas une distinction honteuse. Qu'il ait agi ainsi témoigne de ce qu'il est, et non de ce que je suis, moi. » Elle respira à fond et attendit.

Keffria regarda sa mère, qui secoua légèrement la tête. « La décision ne m'appartient pas, trancha-t-elle pour se dégager.

— Dix gouvernes par mois promises, ce n'est pas dix gouvernes en main, dit rêveusement Keffria. Je crains que le Gouverneur ne tienne pas plus cette promesse que les autres. Pourtant, avec ou sans cet argent, je crois que le Conseil de Terrilville peut profiter des conseils de Sérille concernant Jamaillia. Si le Gouverneur n'honore pas l'offre qu'il fait parce que ma conseillère lui déplaît, cela prouvera qu'il ne reconnaît

pas complètement le droit de Terrilville à régler ses propres affaires. Et je le lui dirai.

« Alors je vais recommander au Conseil d'engager Sérille. Afin qu'elle nous conseille particulièrement dans nos rapports avec Jamaillia. » Elle regarda calmement l'ex-Compagne. « La chambre de Selden est vide. Vous y êtes la bienvenue. Je vous préviens cependant qu'il y a deux conditions que je pose à votre installation ici.

— Qui sont ? »

Keffria se mit à rire. « Une grande tolérance pour le poisson. Et une indifférence pour le mobilier. »

17

LE FLEUVE DU DÉSERT DES PLUIES

L'air matinal était doux et frais sur le visage d'Althéa. *Parangon* avançait tranquillement avec le courant du fleuve. Elle devinait que Sémoi était à la barre. C'était surtout parce qu'il aimait bien ce poste, en fait, car son habileté n'y était pas indispensable : cette partie du fleuve était aussi paisible que le pont de *Parangon*. Une grande partie des matelots avaient débarqué à Terrilville. D'autres étaient demeurés jusqu'à Trois-Noues où ils avaient trouvé de l'embauche comme ouvriers. En quittant Trois-Noues, Brashen pas plus qu'Althéa n'avaient regretté d'avoir un effectif réduit. On aurait déjà suffisamment de mal à payer ceux qui restaient. Leur mission consistait à rentrer à Terrilville où un chargement de pierre les attendait. Althéa avait dans l'idée que la pierre avait été récupérée sur les propriétés détruites des Nouveaux Marchands. On l'utiliserait pour renforcer les berges où les dragons finiraient par éclore. Si le dragon était doué pour procurer du travail aux vivenefs, il l'était beaucoup moins en revanche pour dénicher de quoi payer leurs équipages.

Althéa chassa ces soucis irritants. Elle adopta un état d'esprit résolument optimiste. Tant qu'elle ne réfléchissait pas trop, elle pouvait se persuader que tout allait bien. Elle traversa le tillac et grimpa jusqu'au gaillard d'avant. « B'jour ! » fit-elle à la figure de proue. Elle regarda autour d'elle en s'étirant. « Chaque jour, je me dis que cette jungle ne peut pas être plus verte. Et chaque matin, je me réveille en découvrant que je me suis trompée. »

Parangon ne répondit pas. Mais Ambre déclara au-dessus du bord : « Le printemps. Une saison étonnante. »

Althéa s'approcha de la lisse et baissa les yeux vers elle. « Si tu tombes dans ce fleuve, tu vas le regretter, prévint-elle. On aura beau te repêcher à toute vitesse, ça piquera. Partout.

— Je ne vais pas tomber », repartit Ambre. *Parangon* la tenait dans sa paume. Elle était assise, jambes pendantes, avec un outil en main.

« Qu'est-ce que tu fais ? demanda Althéa avec curiosité. Je croyais que c'était fini.

— C'est fini. C'est juste une décoration. Des ornementations et autres. Sur le manche de sa hache et son harnais de combat.

— Que sculptes-tu ?

— Des cerfs qui chargent », répondit Ambre timidement. Elle rengaina avec brusquerie ses outils. « Remonte-moi, s'il te plaît. » Sans un mot, la figure de proue la remit sur le pont.

Le fleuve était une vaste route grise qui se déroulait devant eux. La forêt touffue du désert des Pluies apparaissait à tribord tandis qu'à bâbord les eaux larges s'étendaient loin jusqu'à une verte muraille végétale. Althéa avala une grande goulée d'air frais qui sentait l'eau du fleuve et la vie foisonnante des plantes. Des oiseaux invisibles pépiaient dans les arbres. Sur les lianes qui enguirlandaient les troncs gigantesques pointaient de gros bourgeons violets. Une grande colonne d'insectes dansaient dans le soleil et la lumière jouait sur leurs myriades de petites ailes. Althéa fit la grimace devant ce spectacle scintillant. « Ma parole, toutes ces bestioles ont passé la nuit dans notre cabine.

— Il y en avait au moins une dans la mienne, dit Ambre. Elle a bourdonné à mon oreille une grande partie de la nuit.

— Je serai contente de revoir l'eau salée, fit Althéa. Et toi, *Parangon* ?

— Ce sera toujours assez tôt », répondit le navire distrait.

Althéa leva un sourcil vers Ambre. Le charpentier du navire haussa les épaules. Au cours de ces deux derniers jours, le navire avait pris un air préoccupé. Althéa était toute disposée à lui laisser le temps et l'espace qu'il lui fallait. Ce retour au pays retardé depuis des lustres devait être une expérience déchirante et étrange pour lui. Elle n'était ni serpent ni dragon, mais elle avait été consternée et désolée par les pertes quotidiennes

qu'avaient subies les serpents durant leur voyage vers le nord. Elle avait aussi été horrifiée de les voir se nourrir de leurs morts, aussi utile que fut cette pratique puisqu'elle leur procurait de la nourriture et des souvenirs.

La présence tournoyante de Tintaglia les avait protégés des vaisseaux chalcédiens. Ils n'avaient été directement provoqués qu'à deux reprises. Il y avait eu un bref combat auquel Tintaglia avait rapidement mis fin en revenant pour chasser le navire ennemi. Le second affrontement s'était achevé quand Celle-Qui-Se-Souvient avait surgi de l'abîme pour asperger le navire chalcédien de son venin. C'est sa mort, songeait Althéa, qui avait le plus affecté *Parangon*. Le serpent infirme s'était décharné peu à peu mais avait continué vaillamment sa migration. Au contraire de nombreux autres, il avait atteint l'embouchure du fleuve. Le voyage en amont, contre le courant, s'était révélé trop éprouvant pour lui. Un matin, ils l'avaient découvert inerte, enveloppé autour de la chaîne d'ancre de *Parangon*.

Beaucoup avaient péri dans les eaux acides du fleuve. Ils étaient exténués, meurtris, et leurs blessures bénignes s'étaient transformées en plaies béantes sous l'assaut de l'eau grise. Ni le navire ni Tintaglia ne pouvaient leur faciliter cette dernière et longue étape. Cent vingt-neuf serpents étaient entrés dans l'embouchure avec eux. Lorsque le nœud eut atteint l'écluse que les ouvriers du désert des Pluies avaient construite, leur nombre s'était réduit à quatre-vingt-treize. Les grossiers enclos de bois qui communiquaient entre eux freinaient et dérivaient les eaux, en augmentaient le débit juste assez pour que les serpents puissent se traîner en amont.

Le talent des constructeurs des Pluies s'était conjugué aux bras robustes des Marchands et des Tatoués pour créer un chenal artificiel qui conduisait aux anciennes berges de boue. Tintaglia avait supervisé l'extraction de la boue striée d'argent, presque aussi consistante que l'argile. Puis on avait construit un autre enclos de bois et les ouvriers avaient peiné de longues heures durant, dans le froid, pour mélanger cette boue épaisse à l'eau du fleuve jusqu'à ce que Tintaglia soit satisfaite de sa matière. Alors que les serpents à bout de forces réussissaient à

se hisser sur les rives basses du fleuve, les ouvriers avaient transporté des tonneaux de boue clapotante et en avaient baigné les futurs dragons.

Parangon avait cruellement souffert de ne pouvoir assister à la nidification. Il était impossible à un grand navire comme lui de pénétrer dans ces eaux peu profondes. Althéa y était allée à sa place. Il lui échut en partage d'apprendre à la vivenef que seulement soixante-dix-neuf serpents avaient réussi à compléter leurs cocons. Les autres étaient morts, leurs corps étaient trop décharnés pour sécréter les substances particulières qui s'agrégeaient à la boue, la transformaient en longs fils dont ils s'entouraient. A chaque mort, Tintaglia rugissait de chagrin, puis elle partageait les corps entre les autres pour qu'ils s'en nourrissent. En dépit de son dégoût extrême, Althéa pensait que c'était aussi bien. Le dragon lui-même ne paraissait guère plus vaillant que les serpents. Il refusait de prendre le temps de chasser tant que la nidification était en cours. En l'espace de quelques jours, sa peau étincelante flottait et faisait des plis, bien que les ouvriers, saisis de pitié, lui aient apporté des oiseaux et du petit gibier. Cette générosité le maintenait tout juste en vie mais ne suffisait pas à son développement.

Un autre travail suivit la nidification. Les serpents enveloppés de boue devaient être protégés des déluges de l'hiver jusqu'à ce que leurs fourreaux aient séché et durci. Enfin, Tintaglia annonça qu'elle était satisfaite. A présent, les immenses cocons reposaient sur la rive boueuse comme des cosses géantes, cachés sous des amas de feuilles, de rameaux et de branches. Le dragon étincelait à nouveau depuis qu'il avait repris sa chasse quotidienne. Certaines nuits, il revenait se reposer près des cocons, mais il comptait de plus en plus sur les humains pour les surveiller depuis leurs maisons dans les branches. Fidèle à sa parole, Tintaglia patrouillait le long du fleuve jusqu'à l'embouchure et survolait la côte des Rivages Maudits.

Elle continuait d'évoquer le retour d'autres serpents. Althéa devinait que cet espoir était le véritable motif de son guet vigilant de la côte. Elle avait même fait allusion à la possibilité d'envoyer des vivenefs loin vers le sud pour aller chercher les

survivants égarés. Althéa considérait que son attitude était à la mesure de son angoisse devant les pertes subies. De la bouche de Selden, elle avait appris que tous les cocons n'écloraient pas. Il y avait toujours un certain pourcentage de mortalité à cette étape du développement d'un dragon. Mais affaiblis comme ils l'étaient, ils mouraient en plus grand nombre que la norme. Selden paraissait les pleurer autant que Tintaglia, pourtant, il avait du mal à expliquer comment il savait qui avait péri dans le cocon.

Elle connaissait mal son neveu. Durant les semaines qu'elle avait passées à Trois-Noues et sur le site de Cassaric, elle l'avait trouvé de plus en plus étrange. Il ne s'agissait pas seulement de ses changements physiques. Par moments, il n'était plus un petit garçon. Sa voix, son vocabulaire quand il s'adressait au dragon semblaient appartenir à un étranger plus âgé.

La seule fois où il ressembla au Selden dont elle avait le souvenir, ce fut quand il revint, sale et fatigué, d'une journée d'exploration avec Bendir. Ils avaient disposé tout autour de la jungle marécageuse, derrière la plage aux cocons, des bandes de tissu de couleurs vives attachées à des pieux ou à des troncs d'arbres. Les couleurs représentaient une sorte de code, incompréhensible pour Althéa, destiné à diriger les futures excavations. Pendant les repas, Selden et Bendir en discutaient avec gravité et faisaient des projets de fouilles pour l'été. Elle ne reconnaissait plus son neveu, mais elle était sûre d'une chose : Selden Vestrit était enthousiasmé par sa nouvelle vie. Elle s'en réjouissait. Elle était étonnée que Keffria l'eût laissé partir. Peut-être sa sœur aînée avait-elle fini par comprendre que la vie était faite pour être vécue et non pour être thésaurisée en prévision d'un improbable lendemain. Althéa respira profondément l'air printanier, le savourant avec sa liberté.

« Où est Brashen ? » demanda Ambre.

Althéa gémit. « En train de torturer Clef. »

Ambre sourit. « Un jour, Clef le remerciera d'avoir tenu à ce qu'il apprenne à lire.

— Peut-être mais, ce matin, ça paraît peu probable. J'ai dû m'en aller avant de me mettre en colère contre eux deux. Clef passe plus de temps à expliquer pourquoi il ne peut pas étudier

qu'à essayer de s'y résoudre. Brashen ne cède pas d'un pouce. Le gamin est vif quand il s'agit de navigation. Il devrait être capable de retenir ses lettres.

— Il y arrivera », décréta Brashen en les rejoignant. Il repoussa ses cheveux en arrière d'une main maculée d'encre. Il avait plus l'air d'un tuteur dépité que d'un capitaine. « Je lui ai donné trois pages à copier et je l'ai laissé. Je l'ai prévenu que s'il s'appliquait il serait plus vite libéré que s'il bâclait.

— Là ! » La voix de *Parangon* éclata. Son cri soudain fit envoler un petit groupe d'oiseaux colorés vers la forêt. Il leva sa grande main vers l'avant pour désigner les arbres de haut en bas. « Là. C'est ça. » Il se pencha et fit tanguer le navire. « Sémoi ! A tribord toute !

— On va s'échouer ! » s'écria Brashen, consterné. Sémoi n'avait pas discuté l'ordre. Le navire s'élança soudain vers les arbres en se balançant.

« Le fond est boueux, répondit calmement *Parangon*. Tu me tireras de là assez facilement quand il le faudra. »

Althéa empoigna la lisse mais, au lieu de toucher le fond, *Parangon* avait trouvé un chenal profond bien qu'étroit, dans une eau presque morte. Peut-être à la saison des pluies était-ce l'un des nombreux cours d'eau qui alimentaient le fleuve. Maintenant, il était réduit à un doigt d'eau calme qui serpentait sous les arbres. Ils quittèrent le chenal principal. Néanmoins ils n'allèrent pas loin, car le gréement commença à se prendre dans les hautes branches. « Tu es en train d'abîmer ton gréement », prévint Brashen, mais le navire continua à s'enfoncer résolument dans le fouillis inextricable. Althéa échangea une grimace inquiète avec Brashen. Il secoua la tête mais garda le silence. *Parangon* était un être indépendant. Il avait le droit d'aller où il voulait. Gouverner cette vivenef, c'était un nouveau défi : il fallait respecter sa volonté et lui supposer un certain jugement. Même si cela impliquait de le laisser s'échouer dans un lagon, en pleine jungle.

Il y eut des hurlements de surprise de la part de quelques matelots mais Sémoi restait ferme à la barre. Des feuilles et des branches pleuvaient sur eux. Des oiseaux effarouchés piaillaient et s'envolaient. Le navire mollit puis s'arrêta.

« Nous y sommes, annonça *Parangon*, tout excité.

— Ça, tu l'as dit, convint Brashen aigrement en levant les yeux vers les branches enchevêtrées.

— Le trésor d'Igrot », souffla Ambre.

Ils se retournèrent vers elle. Son regard suivait la direction qu'indiquait le doigt de *Parangon*. Althéa ne distingua qu'une masse sombre là-haut, dans de vieux arbres. La figure de proue se tourna vers eux avec un sourire triomphant. « C'est elle qui a deviné la première, et elle a deviné juste », déclara-t-il comme s'ils étaient en train de jouer.

Presque tout l'équipage était sur le pont, les yeux levés vers l'endroit désigné par *Parangon*. L'étoile infamante d'Igrot avait été creusée profondément dans l'écorce d'un arbre tout proche. Le temps avait agrandi la marque.

« La plus grosse pêche d'Igrot, dit *Parangon* qui remontait dans le passé, c'était quand il a pris un chargement de trésor destiné au Gouverneur de Jamaillia. C'était à l'époque où le Gouvernorat envoyait chaque année un navire pour collecter le tribut que lui devaient les colonies éloignées. Terrilville y avait ajouté des marchandises du désert des Pluies, un joli butin. Mais en route vers Jamaillia, la gabare a disparu. On ne l'a plus jamais revue.

— C'était avant ma naissance mais j'en ai entendu parler, dit Brashen. On a prétendu que c'était le plus riche chargement qui ait jamais quitté Trois-Noues. Des salles de trésor avaient été découvertes. Tout a été perdu.

— Caché », le reprit *Parangon*. Il regarda de nouveau les arbres immenses. Althéa plissa les yeux vers la masse sombre, haut perchée, entourée de lianes et de plantes grimpantes. Elle s'étendait sur les branches vives de plusieurs arbres.

La voix de *Parangon* était triomphante. « Vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi Igrot voulait une vivenef ? C'était pour avoir un endroit où amasser son trésor, un endroit que les pirates ordinaires ne pourraient jamais atteindre. Même si un membre de son équipage bavardait, les voleurs auraient besoin d'une vivenef pour le récupérer. Il l'a mis là, et ses gars ont fait des voyages de mon gréement jusqu'aux arbres. Ils y ont

construit une plate-forme, y ont hissé le trésor. Igrot pensait qu'il serait pour toujours en sûreté. »

Brashen émit un son grave. Il y avait de la fureur dans sa voix quand il demanda : « Il t'a aveuglé avant ou après avoir choisi l'endroit ? »

La figure de proue ne tressaillit pas à la question. « Après, dit la vivenef, à mi-voix. Il ne m'a jamais fait confiance. A juste titre. J'ai perdu le compte des fois où j'ai tenté de le tuer. Il m'a aveuglé de façon que je ne puisse jamais retrouver le chemin sans lui. » Il se tourna vers l'équipage impressionné et il adressa à Ambre un grand clin d'œil. « Il n'a jamais pensé qu'on pouvait me sculpter à nouveau. Moi non plus, d'ailleurs, à cette époque-là. Pourtant, me voilà. Seul survivant de ce maudit équipage. C'est à moi maintenant. Et, en conséquence, c'est à vous. » Un silence stupéfait accueillit ces paroles. Personne ne parlait ni ne bougeait.

La figure de proue haussa les sourcils d'un air interrogateur. « Personne ne veut le récupérer pour nous ? » demanda-t-il avec ironie.

*

Le plus facile fut d'y jeter le premier coup d'œil. Le plus long fut de fixer les passerelles et les palans à travers les arbres pour transporter le chargement jusqu'au pont de *Parangon*. Malgré le labeur éreintant, personne ne se plaignit. « Quant à Clef, on croirait que *Parangon* avait combiné ça tout exprès pour le tirer de ses leçons », fit remarquer Brashen. Comme il était le grimpeur le plus agile du navire, le gamin avait été libéré de ses leçons.

« S'il continue à sourire comme ça, la moitié de sa tête va sauter », renchérit Althéa. Elle se dévissa le cou pour voir Clef qui revenait vers le navire avec un gros sac rebondissant sur le dos. Ni les serpents ni les essaims d'insectes n'avaient rabattu l'enthousiasme du gamin, ravi d'effectuer ses allers et retours d'équilibriste entre le navire et la passerelle. « Je voudrais qu'il soit un peu plus prudent », dit-elle inquiète.

Althéa, Brashen et quelques hommes d'équipage se tenaient sur une plate-forme de plusieurs strates en rondins. Avec le temps, les lianes vigoureuses avaient renforcé l'ancienne construction en l'incorporant littéralement dans leur système de vrilles et de racines aériennes. Les coffres et les tonneaux qui contenaient le magot d'Igrot n'étaient pas en aussi bon état. Une grande partie du travail de la journée avait consisté à emballer dans des caisses et des barils de vivres vides le trésor répandu. La variété du butin les stupéfia : ils avaient découvert des pièces jamailliennes et de l'orfèvrerie d'argent, preuve qu'Igrot avait accumulé ici plus que le trésor du désert des Pluies. Certaines choses n'avaient pas résisté. Des vestiges de tapisseries et de tapis moisis, des tas d'anneaux de fer sur des amas de cuir pourri qui avaient été autrefois des gilets de combat. Mais ce qui restait excédait de loin ce qui était détérioré. Brashen avait vu des coupes en pierres précieuses, des épées extraordinaires qui luisaient encore, bien effilées, quand on les retirait de leurs fourreaux filigranés, des colliers et des couronnes, des statues et des vases, des tabliers de jeu en ivoire et en marbre avec des pièces en cristal étincelant et d'autres objets qu'il ne pouvait pas même identifier. Il y en avait aussi d'autres plus modestes, depuis des plateaux et des tasses délicates jusqu'à des peignes sculptés et des épingles-bijoux. Parmi les objets du désert des Pluies, on trouvait une paire de dragons délicatement ouvragés avec des écailles en pierres précieuses et une famille de poupées aux visages écailleux. Brashen était en train de les emballer soigneusement dans le panier à oignons qui provenait de la coquerie.

« Je crois que ce sont des instruments de musique, ou ce qu'il en reste », dit Althéa.

Il se retourna, en étirant le dos, pour voir ce qu'elle était en train de faire. A genoux, elle retirait des objets d'un grand coffre qui avait éclaté. Elle souleva des chaînes de cristal qui tintaient et sonnaient doucement l'une contre l'autre alors qu'elle les exhumait de leur tombe. Elle se retourna en souriant pour les montrer. Elle avait oublié que ses cheveux étaient lestés d'une résille sertie de joyaux. Le mouvement accrocha un rayon de

soleil et fit scintiller sa chevelure. Il fut ébloui. Son cœur débordait.

« Brashen », dit-elle d'une voix plaintive. Il s'aperçut qu'il la dévisageait toujours. Sans un mot, il se leva et s'approcha d'elle. Il la releva et l'embrassa, sans se soucier des sourires indulgents de deux matelots qui chargeaient à pleines mains dans de gros sacs de toile des pièces éparpillées. Il la serra dans ses bras, presque étonné de pouvoir le faire. Il l'attira tout contre lui. « Ne t'éloigne jamais de moi », dit-il d'une voix étouffée dans ses cheveux.

Elle tourna la tête pour lui adresser un sourire épanoui. « Pourquoi quitterai-je un homme aussi riche ? » répliqua-t-elle pour le taquiner. Elle posa les mains sur sa poitrine et le repoussa doucement.

« Je savais bien que tu n'en voulais qu'à ma fortune », répondit-il en la lâchant. Il retint un soupir. Elle voulait toujours se dégager avant qu'il ne soit disposé à la lâcher. C'était sans doute sa nature indépendante. Il refusait de se dire qu'elle se lassait de lui. Pourtant, elle n'avait pas semblé contrariée outre mesure quand il avait été dans l'incapacité d'arranger leur mariage à la salle du Conseil. Peut-être ne souhaitait-elle pas se lier à lui de façon permanente. Puis il se reprocha ses doutes persistants et ses griefs. Althéa était toujours à ses côtés. C'était plus que ce qu'il avait jamais eu dans sa vie et cela avait davantage de valeur à ses yeux que cet incroyable amas de trésors.

Il regarda autour de lui puis leva les yeux vers les constructions similaires dans les deux arbres voisins. « Ce butin va remplir les cales de *Parangon*. Igrot l'a amené ici alourdi de trésors et il repartira de même. J'essaie d'imaginer ce que cela changera pour nous, et je n'y arrive pas. Je suis saisi d'émerveillement devant chacune de ces pièces. »

Althéa hocha la tête. « Je ne parviens pas à faire le rapport avec moi. Je pense surtout à la façon dont cela affectera les autres. Ma famille. Je peux aider ma mère à restaurer notre maison. Keffria n'aura plus besoin de se tracasser au sujet des finances de la famille. »

Brashen eut un large sourire. « Mes projets concernent surtout *Parangon*. Des fenêtres neuves. Un gréement neuf. Les services d'un bon voilier. Et puis, quelque chose pour nous : si on entreprenait un voyage aux îles des Epices, un voyage lent, à la découverte, sans contrainte de temps, sans nécessité de faire du profit. Je voudrais revoir les ports que nous avons visités du temps que ton père était maître sur *Vivacia*. » Il scruta attentivement son visage avant d'ajouter : « Peut-être pourrions-nous retrouver Hiémain et *Vivacia* quelque part. Savoir comment ils vont tous les deux. »

Il la vit réfléchir. Pour Althéa, une visite aux ports de l'extrême sud serait un retour à ses voyages d'enfance. Peut-être perdrait-elle là-bas un peu du regret permanent qui l'assombrissait. Et si elle revoyait Hiémain et *Vivacia*, peut-être exorciserait-elle quelques fantômes. Si elle constatait que son navire était satisfait, qu'il était en bonnes mains, cela allégerait-il le fardeau qui lui pesait sur le cœur ? Il s'interdisait de redouter cette rencontre. Il avait beau avoir du mal à l'admettre, s'il ne pouvait dissiper bientôt sa mélancolie, il vaudrait peut-être mieux la laisser s'en aller. On ne pouvait pas dire qu'elle ne riait pas, ne souriait pas. Au contraire. Mais, ses sourires, son rire se perdaient toujours trop tôt dans un silence qui l'excluait.

« J'aimerais bien, avoua-t-elle, le rappelant à lui-même. Si on pouvait convaincre *Parangon*. On rechercherait les serpents de Tintaglia par la même occasion.

— Bien, dit-il avec un entrain factice. Alors c'est ce que nous allons faire. » Il respira profondément et leva les yeux. Le jour printanier touchait à sa fin. Au travers des faîtes entrelacés des arbres, il entrevoyait des nuages orageux. Il se pouvait que l'hiver fasse un bref retour cette nuit. « Rentrons tous au navire. décida-t-il. La nuit tombe vite, inutile de risquer de perdre un homme pour emporter un trésor ce soir. »

Althéa acquiesça de la tête. « Je voudrais vérifier l'arrimage de toute façon. » Elle se tourna vers les autres. « Dernier chargement, les gars. Demain il sera bien temps de finir tout ça. »

*

Elle sortit sur le pont dans l'obscurité, en portant une lanterne. *Parangon* ne se retourna pas pour voir qui arrivait. Il reconnut le pas léger d'Ambre. Elle venait souvent le voir la nuit. Ils avaient eu beaucoup de conversations nocturnes. Ils avaient aussi partagé de nombreux silences, se contentant de ne pas troubler les bruits des oiseaux de nuit et du fleuve. D'habitude, ses mains sur la lisse lui communiquaient la paix. Ce soir, elle tenait la lanterne par son crochet et déposa quelque chose sur le pont avant de s'appuyer au garde-corps.

« Quelle belle nuit, n'est-ce pas ?

— Oui, mais elle ne va pas rester belle longtemps pour toi. La lanterne va attirer sur toi tous les insectes. Ils sont plus nombreux avant l'orage. Si tu t'attardes, tu seras dévorée.

— Je n'en ai besoin qu'un instant. » Elle inspira, et il sentit qu'elle était anormalement agitée. Elle semblait presque craintive. « *Parangon*, tout à l'heure tu as proposé de partager ton trésor avec nous. J'ai trouvé quelque chose, quelque chose que je désire éperdument posséder. »

Il se tourna pour la regarder. Elle était en chemise de nuit, une ample tunique qui tombait sur ses pieds nus. Ses cheveux clairsemés flottaient sur ses épaules. On voyait encore les brûlures des serpents, des taches blanches sur sa peau dorée. Le temps peut-être effacerait ces cicatrices, en tout cas, il aimait à le croire. Ses yeux étincelaient à la clarté de la lanterne. Il se surprit à lui rendre son sourire. « Alors, c'est quoi ce trésor que tu dois absolument posséder ? De l'or ? De l'argent ? Des bijoux des Anciens ?

— C'est ça. » Elle se pencha sur un sac de toile grossière à ses pieds, l'ouvrit et plongea le bras à l'intérieur. Elle en retira un anneau de bois sculpté. Elle le tournait dans ses mains avec une quasi-vénération. Puis, hardiment, elle s'en couronna et leva les yeux vers lui. « Cherche dans tes souvenirs de dragon, si tu le peux. Pour moi. Te souviens-tu de ça ? »

Il la regarda en silence, elle lui rendit son regard. Elle attendit. La couronne était ornée de têtes d'oiseaux. Non. De poulets. Il fronça drôlement un sourcil. A regret, elle ôta la couronne et la lui tendit. Il la prit délicatement. Du bois. Du

bois sculpté. Il secoua la tête. L'or et l'argent, les pierres précieuses, les objets d'art. Il lui avait offert la fine fleur des richesses des Rivages Maudits. Qu'avait donc choisi le charpentier ? Du bois.

Elle tenta encore de susciter une réaction en lui. « Il y avait de la dorure dessus autrefois. Tu vois. On distingue encore un peu d'or dans les détails des têtes de coqs. Et il y a l'emplacement pour les plumes de la queue qui ont pourri depuis longtemps.

— Je me souviens, dit-il, hésitant. Mais c'est tout. Quelqu'un l'a portée.

— Qui ? » Elle insistait avec ferveur. Il lui rendit la couronne. Elle secoua ses cheveux qui lui voilaient les yeux puis reposa la couronne de coq sur sa tête. « Quelqu'un comme moi ? demanda-t-elle, pleine d'espoir.

— Oh ! » Il s'interrompit, s'efforçant de se souvenir d'elle. « Je suis désolé, dit-il enfin en secouant la tête. Elle n'était pas du peuple des Anciens. C'est tout ce que je peux me rappeler. » La femme qui l'avait portée était pâle comme le lait. Pas du tout comme Ambre.

« Ce n'est pas grave, assura-t-elle rapidement, mais il sentit sa déception. Si cela ne te fait rien, j'aimerais bien l'avoir.

— Bien sûr. Les autres y ont trouvé à redire ?

— Ils n'en ont pas eu l'occasion, je ne le leur ai pas demandé », fit-elle d'un air penaud. Elle ôta la couronne. Ses doigts et ses yeux caressèrent amoureusement l'objet sculpté.

« C'est à toi, confirma *Parangon*. Prends-la avec toi, où que tu ailles.

— Ah ! Alors, tu as deviné que je m'en allais.

— En effet. Tu ne resteras même pas avec moi jusqu'au milieu de l'été ? C'est-à-dire quand je reviendrai ici pour être près des dragons au moment de l'éclosion. »

Elle suivait du doigt les détails des têtes sculptées. « Je suis tentée. Peut-être. Mais en fin de compte, je crois que je dois retourner vers le nord. J'ai des amis là-bas. Je ne les ai pas vus depuis longtemps. » Elle baissa la voix. « J'ai un doute, je ne tiens plus en place. Je crois qu'il faut que j'intervienne encore un peu dans leur vie. » Elle eut un rire faussement léger.

« J'espère que je me débrouillerai mieux avec eux que je ne l'ai fait ici. » Elle se troubla. Elle escalada soudain la lisse en disant doucement : « Prends-moi. »

Il tendit le bras par-dessus son épaule pour lui présenter sa main droite. Elle y grimpa et il se retourna pour contempler la jungle impénétrable. Il lui était plus facile de se détourner de la lumière, de regarder dans le noir. Plus reposant. Il déplaça prudemment les bras pour les croiser sur sa poitrine. Aussi confiante qu'une enfant, elle y était assise et s'adossait à lui amicalement. Autour d'eux, les insectes stridulaient. Elle balançait ses jambes nues.

C'était toujours elle qui osait poser les questions que les autres ne formulaient pas. Ce soir, elle en avait une. « Comment sont-ils morts, tous ? »

Il savait exactement ce qu'elle voulait dire. Inutile de prétendre le contraire. Inutile de continuer à garder le secret. C'était presque agréable de le partager avec quelqu'un. « Le bois-sorcier. Kennit avait conservé un bout extrait de mon visage. Une de ses corvées consistait à aider à la cuisine. Il l'a fait bouillir avec la soupe. Presque tout l'équipage d'Igrot est mort de ça. » Il la sentit tressaillir.

Il essaya de lui expliquer. « Il n'a fait que terminer ce qu'Igrot avait commencé. Les hommes s'étaient mis à mourir sur le navire. Igrot avait fait donner la grande cale à deux hommes pour insubordination. Ils se sont noyés tous les deux. Deux autres sont passés par-dessus bord pendant une nuit de tempête. Il y a eu un accident stupide dans le gréement. Trois sont morts. Nous avons conclu qu'Igrot était derrière tout ça. Il avait sans doute l'intention de se débarrasser de tous ceux qui savaient où était caché le trésor. Y compris Kennit. » Il se força à desserrer les mains. « Il fallait qu'on le fasse, tu comprends. Pour sauver la vie de Kennit. »

Ambre déglutit. Elle posa quand même la question. « Et ceux qui ne sont pas morts à cause de la soupe ? »

Parangon respira. « Kennit les a balancés par-dessus bord. La plupart étaient trop mal en point pour opposer beaucoup de résistance. Trois, je crois, ont réussi à amener un canot et à s'enfuir. Je doute qu'ils aient survécu.

— Et Igrot ? »

La jungle paraissait noire et paisible. Il y avait du mouvement, à l'extérieur du cercle de lumière. Des serpents, des oiseaux de nuit, des petits animaux nichant dans les arbres, à fourrure et à écailles. Beaucoup de choses vivaient et bougeaient dans le noir inextricable.

« Kennit l'a battu à mort. Dans la cale. Tu as vu les marques en bas. Les empreintes d'un homme rampant. » Il respira. « C'était juste, Ambre. Ce n'était que justice. »

Elle soupira. « Votre vengeance à tous les deux. Pour les fois où il avait battu Kennit à mort. »

Il approuva d'un hochement de tête au-dessus d'elle. « Il l'a fait deux fois. Une fois, le gamin est mort sur le pont. Mais je ne pouvais pas le laisser s'en aller. Je ne pouvais pas. Il était tout ce que j'avais. Une autre fois, recroquevillé dans sa cachette de la cale, il est mort lentement. Il avait une hémorragie interne, il devenait si froid. Il appelait sa mère. » *Parangon* soupira. « Je l'ai gardé avec moi. J'ai refoulé la vie en lui, j'ai forcé son corps à se rétablir de lui-même, du mieux que je pouvais. Puis je l'ai remis dans son corps. Alors, je me suis demandé s'il était resté assez de lui-même pour constituer un être complet. Mais je l'ai fait. C'était égoïste. Je ne l'ai pas fait pour Kennit. Je l'ai fait pour moi. Pour ne pas demeurer seul.

— Il était vraiment autant toi que lui-même ? »

Parangon faillit glousser. « Il n'y avait pas ce genre de frontière entre Kennit et moi.

— Et c'est pour cela qu'il fallait que tu le récupères ?

— Il ne pouvait pas mourir sans moi. Pas plus que je ne pouvais vraiment vivre sans lui. Il fallait que je le reprenne. Tant que je n'étais pas complet, j'étais vulnérable. Je ne pouvais me fermer hermétiquement aux autres. Chaque fois qu'on versait le sang sur mon pont, c'était une torture.

— Oh ! »

Durant un long moment, elle parut se contenter d'en rester là. Elle s'adossa à lui. Sa respiration devint si profonde, si régulière qu'il la crut endormie. Derrière lui, sur le pont, les insectes s'écrasaient sur la lanterne. Il entendit Sémoi faire

lentement sa ronde. Il s'arrêta près de la lumière. « Tout va bien ? chuchota-t-il à *Parangon* à mi-voix.

— Tout va bien », répondit le navire. Il en était venu à apprécier Sémoi. L'homme savait s'occuper de ses propres affaires. Ses pas s'éloignèrent.

« Tu ne t'es jamais demandé, fit Ambre à voix basse, à quel point tu as changé le monde ? Pas seulement en gardant Kennit en vie. Par ta simple existence.

— En étant navire au lieu d'être dragon ?

— Tout ça. » Un léger mouvement de la main engloba toutes ses vies.

« J'ai vécu, dit-il simplement. Et je suis resté en vie. J'en avais le droit comme n'importe qui, j'imagine.

— Absolument. » Elle remua puis se coucha sur ses bras et leva les yeux. Il suivit son regard mais ne vit que l'obscurité. Les nuages étaient lourds au-delà des arbres. « Nous avons tous un droit sur notre vie. Mais si, par défaut d'orientation, nous empruntons la mauvaise voie ? Prends Hiémain, par exemple. S'il était promis à une existence différente ? Si, à cause de quelque chose que j'aurais omis de faire ou de dire, il devenait roi des Iles des Pirates alors qu'il était destiné à mener une vie d'étude et de contemplation ? Un homme qui, au lieu de passer sa vie cloîtré, dans la réflexion, devient roi à la place. Il ne lui viendra jamais de profondes méditations spirituelles, elles ne seront jamais communiquées au monde. »

Parangon secoua la tête. « Tu te tracasses trop. » Ses yeux suivirent un papillon de nuit. Il voletait avec ardeur, désireux de se heurter à la lanterne jusqu'à en mourir. « Les humains ont une vie si brève. Ils ont peu d'incidence sur l'univers. Hiémain ne sera donc pas prêtre. Cela n'a probablement pas plus d'importance que si un homme destiné à être roi devenait un sage reclus. »

Il la sentit frissonner. « Oh, navire, dit-elle sur un ton de reproche. C'était censé me réconforter ? »

Il la tapota délicatement, comme un père apaise son enfant. « Console-toi avec ça, Ambre. Tu n'es qu'un petit être à la vie éphémère. Il faudrait être fou pour croire qu'on peut changer le cours du monde. »

Elle ne répondit pas puis éclata d'un rire tremblant. « Oh, *Parangon*, en cela tu as raison plus que tu ne le crois, mon ami.

— Contente-toi de ta vie, mon amie, et vis-la bien. Laisse les autres décider par eux-mêmes de la voie qu'ils vont suivre. »

Elle leva la tête et fronça les sourcils. « Même quand tu vois, avec une lucidité absolue, qu'ils se trompent ? Qu'ils vont se faire du mal ?

— On a peut-être droit à ses souffrances », hasarda-t-il. Il ajouta, à contrecœur : « Peut-être même en a-t-on besoin.

— Peut-être, concéda-t-elle sur un ton malheureux. Remonte-moi, s'il te plaît. Je crois que je vais aller me coucher et réfléchir à ce que tu m'as dit. Avant que la pluie et les moustiques ne me découvrent. »

*

Althéa étouffait dans son cauchemar. Elle n'était guère avancée de savoir qu'elle rêvait. Impossible d'y échapper. Elle ne pouvait pas respirer, et il était sur son dos, il la maintenait, il lui faisait mal, il lui faisait mal. Elle voulait crier, mais elle en était incapable. Si seulement elle pouvait crier, elle se réveillerait, mais le cri ne sortait pas. Ses cris étaient enfermés à l'intérieur d'elle-même.

Le rêve se modifia.

Parangon se dressa soudain au-dessus d'elle. Il était un homme, grand, aux cheveux bruns, l'air grave. Il la regardait avec les yeux de Kennit. Elle se tapit en tremblant. Il parla d'une voix peinée. « Althéa. Ça suffit. On ne peut plus supporter cela, ni les uns ni les autres. Viens me voir, ordonna-t-il. En silence. Tout de suite.

— Non. » Elle sentit qu'il la tirait et elle résista. La compréhension qu'elle lisait dans ses yeux la menaçait. Personne ne devait comprendre aussi parfaitement ce qu'elle ressentait.

« Si, dit-il alors qu'elle résistait. Je sais ce que je fais. Viens me voir. »

Elle ne pouvait pas respirer. Elle ne pouvait pas bouger. Il était trop grand, trop fort. Mais elle continuait à se débattre. Si

elle se débattait, si elle luttait, comment pouvait-elle être coupable ?

« Ce n'était pas ta faute. Détache-toi de ce souvenir ; ce n'est pas ici, maintenant, c'est fini, c'est passé. Tu en as terminé avec ça. Tais-toi, Althéa. Tais-toi, si tu cries, tu vas te réveiller. Pire, tu vas réveiller tout l'équipage. »

Alors, ils apprendraient tous sa honte.

« Non, non, non. Ce n'est pas ça du tout. Viens me voir. Tu as quelque chose qui m'appartient. »

La main s'était retirée de sa bouche, le poids s'était retiré de son corps mais elle était toujours enfermée en elle-même. Alors, subitement, elle se mit à flotter librement. Elle était ailleurs, dans un endroit froid, venteux, obscur. C'était un endroit très isolé. La compagnie de n'importe qui valait mieux que cette solitude. « Où es-tu ? appela-t-elle, mais elle ne fit que chuchoter.

— Ici. Ouvre les yeux. »

Par une nuit de tempête, elle se tenait sur le gaillard d'avant. Le vent qui se levait secouait les arbres et de petits morceaux de débris tombaient en pluie fangeuse. *Parangon* s'était tourné pour la regarder. Elle ne distinguait pas ses traits mais elle entendait sa voix : « Voilà qui est mieux, dit-il sur un ton rassurant. Il fallait que tu viennes me voir ici. J'ai attendu, pensant que tu finirais par venir de toi-même. Mais tu n'es pas venue. Et ceci a bien assez duré, pour nous tous. Je sais maintenant ce que je dois faire. » La figure de proue marqua une pause. Les paroles qui suivirent furent plus âpres. « Tu as quelque chose qui m'appartient. Je veux le récupérer.

— Je n'ai rien à toi. » Prononça-t-elle les mots ou se borna-t-elle à les penser ?

« Si. C'est le dernier morceau. Que ça te plaise ou non, il faut que je l'aie, pour être complet. Pour que tu sois complète aussi. Tu crois que c'est à toi. Mais tu te trompes. » Il détourna les yeux. « Cette souffrance m'appartient de droit. »

La pluie s'était mise à tomber, glaciale. Elle l'entendit d'abord dans les arbres au-dessus. Les gouttes traversèrent le dais, doucement au début. Puis le vent qui se levait fouetta les faîtes des arbres qui lâchèrent leur poids glacé, et ce fut le

déluge. Althéa était déjà engourdie par le froid. *Parangon* continua à parler, tendrement : « Rends-la-moi, Althéa. Tu n'as aucune raison de la garder. Ce n'était même pas à lui, il ne pouvait pas te la donner. Tu comprends cela ? Il te l'a transmise. Il a essayé de se débarrasser de la souffrance en la donnant, mais elle n'était pas à lui. Elle aurait dû rester avec moi. Je te la reprends maintenant. Tu n'as qu'à la lâcher, c'est tout. Je te laisse le souvenir car malheureusement il t'appartient vraiment. Mais la blessure est ancienne, transmise de l'un à l'autre comme une maladie contagieuse. J'ai décidé d'y mettre un terme. Elle me revient maintenant, et restera avec moi. »

Elle résista un moment, s'y raccrochant avec force. « Tu ne peux pas me la prendre. C'était tellement horrible. C'était tellement moche. Personne ne comprendrait ; personne n'y croirait. Si tu reprends la souffrance, tu transformeras ce que j'ai supporté en mensonge.

— Non, non, ma chérie. Je la transformerai seulement en souvenir, à la place de quelque chose que tu revis continuellement dans ta tête. Laisse-la dans le passé. Cela ne peut pas te faire de mal aujourd'hui. Je ne le permettrai pas. »

Il tendit vers elle sa grande main. Apeurée mais incapable de résister, elle y posa sa petite main. Il poussa un profond soupir. « Rends-la-moi », dit-il doucement.

Elle eut l'impression qu'on lui retirait une écharde profondément enfoncée. Il y eut la douleur de l'extraction puis la brûlure propre du sang frais qui s'écoulait. Quelque chose qui était solidement agrafé en elle se détacha soudain. Il avait raison. Elle n'était pas obligée de s'accrocher à sa souffrance. Elle pouvait la lâcher. Le souvenir était toujours là. Il n'avait pas disparu, mais il avait changé. C'était un souvenir, une chose du passé. Cette plaie se refermerait et cicatriserait. Le mal qu'on lui avait fait était passé. Elle n'était pas obligée de le garder comme faisant partie d'elle-même. Elle pouvait se permettre de guérir. Ses larmes se dissolvaient dans la pluie qui ruisselait sur son visage.

*

« Althéa ! »

Elle ne tressaillit même pas. La pluie incessante lavait la nuit dans le ciel, la délavait dans une aube grise qui pénétrait à peine le couvert des arbres. Althéa se tenait sur le gaillard d'avant, les mains tendues vers la semi-obscurité, sous la pluie battante. Sa chemise de nuit était collée sur son corps. En la maudissant, et en se traitant d'imbécile, Brashen traversa le pont comme une flèche, la saisit à l'épaule et la secoua. « Tu as perdu la tête ? Rentre ! »

Elle porta une main à son visage, les yeux fermés, paupières serrées en une grimace. Puis elle se jeta violemment sur lui et se cramponna. « Où suis-je ? demanda-t-elle, ahurie.

— Dehors, sur le pont. Somnambule, je crois. Je me suis réveillé et tu avais disparu. Rentrons. » La pluie inondait son dos nu et plaquait ses culottes de coton sur son corps. Les cheveux d'Althéa étaient des queues de rat et ruisselaient sur sa figure. Elle s'agrippait à lui, frissonnante sans faire aucun effort pour échapper au déluge.

« J'ai fait un rêve, dit-elle, désorientée. C'était si réel, l'espace d'un éclair, et maintenant, il s'est envolé. Je ne m'en souviens pas du tout.

— C'est comme ça, les rêves. Ils vont et viennent. Ils ne veulent rien dire. » Malheureusement, il parlait d'expérience.

Avec un grondement, la tempête redoubla de fureur. La pluie diluvienne sifflait sur l'eau, un sifflement qui parvenait jusqu'à eux.

Elle ne bougeait pas. Elle leva la tête vers lui, en clignant des yeux voilés de pluie. « Brashen, je…

— Je suis en train de me noyer ici », déclara-t-il avec impatience, et il la souleva brusquement dans ses bras. Elle posa la tête sur son épaule. Elle ne protesta pas quand il lui cogna la tête dans la coursive étroite. Une fois dans la chambre, il referma la porte d'un coup de pied et remit Althéa sur ses pieds. Il repoussa ses cheveux en arrière et sentit un filet d'eau fraîche lui couler le long du dos. Elle restait là, à ciller des yeux. La pluie dégouttait de son menton et de ses cils. L'étoffe trempée de sa chemise de nuit collait aux courbes de son corps qui le tentèrent. Elle avait l'air si hébétée qu'il eut envie de la

prendre dans ses bras et de l'étreindre. Mais elle ne le voudrait pas. Avec effort, il se détourna. « C'est bientôt le matin. Je vais me changer », dit-il sur un ton bourru.

Il entendit le son mouillé de la chemise de nuit tombant par terre et les petits bruits qu'elle faisait en fouillant dans son coffre à vêtements. Il ne se retournerait pas. Il ne se torturerait pas. Il avait appris à se maîtriser.

Il venait de sortir une chemise propre de son placard quand elle l'enlaça par-derrière. Là où elle se pressait contre lui, il sentait sa peau encore humide. « Je ne trouve plus rien de propre », dit-elle à son oreille. Il s'immobilisa, paralysé. Son haleine était chaude. « Je crois bien que je vais devoir t'emprunter quelque chose. » Le baiser sur sa nuque le fit frissonner et fit mentir ses paroles alors qu'elle lui prenait sa chemise et qu'elle la jetait par terre derrière eux.

Il se retourna lentement, toujours dans les bras d'Althéa, pour lui faire face et scruter son sourire. Son humeur enjouée le renversait. Il avait presque oublié qu'elle pouvait être ainsi. La hardiesse avec laquelle elle exprimait son désir lui fit battre le cœur. Ses seins frôlaient sa poitrine. Il posa une main sur sa joue, et vit une ombre d'hésitation passer sur son visage. Il retira immédiatement sa main.

La consternation effaça le sourire d'Althéa. Des larmes lui vinrent soudain aux yeux. « Oh, non ! supplia-t-elle. Je t'en prie, n'abandonne pas ! »

Elle se décida. Elle lui prit la main, la posa sur son visage. Les mots s'échappèrent. « Il m'a violée, Brashen. Kennit. J'ai essayé de surmonter. Tout le temps que… je te voulais, dit-elle d'une voix brisée. Seulement toi. Oh, Brashen. » L'émotion étouffa ses paroles. Elle se pressa contre lui, enfouissant le visage dans sa poitrine. « Je t'en prie, dis-moi que ce n'est pas fini entre nous. »

Il avait compris. A un certain niveau, il savait déjà. « Tu aurais dû m'en parler. » Cela résonnait comme une accusation. « J'aurais dû deviner. »

Elle secoua la tête. « On peut recommencer ? demanda-t-elle. En allant lentement, cette fois-ci ? »

Il éprouva une foule d'émotions. Une fureur meurtrière envers Kennit. De la colère envers lui-même, pour ne l'avoir pas protégée. De la peine, qu'elle ne lui ait pas parlé plus tôt. Comment allait-il venir à bout de tout cela ? Alors il comprit ce qu'elle voulait dire par « recommencer ». Il respira un bon coup. Avec effort, il écarta toute pensée. « Je crois qu'il va falloir », répondit-il gravement. Il se résigna à la patience. Il scruta son visage. « Tu aimerais avoir cette chambre à toi toute seule pour un temps ? Jusqu'à ce que tu voies les choses… différemment ? Je sais qu'il faudra aller lentement. »

D'une secousse, elle chassa ses larmes. Le sourire qu'elle lui adressa avait l'air plus sincère. « Oh, Brashen, pas si lentement que ça. Je voulais dire qu'on devrait recommencer maintenant. Avec ça. » Elle leva la tête et lui tendit ses lèvres. Il l'embrassa très doucement. Il fut stupéfait de sentir qu'elle dardait sa langue. Elle prit une respiration hachée. « Tu devrais enlever ces culottes mouillées », fit-elle sur un ton de reproche. Ses doigts glacés tâtonnèrent à sa ceinture.

*

Parangon renversa le visage vers le ciel. La pluie coulait sur ses yeux fermés et dans sa bouche. Le soleil caressait le jour et dissipait plus sûrement le froid de l'hiver. Il cligna les yeux en les rouvrant et sourit. La pluie crépita puis s'arrêta, un oiseau jeta au loin un trille interrogateur. Plus proche, un autre lui répondit. La vie était belle.

Peu après, il sentit la main d'Ambre sur sa lisse. A côté, elle avait posé une chope de liquide chaud. « Tu es bien matinale. »

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et la surprit en train de l'examiner attentivement. Elle souriait. « Je me suis réveillée baignée d'un curieux bien-être.

— Vraiment ? » Il sourit avec suffisance, puis reporta les yeux vers le ciel. « Je crois que je connais cette sensation. Ambre, je crois que ma chance est en train de tourner.

— Et celle de tout le monde avec.

— Peut-être bien. » Il réfléchit brièvement. « Tu te rappelles notre discussion de cette nuit ?

— Oui. » Elle attendit.

« J'ai changé d'avis. Tu as raison de vouloir retourner vers le nord. » Il regarda autour de lui les merveilles du monde printanier. « C'est bon de mettre les gens sur le droit chemin. » Il lui sourit de nouveau. « Va cap au nord. »

Épilogue

MÉTAMORPHOSES

Shriver se reposait. Plus d'acharnement, plus de lutte. Sa douleur même s'était assourdie en une pulsation lancinante. Elle restait suspendue entre deux, dans des ténèbres qui n'étaient ni serpent ni dragon. Il y avait de la paix dans cet état inéluctable. Quand viendrait l'été, Tintaglia gratterait l'épaisse couche de feuilles qui les abritait. Quand la chaude lumière de l'été effleurerait son cocon, elle sortirait dragon.

Le voyage tortueux était enfin achevé. Lorsque *Parangon* et Celle-Qui-Se-Souvient les avaient amenés à l'embouchure du fleuve, les serpents avaient été sceptiques. Nul ne reconnaissait l'ancien fleuve des Serpents dans ce flot laiteux et tumultueux. Ils les avaient suivis, saisis d'appréhension. Beaucoup avaient péri. Seules les exhortations effrénées de Tintaglia avaient donné à Shriver le courage de continuer. Quand ils avaient atteint la construction maladroite que les humains avaient jetée en hâte sur le fleuve pour les aider, elle avait désespéré. L'eau était peu profonde, les méandres trop serrés pour tourner à l'aise. Les humains, visiblement, ne connaissaient rien aux serpents et elle ne pouvait leur faire confiance.

Au moment où elle renonçait, un jeune Ancien était apparu.

Sans se soucier des dangers de l'eau impétueuse et de la peau toxique des serpents qui se débattaient, il avait marché sur la construction et l'avait poussée à continuer. Avec des mots aussi doux que le souffle du vent sur les ailes, il leur avait rappelé tout ce qui les attendait quand ils sortiraient de leurs cocons. Il avait orienté les pensées de Shriver vers l'avenir. Elle avait vu les autres reprendre courage, dédaigner la souffrance pour franchir péniblement le labyrinthe.

Ce fut une toiture de sortir de l'eau, de se vautrer sur la rive. Tout cela aurait dû se dérouler par un temps clément, et non dans les âpres rigueurs de l'hiver. Sa peau avait commencé à sécher trop vite. Elle ne pouvait se fier aux humains qui se précipitaient vers elle, et ils redoutaient manifestement sa crinière. Ils avaient versé des tas de boue striée d'argent près d'elle. Elle avait barboté pour essayer de s'en couvrir. Tout autour d'elle, les autres faisaient de même. Tintaglia marchait parmi eux en les exhortant. Certains avaient manqué de force pour dévorer la boue et la régurgiter avec les sécrétions qui la transformaient en longues mèches. Shriver sentit que son dos allait se briser alors qu'elle s'acharnait à lever la tête assez haut pour tisser un cocon complet autour d'elle.

Elle avait vu Sessuréa et Maulkin enrobés avant qu'elle ait réussi à terminer sa propre enveloppe. Ils s'étaient immobilisés, leurs cocons étaient devenus d'un gris terne, et elle s'était sentie abandonnée et reconnaissante. Elle était heureuse de les savoir sains et saufs. Ces deux-là, au moins, auraient une chance de sortir à côté d'elle. Le svelte ménestrel Conteur était mort au cours de la bataille navale. Les Chalcédiens avaient massacré Sylic le rouge mais l'immense Kelaro était dans son cocon, non loin d'elle. Elle n'allait pas arrêter sa pensée sur ceux qui avaient péri, mais attendrait le soleil et l'émergence de ses amis qui avaient survécu.

L'esprit las, elle se laissa dériver dans les rêves du plein été. Dans ses rêves, les deux étaient peuplés de dragons. Les Seigneurs des Trois Règnes étaient de retour.

Table

1 LA MARCHANDE DE LA FAMILLE VESTRIT 6
2 RÉPARATIONS 20
3 KENNIT FAIT SA COUR..... 31
4 L'ÎLE DE LA CLÉ 53
5 RÊVES DE DRAGON 70
6 LES FEMMES DE KENNIT 84
7 CONVERGENCE 111
8 MONNAIE D'ÉCHANGE 130
9 ULTIMATUM 146
10 LE NAVIRE DU DESTIN 168
11 SAUVETAGES 190
12 DÉCISIONS DIFFICILES 210
13 SECRETS 228
14 LA VOLONTÉ D'UN DRAGON 245
15 JAMAILLIA..... 268
16 TERRILVILLE 286
17 LE FLEUVE DU DÉSERT DES PLUIES.....294
Épilogue MÉTAMORPHOSES..... 317